

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DES LETTRES

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES CÉVENNES

par

Jean SUSINI
Professeur au Lycée d'Alès

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

Imprimerie BRABO
ALÈS

1949

Histoire littéraire des Cévennes

Université de Montpellier. Faculté des Lettres

DOYEN

M.

BOURCIEZ Jean, *Langue et littérature romanes.*

PROFESSEURS

MM.

FLICHE Augustin, *Membre de l'Institut, Histoire et Archéologie du Moyen Age*

ROUSSEL, *Langue et Littérature grecques.*

DEMANGEL, *Archéologie et Histoire de l'Art (Directeur de l'Ecole d'Athènes)*

MARTIN Roger, *Langue et Littérature anglaises.*

JOURDA Pierre, *Littérature française.*

TESNIERE Lucien, *Grammaire comparée*

FOREST Aimé, *Histoire de la Philosophie et des Sciences.*

MARRES Paul, *Géographie.*

DUPONT André, *Histoire du Languedoc méditerranéen et Roussillon.*

MAITRES DE CONFERENCES

MM.

BOUVIER Emile, *Littérature française.*

BON Antoine, *Histoire ancienne*

DUPRONT Alphonse, *Histoire moderne et contemporaine.*

JANNORAY Louis, *Archéologie et Histoire de l'art.*

AYMARD Jacques, *Langue et Littérature latines.*

TALADOIRE Barthélémy, *Langue et Littérature latines.*

AQUARONE J. B., *Langue et Littérature portugaises.*

RUMEAU, *Langue et Littérature espagnoles.*

CHARGES D'UN COURS COMPLEMENTAIRE

MM.

METZ Fernand, *Langue et Littérature allemandes.*

CAMPROUX Charles, *Langue et Littérature languedociennes.*

GUITER Henri, *Langue et Littérature catalanes.*

ASSISTANTS

MM.

GALTIER Gaston, *Géographie.*

LABORDE Paul, *Langue et Littérature espagnoles.*

DESMOULIEZ, *Langues classiques.*

Mlle MARTIN Henriette, *Langue et Littérature italiennes.*

VERLIAC, *secrétaire.*

MEMBRES DU JURY :

MM.

JOURDA, *président,*

BOUVIER et DUPONT.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES CÉVENNES

par

Jean SUSINI
Professeur au Lycée d'Alès

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

Imprimerie BRABO
ALÈS

1949



*A la mémoire de mes parents,
qui reposent en terre cévenole
et de mon frère Paul, mort pour la France en 1940,
avec qui, enfant, je parcourais les montagnes viganaises.*

AVANT-PROPOS

Riches d'histoire et de naturelles beautés, les Cévennes, si elles présentent une physionomie originale, n'ont jamais constitué, dans notre France, une division administrative. Il est difficile de leur attribuer des limites précises. Les géographes ne sont pas toujours d'accord entre eux qui, jadis, en faisaient la bordure orientale du Massif Central, du Naurouze au Morvan, mais les réduisent parfois aujourd'hui à la chaîne comprise entre l'Aigoual et le Lozère. Cette « Histoire littéraire des Cévennes » donc ne s'encadrera pas dans de rigoureuses limites géographiques. Sans étendre les Cévennes aussi loin que les anciens géographes, nous les prolongerons au delà des bornes qu'on leur fixe parfois maintenant. Comment refuser, en effet, la qualité de Cévenol dont il se réclame dans presque tous ses romans au Bédaricien Ferdinand Fabre ? ou au musicien ardéchois Vincent d'Indy, le compositeur de la « Symphonie Cévenole » ? Ainsi les montagnes de l'Hérault et du Vivarais figureront dans cette étude au même titre que la Cévenne par excellence, la « Cévenne des Cévennes » dont les sommets se dressent entre Gard et Lozère, séparés par les rapides Gardons. Mais, du même coup, nous devons inclure dans ce travail les châteaux des Causses dont les plateaux, tel le Larzac, s'insèrent parfois entre deux « Cévennes » qu'ils prolongent et unissent à la fois. Celles-ci et celles-là furent souvent célébrés par le même écrivain ou visités ensemble par le même touriste et la revue, chère aux excursionnistes, du « Club Cévenol » s'intéresse aux deux aspects, le cévenol et le caussenard, de ce pittoresque terroir.

Pour en donner une idée aussi complète que possible, nous envisagerons notre littérature locale sous ses aspects les plus variés. Légendes et travaux historiques, récits de voyages et ouvrages savants, félibrige, romans,

livres de souvenirs, recueils poétiques et pièces de théâtre se partageront les chapitres d'une étude consacrée non pas aux seuls Cévenols de naissance ou d'adoption, mais à tous les écrivains qui s'intéressèrent à nos montagnes.

La Cévenne sera le centre d'intérêt de notre travail. Elle en constituera ainsi l'unité. Ecrivains français ou étrangers, littérateurs ou historiens, félibres ou artistes y seront considérés dans leurs rapports avec elle. Seuls seront examinés les ouvrages qui nous y conduisent ou révèlent chez leur auteur un atavisme cévenol. Si un écrivain de chez nous ne fait pas d'allusion à son terroir, nous visiterons le lieu de sa naissance, mais limiterons son étude à ce simple pèlerinage littéraire.

Dans les œuvres régionalistes nous relèverons les descriptions caractéristiques, les observations suggestives pour montrer, avec les écrivains, comment la terre explique les hommes, quelle est l'originalité de l'une et des autres, dans quelle mesure enfin on peut assimiler les Cévennes et les Cévenols à d'autres montagnes et à d'autres montagnards de la terre de France.

Grâce à cette synthèse nous montrerons que les Cévennes sont une province littéraire comme la Savoie ou la Bretagne, la Provence ou la Normandie, que dans les œuvres inspirées par cette terre se retrouvent les marques de sa profonde originalité physique et morale. Pour atteindre ce but nous avons non seulement utilisé les livres, mais visité le pays, interrogé les écrivains ou leurs descendants. Et ce propos nous rappelle que nous avons encore un agréable devoir à remplir, celui de dire notre gratitude à tous ceux dont le précieux concours nous a permis de mener ce travail à bonne fin : à M. Roger Gache, professeur au collège de Pézenas et à M. le Général Montagne, qui ont facilité notre documentation sur les écrivains héraultais, à Mme Vigné d'Octon, qui nous a fait tenir quelques ouvrages aujourd'hui introuvables de l'écrivain dont elle partagea l'existence, à M. Paul Arnal, secrétaire général du Club Cévenol et animateur de sa revue qu'il a mise dans sa totalité à notre disposition. Nous avons gardé pour la fin les noms de MM. les Professeurs Jourda, Bouvier et Dupont, de la faculté de Montpellier, qui ont bien voulu encourager cette étude et aider son auteur de leurs conseils éclairés.

Les Légendes

Les légendes fleurirent en Cévennes pour une triple raison. Notre région était traversée, entre le Puy et Nîmes, par la Via Tolosana, empruntée jadis par les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. D'où la cristallisation en basses-Cévennes de la Geste de Guillaume d'Orange. Plus à l'abri que la plaine des influences extérieures, les montagnes favorisaient le maintien des traditions, la conservation des récits transmis de génération en génération. Mystiques et guerrières, leurs populations satisfaisaient aux deux conditions propices à la naissance d'œuvres naïves et populaires. Surtout, le spectacle de merveilleux tableaux naturels, grottes, gorges profondes, figures de rocs devait de tout temps inciter ces hommes à justifier par des explications surnaturelles les fantastiques paysages de leur pays. De toutes ces légendes cévenoles seules figureront dans les pages qui suivent les plus typiques dans leur genre respectif, celles aussi qui traduisent le mieux les réactions d'une race et de l'âme populaire de notre province en face des plus grands événements de son passé et de l'âpre splendeur de ses incomparables paysages.

AU TEMPS DES CHANSONS DE GESTE

La plupart des chansons de la Geste de Guillaume d'Orange naquirent sur le sol occitan, en basses-Cévennes ou, si vous préférez, dans la Cévenne du Clapas, comme on dirait à Montpellier : Saint-Guilhem-le-Désert en fut le poétique berceau.

Dans ce pittoresque village inondé de soleil les touristes accourent chaque année, attirés par l'inoubliable vision des ruines qui resplendissent sous la patine des siècles. Le site sauvage offre des aspects imprévus : ici les pierres s'entassent sur les pierres, là les gouffres de l'Hérault dorment dans leurs gorges farouches, plus loin se dressent les rebords abrupts du Causse. Nulle part la solitude cévenole ne s'affirme davantage. A deux pas de Montpellier on se croirait au bout du monde. Et c'est précisément de ce nom de « Bout-du-Monde » que les habitants du lieu ont baptisé un coin de leur fantastique pays.

La terre tourmentée où les Cévennes luttent avec la plaine languedocienne vit s'épanouir les légendes mises en œuvre par la Geste de Guilhem-au-Court-Nez. Elles racontent la lutte des Chevaliers du Midi contre les Sarrazins et surtout l'extraordinaire histoire de Guillaume, comte de Toulouse. Ce Roland languedocien fut chanté même par nos modernes félibres. Il était neveu d'Aymery de Narbonne, que Victor Hugo a célébré sous le nom d'Aymerillot dans un de ses plus beaux poèmes de la « Légende des Siècles ».

Guerrier mystique comme les héros de son époque, il acheva sa vie dans la robe du moine. Retiré à Aniane, il avait fondé non loin de là, à Saint-Guilhem précisément, l'abbaye de Gellone.

De fait, les chansons de Geste nous promènent à sa suite d'Aniane à Saint-Guilhem. Après avoir traversé les Cévennes, les pèlerins se rendaient à Compostelle par la Via Tolosana et, au cours de leur séjour à Montpellier, faisaient un détour jusqu'à Gellone.

En souvenir de leur fondateur les solitaires de l'endroit avaient composé, au XII^{me} siècle, la « Vie de Saint-Guilhem ». Ainsi germèrent entre Cévennes et garrigues les légendes de la Geste de Guillaume d'Orange.

Il y a quelque vingt ans, l'Escoutaire, le félibre montpelliérain bien connu, se faisait l'aède du « duc Guilhem ».

l'illustrè Capitani,

Lou que sauvet la França as camps de Villa d'Ani.

Dans l'ouvrage sur « St-Guilhem, vallée inspirée » M. Jourda, professeur à la faculté de Montpellier, a écrit de belles pages sur la légende, illustrées par Christian.

Par ses origines cévenoles et par les échos qu'elle a provoqués dans le félibrige local la Geste de Guillaume d'Orange est donc doublement de chez nous. A elle s'apparente le Charroi de Nîmes, dont les héros suivent le même itinéraire, coupant les Cévennes du nord au sud. Ils empruntent la Voie Regordane, qui passait sur l'emplacement actuel d'Alès. Ils ont fait étape au Puy et, à travers les Cévennes,

Tot droit vers Nîmes se sont acheminés.

Sans doute nous ne trouvons pas ici une description précise de nos paysages familiers. Mais nous savons que les gens de l'expédition traversent le Gardon à gué, après être probablement passés sur le territoire de la ville d'Alès et cela suffit pour enrichir notre patrimoine littéraire local et auréoler d'une belle légende l'histoire littéraire de nos Cévennes.

AU PAYS DE CLARA D'ANDUZE

A la fin du XII^{me} siècle le pays cévenol ne se borne pas à fournir un cadre à quelques épisodes des Chansons de geste. Comme sa lyrique voisine, la Provence, mais avec moins d'éclat il faut le reconnaître, il fournit à la littérature quelques poètes et même des poétesses. Nous ne parlerons pas d'une certaine Guillelmette Monja, alésienne instruite et spirituelle, qui chantait les chansons de son mari, le limousin Gaucelin Faïdit. Plus est connue de nous la noble dame Clara, célèbre par sa grâce, son esprit,

son talent et dont le buste s'élève à Anduze, au dessus de la grand'route, dans le parc des Cordeliers.

Clara d'Anduze, la Sapho des Cévennes, est, nous dit Jules Vérant, une troubadouresse, une « trobairitz » suivant l'expression provençale de l'époque. On sait peu de choses sur son compte. Elle était sans doute fille de Pierre Bermond, seigneur d'Anduze, baron de Sauve et co-seigneur d'Alès et de Sommières. L'homme à qui elle adressait des vers enflammés et réalistes, auxquels les poètes du temps nous avaient peu habitués, était lui-même un noble troubadour, Hugues de Saint-Cirq.

Une seule « chanson » de Clara nous est parvenue. Sur le mode plaintif, elle exhale les souffrances d'une âme exceptionnellement sensible dans des strophes qui peuvent être classées parmi les plus heureuses de la poésie provençale du XII^e siècle. Malheureusement pour nous le paysage cévenol n'y tient aucune place.

Dans les Jeux floraux d'Anduze gravitaient autour de Clara d'autres troubadours, ancêtres de nos félibres. Etymologiquement troubadour et félibre n'ont-ils pas la même signification ? Tous deux désignent un homme d'esprit inventif. Tous les troubadours ne chantaient pas uniquement l'amour. Les odes guerrières alternaient chez eux, suivant l'idéal des anciens chevaliers, avec les chansons courtoises. La preuve en est donnée par cet arrangement français de vers sans doute arbitrairement attribués par Destremx de Saint-Christol à un certain Guillaume de Saint-Gregory, mais dont le détail montre combien, dans nos montagnes, les productions de l'esprit furent toujours les bienvenues :

« Alors que retentit dans la cité d'Anduze,
Pour fêter la beauté, la voix des troubadours,
Dont les chants de Provence, inspirés par la Muse,
Vont célébrer la guerre ainsi que leurs amours,

Ces chants, répercutés par les monts des Cévennes,
Des poètes guerriers réveillant la valeur
En réchauffant le sang qui coule dans leurs veines
Elèveront leur âme et soutiendront leur cœur. »

Désireux d'exalter leur petite patrie, les fervents du régionalisme se laissent parfois pousser par leur imagination et l'érudition prend alors chez eux les ailes de la fantaisie. De Mandajors voulait à toute force qu'Alès eût été assiégé par César. Destremx de Saint-Christol, romançant l'histoire de ses Cévennes natales, semble avoir exagérément embelli et poétisé les tournois littéraires dont Anduze a pu autrefois fournir la lice.

Car, lorsque les troupes royales envahirent, Provence et Languedoc, les troubadours se réfugièrent dans les montagnes cévenoles et le gros bourg, accroupi à la porte des Cévennes, devint une petite capitale littéraire. Dans les cours d'amour, dont on prétend qu'elle fut le siège, l'accueillante cité de Clara d'Anduze devait être tour à tour célébrée par les divers concurrents venus de tous les points de l'horizon.

La légende, en tout cas, nous les montre se livrant, sur les bords du Gardon, à d'élégantes improvisations versifiées, véritables tours de force littéraires, qui firent la réputation des Pierre Cardinal, Bernard de Ventadour, Pierre de Barjac et autres troubadours locaux.

Ainsi, il y a sept ou huit siècles, les Cévennes faisaient-elles preuve d'une étonnante activité littéraire.

LA CITÉ DE SAUVE AU MOYEN-ÂGE

Notre région peut se flatter d'avoir servi de cadre à des œuvres littéraires aussi nombreuses que variées. Quelques-unes d'entre elles s'inspirent de son passé. Ainsi « le Château de la Reine Blanche » de Destremx de Saint-Christol évoque la vie des bourgs bas-cévenols telle que nous la représentent, dans son aspect médiéval, l'histoire locale et les légendes racontées au cours des soirées d'hiver, sous le manteau de la cheminée.

Au XIII^{ème} siècle Alès était avec, mais après Anduze, la ville la plus importante de ce terroir. Les deux cités dépendaient cependant de la baronnie de Sauve, dont le seigneur, Pierre Bermond, était apparenté au comte de Toulouse et même, paraît-il, au roi de France, car son aïeul, Raymond V, avait épousé Constance de France, sœur de Louis VII. Aujourd'hui, endormie au milieu des micocouliers et, comme Anduze, abandonnée de ses habitants, Sauve rêve, au pied de ses rochers, à son étonnante grandeur passée.

Les armoiries des Bermond portaient une plante de sauge et l'inscription : « *salvia salviatrix* », c'est-à-dire « la sauge qui sauve ». D'où le nom de Sauve, qui intrigue parfois les gens d'aujourd'hui. Une vieille chronique raconte qu'une épidémie fut ici conjurée grâce à l'emploi de cette plante. Ce que ni la chronique, ni Destremx ne pouvaient signaler, c'est que récemment encore, en 1918, les habitants de la petite ville ont prétendu avoir été ainsi relativement épargnés par la grippe espagnole, qui sévissait partout.

Avec l'abbaye, qui surplombait le bourg et dont elle conserve les ruines, Sauve a gardé, de son architecture médiévale, d'antiques et pittoresques remparts. Quelques maisons modernes contiennent des vestiges anciens. L'allure déhanchée du village actuel, son archaïque pont en dos d'âne, ses ruelles ardues aux noms suggestifs et pittoresques sont autant de témoins d'une riche et curieuse histoire.

On rapporte que Blanche de Castille, séjournant près d'ici, en Avignon, poussa jusqu'au château de Sauve où elle demeura plusieurs jours. Nous n'avons, à ce sujet, aucune source sûre. D'après la légende Pierre Bermond profita de la visite royale pour recevoir magnifiquement tous les seigneurs de ses comtés. Il donna des chasses en leur honneur. La reine y assistait et l'entourage du comte s'efforçait de satisfaire ses moindres désirs. C'était à qui organiserait la plus pittoresque promenade. On déjeunait souvent au bord du Vidourle. Sur un ruisseau difficile à franchir Pierre Bermond fit construire un pont qui, depuis ce temps-là, garda le nom de Pont-de-la-Reine.

Un jour le cortège, surpris par un orage, trouva un abri, près de Durfort, dans le château de Fressac, aujourd'hui en ruines, mais qui garde encore fière allure. Le seigneur du lieu voulut perpétuer le souvenir de son passage et la légende qui le rappelle plane encore sur les campagnes environnantes. Une autre fois la reine se rendit au manoir de Mirabel, qui se dresse sur un monticule au dessus du village de Pompignan. Sa venue mit en émoi les paysans qui se la racontèrent longtemps de génération en génération. Ils prétendaient même qu'on avait retrouvé dans les environs de Sauve une épée égarée par quelque seigneur de la suite royale.

Aujourd'hui les promeneurs peuvent s'attarder dans la garrigue ou au bord de l'intempérant Vidourle et de la riviérette qui offrirent jadis leur fraîcheur à l'illustre cortège. Un lointain passé surgit dans leur esprit, lorsqu'ils contemplent le pittoresque passage du Sant-du-Loup et les ruines du château de Sauve, lou Castelas, comme on l'appelle encore, sans doute pour en souligner l'importance passée.

LA LÉGENDE D'ESPARON

A côté des textes écrits la littérature de notre terroir offre de nombreuses légendes qui se sont transmises parfois oralement de père en fils jusqu'à nos jours. Une des plus célèbres est la légende d'Esparon.

Quand le touriste, parti du Vigan, s'engage dans l'étroite vallée de l'Arre, à ses yeux se présente un pic casqué de granit qui s'arrondit en pain de sucre à droite de la route et semble en commander le passage. Ensuite pittoresquement perché apparaît Esparon dont les masures, délabrées et désertes pour la plupart, surgissent dans l'alignement du rocher tutélaire qui, flanqué jadis d'un château-fort, constituait, aux temps médiévaux, une des positions inexpugnables du pays cévenol.

Une tradition déjà ancienne avait cristallisé l'antique légende d'Esparon, qu'aux soirs de « brasucado », sous le manteau de la cheminée, les aïeuls content aux enfants dans les bourgades environnantes.

C'était le temps des croisades. Le dernier chevalier d'Esparon avait rejoint ses ancêtres dans le tombeau de famille. La châtelaine, sa veuve, trouvait une consolation dans ses trois fils en qui s'affirmaient les héréditaires vertus d'une noble lignée. Cependant, sentant sa fin prochaine, elle leur manifesta un jour son désir de les voir choisir une épouse parmi les héritières des Cévennes.

Or, par delà l'abrupte Tessonne, derrière un repli du Causse immense vivait dans la solitude une gracieuse orpheline, dernier rejeton d'une illustre famille. Irène — c'était son nom — grandissait dans l'antique manoir de Rogues, que signalaient de loin aux voyageurs quelques tours crénelées émergeant d'un massif de verdure.

Chacun donc des trois jeunes gens, ignorant la démarche des deux autres, avait pris le chemin du château de Rogues, où l'attirait le charme de l'orpheline autant que le désir d'obéir à la volonté maternelle.

Pressée de choisir l'un d'entre eux comme époux, la jeune héritière ne pouvait s'y résoudre, car un vif sentiment fondé sur une égale estime

lui interdisait une préférence qui eût pu être fatale à la mutuelle amitié des trois frères. Elle attendait en vain une occasion de tirer les jeunes gens de l'incertitude en leur apprenant pourquoi leur mariage ne pouvait s'accomplir.

Un jour cependant elle se résolut à les réunir. Il fut décidé entre elle et eux qu'ils partiraient pour la croisade et celui-là aurait la main d'Irène qui reviendrait le plus chargé de gloire.

Aux jours succédèrent les jours, les mois aux mois, puis la campagne prit fin. Et les chevaliers d'Esparon, qu'un égal courage à toute épreuve n'avait pu départager, s'en revinrent à Rogues. Hélas ! au moment où ils y parvenaient un cortège funèbre sortait du manoir : Irène, consumée par l'attente de leur retour, était portée en terre à l'heure précise où ils venaient de si loin lui faire hommage de leurs exploits.

Bouleversés par ce spectacle, les trois frères, après s'être recueillis sur sa tombe, prirent l'héroïque résolution de quitter le monde et de revêtir la livrée des ermites. Chacun se retira sur une montagne qui a gardé son nom : Saint-Loup, Saint-Guiral, Saint-Alban.

Pour se rappeler mutuellement qu'ils étaient encore en vie, tous les ans, une même nuit, sur leur cime déserte les trois fils d'Esparon allumaient un grand feu, le feu du souvenir, symbole d'une amitié fraternelle qu'aucune épreuve n'avait pu altérer.

Puis l'un après l'autre les feux s'éteignirent, lorsqu'eurent successivement cessé de vivre Alban, puis Loup, puis Guiral, l'ami des bergers.

Mais la flamme du souvenir entretenue sur les hauts lieux par les trois solitaires est restée au cœur des populations voisines et se transmet de génération en génération à travers les siècles grâce à l'émouvante légende d'Esparon, si représentative dans sa gravité de l'âme austère des Cévennes.

LÉGENDES LOZÉRIENNES DES BORDS DU TARN

A ceux qui vont chercher au loin des sujets d'étonnement il ne serait pas inutile de rappeler que notre région est l'une des plus riches en sites pittoresques.

Aucun lieu d'enchantement ne pouvait, par exemple, plus séduire l'esprit que la lumineuse rivière du Tarn roulant ses ondes argentées entre les falaises du Causse, qu'elle a creusé et façonné de siècle en siècle au prix d'un travail tenace et titanique. Dès le V^{me} siècle Sidoine Apollinaire avait célébré, avec le Mont Lozère battu d'éternelles tempêtes, les sources du Tarn qui en jaillissent et nourrissent dans leurs eaux des truites savoureuses. Mais c'est plus tard surtout que les poètes de la pierre trouvèrent leur inspiration dans le paysage sauvage, majestueux et plein d'imprévu, offert par la rivière, non loin de sa source, quand elle s'est glissée dans son gigantesque cagnon.

Voici le vieux château de Castelbouc, dont la curieuse légende est illustrée, en vers gaillards, par la « Complainte du Seigneur », que M. Henry Peyre de Béthouzet a publiée dans ses « Poèmes lozériens ». Plus édifiante sans doute est l'histoire de sainte Enimie, qui donna son nom à un hum-

ble mais pittoresque village bien connu des touristes. En ce lieu, dit la légende, racontée par Louis Jourdan, la fille de Clotaire II, sœur du bon roi Dagobert, trouva une miraculeuse guérison grâce aux eaux de la fontaine de Burle, après qu'un horrible destin — elle était atteinte de la lèpre — l'eût fait longtemps errer de montagne en montagne. Elle fonda ici un monastère et fut ensevelie dans la grotte qui porte son nom.

Après avoir traversé les cirques de Saint-Chély et de Pounadoire — ici de modernes troglodytes peuplent les antiques grottes des Causses — la barque vous amène jusqu'au manoir de La Caze, aujourd'hui transformé en hôtellerie, où un dramaturge contemporain, M. Edmond Guiraud, a situé son « Bonheur du Jour », dont nous reparlerons plus loin. Construit à la fin du XV^{me} siècle par Soubeyrane, fille de Légier Alamand et femme de Guillaume de Montclar, le château servit de cadre à la légende des « Nymphes du Tarn », qui n'étaient autres que les filles de Soubeyrane. Un plafond, que les visiteurs peuvent voir, y reproduit l'histoire de ces Huit Demoiselles qui, dans les nuits d'été, reviennent chanter leur plainte autour de la vieille demeure, sans que leurs voiles d'ombre s'accrochent jamais aux ronces des sentiers qui s'écartent sur leur passage.

Quelques kilomètres plus loin, bâti sur l'ancien castrum de la Malène, le château de Montesquieu rappelle l'époque où, suivant la légende, le sire du lieu se battit huit jours et huit nuits avec le duc de Rohan. Comme Olivier et Roland, les deux adversaires ne purent venir à bout l'un de l'autre.

Nous ne saurions évoquer ici toutes les légendes qui se sont accrochées à ces sites merveilleux. La moins curieuse n'est pas celle de « la Sourde », cet énorme rocher accouru avec ses compagnons au secours d'Enimie pour terrasser le diable. Le premier, il réussit à l'écraser. A ce moment même il cria aux autres d'arrêter leur poursuite. Et c'est pourquoi de gigantesques blocs de pierre restent encore suspendus au-dessus de l'abîme.

Car tout au long du Tarn lozérien la figure des rocs a donné le branle à l'imagination des hommes d'autrefois. De nombreux personnages, aujourd'hui pétrifiés, semblent s'être jadis donné rendez-vous sur les rives du fleuve. Ici une demoiselle se protège de son ombrelle, là des moines se sont réunis en chapitre, plus loin Roméo a rencontré Juliette. Il n'est pas jusqu'à M. Thiers lui-même qui ne soit venu se reposer sur ces tranquilles bords où, délivré des soucis de la politique,... il se regarde dans une glace.

L'érudition - La chronique - L'histoire

Après la légende la chronique, puis l'histoire rapportent, d'une manière plus véridique, le passé de notre province. Erudits et chroniqueurs ne doivent pas être consultés sans contrôle. Ils s'attachent, maladroitement souvent, à des faits purement anecdotiques et que leur passion déforme volontiers. La querelle d'Alésia a ses échos dans Alès. La petite capitale cévenole revendique à tort un passé historique qui ne lui appartient pas. L'histoire de la marquise de Ganges, aux multiples incidences littéraires, tente plusieurs biographes avant de séduire les romanciers. Le souvenir de la Bête du Gévaudan, qui sévit dans ces montagnes au XVIII^{me} siècle, suscite de successives et très nombreuses mises au point. Enfin la Guerre des Camisards provoque une floraison d'ouvrages historiques, qui mériteraient eux-mêmes une étude à part. De siècle en siècle, cependant, les Cévennes s'enrichissent d'œuvres plus solides. La petite histoire régionale se dégage peu à peu de la simple érudition et constitue ainsi de plus en plus une appréciable contribution à la grande histoire de la France.

A PROPOS DES ORIGINES D'ALÈS

Bien avant l'apparition du roman régionaliste et même dès l'antiquité figurent dans la littérature les noms des Cévennes et des régions voisines. A titre accidentel sans doute la plupart du temps. Il serait donc vain et fastidieux de se livrer au jeu des citations érudites pour donner à notre terroir de très anciennes lettres de noblesse. Pourtant il n'est pas sans intérêt de choisir dans la liste des références possibles quelques passages caractéristiques d'écrivains anciens.

Dans son « Guide illustré des campagnes de César en Gaule » M. Constans, professeur à la Faculté des lettres de Paris, nous montre comment, en 52 avant Jésus-Christ, César, dans une audacieuse manœuvre, entreprit d'aller inquiéter les Arvernes sur leur propre territoire et franchit, dans ce but, les Cévennes en plein hiver. Il cite le passage de la « Guerre des Gaules » où César nous rapporte cette expédition :

« Les Cévennes, qui forment barrière entre les Helviens et les Arvernes, étaient en cette saison, au plus fort de l'hiver, couvertes d'une neige très épaisse qui interdisait le passage : néanmoins les soldats fendent et écartent la neige sur une profondeur de six pieds et, le chemin ainsi frayé au prix des plus grandes fatigues, on débouche dans le pays des Arvernes. Cette arrivée inattendue les frappe de stupeur, car ils se croyaient protégés par les Cévennes comme par un rempart et jamais, à cette époque de l'année, on n'avait vu personne, fût-ce un voyageur isolé, pouvoir en pratiquer les sentiers ; alors César ordonne à ses cavaliers de rayonner le plus loin possible en terrorisant l'ennemi autant qu'ils le peuvent. »

M. Constans suppose que les Romains passèrent par la vallée de l'Ardèche, le col du Pal et débouchèrent dans le bassin du Puy.

Mais, si l'on en croit notre compatriote, M. de Mandajors, dont historiens et géographes ont sévèrement jugé les prétentions dues à un excessif patriotisme local, la région d'Alès occuperait une place privilégiée dans la littérature latine : pour lui Alès serait tout simplement l'Alésia de César. En voulez-vous la preuve ? Strabon nous la donne en plaçant cette ville entre Auvergne et Provence et, de leur côté, les Commentaires semblent bien montrer que notre région fut traversée par le vainqueur romain. Plusieurs localités voisines de la cité viendraient corroborer par leur nom évocateur le système, pourtant bien fragile, de M. de Mandajors : la Cadrière, qui étale ses quelques toits dans un paysage dénudé entre St-Hippolyte-du-Fort et Ganges, devrait au siège de César son nom de forme dialectale. N'avons-nous pas aussi le Plan-des-Allemands, les Batailles, près de St Julien-de-Vaalgues, qui serait Vallis Gallorum ? Le terroir d'Alensac diffère peu d'Alesas, les Seynans ou paysans de Seynes auraient des rapports avec les Sequani.

Ce n'étaient là que de bien fragiles hypothèses. Continuons cependant à examiner cette trop subtile théorie : « Alésia, nous dit César, était sur une colline dont deux ruisseaux lavaient les racines ; on voyait d'autres collines d'une égale hauteur de tous côtés, excepté de celui de la plaine devant la ville. » « Cette description, nous dit M. d'Hombres-Firmas, s'accordera parfaitement avec la topographie, si l'on admet, avec M. de Mandajors, qu'Alès était bâti dans l'origine sur Conilhère qui est tout proche. »

Si l'on objecte qu'on voit seulement sur cette colline quelques restes de murailles, notre compatriote répond que « César brûla la ville, construite en bois, suivant l'usage des Gaulois, et qu'il ne faut donc pas en chercher les ruines. »

L'histoire de saint Germain d'Auxerre nous dit que celui-ci, « allant visiter saint Hilaire en Arles, guérit, passant à Alésia, la femme d'un sénateur. » Et M. de Mandajors de nous faire remarquer que nous avons, à côté de la ville, les ruines d'un couvent fondé en l'honneur de saint Germain, pour lequel les Alésiens de jadis avaient une grande vénération.

La subtilité de M. de Mandajors n'a pas réussi à convaincre les historiens. Son système, avouons-le, était flatteur pour notre amour-propre local. On nous pardonnera donc de ne pas avoir résisté à l'envie d'évoquer une discussion qui mit aux prises d'érudits régionalistes et opposa, pour un

temps, notre cité à la petite ville d'Alise en Bourgogne, à qui elle disputait l'honneur d'avoir été assiégée par César.

Les lettres de noblesse du terroir cévenol ne se bornent heureusement pas à ces frêles hypothèses. Dès l'antiquité les ressources économiques du pays, au point de vue minier, avaient frappé les Romains et il n'est pas jusqu'à notre fromage, si apprécié encore aujourd'hui, qui n'ait eu l'honneur d'une mention chez Pline l'Ancien. Nous passerons cependant sur des textes dont la valeur est plus scientifique que littéraire.

LA MARQUISE DE GANGES, HÉROÏNE LITTÉRAIRE DU XVII^{me} SIÈCLE

L'histoire de la marquise de Ganges, sauvagement assassinée par ses beaux-frères en 1667, fut trop souvent racontée dans les Cévennes pour qu'il soit question de la reprendre ici dans le détail. Le roman et la scène, s'en emparant, ont vulgarisé ce tragique « fait-divers », qui vient encore, tout récemment, de fournir le sujet d'un livre de Jeanne Galzy. Ainsi la marquise a dû payer de sa mort sanglante le privilège d'une célébrité posthume. Pourtant on n'a pas assez remarqué que, de son vivant, sa beauté l'avait déjà distinguée à la cour et lui avait valu, avec une relative notoriété, l'honneur de figurer dans ce qu'on pourrait appeler la littérature mondaine de l'époque.

Nous en voulons pour preuve l'« Histoire de la marquise de Ganges », publiée en 1810 par M. de Fortia d'Urban. Avant d'en venir à la fin pathétique de son héroïne, l'auteur insiste sur les brillants débuts de sa brève existence. Loin de se borner à énumérer les faits qui la jalonnent, il agrémente son récit d'anecdotes puisées dans les chroniques du temps. Et les à-côté littéraires de cette biographie n'en constituent pas le moindre charme.

Dans son extrême jeunesse Louis XIV n'avait pas été insensible aux charmes de la marquise de Castelane qui, mariée à treize ans, devait devenir Madame de Ganges en 1658, après la mort de son premier mari, tué dans les mers de Sicile.

Pour lui rendre un éclatant hommage, le roi lui donna rang dans un de ses ballets et dansa avec elle. Cet insigne honneur valut à la marquise, en fixant sur elle l'attention de la Cour, le titre flatteur de « la Belle Provençale ». Le célèbre Mignard, peintre de la Maison royale, voulut faire son portrait et un écrivain du temps nous rapporte que son pinceau exprima « le visage le plus accompli, le plus doux et le plus majestueux qu'il y ait eu en ce siècle. »

A ce moment déjà on voyait des monarques quitter le trône pour jouir de leur liberté. Tel fut le cas de Christine de Suède qui, dit-on, rendit à la marquise le plus flatteur hommage en affirmant n'avoir rien vu d'égal à sa beauté dans tous les royaumes qu'elle avait parcourus.

Mais c'est surtout par l'« Histoire amoureuse des Gaules » publiée sous le nom du comte de Bussy-Rabutin, cousin de Madame de Sévigné, que la marquise de Ganges prend place dans la littérature « bel esprit » du

temps. Elle y est désignée sous le nom très symbolique d'Armide et justifiée d'ailleurs contre le reproche de libertinage que lui adressaient — suscités par l'envie, ils étaient très nombreux — ses ennemis et ses rivales.

Enfin la catastrophe qui termina brutalement son existence inspira aussi beaucoup de poètes, surtout dans les provinces. A la suite d'une « relation », parue en 1667, figurent des « vers irréguliers sur la mort déplorable de la marquise de Ganges ». Ce sont des sonnets en bouts-rimés dont l'un, rédigé à la manière d'une épitaphe, est intitulé « L'Ombre de la Marquise de Ganges. »

Ainsi, remarquée par le Roi-Soleil, devenue une sorte de reine de beauté à la Cour, posant devant le plus grand peintre de l'époque, recevant l'hommage d'une reine étrangère, faisant figure d'héroïne dans les œuvres littéraires de son temps, la marquise de Ganges connut une destinée exceptionnelle qui oppose dans un émouvant contraste la mort la plus affreuse aux succès mondains les plus éclatants.

AUTOUR DE LA BÊTE DU GÉVAUDAN

Nous ne parlerons pas, la liste en serait trop longue, des nombreux contes populaires inspirés, dès la fin du XVIII^e siècle, par le souvenir de la fameuse Bête qui fournit pendant longtemps une matière abondante à l'imagination des habitants voisins du Mont-Lozère. Des poèmes et des comédies furent composés à propos de ce redoutable animal. Un certain Elie Berthet en fit même, plus tard, le héros d'un roman, tandis que les étrangers eux-mêmes, entre autres l'Anglais Stevenson, rapportaient dans leurs œuvres les échos d'une histoire à jamais mémorable. Aujourd'hui Henri Pourrat et André Thérive ont aussi évoqué la Bête.

A la fin du règne de Louis XV, en effet, apparut sur les plateaux lozériens un animal fantastique qui révéla sa présence en dévorant deux enfants. D'autres victimes suivirent : petits bergers isolés dans la lande, bergères « célèbres par leur beauté ». D'où grand émoi non seulement dans la région, mais dans le royaume entier.

Les États du Languedoc allouèrent, dit-on, aux communes, une somme de deux mille livres pour leur permettre de s'organiser contre ce « fléau de Dieu ». L'évêque de Mende, Jean de Caussade, ordonna des prières dans tout le diocèse. Mais les chasses organisées par les barons du pays ne réussirent qu'à faire passer la bête de la forêt de Mercoire dans la vallée de la Truyère. Elle augmentait et variait ses exploits, poursuivant des cavaliers armés, mettant en fuite sur la grand'route royale, en plein midi, chaises de poste et postillons ! et ceux qui la rencontraient ne pouvaient soutenir l'éclat de ses yeux étincelants !

Relatés par les gazettes, les méfaits du féroce animal émurent le roi. Il donna ordre au marquis d'Enneval, un éminent louvetier, de se rendre en Gévaudan et le munit de pleins pouvoirs de réquisition. D'Enneval se mit en campagne avec un corps de vingt mille hommes levé dans l'Auvergne et le Rouergue. Malheureusement la bête restait introuvable.

Les mémoires de Bachaumont nous rapportent qu'elle fit de nouvelles victimes, toujours parmi les femmes et les enfants.

A la suite de cet insuccès Louis XV donna la direction des battues au sieur Antoine, l'un des principaux officiers de la Vénerie royale, qui vint à bout de l'animal, non sans avoir failli lui-même perdre la vie dans cette équipée. Chroniqueurs et imagiers du temps rivalisèrent de fantaisie pour représenter la fameuse bête, tandis qu'avec émotion M. de Balainvilliers, l'intendant d'Auvergne, rendait compte au Roi dans une lettre du soulagement de sa province.

Mais trop vite s'étaient réjouis nos Gévaudanais, car les ravages reprirent de plus belle. Il fallut détruire d'autres loups. On comprit alors pourquoi les montagnards avaient cru voir la bête partout à la fois. La notice sur le Gévaudan de M. Ollier n'est d'ailleurs pas toujours d'accord, à ce sujet, avec celles de MM. Chevalley et Rodocamachi, à qui nous empruntons, pour terminer, cette savoureuse anecdote :

« Dans une description horrible de la bête, que fit le journaliste Fréron, Mlle Clairon vit son portrait ; Fréron avait sans doute mis quelque malice dans son article. Il en était assez coutumier pour qu'on pût l'en soupçonner. Mlle Clairon se fâcha et il s'en fallut de peu pour que Fréron n'allât à Fort-l'Évêque. On accusa le Roi d'abuser de son autorité ; les dames de la Cour prirent parti ; Mlle Clairon menaça de quitter le théâtre, ce fut un beau tapage ; finalement on calma Mlle Clairon ; Fréron s'excusa et tout rentra dans l'ordre. »

Telle est l'histoire de la Bête du Gévaudan, qui sortit de bonne heure de son cadre local. Elle entoura d'une atmosphère de légende le Mont-Lozère dont la masse domine les montagnes cévenoles et les plateaux désertiques où bergers et bergères gardent désormais leurs moutons en toute tranquillité.

UNE FAMILLE D'ÉRUDITS CÉVENOLS AU DÉBUT DU XVIII^{me} SIÈCLE

Le nom de Mandajors, donné à une rue de leur ville, est familier aux Alésiens d'aujourd'hui. Mais il l'était bien plus encore à ceux du XVIII^{me} siècle. Ce nom fut illustré par deux écrivains locaux dont les ouvrages devaient un instant attirer l'attention des historiens sur la Capitale des Cévennes.

Le premier des seigneurs de Mandajors, Louis des Ours, fut bailli général du comté d'Alais. « Ce qu'il y a en lui de particulier, nous dit Michel Nicolas dans la notice consacrée à cet écrivain en 1854, c'est d'avoir voulu faire jouer un rôle, bon gré mal gré, à la ville qu'il administrait. En 1696, il publia de « Nouvelles découvertes sur l'état de l'ancienne Gaule au temps de César. » Dans cet ouvrage il voulait prouver que César atteignit les Helviens non pas dans la Bourgogne, mais sur les confins du Gévaudan et de l'Auvergne. » Surtout nous avons vu, au début de cette étude, comment de Mandajors identifiait Alesia avec Alès dans ses « Eclaircissements

sur la dispute d'Alise en Bourgogne, et de la ville d'Alez. » Les historiens et les géographes ont condamné cette théorie qui n'était pas encore catégoriquement rejetée par Nicolas et on comprend les faiblesses qu'eurent un temps pour elle quelques érudits locaux.

Louis des Ours de Mandajors s'intéressa aussi aux origines de la royauté française dans ses « Nouvelles découvertes sur Clodion et sur les Français. » Nicolas constate qu'il apporta dans cet ouvrage « le même amour du paradoxe » que dans les « Eclaircissements ». Il n'hésitait pas, nous dit le chanoine Bruyère, dans son étude sur Alès, à revendiquer pour les Capétiens, qu'il faisait descendre de Tonance Ferréol, des origines cévenoles.

Le fils de Louis, Jean-Pierre des Ours de Mandajors « hérita, nous dit le biographe, de ses goûts pour les recherches historiques, mais sut y apporter plus de retenue et plus d'amour de la vérité. » Il écrivit en particulier une « Histoire de la Gaule narbonnaise ». Il prépara dans son terroir natal les communications qu'il adressa à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. L'ouvrage de Nicolas relève surtout ce qui, dans les travaux de Mandajors, concerne la région alésienne. « Il chercha à prouver que Prusianum, maison de campagne de Ferréol, préfet des Gaules au Vme siècle, était sur le même emplacement qu'occupe aujourd'hui Alais », et il voulut « établir qu'Aresetum ou Arididium, où Sigisberg fonda un évêché et dont le territoire comprenait un certain nombre de villages enlevés aux Visigoths, n'était autre chose que cette même ville. »

Le goût des savantes recherches ne devait pas se perdre au pays cévenol. Les Ours de Mandajors sont les lointains et encore malhabiles précurseurs du Nîmois Camille Jullian, leur voisin de terroir, de l'érudit commandant Espérandieu, qui fut élève de l'ancien collège d'Alès, et du romancier chartiste André Chamson, notre contemporain, dont toute l'œuvre constitue un document cévenol de premier ordre.

OUVRAGES HISTORIQUES SUR LES CÉVENNES

Dans cette étude littéraire nous ne pouvons que mentionner, laissant aux spécialistes le soin de les juger, les ouvrages purement historiques. Plus que la littérature, l'histoire de notre région a été l'objet de travaux particuliers, auxquels nous renvoyons le lecteur. Le plus ancien est l'Histoire du Languedoc de dom de Vic et dom Vaissette, écrite sur la demande des Etats de cette province au XVIII^e siècle. Les auteurs, deux bénédictins, nous amènent parfois en Cévennes et nous offrent une inépuisable documentation dans un style à la fois sobre et précis. De ce monumental ouvrage dom Vaissette donna ensuite un abrégé.

✚ C'est surtout la guerre des Camisards qui inspira les historiens des Cévennes. Au XVIII^e siècle la correspondance de Bâville, Broglie, Montrevel et Villars, quelques lettres de Fléchier, les récits de l'Ouvreleuil, les ouvrages de Brueys du côté catholique ; du côté protestant les mémoires de Mazel et de Marion, de Bonbonneux, des frères Rampon, d'Aigaliers, de Jean Cavalier et surtout « l'Histoire des troubles des Cévennes » d'Antoine Court furent les sources où puisèrent les historiens postérieurs.

L'un des derniers chapitres du « Siècle de Louis XIV » traite de la révolte des Camisards. Il est curieux de relever çà et là, au cours de l'ouvrage, les remarques de Voltaire sur les habitants des Cévennes. Comme pour Saint-Simon, les camisards sont pour lui des fanatiques et c'est toujours ce mot qu'il emploie pour les désigner. Il montre pour eux la même sévérité que pour les jésuites, les jansénistes et les quiétistes. Il use contre eux de l'ironie, son arme habituelle lorsqu'il s'attaque à la religion. Mais il s'élève contre les excès des dragons. Les « dragonnades », comme on les appela, furent racontées à la fin du siècle suivant par Bonnemère dans son « Histoire des Camisards », qu'on peut rapprocher de l'« Histoire des Pasteurs du Désert » de Napoléon Peyrat, parue en 1842. Plus près de nous les ouvrages d'Edmond Hugues et surtout de Charles Bost ; « Les Prophètes du Languedoc en 1701 et 1702 » et « Les Prophètes des Cévennes au XVIII^{me} siècle », constituent une contribution de premier ordre à l'histoire des Camisards.

Une vue d'ensemble de la question nous est donnée aujourd'hui par M. Marcel Pin. Après un premier travail sur Nicolas Jouany, son étude sans passion sur Jean Cavalier s'appuie sur une documentation précise, parfois inédite, et contient une intéressante bibliographie. Elle est originale sur bien des points. Elle tend à prouver que « par sa durée, son caractère religieux, populaire, régional, la guerre des Camisards est une révolte unique dans notre histoire. » Elle fut le premier échec sérieux d'un puissant monarque, contre qui elle n'était pourtant pas dirigée. La révolte fut le fait du seul menu peuple des campagnes et ne s'étendit pas dans les autres provinces. Ni la noblesse, ni l'étranger ne la soutinrent réellement. « De toutes les insurrections qui troublèrent notre pays, seule la guerre vendéenne est comparable à celle des Camisards. » Des deux soulèvements M. Pin nous donne un parallèle très précis. Contrairement à ce que pensent d'autres historiens protestants, il estime que les révoltés obtinrent « de contestables résultats. » Son étude, soumise aux faits, dédaigneuse du romanesque, remonte continuellement aux sources et nous présente les événements dans un style rapide et net.

M. Pin, qui est avocat à Alès, a écrit d'autres ouvrages, plus anecdotiques, sur les Camisards. Ses dernières œuvres semblent plus curieuses du détail humain. « Chez les Camisards » contient de curieux chapitres sur « Les canons de Jouany » et « La guerre des moutons », qui restituent le climat original de cette époque troublée. La vie campagnarde, cependant, ne différait guère alors de ce qu'elle est aujourd'hui, comme le prouve le récit de la fête villageoise avec danses et jeu de boches où se complota le meurtre de Saint-Cosme. Plus que « Jean Cavalier », l'ouvrage sur Madame de Maintenon, qui dégage la responsabilité de la marquise dans la révocation de l'Edit de Nantes, est une étude humaine, bien centrée sur son personnage. Enfin « A côté des Camisards » s'éloigne de l'histoire pure pour éclairer quelques épisodes pittoresques de la guerre. Mais nous devons surtout savoir gré à M. Pin de ses scrupules d'historien, qui le poussèrent à dépouiller sur place pendant trois années, aux archives de la Guerre, des documents que l'on avait laissé dormir avant lui.

Une nouvelle historienne des Cévennes se présente encore à nous en

la personne de Mlle Agnès de la Gorce. Fille de l'académicien, dont elle vient d'étudier dans un récent ouvrage la vocation d'historien, Mlle de la Gorce, qui fait partie du jury Fémina, se rattache, par sa mère, née Fourchent de Montrond, à la région languedocienne, plus précisément à la petite ville de Bagnols-sur-Cèze. Ici, elle se réfugia, pendant la guerre, dans sa propriété de Tresques. L'intérêt qu'elle manifeste pour les sujets de caractère religieux — elle a écrit des ouvrages sur les écrivains catholiques d'Angleterre et prépare une étude sur le Jansénisme au XVIII^eme siècle — explique sans doute qu'elle ait été tentée par l'histoire des luttes dont les Cévennes furent autrefois le théâtre. Elle a voulu expliquer ses personnages par une psychologie tenant compte de leurs origines, de leur tempérament méridional. Son Jean Cavalier est typique à cet égard. Ses observations s'appuient sur une exacte connaissance géographique des Cévennes, qu'elle a parcourues dans tous les sens. Elle évoque tour à tour Anduze, Saint-André, Pont-de-Montvert, Salgas, nous montre chaque chef camisard à la tête d'une région, s'arrête un instant pour nous indiquer les origines des monastères, décrit l'attaque de l'abbaye de Cendras, nous fait descendre aussi parfois dans la plaine, si bien que l'ouvrage nous offre une vue complète et variée de la Cévenne des guerres de religion.

D'autres études de caractère historique, mais traitant de sujets différents, ont été écrites sur les Cévennes. En revenant en arrière, nous trouverions dans l'œuvre de Camille Jullian, quelques pages consacrées à un terroir très voisin du sien. Dans sa Préface pour le « Précis d'Histoire du Gévaudan » de Marius Balmelle, il a marqué les origines et l'évolution de cette province. « Quelle belle histoire ! s'écrie-t-il. Une unité qui ne bouge pas, et d'innombrables diversités d'allures. Une terre immobile, des coutumes toujours pareilles, et une âme évoluant sous les souffles venus d'ailleurs. »

Un certain nombre d'écrivains locaux se sont intéressés à la petite histoire, celle d'une région ou celle d'une ville. Après « Le Gévaudan au temps de la Ligue » de J. Roucaute, l'« Histoire du Gévaudan » de l'abbé Delon, l'« Histoire du Vivarais » de J. Régné et l'« Histoire de Mende » de Marius Balmelle, vient de paraître « Alès, Capitale des Cévennes » de M. le Chanoine Bruyère. L'érudit biographe de Jean Reboul envisage tous les aspects de la vie alésienne depuis les origines de la cité jusqu'à nos jours. Il se place à tous les points de vue : politique, religieux, intellectuel, matériel, économique et social. La documentation de l'auteur, son désir d'être complet font de cet ouvrage un livre capital pour tous les Alésiens, d'origine ou d'adoption qui se sont attachés à leur petite cité.

Dans le domaine de l'histoire locale à caractère littéraire et anecdotique, citons les ouvrages de M. Thomas, professeur d'histoire du Languedoc à la faculté des lettres de Montpellier, qui contiennent de nombreux et savoureux récits dont le cadre est parfois une petite ville de la Cévenne ou de la Garrigue. Ces anecdotes racontées avec finesse et ironie sont d'une lecture attrayante même pour ceux qui ne sont pas familiers de notre région, mais qui veulent s'informer de son passé. A plus forte raison Languedociens et Cévenols trouveront-ils dans ce que l'auteur appelle « la petite histoire » force renseignements sur la vie de leurs ancêtres. Nous

devons mentionner particulièrement un ouvrage, « De la Tour Magne à Saint-Nazaire », dans lequel M. Thomas, en collaboration avec M. Emile Ségui, nous mène parfois dans les Garrigues et les Cévennes. Les auteurs nous parlent tour à tour des assemblées du désert, d'un charivari à Saint-Hippolyte-du-Fort, d'une échauffourée à Sommières, de Saint-Guilhem, de Gignac en l'an II, de Ferdinand Fabre et de ses œuvres.

A côté des historiens quelques géographes se sont particulièrement intéressés aux Cévennes et aux Causses. Nous verrons, dans un chapitre spécial, les belles pages que leur a consacrées Michelet. Onésime Reclus, dans un style imagé et coloré, a écrit pour la revue du Club Cévenol divers articles sur les Cévennes. Vidal de la Blache, qui les connaissait bien, car il était héraultais, leur a réservé de beaux développements dans ses « Divisions régionales de la France ». Son disciple, de Martonne, dans une étude sur « Les grandes régions de France » oppose le magnifique reboisement de l'Aigoual au Lozère désertique, dont le sommet, « avec ses chaos de blocs granitiques et ses cuvettes tourbenses, évoque les paysages des collines des pays arctiques. » Le même problème a été posé pour les Causses par le professeur Marres, de la faculté de Montpellier. L'homme, nous dit-il, est responsable de la désolation qui caractérise actuellement le paysage de ces régions. Mais l'homme peut et doit relever les ruines accumulées par ses ancêtres, car la véritable fraternité est de faire la terre moins âpre pour ceux qui viendront après nous.

LES CÉVENNES VUES PAR MICHELET

La sensibilité de Michelet se mêle ordinairement d'imagination. Et c'est pourquoi il décrit les provinces françaises non pas seulement en historien et en géographe, mais encore en poète et en poète romantique. D'où la profonde originalité de sa peinture des Cévennes.

L'auteur de « Notre France » a voulu dégager le caractère essentiel et, pour ainsi dire, la personnalité de cette terre sérieuse et sévère. Sous sa plume lyrique nos montagnes, humanisées, deviennent vivantes et volontaires. Elles opposent l'opiniâtreté toute virile de leur végétation à l'hostilité agressive des saisons. « Ces monts, bienfaiteurs de l'humanité gardent pour eux l'inclémence des éléments. L'été, brûlant dans les gorges profondes, au fond des vieux cratères, appelle les orages, la grêle, la foudre ; l'hiver est dur, cruel même, quand les neiges épaisses recouvrent les vallées, effacent entièrement la trace des routes. Sur les plateaux soufflent les vents furieux. Le blé y fait un effort vertueux, mais inutile, il reste grêle et couché. »

Michelet a su saisir également combien l'homme, ici, dépend de la terre qu'il habite et la sympathie de l'historien se manifeste immédiatement à l'égard de ce peuple isolé mais actif, dont l'histoire fut autrefois aussi tragique que reste pénible aujourd'hui son existence de chaque jour. Le sentiment de la souffrance remplit les pages consacrées aux Cévennes et les rapproche de celles qui rendent hommage à la Bretagne douloureuse, toujours aux prises, elle aussi, avec les éléments.

Partout, en Cévennes, on sent « la lutte de l'homme, son travail opiniâtre, courageux contre la nature. Entre le roc et le roc, le schiste et le schiste, une toute petite vigne s'accroche, deux ou trois brins de seigle dressent leur maigre épi. A côté, le puissant châtaignier, sobre et courageux végétal, enserrant le caillou même de ses racines, se fait sans secours sa terre à la longue, par le résidu de son feuillage. »

En écrivain romantique Michelet s'efforce d'établir une harmonie entre le paysage et les hommes. Les qualités de ceux-ci sont attribuées aux plantes et aux arbres. L'opiniâtreté, la frugalité et la sagesse cévenoles se retrouvent même dans la végétation. « Ce n'est pas seulement le châtaignier qui semble se passer de la terre, vivre d'air et de caillou ; le mûrier vertueux s'établit partout près de lui, et se nourrit aussi d'indigence, de poussière basaltique. »

Dans le combat de la montagne contre l'inclémente nature triomphent les efforts conjugués de toute la Cévenne : « Près d'Aubenas, la victoire de l'homme est décisive. Il y a des vignes, du blé, une terre, peu fertile peut-être, mais enfin, il y a une terre. Les rochers, eux-mêmes, semblent pris d'émulation ; ils portent sur leurs prismes basaltiques de petites plaines en miniature bien cultivées. »

Ainsi l'art de Michelet, peintre des Cévennes, se caractérise par le symbolisme des descriptions. Cet historien-poète a discerné la personnalité de ces montagnes et leur a donné une âme. S'il s'est servi, pour ce faire, d'une exacte et scrupuleuse documentation géographique, l'érudit, chez lui, a rapidement cédé la place au psychologue, puis à l'artiste. Pour celui-ci, la Cévenne prend figure humaine, une figure douloureuse certes, mais héroïque, grâce à la courageuse opiniâtreté que ses habitants opposent à la rigoureuse nature. Sensible aux efforts et aux souffrances de notre pauvre humanité, Michelet devait, en effet, plus particulièrement s'attendrir devant la constance — à laquelle il rend un magnifique hommage — des Cévenols qui essaient de « dompter les éléments rebelles et de faire éclater le triomphe de la vie sur les ruines. »

Les voyages en Cévennes

Avec les livres de voyage, dont le fond garde un caractère un peu historique ou géographique, nous abordons des ouvrages plus proprement littéraires. Leurs auteurs sont étrangers au terroir. Ils nous offriront par conséquent des Cévennes une vue plus générale, plus stylisée, un tableau d'ensemble qu'il est naturel d'étudier avant les descriptions de détail, beaucoup plus fouillées, des écrivains du pays. Selon leurs origines et leur tempérament littéraire respectif, les voyageurs voient nos montagnes avec des yeux différents. Et c'est très bien ainsi pour nous en donner une idée complète. Humanistes, psychologues, philosophes, artistes ou simples touristes, français ou étrangers, c'est à travers leurs préoccupations personnelles qu'ils jugent les Cévennes. Le caractère du peintre se retrouve ainsi toujours dans la peinture. Suivant les tendances littéraires de leur époque ils donnent plus de place aux mœurs ou aux paysages. Parfois ils expliquent ceux-ci par celles-là. Les uns sont plus poétiques, les autres plus pratiques. Cette diversité même est une garantie, qui permet au lecteur de se faire une juste idée des Cévennes en retenant les observations communes, les points sur lesquels se rencontrent des écrivains si différents. Ainsi les livres de voyage nous préparent-ils et nous amènent-ils progressivement aux œuvres des écrivains purement cévenols.

SIDOINE APOLLINAIRE ET LES BORDS DU GARDON

Il faut remonter au V^{me} siècle pour trouver la première description précise de nos paysages familiers. L'auteur en est le lyonnais Sidoine Apollinaire, écrivain latin, gendre de l'empereur Avitus et préfet de Rome. Sidoine Apollinaire était le parent et l'ami d'un personnage nommé Tonance Ferréol, né à Prusianum, sur les bords du Gardon. Les érudits ont pu relever dans ses lettres que, se rendant à Clermont-Ferrand, dont il était évêque, il fut reçu et séjourna dans la campagne de Tonance. Elle se trouvait, nous dit-il, « à sept lieues de Nîmes, sur les bords du Vardo ».

De cette villa et de la maison voisine, propriété d'un sénateur de leurs amis, il donne cette description :

« Ces deux magnifiques demeures étaient dominées par des coteaux couverts de vignes et d'oliviers ; au devant de l'une s'étendait une vaste et riche plaine ; la vue de l'autre donnait sur des bois. Le Vardo séparait les deux domaines ; ses eaux couraient claires et tranquilles sur un lit de sable et de cailloux, excepté lorsqu'elles étaient enflées par la fonte des neiges, ou les torrents rougis par le limon des montagnes », et, selon Sidoine, cette rivière fournissait d'excellents poissons.

C'est là une description précise, représentant un site qui nous est familier. Cette fois l'incertitude est limitée. Il ne s'agit que d'identifier le quartier où s'élevaient les fameuses villas. Dans l'une et l'autre le poète avait reçu une charmante hospitalité. La première, Prusianum, qui appartenait à Tonance Ferréol, alors préfet des Gaules, s'accrochait probablement au flanc d'un coteau dans le quartier de Brésis. La seconde, Voroangus, propriété du sénateur romain, se dressait sur la pente orientale de Conilhère et regardait vers les bois de chênes qui s'étendent aujourd'hui encore entre Mons et Trespeaux. Et c'est sans doute à Prusianum et à Voroangus que doivent étymologiquement leur nom les quartiers de Brésis et de Béringuéri.

La vaste et riche plaine mentionnée dans la description ne peut être que la Prairie, célébrée par Alphonse Daudet quatorze cents ans plus tard. Quant au Gardon, s'il roule aujourd'hui des eaux moins claires, il n'en reste pas moins un fleuve d'humeur instable, tantôt tranquille, tantôt impétueux. En le remarquant Sidoine Apollinaire observait les premières « gardonnades ». Et le paysage, dans son ensemble, est bien de chez nous, avec ses coteaux couverts d'olivettes et de vignes.

Dans une spirituelle dédicace versifiée Sidoine trace l'itinéraire qui conduira l'un de ses ouvrages vers les accueillantes demeures des Cévenols de marque à qui il l'envoie en hommage. La route de l'amitié passe par le Mont Lozère, comparé au Caucase de Scythie. Elle y rencontre les sources du Tarn rapide, qui, dans ses claires ondes, nourrit des truites savoureuses. Au delà du massif, battu par d'éternelles tempêtes, apparaît enfin le pays du soleil, où le châtelain Apollinaire, oncle de Sidoine, se plaît à parcourir ses vergers et ses vignes d'or ou à errer parmi le thym, le narcisse, le serpolet et les violettes. Avant de pousser jusqu'à Cottion, le pays d'Avitus, identifié par Jullian avec Quissac, l'auteur s'attarde volontiers avec son livre dans un riant paysage qui préfigure exquisement pour nous l'actuelle campagne alèsienne.

De son séjour dans les somptueuses campagnes voisines du Gardon il gardait un délicieux souvenir : chaque matin, nous apprend sa correspondance, s'élevait entre ses hôtes une contestation flatteuse pour leur invité. Il s'agissait de savoir qui des deux le recevrait ce jour-là et quelle cuisine fumerait en son honneur. Mais il était difficile à l'écrivain de tenir la balance égale, car, si les liens de parenté l'unissaient à Apollinaire, Ferréol, préfet honoraire, avait pour lui les prérogatives de l'âge et du rang.

La bande joyeuse des amis volait, sur les bords du Gardon, de plaisir en plaisir. A peine entré dans le vestibule de l'une ou l'autre villa, on se trouvait en présence de joueurs de paume. A travers les voix des assistants, le visiteur entendait bruire aussi les dés et les cornets. Surtout, pour la

joie du poète, Prusianum possédait une bibliothèque. Les amis se livraient là à des débats littéraires jusqu'à l'heure du repas.

Ils dînaient rapidement, mais copieusement, « à la manière des sénateurs ». Puis à la sieste et aux promenades à cheval succédait le bain dans les eaux du Gardon. Elles coulaient, en ce temps-là, plus claires qu'aujourd'hui, mais le « Vardo » des Anciens était déjà un fleuve d'humeur instable, surtout lorsqu'il était enflé par la fonte des neiges ou les torrents que rougissait le limon des montagnes.

Le groupe allait parfois d'une villa à l'autre. Il empruntait une voie romaine, qui fut plus tard l'ancien chemin d'Anduze. Peut-être passait-on sur le Pont-Vieux, dont l'architecture était alors rudimentaire. On rejoignait ainsi la fameuse Voie Régordane, que les promeneurs suivaient probablement jusqu'au chemin de Béringuéri, ou de la Dérroussine, comme nous l'appelons communément aujourd'hui.

Ainsi pour le poète s'écoulaient à Prusianum des heures enchanteresses, partagées entre les jeux, les exercices physiques, une conversation spirituelle et enjouée. Pouvait-il, dans ces conditions, se soucier de l'existence — par là même hypothétique pour nous — d'une cité voisine, embryon possible de notre capitale cévenole ?

Contentons-nous de savoir que le territoire de l'actuelle ville d'Alès était tout de même habité, cultivé, traversé par une route importante et que deux Cévenols de l'endroit comptaient parmi les plus hauts personnages du monde politique de l'époque.

LES CÉVENNES ENTREVUES PAR LES ÉCRIVAINS DU XVII^{me} SIÈCLE

Le XVII^{me} siècle n'aimait pas beaucoup à parler de la nature. Pourtant on trouve à cette époque des allusions concernant les Cévennes chez des écrivains connus.

Madame de Sévigné nous dit dans l'une de ses lettres que son fils est venu de Bretagne prendre les eaux en ce pays. Il s'agit sans doute des eaux de Vals qui, de l'autre côté du Rhône, ne sont pas bien loin de Grignan. Des terrasses du château la célèbre marquise jouissait d'une vue splendide, qui s'étendait vers le couchant jusqu'aux Cévennes ardéchoises. Madame de Sévigné gardait, à Paris, le souvenir amusé de la langue savoureuse de notre terroir. « Nous voilà, écrivait-elle à sa fille, en février 1689, bien cruellement séparées l'une de l'autre, aco fa trembla. »

Mais c'est surtout Racine qui parle poétiquement de notre région et en particulier de la garrigue des environs d'Uzès. Il était parti pour cette ville, à l'âge de 22 ans, à la fois pour se préparer auprès de son oncle, le chanoine Sconin, à la carrière ecclésiastique et pour rétablir, grâce au soleil du midi, sa santé ébranlée. Depuis Lyon il avait fait voyage en bateau, sur le Rhône, en compagnie de deux mousquetaires de Pont-Saint-Esprit. Ce mode de transport était fort lent à l'époque. On fit étape à Valence

pour y coucher. Dans cette ville Racine entendit à ses dépens parler patois pour la première fois.

Il arriva enfin à Uzès. Il écrit à la Fontaine et lui parle surtout des jolies filles du Midi : « Toutes les femmes y sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. » Mais, cette fois, c'est même le français du pays qu'il ne comprend pas et les Uzètiens ne le comprennent pas lui-même. Il confie à M. Vitard, son cousin : « Je tire le pied fort humblement et je dis quand tout est fini : Adioussias. » Pourtant il reconnaîtra plus tard la finesse intelligente des habitants du lieu.

Il constate aussi chez eux la violence des sentiments et des passions : « Une jeune fille d'Uzès, qui logeait assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même et prit une grosse poignée d'arsenic pour se venger de son père qui l'avait querellée fort rudement. »

Peut-être fut-il quelque temps épris d'une Uzétienne. MM. Adrien Bertrand et Gaston de Bar, dans leur comédie en vers : « La première Bérénice », ont imaginé que Racine avait été inspiré, dans sa fameuse tragédie, par une aventure personnelle qui lui était arrivée à Uzès. Et ils lui font dire à Mariette les vers qu'il a, en effet, écrits à Uzès à cette époque :

Je vis que tes beautés n'avaient pas de pareilles,
Tes yeux, par leur éclat, éblouissaient les miens ;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles,
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens...
Je ne m'arrêtai pas à ces beautés sensibles ;
Je découvris en toi de plus rares trésors ;
Je vis et j'admirais ces beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Mais surtout le poète fut charmé par la grâce harmonieuse d'un paysage aux lignes nettes, à la végétation puissante et riche en couleurs, qui exerçait sur son esprit une influence apaisante.

C'est aussi d'Uzès que Racine écrit à sa cousine, Mlle Vitard, dont il était également épris :

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verts et les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude.
Je chercherai la solitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

Ainsi il ne fut pas immédiatement séduit par les paysages du Midi. Au milieu de cette nature son inexpérience du pays lui réserva de désagréables surprises qu'il racontait spirituellement à la Fontaine :

« Les campagnes sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit

qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis ! »

Pourtant le poète a su apprécier dans des vers harmonieux la luminosité du ciel méridional. (Le fait mérite d'être noté qu'il s'est désintéressé de la nature après son départ d'Uzès). « Jamais, dit-il, le mois de mai ne vous paraît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier. »

Lorsque la nuit a déployé ses ailes,
La lune, au visage changeant,
Paraît sur son trône d'argent
Et tient cercle avec les étoiles,
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

Enfin, ce qui est remarquable chez un écrivain du XVII^eme siècle, Racine s'est intéressé à la nature de la garrigue uzétienne. Nous avons déjà vu qu'il mentionnait les arbres. Dans une lettre fameuse, adressée encore à son cousin Vitard, il parle de la moisson et de la chaleur accablante de l'été :

« La moisson est déjà fort avancée et elle se fait plaisamment ici auprès de la coutume de France, car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe, on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire où on le bat. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié, battu.

« Il admire — lui, un septentrional pourtant ! — l'ardeur à la tâche des méridionaux :

« Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis de soleil qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même durant un miserere et se relèvent aussitôt.

« Pour moi, je ne vois cela que de ma fenêtre, je ne pourrais être un moment dehors sans mourir. L'air est aussi chaud que dans un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour.

« Enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais qui a la charité de souffler de temps en temps, et pour m'achever je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus impertun du monde.

« Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais comme il faisait : « Chantez, ma sœur la Cigale », mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie. »

Ainsi s'écoulait pour Racine, au milieu des garrigues, un séjour qui fit date dans sa vie, et marqua son œuvre. Plus que tout autre, avec son âme de poète, il devait être sensible à ces paysages baignés d'or, à cette implacable lumière, à ce ciel toujours bleu, lui, le fils de cette Ile-de-France, dont il se rappelait, en contraste, les verts vallons, les jardins, les sentiers parfumés de violette, les tonnelles, les bois, les toits d'ardoise et le cloître solitaire, berceau de son enfance.

LE PASSAGE DE ROUSSEAU DANS LA RÉGION

Voltaire ne figurera dans cette étude que grâce à ses relations avec Florian et la Beaumelle. Rousseau, lui, est venu dans la région. En 1737 sa santé était mauvaise. Il souffrait de palpitations et de vapeurs. Il décida d'aller se faire soigner à Montpellier. Pendant son voyage il se fit passer pour un Anglais. Il eut, en passant près de Pont-Saint-Esprit, sa fameuse et piquante aventure avec Mme de Larnage, chez qui il promit de s'arrêter au retour en passant à Bourg-Saint-Andéol. Mais le voici arrivé au Pont-du-Gard :

« Après un déjeuner d'excellentes figues, je pris un guide, et j'allais voir le Pont-du-Gard. C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'art de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme, et je me disais en soupirant : « Que ne suis-je Romain ! » Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait et rêveur... »

Quel harmonieux décor autour de la rivière que ce vaste aqueduc apparaissant subitement au milieu de la solitude ! et quel éloge enthousiaste de la part de Rousseau, qui pourtant se connaissait en paysages !

Jamais un site du Gardon n'avait été si bien célébré. Et cependant « Monsieur d'Alès » — les Montfrinois qui redoutent son humeur coléreuse appellent ainsi cette rivière — est un grand personnage. La preuve ? Les habitants de Nîmes, du « chef-lieu », lui ont élevé une statue sur leur plus belle place. Le « petit torrent », comme l'appelle dédaigneusement le « Larousse pour tous », fait pendant au Rhône majestueux et vénérable — belle revanche sur Claude Augé — dans la décoration de l'imposante fontaine Pradier.

Si la statue de « Monsieur d'Alès » est à Nîmes, c'est sans doute que nul n'est prophète dans son pays. Dans son pays Monsieur d'Alès est plutôt réputé pour sa laideur. Pourtant, à défaut de beauté, il a la richesse. Rivière d'or, il baignait, au dire des Romains, un territoire d'argent. Selon Moithey un homme pouvait, au XVIII^e siècle, gagner huit livres par jour à ramasser les paillettes contenues dans son sable.

Riche d'or, le Gardon l'est plus encore de souvenirs. Ses lettres de noblesse ne sont pas négligeables. Route de civilisation dès l'antiquité la

plus lointaine, il groupait le long de ses rives des populations qui — les poteries retrouvées sur ses bords le prouvent — remontaient la rivière pour pénétrer dans la montagne.

Car étymologiquement le Gardon est l'eau de la montagne. Georges Dottin le montre dans son ouvrage sur « la langue gauloise ».

Bien avant la belle description de Rousseau le fleuve avait fait son entrée dans la littérature. Sidoine Apollinaire, nous l'avons vu, vantait ses eaux claires, mais signalait son humeur instable. Sur ses heureux bords s'élevaient de magnifiques demeures et un pont l'enjambait sur l'emplacement de notre ville actuelle. Devenu le Guardo chez Ruricius, son nom subit de légères variantes avec Théodulphe, l'un des missi dominici de Charlemagne. Il se trouve encore mentionné dans l'Histoire générale du Languedoc, dans la Gallia Christiania et, nous nous en souvenons, dans le Charroi de Nîmes et ses rives ont été témoins des fameuses cours d'amour présidées par la noble dame Clara. Mais avec Rousseau et Florian commencent les belles descriptions de la rivière ou de ses sites, si chères aux romanciers postérieurs.

PETIT VOYAGE EN CÉVENNES AU XVIII^{me} SIÈCLE

Mais remontons à nouveau de garrigue en Cévenne. Voici un petit livre sans nom d'auteur, intitulé « Relation d'un Petit Voyage de Montpellier à Milhau, ou Lettre à mon Ami » et publié en 1887 par Saturnin Léotard, libraire à Clermont-l'Hérault, avec une introduction de E.B. Antistius, bibliophile. L'œuvre elle-même n'est pas datée, mais tout porte à croire qu'elle est du XVIII^{me} siècle, si l'on en juge par la légèreté du style et la nature du sujet. A cette époque ces sortes de Voyages étaient fort à la mode. Comme le remarque Antistius, les écrivains du temps ne pouvaient aller aux eaux pour leur santé ou à la campagne pour leurs affaires, sans qu'on leur imposât la relation humoristique de leurs pérégrinations et de leurs aventures en pays connu. Lefranc de Pompignan n'avait-il pas écrit, lui aussi, un Voyage en Languedoc ?

Dans l'ouvrage qui nous intéresse ne cherchons ni notations pittoresques précises, ni renseignements historiques de quelque valeur. Comme celles-là, ceux-ci, quand par hasard ils apparaissent, sont trop souvent mêlés de fantaisie. Les réflexions malicieuses dont le voyageur accompagne toujours ses observations font de son ouvrage, régionaliste par la matière, un livre bien français par la manière, en ce sens qu'il est tout-à-fait conforme à la tradition d'ironie et de spirituelle gaieté de nos vieux conteurs nationaux. Suivant notre principe, nous allons nous attacher aux pages plus proprement cévenoles du « Petit Voyage ».

Parti de Montpellier sur une affreuse patache, notre homme s'est bientôt juché sur un grison de forte taille qui fournira à ses entretiens une abondante matière. Le voilà à Gignac et à Aniane, émaillant son récit de badinages légers et, à l'occasion, de touchantes anecdotes. Après l'amusante légende des Cougourliers, celle d'Agnan et d'Agnane nous émeut délicatement.

ment. Mais, comme les gens de son siècle, le voyageur éprouve plus de terreur que d'admiration en présence d'une nature tant soit peu imposante. Pendant la traversée des gorges de l'Hérault ses yeux se portent avec effroi du sommet des rochers voisins jusque dans le gouffre où la rivière « promène ses ondes tantôt noires et dormantes, tantôt rapides et écumeuses. »

L'itinéraire passe par Saint-Guilhem « à bon droit surnommé le Désert » et tout auréolé d'héroïques souvenirs. Après la traversée des stériles environs de Lodève, voici l'entrée au Caylar au milieu d'une escorte d'enfants attirés par le grotesque équipage de l'auteur. Le lendemain « partie de foire » à l'Hospitalet. On remonte ensuite à cheval jusqu'à Milhau, où les yeux se portent à plaisir sur le cristal du Tarn aux eaux paresseuses.

Au sortir de la ville, sur le chemin du retour, notre héros décide de visiter une partie des Cévennes vignaises. Trop lentement à son gré le sauvage Luc et le pierreux Campestre défilent devant ses yeux. Pénible étape jusqu'à Alzon, où la nature semble enfin se réveiller de sa profonde léthargie. C'est ensuite la descente bien connue des touristes, entre deux chaînes de montagnes tapissées de pampre vert. Le nom et le site poétiques du pittoresque hameau d'Estelle rappellent au voyageur la douce héroïne de Florian, qui, aussi bien qu'à Massanne, se fût trouvée chez elle dans ce paysage enchanteur. Et nous voici enfin au Vigan, le pays des « Castagnets » et du chevalier d'Assas, le « Décius français » comme on l'appelait en ce temps. Trois journées agréables, passées en promenades délicieuses sur les coteaux dorés environnants et c'est l'adieu aux Cévennes en style XVIII^{me} :

Adieu, montagnes fertiles,
Adieu, bosquets, rians coteaux,
Je vous quitte à regret, lieux chéris, lieux tranquilles.
Condamné par le sort à de rudes travaux,
Je cours m'ensevelir dans le fracas des villes.

Rien de plus délassant que la lecture de ce petit livre, écrit au fil d'une plume fantaisiste. L'auteur inconnu n'a d'autre prétention que d'être agréable à un ami auquel il souhaite, en terminant, de trouver à lire son livre, « frivole amusement »,

La douceur qu'il eut à l'écrire.

Avant de quitter le XVIII^{me} siècle, signalons que le Père Labat fait quelquefois, dans son œuvre, allusion à notre terroir.

QUAND STENDHAL VISITAIT LES CÉVENNES

Dans ses « Mémoires d'un touriste » Stendhal raconte que, de Montpellier, il se rendit en Cévennes « jusqu'à Ganges et Villerangue ». Sous sa déformation orthographique nous reconnaissons ici le nom de Valleraugue. Les deux bourgs cévenols ne se présentent-ils pas successivement au voya-

geur qui remonte l'Hérault ? En fait, Stendhal se montre avare de détails géographiques. Le paysage, cependant, ne manquait pas de séduction. Les verdoyantes gorges de la rivière se terminent devant la majestueuse muraille de l'Aigoual. Sans doute le souvenir de ses montagnes natales explique-t-il l'indifférence du voyageur grenoblois à la vue de cette impressionnante toile de fond. A peine est-il question du « pré » où les jeunes filles du village ont coutume de se réunir. Dans ce « pays de simplicité » les hommes plus que les choses intéressent l'écrivain. L'étude psychologique prend le pas sur les descriptions de la nature.

Comme tous les écrivains de passage en Cévennes, Stendhal s'intéresse à la question religieuse. Son compagnon de voyage, un négociant du pays, « protestant de vieille roche », alimente sa curiosité. Un incident de voyage vient même à point provoquer une explication : « En revenant, explique l'auteur des Mémoires, nous avons été vivement contrecarrés par deux calèches à quatre chevaux, que les postillons menaient au galop... nous avançons la tête pour regarder et saluer ; nous avons été mal payés de notre politesse : on nous a lancé à la figure une quantité de petits livres qui ont été sur le point de nous aveugler... » C'étaient des traités religieux, répandus par les « momiers », sorte de « jansénistes du protestantisme ». Des « momiers » l'ami protestant de Stendhal déplore les « outrances » que signalera plus tard André Gide : austérité abusive, insensibilité devant la maladie qui met leurs parents en danger. Suivant son habitude l'écrivain recueille chaque fait humain, chaque détail psychologique, pour élargir le problème et se livrer à des considérations générales.

Son compagnon lui fait observer que « maintenant tout le monde parle français » en Cévennes. « Rien de plus faux, écrit Stendhal, ils parlent un français qui fait peine à entendre ; je les aimais bien mieux quand ils parlaient leur patois qui, du moins, était rempli de grâces. Ce qui est vrai, c'est que ces bourgeois des petites villes introduisaient dans leur conversation une foule de remarques basses et ignobles, mais fort caractéristiques et dont maintenant il n'est plus question. Le français tue ces sortes de pensées naïves. On n'ose pas dire en français que le « fruitier », qui étale sur l'escalier de la maison commune, paye deux sous par jour de « loyer » à la mairie.

Les domestiques ne disent plus, ajoute mon interlocuteur, « nos maîtres », mais « nos messieurs » ; ils ne disent plus « je suis au service », mais « je suis en condition ». Mon nouvel ami voit dans ces locutions nouvelles l'approche de la république. »

Stendhal donc regrette le patois cévenol. « Toutefois, dit-il, je ne me fais pas illusion, c'est par suite d'une erreur d'optique que les patois semblent plus naïfs et plus aimables que les langues employées pour les choses tristes de la vie. Si l'on ne pouvait parler aux femmes qu'une seule langue, fût-ce l'allemand de Vienne, cette langue nous semblerait bientôt l'emporter en grâce sur toutes les autres. »

Tout Stendhal est dans cette page, avec son souci de documentation et de précision psychologiques. Il a moins vu les Cévennes que les Cévenols, mais un bref contact avec ces derniers a suffi pour lui suggérer une des plus curieuses esquisses de notre littérature régionale.

LES CÉVENNES VIVAROISES VUES PAR HENRI GHÉON

Le noble paysage ardéchois a été souvent chanté par les écrivains du terroir. Souvent même il a séduit les poètes qui parcouraient les Cévennes vivaroises en simples visiteurs. Henri de Régner disait avoir gardé un beau souvenir de son séjour à Lapras, chez son ami Ferdinand Hérold et Henri Ghéon, sous le titre « Féerie du Vivarais », a donné à « l'Almanach Vivarois », en 1929, une belle page digne de figurer dans toutes les anthologies de nos montagnes.

Le poète se défend de vouloir décrire le Vivarais. Il se borne à en caractériser le charme poétique dans une évocation symbolique où la mythologie et les figures de danse s'unissent dans le plus merveilleux des décors. Celui-ci s'inspire du relief d'un pays harmonieusement accidenté depuis la cime du Mézenc jusqu'aux rives du Rhône ensoleillé. C'est un ballet ou une féerie, nous dit-il, qui exprimerait le mieux la poésie du Vivarais :

« Les nymphes du Rhône, molles et chantantes, étendues à ses pieds, comme la ravissante ville de Tournon, répondent aux nymphes de l'autre rive.

Au-dessus d'elles, impraticable, abrupt, escaladé par des nains montagnards, avec des forêts et des rochers, des ponts jetés sur des torrents, un autre climat qui commence, moins complaisant aux sens, plus vif.

Alors, une succession de monticules étagés et autant de climats nouveaux, rudes ou tendres ; celui du blé ou du maïs ; celui du chêne et celui du noyer. Au centre une plaine suspendue, des meules, des chaumières, des bouquets d'arbres, un troupeau de moutons, trois vaches, la silhouette d'un laboureur. Une plaine d'un grand repos, car l'air de la montagne y glisse, léger et frais. Et c'est ici que les danseurs subtils succèderaient aux nains hissant à grand peine leur hotte.

Enfin, sur le dernier plateau, siègeraient les montagnes-mères, pareilles à de fières déesses, vêtues de pierre grise ou fauve, tour à tour écartant et rabattant sur leur visage leurs voiles bleus. Mais là, les danses s'arrêteraient, des cœurs d'anges massés, immobiles et purs, égrèneraient les vocalises. Ces anges seraient des oiseaux. »

Bien qu'il assure ne nous livrer ici que « son humble témoignage », non pas une vision exacte du pays vivarois, Ghéon semble en avoir saisi l'originalité vraie. Cette terre de transition — « ce n'est plus le Midi, ce n'est plus le Septentrion » — se présente à nous « comme un composé de froid et de chaud, de risque et de facilité, de bienveillance et d'héroïsme. Peut-être le climat idéal de la poésie qui aime à jouer des contrastes à condition que l'unité du chant les lie et les accorde à un vaste horizon. »

C'est sans doute parce qu'il n'est pas né dans un pays vivarois que Ghéon en a si bien saisi l'originalité artistique et peut-être même morale. Ce qu'il nous dit de la Cévenne ardéchoise s'appliquerait tout aussi bien aux Cévennes en général, à la Gardonnenque comme au Vivarais. Il y a, entre les massifs de l'Aigoual et du Lozère et la plaine littorale, la même variété de paysages, de mœurs, de dialectes, mais aussi la même interpénétration de deux races qu'entre le Mézenc et les bords du Rhône. Les Cévennes

tiennent à la fois de l'Auvergne, du Languedoc et de la Provence. Elles participent du Nord et du Midi. Le rigoureux climat des hautes cimes y lutte avec les douceurs rhodanienne et méditerranéenne. L'exubérance méridionale s'y tempère des exigences de la vie intérieure. Ce pays de contrastes échappe parfois à l'analyse parce qu'il n'a jamais eu de limites bien arrêtées. En face de la plaine monotone, la variété des Cévennes — il y a plusieurs Cévennes, comme l'indique le pluriel de leur nom — est une source de beauté. Les influences opposées qui s'y rencontrent en font la terre d'un sage équilibre, aussi éloignée de la froideur nordique que de la pétulance méridionale.

PAGES CÉVENOLES DE DANIEL MORNET

Pour qui veut, en imagination, faire l'excursion de Mende à Ispagnac à travers le plateau, puis redescendre les Gorges du Tarn, il n'est de guide plus agréable que la relation de Daniel Mornet intitulée « Trois journées dans les Causses de la Lozère ». Le futur historien de la littérature, encore jeune, nous y confie ses impressions de touriste en présence de ce curieux pays. Mende, par où débute le petit voyage, se signale par la maîtresse tour de sa cathédrale, « joujou délicat de carton blanc, dans un cirque qui le rapetisse et l'écrase. » La ville et ses habitants sont à l'image de leurs montagnes : « N'oublions pas que les roches nues qui s'entassent tout autour de nous, sur les pentes, percent en plus d'un endroit le mince terreau des plateaux : la vie est dure dans la Lozère et l'homme a l'aspect de sa terre ; les femmes n'ont pas le temps d'y être belles. »

Après avoir suivi le Lot jusqu'à Balsiège, la route en lacet escalade le Causse et l'on arrive dans un pays étrange : « la terre s'allonge avec de souples replis jusqu'à l'horizon bleuâtre où les lignes meurent et s'effacent. Avec la monotonie d'une marée, le plateau gonfle ces ondulations successives... Sur cette terre primitive les habitants doivent être plus graves et plus simples. La terre du Causse est vraiment une divinité farouche, qui laisse une trace religieuse sur le visage de ses fidèles. La race ne se moule-t-elle pas sur le sol, et les armoricains n'ont-ils pas la rudesse de leur Bretagne, comme les gascons l'exubérance de leur soleil ? »

Puis c'est la descente sur Ispagnac, dont les maisons paraissent des jouets d'enfant au fond de la gorge du Tarn. « Sous nos pieds, la vallée se projette, sans cesse plus claire, sans cesse plus nette... Le Tarn se cache par intervalles, puis se hérisse d'écumes blanches ; le ruban moiré se fond en eau grisollante qui court de galets en galets ; un grand murmure de vie joyeuse s'élève ; les arbres bruissent, l'eau chante, les cloches de chèvres tintent ; nous voici tout au fond, loin du Causse stérile et mort, filant entre des arbres verts et l'eau verte, dans la surabondance vitale de la vallée, riche des limons de la rivière. »

Maintenant « la voiture et la rivière roulent de compagnie » dans un décor de sources et de vieux manoirs. Une impression de paix et de mélancolie s'empare du voyageur au chant du Tarn. « L'étrange berceuse, faite de sons indistincts, se mêle dans l'air aux vagues senteurs de la lavande,

de buis et de menthe envolées des invisibles montagnes ; et les sons s'harmonisent aux senteurs, mariées en un philtre de langueur délicieuse. Le Tarn, Sainte-Enimie, le pont de pierre semblent s'enfoncer en une vertigineuse oscillation dans cet océan d'ombre, de parfums et de sons, dont les récifs montent tout près des petites étoiles. »

Tout le récit de Daniel Mornet mériterait de figurer dans une anthologie cévenole. Au charme du style il joint l'exactitude de la documentation. Les plantes du Causse apparaissent, chacune avec son originalité : la lavande, « reine au petit pied » des plateaux, les œillets rouges « qui égaient les pentes de leurs étoiles claires », « les gros chardons ventrus ». Les animaux s'adaptent au pays : les moutons y trottent « avec la plus chevrrière désinvolture sur les minces arêtes horizontales ». Quant au Causse-nard lui-même, il est religieux et batailleur. Croix, calvaires, chapelles abondent dans le paysage. Mais c'est aussi le pays des guerres de religion et, beaucoup plus modestement, celui des braconniers, chasseurs et pêcheurs en lutte avec la gendarmerie.

Daniel Mornet réussit admirablement à donner à son lecteur une idée exacte des pays décrits. La poésie de son style rend bien celle des paysages. Il saisit l'originalité de toutes choses et l'explique par l'harmonie qui règne ici entre la terre et les plantes, les bêtes et les gens. Enfin le caractère qu'il attribue aux hommes est bien celui que nous trouverons dans les romans de Ferdinand Fabre et de Chamson.

LE PASSAGE DE DUHAMEL DANS LES CÉVENNES

La vision des Cévennes, traversées dans son adolescence, est restée gravée dans le souvenir de Duhamel. Il évoque parfois ces montagnes dans son œuvre. « La Confession de Minuit » nous montre Salavin en état d'euphorie dans la rue Mouffetard. Stimulé par le vin des Cinq-Terres, notre héros laisse son esprit vagabonder délicieusement. Les étalages des magasins le conduisent en imagination dans des contrées lointaines et les salaisons parfumées lui ouvrent « une ferme enfumée dans les solitudes cévenoles. »

Dans une page d'un plus récent ouvrage, écrite sous le signe de l'amitié, Georges Duhamel évoque pour nous le souvenir lointain de son passage à Alès : souvenir radieux de l'insouciuse jeunesse et de l'éblouissante révélation, pour l'enfant du Nord qu'il était, du merveilleux paysage méditerranéen. « Le Temps de la Recherche » — c'est le nom du livre, paru en 1947 — nous apprend que la petite capitale cévenole initia le romancier, descendant du Plateau Central, au spectacle d'un monde nouveau. Pour le voyageur venu du Nord, en effet, le froid domaine du châtaignier vient mourir près d'Alès, où le géant des forêts cévenoles cède la place à l'arbre de Minerve, l'olivier, cet hôte pâle et chétif de nos collines languedociennes.

Dans un style d'une remarquable pureté l'écrivain nous dit ses impressions de septentrional ravi par la soudaine apparition de cette terre lumineuse. La compréhension intelligente et sympathique qui intéresse Duhamel à toutes choses confère à ce morceau un caractère affectif et

le classe parmi les plus belles lettres de noblesse littéraire dont s'enorgueillit notre région.

Le chroniqueur des Pasquier, encore adolescent, parcourait en touriste les montagnes d'Auvergne, quand il fut prié par un ami de son frère de les rejoindre tous deux à Clarensac, un village de vignobles, qui étale ses maisons de maître cossues sous l'éblouissant soleil vaunageois. N'étant embarrassé que d'un léger bagage, le jeune homme s'empressa de répondre à l'invitation. « Je pris, nous dit-il, dans quelque station du Puy-de-Dôme ou du Cantal, je ne sais plus laquelle, ce train qui, par cent tunnels, fait sa route dans les montagnes et finit par émerger au soleil méridional, non loin de cette ville dont le nom s'écrivait alors Alais et qui s'est octroyé depuis le bénéfice d'une innocente révolution orthographique. »

La chaude végétation méditerranéenne lui apparut tout à coup, et, comme il arrive aux poètes, cette brusque révélation se lia chez lui à une vision symbolique qui devait résister, dans son souvenir, à l'épreuve du temps. « Au moment de pénétrer dans la cité, précise-t-il, la voie ferrée longe des jardins. Et c'est en regardant le plus modeste de ces jardins que j'eus, soudainement, la révélation d'un autre climat, ou, si l'on veut, d'un autre monde. Il y avait là un figuier épais, verdoyant, chargé de sève, et, sous ce figuier, une belle femme non point brune, mais dont la chevelure flambante arrêtait les rayons du soleil et leur donnait, si j'ose dire, une merveilleuse raison d'être. »

Sa faculté d'idéaliser le réel, d'apercevoir le beau où d'autres ne voient que le banal et le quotidien, Duhamel l'utilise dans ses descriptions de la nature comme dans ses peintures morales. Ce grand voyageur qui parcourut l'Europe et une bonne partie du monde eut chez nous, à Alès, pour la première fois, l'intuition de « ce que Valéry appelait le continent méditerranéen ». « Ces collines rocailleuses, où croissent des buissons à l'odeur aromatique, ces olivettes suspendues sur les rives des torrents sans eau, ces vignes gorgées d'une liqueur qu'elles puisent par magie dans une terre avide et toujours altérée, ces pins que hantent des insectes musiciens, ces vestiges d'une civilisation opiniâtre et magnifique, j'ai rencontré tout cela cent fois, en Afrique du Nord, en Anatolie, en Europe méridionale. »

À la vue de ce noble paysage les souvenirs classiques surgissent dans son esprit. Les coteaux languedociens aux lignes harmonieuses lui paraissent mieux évoquer l'antiquité gréco-latine que le littoral enlaidi de prétextiennes constructions. « Ce n'est pas, souligne-t-il, au milieu des bâtisses foraines de la Côte dite d'azur que j'ai rencontré pour la première fois Ulysse, Eumée, Nausicaa, les cyclopes et les satyres, c'est en foulant, dans la chaleur de septembre, les collines du Languedoc. »

Ainsi la campagne alésienne, terre de transition, a parfois tenté la plume des meilleurs écrivains. Ils ont vu en elle un champ de bataille où s'affrontent gracieusement deux climats, deux végétations, deux paysages : nature heureusement contrastée qu'aimèrent un Florian, un Vogüé et un Larquier, authentiques Cévenols, aussi bien qu'un Duhamel, simple voyage de passage, mais observateur ému de toutes les formes de beauté.

LES CÉVENNES ET LES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Les Cévennes et la Garrigue ont inspiré non seulement des écrivains français, mais aussi des étrangers, qui admirèrent leurs sites et étudièrent la psychologie de leurs habitants. Parmi eux, deux anglais, Arthur Young et Stevenson.

Toutes les bibliothèques cévenoles réservent une place au « Voyage avec un âne » de Stevenson. Moins connu du public de chez nous, son compatriote Arthur Young avait aussi, avant lui, consacré quelques-unes des pages de ses « Voyages en France » à ses pérégrinations cévenoles. Les ouvrages des deux anglais se ressemblent d'ailleurs à beaucoup d'égards. Ils ont presque même titre et même sujet. Leurs auteurs, en bons britanniques, nous rapportent tous deux leurs impressions personnelles, recueillies en pays étranger. Mais l'expérience de Young s'étend à toute la France et non pas à nos seules montagnes. De plus, son itinéraire cévenol, nous allons le voir, n'est pas celui de Stevenson.

De Nîmes il avait gagné Sauve à travers un pays — désagréable, nous dit-il — planté comme aujourd'hui de vignes et d'oliviers. Avant Reclus il signale que les habitants de ce village ont magnifiquement tiré parti d'une terre que la pierraille, abondante en ces lieux, semblait vouer à la stérilité. Les gens de Sauve, conclut-il, « méritent des encouragements, et, si j'étais ministre français, ils en auraient. »

A Saint-Hippolyte, Young dîne avec des marchands qui venaient de la foire de Beaucaire. Il profite de leur conversation pour s'instruire sur la culture du mûrier et apprendre bien des choses dont il désirait être informé. Il est surpris de trouver, au-delà de Ganges, la plus grande entreprise d'irrigation qu'il ait jamais vue en France et, dans le grandiose et solennel cagnon de la Vis, il constate que l'activité humaine a « triomphé de toutes les difficultés et couvert de verdure de véritables rochers. »

L'agronome qu'il était apparaît toujours, on le voit, dans les observations d'Arthur Young. Nous ne devons pas oublier, en effet, que son voyage, entrepris sur l'invitation du duc de la Rochefoucault, était surtout un voyage d'étude. Pourtant, çà et là, une anecdote piquante interrompt la monotonie d'un développement technique. La rencontre, à Montdardier, de quelques hommes « à mine de coupe-jarrets » introduit, par exemple, une note pittoresque, lorsque Young nous affirme que « leurs visages sentaient tellement les galères qu'il pensait entendre le bruit de leurs chaînes. »

Anglais pratique, amateur de bonne chère, notre voyageur est déçu, sur le Causse, de ne pas être servi selon ses goûts. Aussi s'empresse-t-il de descendre la route en lacet qui l'amène d'abord à Madières, puis à Saint-Maurice et à Lodève, cette ville « aux rues étroites et tortueuses, mais populeuse et très active ». Il est heureux d'y boire — enfin — « un vin excellent, léger et agréable, à cinq sous la bouteille » !

Deux ans après ce voyage en Cévennes, Young revenait dans ces montagnes. Il les abordait, cette fois, par le Nord. Dans sa forme impétueuse, le pays lui apparaissait alors sous l'aspect d'un océan houleux : « Les mon-

tagnes se dressent, les unes derrière les autres, avec une variété infinie ; elles ne sont pas sombres et tristes, comme celles de la même hauteur dans d'autres pays, mais couvertes de cultures jusqu'à leurs sommets. »

Au Puy il admire « les rochers les plus singuliers qu'on puisse voir », affirme que, s'il possédait le château de Polignac, il ne le vendrait pas pour une province et déplore de ne trouver aucun journal dans les cafés. Il s'éloigne enfin de la ville, non sans la contempler une fois de plus, accroupie sur sa montagne, et formant avec ses rochers un tableau des plus singuliers.

A travers les pins et les châtaigniers il avance vers le sud. Enfin, en dépit d'un accident et de difficultés comiques avec la police, qui le prend pour un conspirateur, il arrive à Aubenas, dont il visite les filatures, puis à Ville-neuve-de-Berg, où il va voir la propriété d'Olivier de Serres et fait la connaissance de M. de Boissière, le traducteur de Stern.

Pendant qu'il séjournait dans notre région Young remarqua le caractère taciturne des Français ! Mais ce qu'il attribuait à la nation en général n'était-il pas plutôt un trait cévenol ?

Ainsi la lecture de l'ouvrage de Young nous offre l'intérêt d'une « rétrospective » embrassant d'une manière assez exacte les paysages et les mœurs du pays cévenol au XVIII^e siècle, tels que pouvait alors les observer — objectivement, semble-t-il — un étranger doublé d'un grand voyageur. Document presque unique en son genre par la sûreté de sa documentation et qui mérite par là même d'être rangé au nombre des plus anciennes lettres de noblesse de notre petite patrie.

Stevenson est surtout connu chez nous par son « Voyage avec un âne dans les Cévennes », dont M. Romain Roussel nous disait récemment qu'il était, pour la connaissance de ces montagnes, un document très précieux. Rien de plus agréable en tout cas que de suivre Stevenson dans son itinéraire.

C'est au Monastier, dans le pays des dentellières, qu'il fait ses préparatifs de départ au milieu d'une population badaude, mais hospitalière. Au pas léger de son ânesse voici donc notre voyageur parti en direction d'Alès pour une longue randonnée solitaire. Immédiatement le calme et le silence inaccoutumés de la campagne l'émeuvent et le disposent aux douces pensées. Il parvient ainsi jusqu'au village de Goudet, qui se blottit au fond de sa verdoyante vallée. Le vieux château de Beaufort, perché sur une éminence rocheuse, domine ici la naissante Loire, une rivière en miniature, qui ne laisse encore rien deviner du futur fleuve nonchalant et magnifique.

Après une pénible étape et un court repos dans une auberge rustique, Stevenson arrive à Pradelles. Le site mélancolique de cette sombre cité lui annonce le Gévaudan sauvage, pays de la fameuse Bête. Aussi, dans sa curiosité, dépêche-t-il son déjeuner pour franchir le jeune Allier et gagner la petite ville de Langogne.

Le temps de se reposer, de griffonner un mot sur son journal, de réparer son havre-sac et notre voyageur se trouve déjà en route pour le Cheylard-l'Evêque, à travers une contrée désolée, qu'il parcourt au prix des plus rudes efforts. Après avoir traversé Luc et la Bastide, il arrive à Notre-Dame-des-Neiges, où un bref séjour lui permet de méditer sur la vie monastique. Il remonte ensuite l'Allier, parcourt un plateau morne

et dénudé et atteint Chasseradès. Pendant l'escalade de la montagne du Goulet, il se grise d'air pur et écoute un groupe de paysans fredonnant une bourrée, tandis que, dans le lointain, le bêlement des moutons s'accompagne du tintement de leurs mille clochettes. Au delà du Bleynard Stevenson passe la nuit parmi les sapins, ce qui nous vaut une page d'une émouvante poésie rustique.

Voici maintenant qu'apparaît le mont Lozère et, avec lui, la Cévenne par excellence, celle de la guerre des Camisards. Le Pont-de-Montvert et sa rivière lumineuse indiquent, en effet, une contrée nouvelle à l'aspect déjà méridional. Ici commença la lutte fratricide qui sévit si longtemps dans nos montagnes et dont Stevenson rappelle quelques-uns des plus sanglants épisodes.

Par la pittoresque vallée du Tarn il nous mène à Florac et, au cœur du pays, à Cassagnas et à Saint-Germain-de-Calberte. De tous côtés les châtaigniers monstrueux agitent leurs bouquets de feuilles. Le cours du Gardon de Mialet conduit ensuite le voyageur à Saint-Etienne-Vallée-Française et c'est enfin la descente vers Saint-Jean-du-Gard et Alès.

La bonne humeur et l'humour de Stevenson, ses amusantes anecdotes, le sentiment profond qui anime ce grand amoureux de la nature donnent à son livre un caractère varié et attrayant. Le « Voyage avec un âne » est plein de détails curieux, qui révèlent un esprit toujours en éveil. Il reste instructif pour les lecteurs français, même s'ils sont cévenols.

Quelques années après le voyage de Stevenson deux peintres refirent à pied le chemin parcouru par l'écrivain, du Monastier à N.-D. des Neiges, et recueillirent les souvenirs des personnes qui avaient été en rapport avec le célèbre voyageur. Le même itinéraire, du Monastier à Saint-Jean-du-Gard, sera prochainement suivi, à dos d'âne, par une Anglaise de Birmingham, nous annoncent les journaux, qui témoignent ainsi de la popularité dont jouit encore outre-manche l'ouvrage de Stevenson.

A la fin du 19^{me} siècle, une Anglaise, Miss Betham Edwards, dans « The Roof of France » (le Toit de la France) nous conte les impressions de son voyage à travers les Cévennes et les Hauts Plateaux.

Un écrivain belge contemporain, Michel Seuphor, situe, lui aussi, aux environs d'Alès, dans « Douce Province », un roman de tendance philosophique, dont le héros, à l'exemple de l'auteur, a établi son séjour à Anduze, qui nous est présenté sous le nom de Flémailles. De couleur proprement cévenole, il ne faut pas en chercher chez cet écrivain qui n'a pas dans ce pays des attaches profondes. Ses personnages ne sont pas, heureusement, spécifiquement cévenols. L'intérêt du livre est ailleurs que dans la peinture, un peu chargée, des mœurs locales. Comme son titre l'indique, c'est, plus que la Cévenne, la Province qui nous est décrite avec tout ce que le mot peut avoir dans sa signification de large et de péjoratif. Mais Seuphor n'en a pas moins été sensible à la poésie du paysage.

« Pour le voyageur qui vient de Nîmes, nous dit-il, l'approche des Cévennes a quelque chose de solennel. Dès qu'au-delà des Garrigues, on atteint la plaine du Bas-Languedoc, doucement ondulée, couverte de vignobles, parsemée de villages ivres de soleil, le bleu rideau des montagnes

apparaît au loin, fermant l'horizon d'un vaste demi-cercle. Si l'approche rend cet enveloppement plus complet, il n'y a rien qui oppresse cependant et les proportions ne cessent d'être reposantes pour le regard. »

Seuphor semble bien avoir heureusement caractérisé, dans cette description, l'originalité de l'esthétique cévenole et du charme de nos montagnes, comparées à leurs grandes sœurs des Alpes et des Pyrénées. « Sans saillie, sans pic, sans majesté régnante, ce sont les montagnes de la douceur, de la ligne mélodieuse et simple, où le grandiose le cède à une ondulation lente, affectueuse, plus horizontale que verticale, plus terrestre que céleste, n'écrasant l'homme d'aucune démesure. »

Enfin, ce qui ne sera pas pour déplaire à ceux qui cherchent, dans la connaissance plus intime de leur petite patrie, un moyen de vouer à la grande un amour plus solide et plus raisonné, cet hommage au caractère bien français de nos montagnes : « Les Cévennes aimables, à l'abord gracieux, cachant une certaine âpreté intérieure, des nudités rocheuses, rarement tout à fait stériles et nulle part menaçantes, sont plus que d'autres, les montagnes de France. Leur construction géologique est antérieure, dit-on, à celle des Alpes et des Pyrénées. Elles ne touchent à aucune terre étrangère. Le régime des vents et les diverses altitudes leur rendent également familiers les deux climats de France, celui du Nord et celui du Midi. Enfin elles collectionnent une végétation infiniment variée, qui fait de cette contrée, mieux que d'aucune autre, le jardin botanique de France. »

Seuphor semble avoir particulièrement montré quel genre d'inspiration les Cévennes pouvaient fournir non seulement à l'écrivain, mais aussi au peintre et au musicien : « Dans l'intimité de la contrée montagnaise la douceur des lignes demeure, qu'on admirait de loin, et le jeu des rythmes, leur valse lente, leur ensemble ballant est pour l'esprit un tendre apaisement. »

En lisant cet éloge, fait par un écrivain étranger, de nos Cévennes, comment ne constaterions-nous pas, avec Mme J. Michelet éditant, il y a soixante ans, les œuvres du grand historien, que c'est une maladie bien française d'aller chercher ailleurs ce que nous avons chez nous. « Il faut s'associer, disait-elle, aux réclamations persistantes des bons Français qui demandent aux touristes moutonniers de ne pas toujours reprendre le chemin de la Suisse, de réserver une portion de leurs vacances pour nos montagnes de France. Rien de plus beau que certaines parties des Cévennes dans leur grandeur sauvage. Dans la Lozère le Causse du Méjean, les Étroits du Tarn méritent à eux seuls, le voyage. »

PAYSAGES LITTÉRAIRES

Aux livres de voyage on peut joindre ceux des « paysagistes littéraires. »

Gabriel Faure est né et a vécu son enfance à Tournon où le Rhône, qu'il chanta si souvent, baigne les premiers contreforts des Cévennes. Il y fit ses études dans le lycée qui fut le plus vieux collège de France, « Mon lycée », comme il l'appelle dans un petit livre de souvenirs vivarois. Déjà, dans les classes de cet antique établissement, dressé au bord du fleuve,

il grimpaît jusqu'aux plus hauts bancs « pour voir un peu de ciel à travers les vitres grillées. » Déjà aussi, sans doute, il sentait s'éveiller en lui sa vocation de paysagiste littéraire. Bientôt il s'éloigna du pays natal, comme entraîné par le cours du fleuve, en direction de la mer latine et de l'Italie lumineuse. Mais il revint en Vivarais pour évoquer sa ville natale qui, avec le temps, a tenu une plus grande place dans ses peintures littéraires. Son ouvrage sur la vallée du Rhône, retouché et corrigé, vient d'être réédité dans la collection des Beaux pays de France. Il y décrit les villes et les paysages rencontrés par le fleuve dans sa course vers la Méditerranée. C'est l'occasion pour lui de s'arrêter une nouvelle fois dans Tournon et sur les rives vivaroises, de rappeler le séjour ou le simple passage en Ardèche de quelques écrivains célèbres, d'émailler ses descriptions de citations poétiques empruntées aux chantres du terroir cévenol, comme Louis Pize, ou même aux princes des lettres françaises, tels Hugo et Chateaubriand, auxquels la vision de cette terre de beauté arracha au passage un cri d'admiration. Ainsi les Cévennes vivaroises ont-elles sans doute contribué, par leur charme, à inspirer sa vocation au plus connu de nos paysagistes littéraires, qu'elles avaient vu naître.

Parmi les paysagistes cévenols citons Jean Girou qui a écrit un bel ouvrage sur « les Cévennes, les Causses et les gorges du Tarn » et le spéléologue Martel, qui explora et décrivit les grottes de la région.

Dans ses « Itinéraires au Pays d'Oc » Maurice Chauvet nous amène parfois jusqu'aux Cévennes. Ses promenades prennent un tour littéraire, dirigées qu'elles sont par un guide aussi érudit dans le fond que lyrique dans la forme. Le mérite de ces ouvrages est d'unir la précision à l'élégance et de nous instruire en nous charmant. Que nous descendions l'Hérault, « Fleuve d'Or », ou que nous remontions le cours des Gardons à travers les « Terres de Prestiges », nous sommes toujours séduits par un récit où se mêlent, dans un choix harmonieux, l'histoire, la légende et les pittoresques descriptions de nos plus beaux sites languedociens.

Enfin le philosophe Gustave Thibon — né à Saint-Marcel d'Ardèche, qui était déjà le pays natal du Cardinal de Bernis — non content d'appuyer sur son expérience ardéchoise ses observations et ses théories, vient de publier sur le pittoresque pays auquel il est resté fidèle ses « Paysages du Vivarais ». Cet ouvrage, illustré de photographies, comptera parmi les plus beaux livres inspirés par les provinces françaises.

Ouvrages techniques et de documentation

La vue d'ensemble des Cévennes que nous offrent, du point de vue moral ou artistique les livres de voyage peut être complétée, du point de vue scientifique, par la lecture de quelques ouvrages de caractère technique. Ainsi le fil d'or de la soie cévenole peut nous conduire d'Olivier de Serre, l'introduit de la mûrie, à Pasteur, le sauveur de la sériciculture.

LE PÈRE CÉVENOL DE L'AGRICULTURE FRANÇAISE

Au XVI^e siècle les contreforts des Cévennes sont représentés dans la littérature par Olivier de Serres, seigneur du Pradel. Il est né dans la partie méridionale de l'actuel département de l'Ardèche, à Villeneuve-de-Berg, qui conserve sa maison natale et où son quatrième centenaire a été célébré à la veille de la guerre.

Agronome célèbre, ministre de Henri IV, il passa une bonne partie de sa vie à écrire son « Théâtre d'agriculture et ménage des champs » publié en 1600. Cet ouvrage fut longtemps très connu dans nos Cévennes. Il était le livre de chevet des agriculteurs qui se le transmettaient de père en fils. Mais, avec l'abandon de la terre, la célébrité du « Père de l'Agriculture », comme disaient au XVIII^e siècle économistes et agriculteurs, avait subi des éclipses.

Le « Théâtre » est un travail consciencieux. L'auteur y indique avec une précision colorée les procédés qui permettront aux paysans de tirer de leurs terres le meilleur parti. Il ne s'adresse pas spécialement aux Cévenols, mais nous devons lui savoir gré de garder son pays natal sans cesse présent à son esprit.

Quand il indique les qualités « proposées pour un bon et beau lieu », on se rend compte que la description de son domaine idéal correspond à celle de son terroir. Là aussi beaucoup d'exploitations comprennent, comme il le désire, montagne, coteau et plaine. Tous ceux d'entre nous qui,

aujourd'hui encore, visitent le site du Pradel, le trouvent légèrement accidenté et, par conséquent, conforme aux conditions exigées.

Une multitude de noms familiers à nos oreilles défilent dans l'ouvrage d'Olivier de Serres, particulièrement dans le chapitre consacré à la culture de la vigne. On y peut passer du joli site de Joyeuse aux montagnes de Largentière, qui porte dans son nom le souvenir de ses antiques richesses. Voici Aubenas, perchée au-dessus de l'Ardèche et réputée pour ses citernes. Laudun-en-Languedoc, comme il l'appelle, est Laudun, le village du Gard, célèbre par son vin blanc. On a identifié la petite commune de Mous-sac, voisine d'Alès, et le Moussen-Giraud, cité par le « Théâtre ». Son clai-ret est réputé comme celui de Villeneuve-de-Berg, cité avec fierté par l'auteur. C'est ma patrie, ajoute le seigneur du Pradel.

Ailleurs voici un développement sur les vignes treillées. On les qualifie de « hautaignes » en Cévennes. « Ce n'est pas, nous dit Olivier de Serres, le défaut de climat qui contraint, au pays du Vivarais, à façonner les vignes de telle sorte, mais, comme je l'ai dit de l'Italie et du Piémont, l'accoutumance invétérée en est la cause. A quoi l'on peut ajouter cette raison que, ce quartier-là des Cévennes étant étroit en terroir (lequel est assez fertile), le peuple ménage la faveur du tempérament du ciel et fait heureusement servir ce terroir à porter des blés, des vins et les fruits des arbres. Même vers Alex en Uzège, près du Vivarais, certains quartiers du Languedoc y récoltent du foin au lieu de blé, plantant leurs vignes treillées dans les prairies. Avec étonnement on y voit croître ensemble ces divers fruits, et même l'olivier et le châtaignier, quoique de naturels divers et presque contraires. »

Inutile d'insister sur l'intérêt d'un tel passage. Les Alésiens d'aujourd'hui retrouveront facilement dans cette description l'aspect actuel de la campagne qui ~~environne~~ leur ville.

Olivier de Serres a encore servi les Cévennes en contribuant à l'introduction de la culture du mûrier. Cette culture est restée longtemps en faveur dans notre région. Elle y a provoqué l'industrie de la soie. Elle explique l'existence de nombreuses filatures et bonneteries dans les régions d'Anduze et du Vigan. Le bas de soie d'Arre, de Bez et de Ganges est indirectement redevable de sa célébrité à Olivier de Serres.

La valeur du « Théâtre d'Agriculture » est plus technique que littéraire et cependant sa langue a parfois un charme qui l'apparente à celle de Montaigne. Elle emprunte beaucoup aux formes locales : la « tino » est le mot cévenol encore employé aujourd'hui pour désigner la cuve où l'on fait le vin. Le « magnan » est le ver à soie.

L'auteur cite les proverbes patois de la montagne :

Fasso que voudra la meynado

Mais que lou bouvié sio en l'arado.

Car Olivier de Serres, en vrai paysan et en paysan cévenol, aime les proverbes et la sagesse. Il est aussi, à sa manière, un poète. Discrètement, mais chaleureusement il chante l'effort de chaque jour. Il incarne déjà les qualités de travail opiniâtre et de ténacité du rude peuple des Cévennes.

QUAND LA TERRE COMMANDE

Juchés sur un roc ou blottis au creux d'une vallée, loin des villes grouillantes et des grandes voies de communication, les villages de la Cévenne doivent à leur isolement d'échapper à la tyrannie des événements et à la servitude de l'actualité. Le ciel et la terre seuls y conditionnent la vie paysanne. Les modes de la vie cévenole n'obéissent qu'à l'heure du soleil et ont gardé l'immuable régularité des choses de la nature.

Pareille réflexion nous serait inspirée, si nous ne l'avions déjà faite, par la lecture d'un savant ouvrage consacré, en 1819, à la région viganaise par François Alexandre Rouger, docteur en médecine de l'ancienne université de Montpellier. Lecture peu attrayante du fait de la technicité des observations, mais instructive cependant, surtout dans les chapitres qui traitent de la manière de vivre des habitants du pays.

L'homme nous y apparaît comme un produit de la terre et tout ce qui est humain est ici commandé par elle. L'auteur a voulu reprendre la constatation de Montesquieu : « La stérilité des terres rend les hommes industrieux, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre et il faut bien qu'ils se procurent ce que la terre leur refuse. »

Ils le faisaient, dès cette époque, en abandonnant leur ingrate montagne. Les gavaches, comme les torrents cévenols, descendaient vers le bas pays. Ils allaient couper les blés ou faire la vendange. Puis ils revenaient parfois épuisés par les fièvres intermittentes qui, heureusement, cédaient bientôt à la pureté de l'eau et à la salubrité du climat des montagnes.

Les jeunes gens des classes aisées, eux, cherchaient une carrière dans l'armée et la petite patrie du sergent Triaire avait déjà vu naître, avec l'héroïque chevalier d'Assas, beaucoup d'officiers généraux et un grand nombre de militaires de tous grades, en activité dans toutes les armes.

Mais tout le monde ne quittait pas le pays. Parmi ceux qui y restaient, les artisans s'occupaient, les hommes à la fabrication, les femmes à la broderie des bas. Levés avant le jour — dans ce pays pauvre la paresse est impossible — ils partageaient leur temps entre le travail de la soie et celui de la terre. Ils déjeunaient de châtaignes, d'oignons ou de poivrons confits au vinaigre. Leurs principaux repas se composaient de la traditionnelle soupe au lard et d'une salade, accompagnée parfois d'une omelette, mais rarement de viandes de boucherie, le tout arrosé d'« aygado », nous dirions communément aujourd'hui de piquette. Les travailleurs des champs y ajoutaient volontiers « lou tuâ-vermé » — le tue-ver — c'est-à-dire un petit verre d'eau-de-vie.

Tout ce monde se couchait tôt mais se rendait au cabaret le dimanche et les jours de fête pour s'y égayer de chansons et de bon vin. Vêtus de la blouse bleue et du pantalon de gros drap, coiffés du bonnet de laine, chaussés des « sabatous » et des sabots à clous, nos montagnards bravaient les rigueurs des températures hivernales dans un accoutrement devenu leur costume traditionnel.

En médecin qu'il est Rouger nous montre dans son ouvrage que la santé des Cévenols et leur physiologie sont intimement liés au sol, aux

eaux, au climat de leurs montagnes. Il aurait pu, généralisant cette constatation — une telle omission rend son livre incomplet — montrer que l'homme entier, ici comme ailleurs, dépend étroitement du milieu et que, comme sa nourriture et ses activités, comme son costume et ses coutumes, ses sentiments et ses états d'esprit s'expliquent en partie par le pays où il est né.

C'est la théorie que Taine énoncera plus tard, mais c'est surtout pour nous celle qu'André Chamson appliquera rigoureusement, au siècle suivant, à ses personnages cévenols. Il nous dira à leur propos : « Pour un mouvement donné : la trame d'une vie, l'élan d'un cœur, l'éclair d'un esprit, une seule ferme est possible. Ni trop à gauche, ni trop à droite du ruisseau, juste contre la route, derrière le verger, sous les prairies. Tout est marqué d'avance par les coordonnées du labeur et de la fécondité. »

LES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUES ET LES CÉVENNES

JEAN-BAPTISTE DUMAS ET PASTEUR

Le XVIII^{me} et surtout le XIX^{me} siècles ont singulièrement élargi le champ de la littérature. Comment ne pas y inclure, en particulier, quelques belles pages de nos grands écrivains scientifiques, inspirées par un désir de vulgarisation ou la nécessité d'exalter le goût de la recherche ? Les lettres cévenoles ont la bonne fortune, dans ce domaine, de pouvoir revendiquer les deux noms célèbres de Jean-Baptiste Dumas, un Alésien authentique, et de Pasteur qui fut, pour quelque temps, un Cévenol d'adoption.

Les deux hommes étaient très liés. Le premier fut le maître du second. « Son enseignement, nous dit Pasteur, avait ébloui ma jeunesse ; j'ai été le disciple des enthousiasmes qu'il m'avait inspirés. » Mais c'est aux heures sombres de notre histoire locale que s'affirma surtout leur solide amitié. Au premier appel de Dumas, Pasteur se mit à sa disposition pour venir en Cévennes à Alès, puis à St Hippolyte, étudier et combattre la maladie du ver-à-soie. « Ah ! », lui répondit alors Dumas « avec une intonation où éclatait tout son cœur d'enfant d'Alais, ah ! partez ! La misère dépasse tout ce que vous pouvez imaginer ! »

L'œuvre scientifique des deux savants est connue de tous. On n'a peut-être pas suffisamment souligné les qualités littéraires de leurs travaux écrits, articles ou discours. « Le Mémorial des Fêtes d'Alais », publié en 1890, nous rapporte que Jean-Baptiste Dumas reçut, dans le collège de cette ville, une éducation plutôt littéraire. Il y fut remarqué par ses maîtres « surtout comme littérateur ». Un de ses discours avait tellement été apprécié de ses professeurs qu'« il resta longtemps affiché dans le salon d'honneur... Puisqu'il est ici question, ajoute la notice, des études et succès littéraires de Dumas, on apprendra sans doute avec surprise (il l'a caché toute sa vie) que Dumas fut poète, comme Humphry Davy. Faire des vers était pour lui un besoin, un repos nécessaire à certaines heures. »

Gaston Boissier, un Gardois lui aussi, lors de l'inauguration de la statue de Dumas, a rappelé, au nom de l'Académie française, les qualités de goût de son compatriote, la simplicité et la clarté de ses discours, comment enfin, dans de vivantes anecdotes, il savait faire revivre, devant ses auditoires, les grands savants de son époque.

C'est même grâce au « pouvoir d'âme » de Jean-Baptiste Dumas que Pasteur peut figurer dans une histoire des lettres cévenoles. Parmi les œuvres du grand savant, les « mélanges littéraires », réunis par Valléry-Radot, font une belle place à notre terroir. Ils l'honorent d'abord dans la personne de Dumas, qui donna à Pasteur son affection et ses encouragements dès le début de sa brillante carrière. « Les qualités élevées de votre esprit et de votre cœur, disait au maître le disciple, ont servi la science presque à l'égal de vos immortels travaux. » Dans un discours prononcé à Aubenas, en 1882, Pasteur rend hommage à un autre grand Cévenol, Olivier de Serres, et rappelle l'époque où, sur la suggestion de Dumas, il se rendit à Alès pour étudier le fléau qui décimait les magnaneries. C'est encore Dumas qui prit la parole, lors de la remise à Pasteur d'une médaille d'honneur offerte par ses amis et ses admirateurs. Le disciple « répondit alors par quelques paroles de reconnaissance pour le maître illustre qui avait encouragé et dirigé sa jeunesse. »

« Aux noms d'Alais et de Dumas, disait Pasteur, mille souvenirs s'éveillent dans mon esprit. » Et c'est pourquoi une histoire, même littéraire, des Cévennes ne peut ignorer les deux savants dont la solide amitié fut si favorable à notre terroir. Aussi bien leurs ouvrages se ressemblent-ils par la précision et la clarté du style, l'élévation de la pensée et un égal dédain de tous les procédés littéraires.

LITTÉRATURE CÉVENOLE DE LA SOIE

Le cinquantenaire de la mort de Pasteur évoque pour nous, avec le séjour alésien du sauveur de la sériciculture, un aspect original de la Cévenne d'autrefois. L'ardente saison amenait jadis, dans nos villages, une pittoresque animation. Les rues retentissaient du pas des chevaux traînant vers la filature des charges impressionnantes de cocons. Et dans la grande bâtisse aux vitraux blancs le chant des ouvrières mêlait une note harmonieuse au sifflement de la vapeur et au grondement de l'eau bouillant dans les bassines.

Ce passé est déjà lointain. Avec la richesse du pays un peu de poésie s'en est allée. Car, de tout temps, la soie inspira les poètes. Dès la plus haute antiquité des légendes chinoises, arabes et grecques célébraient à l'envi le chétif vermisseau et son précieux fil.

Il y a bien longtemps, nous dit-on, une jeune princesse du Céleste Empire avait caché dans sa chevelure, pour les emporter chez son futur époux, des graines de ver à soie. De là les envoyés de l'empereur Justinien réussirent à les faire passer en Europe dans les creuses cachettes de leurs cannes en bambou.

Lorsqu'Henri IV créa en France l'industrie de la soie, il fut aidé par Olivier de Serres. Le seigneur du Pradel était bien désigné pour cette tâche. Sa Cévenne natale connaissait déjà la culture du mûrier. Le « Ménage des champs » du Père de l'Agriculture réservait au « magnan » une place honorable. Ce vermisseau, « l'une des plus abjectes bêtes du monde », est, au dire de l'auteur, « ordonné de Dieu pour vêtir les rois et les princes. » Comment nous étonner que, par la suite, les écrivains de ce terroir aient consacré à la soie quelques-unes de leurs plus belles pages ?

L'exemple leur venait de loin. Aristote chez les Grecs, chez les Latins Virgile et Pline, comme Martial et Tertullien, avaient, à l'occasion, cité le ver à soie en savants ou en littérateurs. Chez nous Fénelon en fit le sujet d'une de ses fables. A la même époque, dans notre province, paraissait à Montpellier, composée par Daniel Pech, une piquante et curieuse « Lettre galante des vers à soye ».

Au siècle suivant ce « touche à tout » de Voltaire organise à Ferney une manufacture. Sa première paire de bas sera pour la gracieuse duchesse de Choiseul. « Ce sont mes vers à soie, lui écrit-il, qui m'ont donné de quoi faire ces bas ; ce sont mes mains qui ont travaillé à les fabriquer ; ce sont les premiers bas qu'on ait faits dans le pays. Daignez les mettre, Madame, une seule fois ; montrez ensuite vos jambes à qui vous voudrez ; et si on n'avoue pas que ma soie est plus forte et plus belle que celle de Provence et d'Italie, je renonce au métier ; donnez-les ensuite à l'une de vos femmes, ils lui dureront un an. »

Je me mets à vos pieds, j'ai sur eux des desseins ;
Je les prie humblement de m'accorder la joie
De les savoir logés dans ces mailles de soie.

Quelque temps après, un poème de l'Almanach des Muses de 1778 célébrait les mûriers plantés en Provence :

pour nourrir des milliers
de petits ouvriers
qui payèrent bien leur dépense.

Déjà les chantres de la soie appartenaient ou s'intéressaient à notre région. Elle était la seule où s'acclimatait l'insecte diligent. Aussi le plus important des ouvrages écrits à son sujet est-il un long poème provençal du bibliothécaire aixois Diouloufet.

La soie, dira Michelet, est la manne du pays cévenol. « En traversant ces rudes vallées où de basses maisons de pierres sèches attristent les yeux de teintes grises, partout, sous les arcades du rez-de-chaussée, qui portent la maison elle-même en arcades, — au beau milieu de l'année, — vous verrez deux ou trois jeunes filles au teint brun, aux dents blanches, qui sourient au passant et filent de l'or. »

Quelle grâce aussi dans le passage de Mireille où Mistral décrit la cueillette de la feuille : « Les mûriers, dit le poète, sont pleins de jeunes filles, que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu'un essaim de blondes

abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux... »

Plus près de nous encore, en Alès même, l'abbé de Sauvages écrivait un ouvrage sur l'Art d'élever les vers à soie.

Mais c'est surtout avec le roman contemporain que le « magnan » et son industrie prennent place dans la littérature de notre terroir. Les Cévennes sont — autant que celui du châtaignier — le pays du mûrier, ce modeste père nourricier de la soie lumineuse. Grâce à lui la sériciculture y marque son empreinte sur les paysages comme elle modifie l'architecture villageoise grâce à ses vastes magnaneries et aux longues cheminées dominant les murs grisâtres des filatures. Le travail de la soie organise aussi la vie des habitants occupés à la cueillette des feuilles ou employés dans les bonneteries. Et, comme le châtaignier, le magnan a parfois donné son nom — en Provence surtout, il est vrai — à quelques familles de chez nous.

De sa naissance à sa mort, l'histoire merveilleuse de la petite larve nous est poétiquement contée par Marie Gasquet, et son « Enfance provençale » évoque successivement « le travail des quatre sommeils », le gaubi des magnanarelles et la fin si curieuse du ver qui se ratatine « pour mourir en secret dans un cercueil capitonné de soie. »

Chamson et Stéphan ont admirablement indiqué la note d'austère tristesse donnée au pays par les filatures aux murs décrépits et aux vitres crevées qui empestent l'air d'une puissante odeur, mais font vivre les villages des vallées. Sous un jour plus souriant Aimé Lafont nous introduit dans les ateliers tumultueux et nous y montre les ouvrières au travail. Il n'en oublie aucune, qu'elle soit plieuse dans la « chambre chaude » ou « recetteuse » dans la salle basse. Au tic tac des pistons les soleils d'or aux éclatants reflets tournent sous nos yeux et se chargent sans arrêt de nouveaux fils de soie. Entraînés et comme grisés par tout ce mouvement, les cocons eux-mêmes semblent danser dans l'eau chaude à la manière de joyeux lutins.

Le touriste, qui traverse en courant les pauvres Cévennes, ne se doute pas toujours que de leurs humbles filatures, puis des actives bonneteries d'Arre et de Ganges sortent de petits chefs-d'œuvre de finesse et de goût. Et c'est pourquoi, décrivant cet aspect peu connu de nos montagnes, les écrivains du terroir, fidèles au principe d'Horace... utile dulci... se montrent d'admirables artisans de la prospérité cévenole.

AUTRES OUVRAGES DE DOCUMENTATION CÉVENOLE

Il conviendrait ici, pour être complet, mais cela nous entraînerait trop loin, de citer les nombreuses monographies écrites sur les villages cévenols, dans le genre de l'ouvrage de Francis Bernard : « Terre de Tornac », un livre attachant, que l'auteur a consacré à son village natal.

Écrivains cévenols

de naissance ou d'adoption

Avant de nous acheminer vers les œuvres de caractère plus régionaliste, nous devons dire un mot des écrivains que la naissance ou les circonstances attachent aux Cévennes, mais dont l'œuvre échappe, en apparence du moins, à l'emprise de la terre natale. Un retour sur leur biographie ou, le cas échéant, un pèlerinage littéraire aux lieux où ils vécurent nous aidera à comprendre certaines pages où se révèle, parfois à l'insu même de l'auteur, l'influence de sa petite patrie. Mais il faut agir ici avec prudence et ne donner au facteur ethnique qu'une importance relative, car la théorie des milieux, chère à Taine, doit être toujours appliquée avec circonspection, quand il s'agit des œuvres de l'esprit.

UN CÉVENOL AUX PRISES AVEC VOLTAIRE

Deux Cévenols de son temps furent en relation avec Voltaire. Florian était son parent. Tout jeune encore il fut présenté au patriarche de Ferney, qui l'appelait Florianet et goûtait fort sa franche gaieté et ses réparties malicieuses.

Bien différente, et pour cause, fut l'attitude de Voltaire à l'égard de La Beaumelle. Mais qui était donc ce La Beaumelle, dont le nom nous est moins familier que celui de l'auteur d'Estelle ?

Dans son ouvrage sur « La Société au XVIII^{me} siècle », paru en 1871, Desnoiresterres nous donne des précisions. Angliviél de la Beaumelle (Voltaire, qui aimait les surnoms, l'appelait Langlevieux) était né en 1726 à Valleraugue. (On écrivait Valrogues comme on orthographiait Alais), où sa maison existe encore. Mais de sa jeunesse nous ne saurions rien, sans Voltaire lui-même, qui, dans ses notes familières, nous donne, en particulier sur son passage au collège d'Alès, des renseignements assez curieux, sinon parfaitement exacts.

Dans ce collège, « très bien composé » au dire de Voltaire, La Beaumelle fit de bonnes études. « Il se distingua par quelques prix et plus encore par

de petites friponneries ». Précurseur des « J3 » de Roger Ferdinand, le jeune homme se serait livré à un commerce très lucratif en vendant aux collégiens d'Alès « à deux ou trois sous la pièce » des petites marques de distinction achetées chez l'imprimeur, sur lesquelles il imitait à la perfection la signature du principal. Cette signature lui aurait permis de se procurer des friandises chez un pâtissier de la ville.

Manœuvres très blâmables, mais d'une authenticité douteuse. Si Voltaire n'a pas inventé de toutes pièces l'anecdote du collège d'Alès (très peu « historiques » sont les « historiettes » de ses papiers intimes), il avait, du moins, pour aggraver la culpabilité de l'écolier, des raisons toutes personnelles.

Dès la parution du « Siècle de Louis XIV » La Beaumelle avait déclaré que le livre contenait des erreurs. Il promettait d'en faire la preuve au moyen de lettres de Madame de Maintenon tombées en sa possession. Une pareille correspondance fournissait à coup sûr une documentation de premier choix sur une époque plus curieuse que glorieuse de la vie du Roi-Soleil. L'écrivain érudit et consciencieux que se montrait Voltaire dans ses travaux d'histoire craignit de se voir parfois démenti par des lettres dont jusque-là il avait ignoré l'existence.

Epouvanté par la menace de La Beaumelle, il voulut d'abord l'intimider et le somma de renoncer à son projet. Notre Cévenol répondit superbement qu'il n'en ferait rien. Il commença même à publier une partie de ses observations sur le « Siècle de Louis XIV ».

Dès lors Voltaire ne cacha plus son inquiétude. Cette attitude, loin de diminuer à nos yeux le grand écrivain, fait honneur à ses scrupules d'historien, car il avait remué ciel et terre pour renseigner avec précision ses lecteurs.

La Beaumelle n'hésita pas à aller plus loin. Il fit imprimer un « Siècle de Louis XIV augmenté d'un très grand nombre de remarques. » Dans une lettre adressée à Thieriot Voltaire s'indigne : « La Beaumelle, dit-il, est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. »

Heureusement pour le seigneur de Ferney, en dépit des pointilleuses remarques de son audacieux critique la publication des lettres de Madame de Maintenon prouva que, dans son « Siècle », l'historien de Louis XIV n'avait rien avancé à la légère. « Il s'est trouvé, triomphe Voltaire, que Madame de Maintenon avait signé à l'avance tout ce que j'avais dit d'elle. » * D'ailleurs, voyant qu'il ne pouvait désarmer le jeune Angliviel, il avait finalement pris le parti de lui faire cruellement expier ses imprudentes attaques. Et nous savons de quelle manière sa plume spirituelle égratignait ses malheureux adversaires !

L'étourderie de La Beaumelle nuisit chez lui à des dons littéraires reconnus par Voltaire lui-même. Mais peut-être savait-il bien ce qu'il voulait en s'attaquant au prince des philosophes, dont les écrits étaient connus de l'Europe entière : le nom de l'ancien élève du collège d'Alès n'est-il pas, en raison même de ce duel inégal, parvenu jusqu'à nous ?

UN PROBLÈME D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VAUVENARGUES A-T-IL ÉTÉ ÉLÈVE DU COLLÈGE D'ALÈS ?

Dans l'étude qu'en 1930 il consacrait à Vauvenargues Lanson posait la question : « Vauvenargues a-t-il été au collège ? et à quel collège ? Tous ceux, constate-t-il, qui nous ont parlé de lui au XVIII^eme et au XIX^eme siècles, admettent qu'il étudia au collège d'Aix, que les Jésuites possédèrent de 1721 à 1763. Je n'y contredis pas ; mais il est singulier que l'abbé Méchin, qui a écrit une copieuse histoire de ce collège, de 1575 à l'an III, n'en ait rien su. Aucun document ne signale Luc de Clapiers ni ses deux frères comme ayant été élèves du collège. Ni quand le plus jeune des trois, devenu premier consul de la ville d'Aix, vint présider une cérémonie au collège, ni quand, dans les exercices faits à cette occasion, il est question de son frère aîné parmi les hommes illustres de la ville d'Aix, aucune allusion n'est faite à un séjour que les enfants de Joseph de Clapiers auraient fait au collège : c'en était pourtant doublement l'occasion. Il serait fort possible que le père, voyant le misérable état de l'établissement dans les années qui suivirent la peste, surtout si la santé de son aîné lui donna de bonne heure des inquiétudes, eût confié à un précepteur particulier l'instruction de ses trois fils. »

Aujourd'hui encore les érudits avouent être réduits à la même hypothèse. La récente étude de Paul Souchon, parue en 1947, reconnaît l'inutilité de leurs efforts pour combler cette lacune de la biographie de Vauvenargues : « Malgré toutes les recherches des érudits, à la tête desquels il faut placer M. Saintville, qui a fouillé à cet effet d'innombrables archives nationales, municipales et privées, on manque de précisions sur les années d'enfance et de jeunesse de Vauvenargues. C'est ainsi qu'on ne connaît rien sur ses études, qui paraissent avoir été contrariées pour toutes sortes de raisons, surtout pour des raisons de santé. On n'a pas trouvé de traces du jeune écolier, ni d'ailleurs de ses frères, dans les annales de l'établissement pédagogique réputé, créé par les Jésuites : le collège Bourbon de la bonne ville d'Aix, devenu aujourd'hui le lycée Mignet. M. Saintville incline à croire que Joseph de Clapiers fit donner des leçons particulières à ses enfants dans la famille, où régnaient en outre une atmosphère religieuse incontestable et une austérité d'ancien régime ».

Ces deux longues citations étaient nécessaires pour préciser un petit problème d'histoire littéraire. Il est intéressant de les rapprocher d'une vigoureuse tradition orale, ignorée sans doute des biographes de Vauvenargues, qui fait du moraliste un ancien élève du collège d'Alais. En 1939, lors du cinquantenaire de l'actuel lycée J.-B. Dumas, les discours officiels s'en firent l'écho : on revendiqua Vauvenargues. Il fut placé au nombre des élèves illustres du vieil établissement dont Voltaire avait incidemment fait l'éloge au cours de ses démêlés avec La Beaumelle, en précisant qu'il était « très bien composé ». Manquent malheureusement des documents de poids qui justifieraient les prétentions alésiennes. Cependant les recherches que nous avons faites nous permettent

d'arguer d'une note du « Mémorial des fêtes d'Alais », paru en 1890 sous les auspices de la « Société Scientifique et Littéraire » de cette ville. A propos du discours prononcé devant la statue de Dumas par M. Armand Gautier, de l'Académie des sciences, cette note énumère quelques grands hommes qui firent leurs études au collège d'Alais. Vauvenargues y est cité avec le mathématicien Monge, le ministre de Villèle, le marquis de la Fare et Mgr Maret, ancien doyen de la faculté de théologie à la Sorbonne.

Si la prétention cévenole d'annexer Vauvenargues collégien ne s'appuie que sur de maigres documents, elle n'est pas pour cela à rejeter a priori. Le mystère qui entoure la scolarité du philosophe, la proximité des deux villes d'Aix et d'Alès, la relative réputation du collège cévenol au XVIII^e siècle, les attaches que Vauvenargues avait dans la région où il vint plus tard prendre les eaux de Vals ne rendent pas invraisemblable son séjour dans la petite capitale des Cévennes, alors que sa santé donnait des inquiétudes et que sa ville natale venait d'être la proie d'une terrible épidémie.

AU PAYS DE RIVAROL

La vieille cité de Bagnols vient de recevoir, avec la visite d'un Président du Conseil, les honneurs officiels. Elle doit cette distinction à ses vignobles, dont les armoiries de la ville — d'azur à trois cuves couvertes d'or — attestent la très ancienne réputation. Malgré la tyrannie du mistral, qui exerce ici une rageuse domination, le pays est favorisé par la nature. La fécondité du sol s'ajoute à la luminosité du ciel et au pittoresque des paysages pour faire du val de Cèze une terre d'une opulente beauté.

Les orateurs chargés de célébrer ce magnifique terroir ont rappelé qu'il fut aussi la patrie de Rivarol. Du causeur éblouissant, du spirituel journaliste Bagnols a gardé de nombreux souvenirs. Son Hôtel-de-Ville, nous dit M. Suran, possédait même un portrait, peint par Wyrsch, de l'auteur du « Discours sur l'universalité de la langue française ». Malheureusement le tableau dont on conserve une reproduction, gravée sur bois, brûla dans un incendie, il y a quelque vingt ans.

Les visiteurs qui parcourent la ville pour en visiter la vieille église, la tour de l'Horloge ou l'ancien pont, peuvent s'arrêter à la bibliothèque où, dans une ancienne demeure de style Louis XIII, sont précieusement conservées les œuvres de Son Impertinence M. le Comte de Rivarol, comme l'appelait Paul Bourget.

S'ils remontent l'ancienne rue des Peyrières, baptisée par les Bagnolais rue Antoine de Rivarol, les touristes, après avoir remarqué un bel hôtel du XVIII^e siècle, aperçoivent sur leur gauche la maison familiale de l'écrivain, bâtie sur l'emplacement du « barry » ou, si vous préférez, de l'ancien rempart.

Ici, dans la « maison du lys », comme on la nommait, Rivarol passa toute son enfance. On peut visiter sa chambre au plafond formé de solives apparentes et la pièce voisine où son père donnait des leçons de latin à quelques enfants du pays.

Le Bagnolais Léon Alègre, cité par M. Suran, raconte que celui-ci avait été réduit à pareille extrémité à la suite de la fermeture de son auberge, car il était aubergiste et avait fait payer un déjeuner onze francs au sous-intendant de la province, qu'il n'avait sans doute pas reconnu. Bagnols étant un simple relai sur la route de Lyon à Montpellier, l'hôte pouvait ignorer la qualité de ce client de passage. Celui-ci, arrivé à Nîmes, prononça, comme nous dirions aujourd'hui, une sanction administrative contre le propriétaire de l'établissement.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, car elle comporte de nombreuses variantes, les Bagnolais montrent toujours l'Auberge des Trois Pigcons, l'ancien « tourne-broche » des Rivarol, qui fait face à la « maison du lys ». Tout près de là, l'école supérieure de la ville a pris possession de la bâtisse du vieux collège où le « roi de la conversation » fit de brillantes études et franchit « en un an la distance qui sépare la cinquième de la seconde. »

De sa pittoresque région natale et de son enfance bagnolaise Rivarol devait toujours garder un souvenir attendri : « Je pérís, écrivait-il à M. de Gaste (dont le château se trouvait près de Sabran), je pérís moralement et physiquement dans ces pays du Nord. Je suis las de ces gens que le soleil regarde de travers. Toutes les voix de la renommée et toutes les caresses des princes ne valent pas un tour de promenade dans nos vergers. »

Son amour du terroir n'empêcha pas Rivarol d'écrire contre son compatriote Florian, qui était son souffre-douleur, cette épigramme à l'occasion de sa nomination à l'Académie française :

Ecrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit ;
Il a la croix pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

Un jour qu'il voyait un manuscrit s'échapper de la poche du fabuliste, il remarqua que la perte ne l'en serait pas à déplorer.

A l'hommage officiel qui vient d'être rendu à l'apologiste de notre belle langue française les Alésiens ne peuvent rester indifférents. Comment le resteraient-ils d'ailleurs, s'ils connaissaient les attaches étroites qui unissaient Rivarol à leur ville ? Sa grand'mère paternelle était alésienne et s'appelait Jeanne Bonnet. Elle était la cousine de « l'Homme aux quarante écus » de Voltaire, Antoine Déparcieux, ce petit pâtre des Cévennes qui, parti à pied pour la Capitale, devait devenir l'ami du prince des philosophes et le successeur de d'Alembert à l'Académie des Sciences.

Avant de quitter le XVIII^{me} siècle, rappelons que l'éloquent abbé Bridaine naquit aussi dans notre région, à Chusclan, et étudia au collège d'Alès. Il fut ordonné prêtre dans cette ville.

DE BONALD, GENTILHOMME CÉVENOL ET ÉCRIVAIN

Le voyageur qui, de Milhau, se dirige vers le Vigan ou l'Aigoual, par la vallée de la Dourbie, rencontre sur sa route le petit hameau du Monna. Ses quelques maisons rustiques s'accrochent, sur la gauche, au flanc de la montagne, près de la limite du Rouergue et des Cévennes, de l'Aveyron et du Gard. Elles sont dominées par une petite église et par un vieux château d'aspect sévère. Dans celui-ci résida le philosophe de Bonald, dans celle-là repose sa dépouille mortelle. A quelques pas une fontaine, un peu plus loin un calvaire, abrité dans un creux de montagne, rappellent par leurs inscriptions le souvenir de l'écrivain, qui découvrit l'une et édifia l'autre. Celui que Madame de Staël appelait « le philosophe de l'antiphilosophie » vécut ainsi dans ce site charmant une bonne partie de son existence. Il possédait des propriétés dans le Gard. C'est au Vigan, où une place porte son nom, qu'il prit pour femme une proche parente du chevalier d'Assas. C'est encore au Vigan que sa fille Anne épousa Louis Arnal de Serres. Il connaissait parfaitement les montagnes qui furent le berceau de sa famille et fut certainement lié avec de Beausset, alors évêque d'Alais.

De Bonald, nous dit Paul Hazard, « est une rude figure de gentilhomme cévenol » et M. Henri Moulinié, qui fut son historien, a bien montré tout ce qu'il doit à sa terre natale : « Né dans ce coin des Cévennes, où de hauts plateaux battus par les vents dominant de leurs montagnes rocheuses, abruptes, de profondes et riantes vallées, Bonald paraît présenter, au physique et au moral, tous les traits du montagnard cévenol. » Et le biographe rappelle sa forte constitution, sa fermeté, sa ténacité, son opiniâtreté et aussi son entêtement, qui sont autant de caractères du pays. « Comme le Cévenol, ajoute-t-il, qui semble s'attacher d'autant plus fortement au sol sur lequel il est né et a grandi, que la culture en est plus pénible et le rendement moindre, Bonald conserve toute sa vie le plus vif attachement pour ses « rochers », qu'il ne quitte jamais qu'à regret. Comme lui, il est sobre, sévère et même dur pour les autres, blâmant toute nouveauté, sans indulgence pour les aménagements de la vie moderne qui, par trop de bien-être, amollissent les énergies. Il est prévoyant et ennemi des inutiles dépenses, comme le montagnard cévenol, qui sait tout le prix de l'argent et ne se dessaisit pas facilement du peu qu'il a péniblement amassé par un rude effort de chaque jour. Comme lui, il est économe et s'occupe volontiers d'accroître son bien, d'arrondir son domaine. »

A ses montagnes natales de Bonald doit encore le sérieux de son caractère et son goût pour les études philosophiques. Dans cette terre rude les hommes, pour défendre leurs idées, ont souvent combattu et par l'épée et par la plume. De Bonald fut successivement mousquetaire et écrivain. Les luttes confessionnelles qui divisèrent les Cévennes l'ont poussé sans doute, pour une bonne part, à traiter les plus graves sujets religieux et politiques. Il n'est que de lire les titres de ses ouvrages, pour se rendre compte de l'importance des sujets traités. « La Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile », « l'Essai analytique sur les lois naturelles

de l'ordre social », « la Législation primitive » attestent un esprit préoccupé des plus grandes questions.

En terrien qu'il est, de Bonald s'appuie parfois sur des considérations régionales. M. Moulinié montre qu'il songe sans doute à Milhau, quand il prend le lavage des laines et la teinture des draps comme exemple, pour montrer que l'industrie doit se justifier par un privilège de la nature, ici la pureté de l'eau des rivières. De même il pense à Roquefort quand il nous dit que les fabriques de fromage exigent des caves ou des terrains appropriés.

Enfin à ses Cévennes natales on peut imputer aussi le mépris de Bonald pour l'élégance, même littéraire. « Il n'accorde rien à la fantaisie, presque rien à l'art », nous dit Paul Hazard. Tout son esprit est tendu vers la pensée et vers l'action.

Parmi les écrivains nés en Cévennes, mais dont l'œuvre ne concerne pas le terroir, citons encore Jean d'Ivray, une Bességeoise, née en 1865, qui s'est surtout intéressée à l'Égypte où elle résida et, plus près de nous Thierry Maulnier, qui naquit à Alès et fit ses études dans le lycée de cette ville. L'écrivain universitaire Henri Chabrol, s'il évoque rarement les Cévennes dans son œuvre, a gardé des attaches dans ce pays où il aime à revenir pendant les mois d'été.

L'influence de la Provence

Incontestablement les œuvres régionalistes cévenoles ont subi l'influence provençale. Les écrivains sont tous, ici, disciples de Mistral. Avant de les étudier, il est donc nécessaire de dire un mot du noble terroir voisin, d'où s'éleva la grande voix du poète de Maillane.

La basse Cévenne et la Garrigue, qui la continue, subissent fortement l'influence de la Provence, dont nos œuvres régionales sont fortement imprégnées. Et on n'expliquerait pas suffisamment le tempérament des habitants du haut pays sans dire un mot du littoral qui lui a apporté autrefois la civilisation et dont les coutumes millénaires continuent à s'imposer aujourd'hui dans toutes les contrées environnantes.

Placée au lieu de rencontre de la montagne et de la plaine, Alès, « capitale des Cévennes », est par là même un peu provençale de mœurs. Les écrivains de chez nous ne se réclament-ils pas de la tradition mistralienne ? Cette ville n'est-elle pas de celles qui fêtèrent avec le plus d'enthousiasme, en 1929, le centenaire du poète de Maillane ? Chamson le fit connaître au loin dans des tournées de conférences et Léo Larguier songe parfois avec émotion que, tout comme un disciple du Maître, il eût pu chanter les oliviers des Garrigues et les muscats de sa treille ensoleillée.

Que dans le pays de La Fare, d'Arnavielle, et de Jan Castagno on aime la Provence, les Alésiens le montrent bien, en organisant encore des courses de taureaux, en maintenant la tradition des clubs taurins et des sociétés de farandoleurs ; toutes ces traditions se perpétuent facilement, car la Camargue est là, à peine plus éloignée que les cimes cévenoles, avec ses eaux dormantes, ses « amères » prairies, ses plantes basses, ses tamaris et ses « manades ».

Le paysage qui s'étend d'Aigues-Mortes aux Saintes-Maries, est d'une incomparable tristesse. Mais qui dirait, mieux que Mistral, la majestueuse tranquillité du Petit Rhône qui le traverse avec ses ondes fatiguées, « regrettant les palais d'Avignon, les farandoles, les concerts, comme un grand vieillard qui agonise, tout mélancolique d'aller perdre dans la mer et ses eaux et son nom ? »

Beaucoup d'écrivains, et des plus grands, venus de tous les horizons, furent séduits par cette nature d'une indéfinissable beauté. Barrès prétend avoir aimé, à une heure de sa vie, les marais d'Aigues-Mortes « plus que tout au monde ». Il n'était pourtant pas né sous notre ciel méridional. Et sa

profonde sensibilité se manifeste magnifiquement en face de la silencieuse immensité de l'inoubliable paysage :

« Aigues-Mortes ! s'écrie-t-il, consonance d'une désolation incomparable ! Dans le train si lent à traverser la Camargue, je m'imagine ces mornes remparts qui, depuis des siècles, subsistent intacts. J'évoque ces mystérieux Sarrazins, ces légers Barbaresques, qui pillaient ces côtes et fuyaient insaisis même par l'Histoire. Aigues-Mortes, le vieux guerrier qu'ils assaillaient sans trêve, est toujours à son poste, étendu sur la plaine, comme un chevalier, les armes à la main, est figé en pierre sur son tombeau. » C'est Aigues-Mortes qui inspira à Barrès son Jardin de Bérénice, de Bérénice dont il disait lui-même qu'elle était faite « de la jeunesse de l'auteur et d'un rayon du ciel de Provence. » C'est Aigues-Mortes que visitèrent tour à tour Nodier, Mérimée, Dumas et Sainte-Beuve, Aigues-Mortes qui avait un instant enthousiasmé Chateaubriand lui-même !

Mais la Camargue voisine reste surtout la terre de Mistral et de Mireille. Mireille dont la statue s'élève à l'entrée des Saintes. C'est le pays de Baroncelli, des gardians et des Arlésiennes, le pays des « Bestiaires » de Montherland, celui de Joseph d'Arbaud et de cette mystérieuse « Bête du Vaccarès » qui symbolise l'âme de la contrée.

Contrée si séduisante que sans cesse viennent s'y installer de nouveaux habitants, de « faux gardians » nés loin de la Provence, mais qui ne veulent plus avoir qu'un pays, celui qu'ils ont adopté.

Comment les habitants de la Garrigue et des Cévennes ne seraient-ils pas fiers d'être dans l'immédiat voisinage d'une terre qui exerce sur tous ses visiteurs une incomparable et irrésistible attraction ?

LE FÉLIBRIGE CÉVENOL

Aussi bien les Cévenols allèrent-ils dès le milieu du 19^{me} siècle chercher les mots d'ordre du félibrige chez leurs voisins provençaux et Mistral fut-il nommé président d'honneur de la Société félibréenne des Cévennes. On a même remarqué que le dialecte cévenol, plus à l'écart des influences extérieures par suite de son isolement géographique, a conservé plus intactes les anciennes traditions.

La littérature occitane fut d'ailleurs de tout temps florissante dans les Cévennes. D'inspiration provençale, elle est généralement souriante et même gaie et goguenarde.

Lorsque les troupes royales envahirent autrefois la Provence et le Languedoc, les troubadours se réfugièrent souvent dans ces montagnes et nous avons vu plus haut que le gros bourg d'Anduze, accroupi à l'une des portes des Cévennes, était devenu, au XIII^{me} siècle, une petite capitale littéraire, dont les Jeux floraux étaient présidés par la noble dame Clara.

A la même époque un clerc de Nant, petite ville située sur les limites actuelles de l'Aveyron et du Gard, écrivait le roman versifié de *Flamenca*, un chef-d'œuvre de psychologie et de goût, qui témoigne, pour son temps, d'étonnantes qualités littéraires.

Il faut croire que l'air du pays était favorable aux poètes car, au XVII^eme siècle, la même cité pouvait s'enorgueillir de compter parmi ses enfants un certain Dom Guérin, auteur de fables d'une amusante variété et d'un ton très gaillard.

Quelque cent ans plus tard le chevalier Claris de Florian ne se contentait pas de saluer en français « la belle Occitanie ». Il empruntait aussi sa langue pour composer des poèmes languedociens dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous.

Les lieux — Ganges et Sauve — comme les dates — 1755 et 1767 — de leur naissance rapprochent l'un de l'autre Fabre d'Olivet et le célèbre fabuliste. Mais les vers occitaniques du « Gentil Troubadour », d'inspiration plutôt médiévale, ne permirent pas à leur auteur d'atteindre à la réputation de son aîné.

La suivante génération fut illustrée avec distinction, dans les lettres d'oc, par le marquis de la Fare-Alais, l'auteur des Castagnados. Un peu plus jeune que lui, le Lozérien Baldit fut, au siècle dernier, l'auteur de poèmes rustiques, que les Gévaudanais récitent encore — avec ceux de son successeur, Félix Remise — sous le manteau de la cheminée, au cours des interminables veillées d'hiver.

D'autres écrivains, sans être aussi connus, firent honneur au terroir cévenol. Avec Peyrottes, le potier de Clermont-l'Hérault, Mathieu-Lacroix, le maçon de la Grand'Combe, représente dans nos montagnes le groupe des poètes ouvriers, qui apparut en France autour de la révolution de 48. Il écrivit des poèmes de circonstance, comme « L'élégio d'un païre à soun enfant » et « La paouro Martino » qui lui attirèrent l'amitié de Mistral, de Jean Reboul et d'Arnavielle.

L'entraînante éloquence de l'auteur des « Chants de l'Aube » reste encore dans la mémoire des vieux Alésiens, dont le terroir fut également célébré par Paul Félix : « Las Fados en Cevenos », « En Pradarié » et « Las Moulinnetos » reproduisent des scènes de notre vie locale. Signalons aussi « Lous quatre Poutous » d'André Leyris, « Sus la Ribo daon Gardou » de Laurent Amat, « L'Or di Ceveno » de Léon Teissier, les chansons de Léontine Goirand et tous les petits poèmes pleins de bonhomie de Jan Castagno.

Sous ce pseudonyme Julien Brabo écrivit aussi des drames populaires. Car le théâtre d'Oc de dialecte cévenol a sa petite histoire. On y voit figurer le nom, bien alésien aussi, d'Alcide Blavet, dont « Iou Barbié de Sauset » et « La Calandro de Basco » se déroulent dans les environs et à l'intérieur même de notre ville.

Si, après avoir constaté l'isolement géographique de la langue « raïole », on ajoute que le dialecte cévenol avait été fixé par l'abbé de Sauvage, dans son « Dictionnaire languedocien », on comprendra que le félibrige ait particulièrement prospéré dans nos montagnes. La longue liste des écrivains occitans de chez nous, les belles félibrés et les concours littéraires de Saint-Christol et d'Anduze en l'honneur de Florian prouvent l'activité intellectuelle des Cévenols et leur amour, jamais démenti, pour la littérature d'Oc.

LES ÉCRIVAINS CÉVENOLS, DISCIPLES DE MISTRAL

Le père de Mireille s'est toujours trouvé chez lui en Cévennes. Il a situé dans nos montagnes, un de ses contes les plus amusants : « A Saint-Germain, dans les montagnes de Lozère, trois freluquets d'Alais jouèrent une fois une farce amère... » Mais qui ne connaît ici l'histoire de la vaisselle brisée ? Mis en goût par la vente de quelques tessons que les mauvais sujets leur paient rubis sur l'ongle, les Saint-Germinois mettent en pièces plats et plateaux, cruches et cruchettes, urnes et urnettes, coquemards et coquemards, cuves et cuvelons, terrines et terrinons. « Et quand ils entendent se faire payer, les trois gouapes ont disparu. »

Dans un ouvrage consacré au poète provençal, Léo Larguier rapproche Coppée de Mistral. Le poète des humbles devait être compris du grand paysan de Maillane : tous deux aimèrent par-dessus tout le lieu de leur naissance. Aussi bien le Paris de l'un ne fait pas oublier à l'écrivain cévenol la Provence de l'autre, si étroitement mêlée dans son souvenir à ses montagnes natales.

« Il y a, nous dit-il, une prodigieuse histoire du Midi, que l'on n'enseigne pas dans les écoles, de belles et tragiques images que l'Université ne fait point passer dans sa lanterne magique. » Comment les mieux montrer que par le traditionnel hommage au Maillanais ? Tous les écrivains cévenols, à une époque de leur vie, dans des pages enthousiastes, ont salué leur maître dans Mistral. De Vogüé se rendit en Arles, lorsque fut inaugurée la statue du poète de Maillane. De son côté, le chantre de Mireille symbolisait l'union de la Provence et des Cévennes en se coiffant du chapeau d'Anduze, que le sculpteur lui a conservé. Il le portait pour recevoir le Président de la République qui venait saluer, au nom de la France, le maître vénéré du félibrige.

Léo Larguier nous montre ainsi Mistral à travers les images familières de sa belle existence. Avant lui Devoluy avait été séduit par l'Homère provençal. Plus tard Chamson, toujours méditatif, cherchera, dans l'œuvre du poète de Maillane, la clef de sa propre philosophie montagnarde : une acceptation du monde, accompagnée d'une totale réserve de l'esprit.

Chacun de nos écrivains cévenols envisage Mistral avec son propre tempérament, mais tous l'admirent également et se le proposent pour modèle. Aussi bien Mistral donna-t-il toujours des gages de sympathie aux Cévennes voisines. D'une plume poétique, il adressa un jour son salut provençal à leur petite Capitale :

Fïho de Gardoun, reïno cevenolo,
Risouletto i ped de ti castagnié.
Alès ! longo mai sousto de toun alo
Nosto lengo d'O, lengo terrenalo
Et maïre eternalo
Di magnanarello e di carbounié.

La grande figure de Mistral dépasse le cadre de son terroir natal. De sa retraite maillanaise il montre l'Etoile aux écrivains languedociens et, chantant sa Provence, leur apprend à mieux aimer leurs montagnes cévenoles.

Le Roman

Si les Cévennes, comme tout le Midi, n'apparaissent qu'assez tard dans notre littérature nationale, elles occupent, en revanche, une place assez importante dans le roman français. Toile de fond un peu artificielle d'abord, elles figurent dans la pastorale aux XVII^e et XVIII^e siècles. Leurs paysages mystérieux, leurs populations rudes et mystiques à la fois séduisent un instant les romanciers populaires. Le régionalisme cévenol s'annonce ensuite, encore maladroit dans les œuvres de Mme Figuié, mais dans sa forme définitive avec Ferdinand Fabre et son successeur héraultais, Georges Beaume. Pour eux, comme plus tard pour André Chamson, les Cévennes sont l'objet d'une étude approfondie et constituent, pour ainsi dire, le principal personnage de leurs livres. Le roman cévenol revêt différents aspects : réaliste, historique ou spiritualiste, il réunit parfois en même temps ces trois caractères. Une nette classification est presque impossible à cet égard, d'autant plus que certains écrivains comme Daudet et Loti ne voient dans les Cévennes, dépeintes à l'occasion, qu'un simple décor pittoresque. Mieux vaut donc, tout en signalant les tendances littéraires de chacun, classer les romanciers dans l'ordre chronologique ou d'après leurs affinités locales. Un tel groupement, organisé en considération du temps et de l'espace, est le plus logique, car les affinités intellectuelles des écrivains de la Cévenne dépendent le plus souvent de ces deux facteurs. Ainsi, le groupe cévenol de l'Hérault réunit Ferdinand Fabre, Vigné d'Octon et Georges Beaume, qui se sont connus et décrivent les mêmes lieux. Leurs romans se distinguent très nettement des romanciers du Gard, représentés surtout par Chamson, Raoul Stéphan et Romain Roussel, qui sont postérieurs. Enfin nous pouvons ajouter encore une troisième catégorie de romanciers, qui ne sont cévenols qu'à demi, opposant dans leurs œuvres les Cévennes aux terroirs voisins, tels le Rouergue ou la plaine du bas Languedoc. Cette variété est une preuve de richesse. Peu de montagnes, nous le verrons, ont été plus racontées que les Cévennes. Le roman, plus que les autres genres littéraires, permettait aux écrivains, grâce à la liberté qui caractérise sa composition, de s'étendre à loisir sur les beautés naturelles du pays et sur la psychologie, si particulière, de ses habitants.

LES CÉVENNES DANS LE ROMAN AUX XVII^{me} ET XVIII^{me} SIÈCLES

« Les Cévennes, disait Michelet, sont pour la France une sorte de château d'eau qui verse aux vallées et aux plaines de l'orient, de l'occident et du midi la fraîcheur, la vie, la fertilité. » Il est naturel que des montagnes si poétiquement définies aient été depuis longtemps une source d'inspiration pour la littérature. Comme l'ajoute Michelet, les romanciers de la vie bucolique, les Urfé, les Florian ont choisi pour théâtre de leurs bergeries amoureuses les versants de ces montagnes. Seul, le roman permettait de représenter librement et dans tous leurs détails les paysages d'une région et les mœurs générales de ses habitants : les Cévennes aux sites magnifiques devaient de bonne heure y trouver une place importante, mais il est surtout flatteur pour elles d'avoir servi de cadre aux aventures extraordinaires des bergers et des nymphes de l'Astrée à une époque où l'on trouve si rarement chez les écrivains le désir de situer leur action dans les paysages réels d'un lieu déterminé : or, c'est bien sur les bords charmants du Lignon, dans le Forez, que se déroulent les amours du berger Céladon et de la bergère Astrée.

Mais nous sommes loin ici des Cévennes proprement dites, de celles que nous connaissons dans la région d'Alès, et les fades descriptions de l'auteur de l'Astrée ne sont pas celles de nos paysages familiers. Il faudra attendre presque deux siècles pour que Florian, en qui l'on a vu un successeur attardé de d'Urfé, nous mette sous les yeux le paysage enchanteur où s'écoula son heureuse enfance.

Bien qu'on l'ait souvent prétendu, notre compatriote, lorsqu'il écrivait son « Estelle », n'avait pas seulement le désir de sacrifier au goût de son siècle pour la pastorale ou les tableaux rustiques mis à la mode par Rousseau : il était né au pied des Cévennes, dans un vallon souriant comme son œuvre et le seul amour de sa terre maternelle suffisait pour lui indiquer le sujet de son roman.

Combien de fois ne l'a-t-il pas exprimé, cet amour ! « Ah ! que ne puis-je au moins espérer, disait-il, que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'allais voir bondir nos agneaux ! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau, que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés, je voudrais enfin que les bergers y fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami,
Il vécut toujours à la ville
Mais son cœur fut toujours ici !

Écoutons encore Florian faire dans « Estelle et Némorin » l'éloge de son pays, relisons son fameux salut à l'Occitanie : « Je te salue, ô belle Oc-

citanie... », suivons-le « sur les bords du Gardon, au pied des montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massanne, dans ce vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors », dans ces lieux enfin dont il disait que « leur nom seul avait un charme secret pour son âme. »

Les Alésiens d'aujourd'hui aiment encore à y faire leurs promenades dominicales. A la suite de leur charmant poète ils peuvent gagner la patrie de Clara, aujourd'hui désertée de ses habitants et déchuë de son importance d'autrefois, car alors Alès était « une petite ville près d'Anduze ».

Avec lui, ils longent les bords du Gardon. La demeure d'Estelle se trouve, en direction de Massanne, près d'Arnassan.

« Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre ; le grenadier, la viorne, l'aubépine, exhalent dans l'air des parfums : un cercle de collines parsemées d'arbres touffus, ferme de tous côtés cette vallée, et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon. »

Il n'y a peut-être pas, dans ce délicieux paysage, toute l'exactitude que nous attendons aujourd'hui d'une description littéraire. Il contient cependant plus de vérité que ne l'ont pensé des critiques éloignés de notre région. La végétation qui entoure les rives du Gardon, au sud d'Alès, près des Tavernes, a toujours attiré les citadins venus apprécier la fraîcheur de l'eau. Le pays n'a rien en cet endroit de la garrigue sèche et caillouteuse ou de la montagne sauvage, dont on aperçoit les cimes dans le lointain. Il était digne d'inspirer ces belles descriptions dont l'accent enthousiaste traduit un vrai sentiment et nous montre que, sous les pâles fictions de la pastorale, le chevalier Claris de Florian avait pour les Cévennes un amour réel, je dirai même un véritable culte.

LES CÉVENNES DANS LE ROMAN POPULAIRE

« JEAN CAVALIER »

OU « LES FANATIQUES DES CÉVENNES » D'EUGÈNE SUE

Avec Eugène Sue les Cévennes font leur apparition dans le roman populaire. En 1840, son « Jean Cavalier », sous-intitulé « Les Fanatiques des Cévennes », retrace la carrière, si mouvementée, du jeune chef camisard. Qu'un tel sujet ait tenté la plume de l'écrivain, les familiers de son œuvre ne peuvent s'en étonner. Il flattait son goût du mouvement et de l'aventure. Il lui permettait d'évoquer des scènes de mystère et d'horreur, de séduire les lecteurs du « Pirate » et de « Latréaumont ». Eugène Sue s'en était bien vite aperçu, dont — en dépit de prétentions historiques, étayées de pièces justificatives — la fougueuse imagination s'est ici partout donné libre cours. Car, malgré l'exactitude des noms locaux, reconnaissables sous une orthographe désuète, la géographie du roman est souvent plus que fantaisiste. Ne fait-elle pas gratuitement de l'« Aigol » — comme écrit Sue —

un volcan éteint ? Avant les Parisiens d'aujourd'hui, ce Parisien du siècle dernier semble ainsi volontiers confondre les Cévennes avec les montagnes d'Auvergne. Sa topographie de l' « Hort-Dieu » et de ses environs laisse beaucoup à désirer. Comme ses paysages, ses personnages revêtent un aspect apocalyptique, tel Ephraïm auprès de son cheval Lepidoth et de ses deux chiens, Raab et Balak. Au milieu de leurs mystérieuses montagnes « les Fanatiques des Cévennes » prennent une allure exagérément farouche, parlent un langage nourri de symboles bibliques. Sans doute l'histoire fournit-elle les grandes lignes du sujet. Mais l'auteur s'en écarte volontiers, lorsque l'occasion se présente, pour plaire à son public de gens à la mode. Il accentue le côté pittoresque des événements et mêle facilement le burlesque au tragique pour détendre de temps à autre son lecteur. Des figures mesquines s'opposent à de nobles visages. Les divers personnages du roman réapparaissent tour à tour à des intervalles réguliers, comme pour nous reposer les uns des autres. L'amour alterne avec la guerre, comme dans les romans de cape et d'épée. D'étranges visions se succèdent, qui tiennent du rêve ou du cauchemar. En sorte que l'œuvre populaire d'Eugène Sue présente les Cévennes sous l'aspect fantastique d'un pays mystérieux, tel que pouvait le souhaiter le lecteur épris de mélodrame.

L'ouvrage d'Eugène Sue n'est d'ailleurs que le plus connu d'une série de romans populaires inspirés par la guerre des Camisards et au nombre desquels nous pouvons citer celui de de Lamotte qui traite du même sujet.

LES CÉVENNES DANS LE ROMAN ROMANESQUE

LE MARQUIS DE VILLEMER DE GEORGES SAND

Après la pastorale et le roman populaire, le roman romanesque s'encadre parfois, lui aussi, dans des paysages cévenols. Notre littérature régionale peut même revendiquer une des œuvres de Georges Sand, « le Marquis de Villemer ». Le héros, on s'en souvient, aime la demoiselle de compagnie de sa mère, Caroline de Saint-Genex. Cette jeune fille, irréprochable mais sans fortune, calomniée par une rivale, s'éloigne alors volontairement de celui qu'elle aime aussi, blessée qu'elle est par les soupçons injustifiés de Mme de Villemer. Elle se réfugie chez sa nourrice dans un village de la Haute-Loire. C'est là que de romanesques circonstances amèneront le marquis, inconsolable de l'avoir perdue. Mademoiselle de Saint-Genex, qui lui avait caché sa retraite, essaye encore de le fuir, mais le sauve, quand il s'affaisse à bout de souffle dans la montagne, près du Mézenc, et elle avoue enfin son amour à « l'homme avec qui elle eût partagé sans effroi une hutte dans les Cévennes et l'oubli du monde entier. »

Les Cévennes de Georges Sand, on le voit, s'entendent dans le sens le plus large du mot. Elles se profilent à l'horizon, vers l'est du Puy, et forment un pittoresque arrière-plan, dominé par les pentes argentées du Mézenc et le cône élégant du Gerbier des Joncs. L'auteur, qui aimait sincèrement la nature, avait étudié sur place le cadre de ses romans. Pour être vues

dans le lointain, les Cévennes septentrionales sont aussi bien caractérisées dans « le Marquis de Villemer » que le sera, un an plus tard, l'Auvergne dans « Jean de la Roche ». Chaque cime est personnifiée, poétisée même. Ainsi, après avoir amené son lecteur jusqu'au village des Etables, dans « la plus grande des Cévennes », Georges Sand lui montre une tempête de neige autour du Mézenc « embrouillé », comme on dit ici, et qui montre de temps à autre « sa tête livide à travers les rafales ».

On peut suivre sur la carte les pérégrinations des personnages. Les localités, les rivières, les montagnes, minutieusement précisées, ne laissent aucun doute sur l'expérience locale de l'auteur. Son héroïne est un peu du pays. « Elle devait le courage dont elle était pourvue au sang de sa mère, qui était d'origine cévenole. » Le ménage Peyraque, avec son dualisme religieux, est à l'image de beaucoup d'autres dans ce pays de luttes confessionnelles. Mais, si la nourrice de Mlle de Saint-Genève, « Justine Lanion, femme Peyraque », comme elle signait dans ses lettres, était ardente catholique, elle « respectait le silence de son mari, protestant de race, converti en apparence, mais libre penseur s'il en fut. »

Ainsi, avec autant de vérité qu'elle peint ses personnages aristocratiques, Georges Sand nous représente les paysans chez qui ils se réfugient et avec qui ils fraternisent spontanément. Elle étudie avec soin leurs caractères provinciaux. « Le Cévenol, nous dit-elle, est grave et, s'il est curieux, il ne déroge pas jusqu'à le laisser paraître... Il se contente d'écouter après coup les commentaires des femmes, qui sont hardiment questionneuses. » Elle note la sauvagerie des populations les plus isolées, leur ancienne réputation de rudesse et d'inhospitalité », malheureusement illustrée, hélas ! par le meurtre — on l'avait pris pour un sorcier ! — du géomètre envoyé par Cassini pour mesurer le Mézenc. » Georges Sand, il est vrai, toujours optimiste, ajoute que ces montagnards ont beaucoup changé depuis cette époque et valent mieux que ne le laissent entendre les vieilles légendes.

De ces hommes qui ne vivent que de leurs troupeaux la romancière note l'accent et les provincialismes. « Espérez », disent-ils pour « attendez ». Elle se mêle volontiers à leur vie intime et familiale. Elle éprouve pour eux cette sympathie spontanée et enthousiaste qui lui fait embellir tout ce qu'elle peint, sans s'éloigner pour cela de la réalité. En un mot, elle obéit ici encore au principe qu'elle s'était fixé dans la préface de « La Mare au Diable » et qu'elle exprimait ainsi : « La mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour. »

UNE ROMANCIÈRE CÉVENOLE DU XIX^{me} SIÈCLE :

Mme LOUIS FIGUIER

C'est une femme, Mme Louis Figuié, qui, au siècle dernier, a ouvert la voie aux romanciers cévenols. Cette Montpelliéraine nous promène de la mer à la montagne dans ses récits languedociens. Ses « Fiancés de la Gardiole » et son « Franciman » détachent leurs douloureuses silhouettes sur l'azur méditerranéen. Sa « Mos de Lavène » et sa « Prédicante des Cévennes » nous conduisent par étapes vers les hautes cimes. La première

habite Fabriac, un village héraultais accroupi au pied du majestueux Saint-Loup, la seconde parcourt la Cévenne gardoise, qui frémit au souvenir de son tragique passé.

D'une plume malhabile la romancière nous présente des personnages touchants, mais d'une superficielle psychologie. A la manière de Georges Sand, mais avec moins de bonheur, elle idéalise les sentiments et ses ouvrages datent de singulière façon par leur romanesque désuet. Les incidents arrivent au moment opportun, les coïncidences et les reconnaissances abondent. Ainsi « la Mos de Lavène » s'arrête sans s'en douter devant la maison où son fils vient de tomber épuisé de fatigue et elle arrive à temps pour le sauver. Quant à Maïa, l'enfant abandonnée, elle se trouvera, dans « la Prédicante », être la propre fille de la magnanière qui l'a recueillie.

Si artificielle qu'elle soit, l'action s'encadre dans des paysages vrais. Bien que les personnages nous paraissent d'une réalité humaine discutable, les mœurs cévenoles sont exactement dépeintes. Sans doute pourrait-on reprocher des longueurs aux descriptions. Artificiellement plaquées dans le récit, elles ne s'y intègrent pas toujours heureusement. La romancière saisit toutes les occasions de se perdre dans d'interminables digressions sur la vie et les habitudes régionales. Et le lecteur lassé, s'il ne ferme pas le livre, risque d'en tourner rapidement les pages.

Aussi bien, puisque c'est ici du point de vue cévenol que l'œuvre nous intéresse, pouvons-nous louer, sinon l'art de la peinture, du moins sa précision et sa richesse. En feuilletant les romans de Mme Figuié on arrive à réunir les éléments d'un tableau complet de la Cévenne. Le début de « la Prédicante » est un véritable cours de géographie. L'auteur nous donne sa définition des Cévennes, dont les limites sont si souvent discutées. Ce sont, nous dit-elle, « les montagnes qui relient géographiquement les Pyrénées aux Alpes. Leur nom, selon toute probabilité, dérive du celtique, « *keben* » dans cette langue signifiant « montagne ». Les Cévennes ne sont, en effet, qu'un nom générique : appelées Montagnes noires dans le département du Tarn, monts Séranes dans l'Hérault, Monts Garrigues dans le Gard, Monts Lozères dans la Lozère, Monts Coiron dans l'Ardèche, elles forment encore les montagnes de la Margeride en se rattachant à la chaîne des volcans éteints de l'Auvergne. » Toutefois c'est entre le Larzac et le Vivarais que Mme Figuié situe les Cévennes proprement dites.

En lisant ces romans, qui décrivent les Cévennes d'il y a cent ans, on se rend compte à quel point ces montagnes ont conservé leurs anciennes coutumes. L'âme est ici « comme concentrée dans le rayon rétréci qui lui est assigné. Au lieu d'embrasser du regard une vaste étendue, chacun est obligé de se replier dans un espace étroit dont l'horizon borné arrête toute aspiration vers le lointain... » Aussi est-ce « surtout dans la vie sédentaire qu'il puise l'amour de son pays. »

Le souvenir d'un passé douloureux et la pauvreté du sol expliquent la tristesse et la résignation du peuple cévenol. Le dualisme religieux divise toujours le pays. « Depuis des siècles, rien dans la nature, ni dans les hommes, n'a changé d'aspect. » Cependant chaque année la fête du village, « la *vote* » comme on dit ici, met une note de gaieté dans la rude existence des montagnards. « Son origine remonte aux corporations du Moyen-Age.

Elle dure plusieurs jours, et les jeunesses des environs viennent prendre leur part aux courses et aux luttes qui en sont le principal intérêt. » Les sérénades, la promenade du gâteau, les jeux de plein air, les danses marquent les principaux épisodes de cette fête campagnarde. Il y a aussi, au cours de l'année, les fêtes religieuses : les processions et les pèlerinages catholiques au Mont Saint-Loup, les réunions protestantes dans les grottes du Castellas sont ainsi successivement décrites dans « Mos de Lavène » et dans « la Prédicante ».

Mme Figuiet consacre dans ses livres de longs développements aux travaux champêtres et aux industries de la Cévenne. Celle du « magnan » tient partout une grande place. Aucun romancier cévenol ne donne plus de détails à ce sujet. Il semble que l'auteur oublie alors son récit. Dans une forme didactique nous sont contés la culture du mûrier, la surveillance de la chambrée, la lutte contre les rats, les quatre sommeils, l'encabanage, les superstitions qui s'attachent à l'élevage des vers à soie. Puis c'est la biroulade, qui récompense les décoconeuses, et les traditions qui accompagnent cette réjouissance. Même abondance de détails pour le travail des châtaignes. La documentation est précise, assaisonnée de mots techniques et dialectaux. On sent que la romancière connaît le pays dont elle parle. Pour nous en donner une vue d'ensemble elle fait voyager ses personnages, les arrête dans tous les bourgs, dans tous les villages de la région, qui sont caractérisés en quelques mots. Si bien qu'en fermant le livre le lecteur a l'impression d'avoir fait une excursion des plus instructives.

Il est regrettable que Mme Figuiet n'ait eu, pour mettre en valeur ses connaissances régionales, la sûreté de plume des grands écrivains. Ses peintures cévenoles sont moins poétiques, mais plus exactes que celles de Florian. Elles annoncent Ferdinand Fabre, dont le talent, plus robuste, fournira aux Cévennes et à la France les premiers chefs-d'œuvre du roman régionaliste.

FERDINAND FABRE PEINTRE DES CÉVENNES

Nous avons dit plus haut que Florian avait voué à ses Cévennes natales un véritable culte. Elles le méritaient sans doute mais, s'il avait été moins ardent et moins idéal, ce culte nous aurait plu davantage, parce qu'à force de les embellir il rend ses paysages presque méconnaissables.

Il suffisait d'une exacte et sobre peinture de la réalité pour évoquer la poésie de nos montagnes avec leur profil harmonieux, leurs crêtes sauvages, leurs gorges étroites, profondes et mystérieuses, leurs torrents aux eaux si pures, leurs forêts de châtaigniers et leurs grasses et humides prairies où paissent des bêtes fidèles sous les regards de paysans hardis et courageux. Ferdinand Fabre fut l'observateur vigoureux et réaliste que nos Cévennes attendaient depuis longtemps.

Ce modeste écrivain, dont on a fêté, en 1927, le centenaire, est trop peu lu, et, s'il est injustement oublié, c'est que, plus encore que Florian, il a aimé son pays, se bornant à peindre sa Cévenne natale, celle de l'Hérault, des environs de Bédarieux, où il avait passé son enfance à vagabonder

par les garrigues et les châtaigneraies. Raison de plus pour nous d'admirer, en le lisant, des paysages souvent familiers : ceux qui connaissent la basse Cévenne, voisine de Bédarieux, peuvent y retrouver, dans « Ma vocation », les retombées du roc Philip avec leurs bouquets de chênes verts et les collines de Canals, clairsemées d'oliviers pliant sous les fruits déjà mûrs. » Ils verront alors au fond du tableau « se dégageant des terrains rougeâtres de la plaine de Vereilles, la rivière d'Orb qui, à travers les hauts peupliers de ses rives, nous lance des regards de feu. » Puis, cheminant avec l'auteur sur la grand-route de Lodève, ils s'arrêteront, avant d'arriver à Camplong, pour voir le soleil sombrer au loin « et les monts graveleux de Valquières profiler dans l'azur obscurci des crêtes qui vont s'éteignant de plus en plus. » Alors, à leur droite, ils apercevront « les châtaigneraies de Frangouille qui se développent ténébreuses, formidables, jusqu'aux verreries du Bousquet, jusqu'à la rivière d'Orb, où elles semblent plonger. »

Ceux qui ne connaissent pas cette partie de nos montagnes retrouveront avec plaisir dans « Xavière » la belle description du châtaignier de Fonjouve, « ce géant de la montagne cévenole » dont les frères abondent dans toutes les Cévennes, massifs, crevassés et bizarres de forme. « Le châtaignier, nous dit l'auteur dans « Monsieur Jean », est le roi de nos montagnes ; il s'est emparé de proche en proche de notre terre et l'occupe despotiquement ; son vaste tronc rugueux, écaillé se montre partout, étendant sur nos campagnes des bras énormes qui les embrassent avec amour, jalousement. »

Si la simple peinture du paysage naturel ne suffit pas au lecteur, il reconnaîtra dans « Mon oncle Célestin » la ville de Lodève avec « sa haute tour carrée, dominant la perspective compliquée des maisons. »

Mais Fabre ne se borne pas à nous montrer le pays. Il en fait défiler devant nous les habitants avec leurs coutumes et leurs habitudes les plus caractéristiques. Voici les métiers du pays, comme les cloutiers de Graissessac avec leurs petites forges, ou encore les bergers et les joueurs de fifre. Voici la veillée avec la « biroulado ».

Le paysan cévenol qui descend dans la plaine pour la fertiliser, comme les torrents de son pays, ou pour y faire la vendange, nous le retrouverons dans ces montagnards, que Fabre nous dépeint autour de leur séchoir « tapis contre un rocher, au sommet d'une colline », ou dans ces gavachs — gens des gaves — qui descendent des hauteurs dans le bas pays, malingres, chétifs, épuisés. Ce paysan des Cévennes, taciturne et concentré qui, toujours comme ses torrents, ne s'exprime que par saccades, nous le voyons tantôt accroupi devant sa jatte de châtaignes bouillies, de châtaignons, tantôt menant la « cabrade », enveloppé dans sa « grisaoudo », ou bien encore célébrant la fête des ramasseurs de châtaignes. Nous entendons alors « monter jusqu'aux nuages la complainte du châtaignier, cette complainte très en faveur aux Cévennes méridionales, d'un accent primitif, d'une poésie à la fois gaie et triste, comme la plupart des chants populaires. » C'est que Fabre, mieux que personne, a compris le charme de nos montagnes, de leurs mœurs et aussi de leur vocabulaire. Et les noms mêmes de ses personnages, aux désinences enfantines, Fumadou, Norette, Merlette, Méniquette, Séveraguette, nous rendent le pittoresque du pays et donnent à son œuvre une atmosphère toute locale.

LES COURBEZON

Cévenol opiniâtre et respectueux de son art, Ferdinand Fabre travaillait avec lenteur et mit cinq années à écrire « les Courbezons », son premier roman. Modeste ouvrier des lettres, il ne voyait dans son œuvre que « la traduction, peut-être banale, du sentiment profond, indestructible, que l'homme des montagnes, voire le plus naïf, conserve au cœur pour le pays natal. »

Cette histoire d'un prêtre au cœur d'or, mais d'une imprudente charité, qui est obligé de se cacher pour faire le bien, comme d'autres se cachent pour faire le mal, attirera pourtant l'attention du plus grand critique de l'époque. Après avoir annoté de sa main un exemplaire du roman, Sainte-Beuve reconnut en Ferdinand Fabre « un fort élève de Balzac ».

Mais si l'élève apparaît dans certaines maladresses de style, avouées par Fabre lui-même, la comparaison qui le rapprochait, dès son premier livre, de l'auteur de la « Comédie humaine » était à la fois flatteuse et justifiée. Un même goût pour l'observation précise se retrouve chez les deux romanciers. Les Courbezons rappellent ainsi parfois Eugénie Grandet. La description, qui ouvre le livre, de la paroisse de l'abbé Courbezons correspond à celle de Saumur dans le chef-d'œuvre de Balzac. La peinture de ce coin des Cévennes méridionales est nécessaire pour expliquer les personnages et l'action. L'auteur ne se borne pas à nous exposer des généralités sur les montagnes. Il distingue les caractères locaux de chaque paysage, de chaque bourgade. Il nous montre que « la nature des monts d'Orb diffère absolument de celle des Cévennes proprement dites. Il sait que chaque terroir influe sur la psychologie de ses habitants. « Les paysans des collines basses des monts d'Orb sont moins accessibles à la superstition que les paysans de la montagne haute, mais ils ont aussi moins de caractère et de véritable grandeur. »

La main d'Eugénie Grandet est convoitée par le Président Cruchot de Bonfons et par Adolphe des Grassins. Cécile Séverac, l'héroïne des Courbezons, est, elle aussi, l'objet d'une rivalité qui met aux prises deux prétendants, Justin Pancol, son cousin, et Antoine Fumat, un paysan madré, que son habileté en affaires a fait surnommer l'Avocat. Comme Eugénie, Séveraguette — c'est le nom familial qu'on lui donne au village — n'aime ni l'un ni l'autre de ses deux soupirants. Toutes deux aspirent également à se dévouer pour faire le bien et leur fortune le leur permettra. Chez Ferdinand Fabre, comme chez Balzac, l'argent joue un grand rôle. Il se mêle étroitement à tous les épisodes du drame violent qui se déroule sous nos yeux.

Il y a plus d'un usurier dans l'œuvre de Ferdinand Fabre. Le Vernoubrel des Courbezons, le Malgrison du Chevrier et de l'Hospitalière sont les dignes émules de Gobsek. Car si l'amour de l'argent est un trait bien cévenol, il n'est pas exclusivement cévenol. Fabre ne se contente pas de peindre les traits et les mœurs de son terroir. Il représente toujours ses compatriotes dans ce qu'ils ont de largement, d'éternellement humain. Un petit canton des Cévennes est pour lui l'image réduite du monde.

Sans doute ses montagnards, qui vivent isolés dans une nature tourmentée, restent-ils plus près que d'autres de l'homme primitif. Violents, les héros des romans cévenols le sont toujours un peu. Fumadou va jusqu'à battre sa mère et tuer son rival. Morts et meurtres dramatisent les Courbezon. Pourtant aucun personnage n'y est tout à fait antipathique. L'amour de Fumadou pour Séveraguette a même quelque chose d'émouvant. « Pauvre Justin ! cent fois plus violent, plus brutal, plus coupable qu'Antoine Fumat, et pourtant cent fois plus tendre, cent fois plus homme ! »

Le mot de régionalisme fait commettre beaucoup d'erreurs. Mal interprété, il conduit à l'étroitesse d'esprit, si l'écrivain ne s'attache qu'à énumérer les légendes et les coutumes de son terroir. Mais pourrait-on lui reprocher de dépeindre l'homme au travers des hommes qu'il connaît le mieux, de se faire une philosophie de l'existence au moyen des exemples qui lui sont les plus familiers ? Autant blâmer Montaigne de chercher en lui-même « l'image de l'humaine condition ! »

Ainsi Fabre retrouve toujours dans le Cévenol, l'homme tout court. Chacun de ses personnages, par sa forte individualité, dépasse le type local. Les Courbezon révèlent l'éternelle psychologie paysanne. Chez les hommes de la terre l'intensité des sentiments « est en raison directe de leur rareté ». Aussi quelle mine d'observations offrent-ils à ceux qui, vivant parmi eux, ont pu les étudier de près !

Non que le folklore soit dépourvu d'intérêt littéraire. La vie dans les séchoirs, l'hiver, autour du feu, les légendes qui se racontent pendant la « biroulade », comme celle du berger Parado, auréolent de poésie le récit du romancier cévenol. Surtout, on ne saurait oublier que l'intérêt des « Courbezon » provient pour une bonne part de la signification morale du livre : « L'homme qui pardonne est plus grand que celui qui se venge. » « Il y a, nous dit l'auteur, parlant de son humble héros, des hommes qui, ayant pratiqué le bien par hasard ou par un mouvement irréfléchi de leur nature, finissent par se corriger de la bienfaisance comme on se corrigerait d'un vice ; mais il en est d'autres, d'une trempe supérieure, plus divine pour ainsi dire, qui persistent malgré tout dans cette voie d'abnégation et de dévouement continus. Ceux-là ne s'arrêtent pas au premier ingrat, ils en font au contraire des milliers et ne s'en préoccupent guère, n'ayant jamais compté sur la reconnaissance des obligés pour être payés de leurs peines, de leurs efforts, de leurs sacrifices. »

JULIEN SAVIGNAC

La nostalgie du pays natal poussait parfois Ferdinand Fabre, dans son exil parisien, à rechercher aux abords de la Capitale des paysages qui lui rappelaient son enfance cévenole. Les châtaigniers de Bougival réveillent ainsi chez l'un de ses héros, Julien Savignac, le souvenir de l'horrible fatalité qui l'éloigna pour jamais de ses montagnes où il eût pu, suivant son expression, vivre de la pleine vie de son esprit et de son cœur.

Meurtrier involontaire de celle qu'il aimait, Julien Savignac, dans le

roman qui porte son nom, rappelle sa jeunesse octonaise au pied de l'Escandorgue. Il était fait, dit-il, pour connaître le bonheur dans un joli village des Cévennes méridionales qu'il n'a plus revu depuis le tragique événement. Maintenant il mesure l'étendue de son malheur et se remémore avec mélancolie les plus menus faits de son enfance radieuse.

Il était alors violent et batailleur et plus volontiers qu'aux maîtres du collège de Lodève, il récitait ses leçons « aux merles de Gourgas, aux verdiers du ruisseau du Soulongre, aux linottes de l'Escandorgue. « Ce vaste plateau grisâtre et graveleux fait partie, nous dit-il, de « la portion des Cévennes méridionales désignée par les géographes sous le nom de Monts-Garrigues. » Quelques bouquets d'yeuses, quelques lavandes, quelques genévriers ont seuls poussé dans ces steppes cévenols, éternellement balayés par le vent du nord, et sont l'unique pâture offerte aux innombrables troupeaux de chèvres et de moutons qui y campent du jour de l'an à la saint Sylvestre. » Ici Julien venait, avec son ami Sauvageol, pour engluer les oiseaux à l'heure où ils s'approchaient des mares après le passage des troupeaux.

C'est le moment, pour Fabre, de montrer son expérience du pays cévenol, de rappeler aussi les souvenirs de son enfance champêtre, passée à courir à travers les Causses et les Garrigues. « Nous arrivions, dit-il, juste au moment propice pour faire une bonne chasse : il allait être midi, heure où les oiseaux, épuisés de fatigue et accablés de chaleur, aiment à folâtrer au bord de l'eau. Pour les empêcher de boire, nous nous mîmes à former autour de la mare un rempart de grosses pierres abandonnées par d'autres oiseleurs, laissant çà et là de petites portes, où nous affermîmes nos gluaux. Cela fait, nous courûmes nous cacher à trente pas dans un taillis de jeunes châtaigniers et nous attendîmes, le regard fixe, l'oreille en éveil. »

Comme dans « Barnabé » et dans « Dorine », l'amateur d'oiseaux que fut toute sa vie Ferdinand Fabre apparaît ici. C'est pour les porter à son amie Méniquette, et non par cruauté que Julien tend des pièges aux coquillades et aux verdiers de la mare. Quelle sympathie se dégage du morceau où il décrit les premières, ces alouettes huppées, pimpantes bêtes, qui mettent en œuvre, pour lui échapper, « toute une série d'idées bien capables d'humilier l'homme, cet autocrate superbe et naïf de l'intelligence. » Il est vrai que, plus étourdis, linottes et chardonnerets tombent « dru comme grêle » sur les gluaux.

Cette sympathie, Fabre ne l'adresse pas aux seuls oiseaux. Elle ira de même à la chèvre Bly, qui est bien de chez nous, elle aussi : « Ce n'était pas la chèvre mignonne et délicate de la plaine, aux articulations fines, à la voix grêle, aux pieds à peine fendus : c'était la chèvre robuste des Cévennes, aux attaches noueuses, aux vertèbres saillantes, à l'encolure nerveuse et puissante. Sa voix stridente et métallique avait une résonance extraordinaire, bien faite pour réveiller l'écho des montagnes natales. Ses pieds, largement fourchus, n'avaient pas été conformés pour fouler la poussière ou le sable des pays bas, mais pour marcher sur les hautes cimes et s'agripper aux rochers glissants au bord des précipices. »

Cette bête coquette et courageuse, au poil roux, aux flancs creux, à l'encolure vigoureuse, était digne d'être retenue par un peintre, tant ses

attitudes s'harmonisaient avec le paysage cévenol lorsqu'elle apparaissait sur les roches dressées à pic au dessus des abîmes profonds.

A la précision cévenole Ferdinand Fabre, on le voit, joint le goût de l'artiste. Il ne dissocie pas plus les bêtes que les hommes du cadre naturel qui leur convient : les pies sont perchées dans les bouleaux ; les geais, les grives et les merles se réfugient dans les buissons.

Comme les autres romans de Fabre, « Julien Savignac » est riche de couleur locale. Ici comme là on trouve un tableau complet de la vie cévenole : paysans occupés à abattre des arbres, pâtres qui dessinent sur des planchettes de chêne les scènes de leur jeunesse, chiens hérissés auprès de leur troupeau, ruches d'abeilles bourdonnantes. Les expressions du terroir émaillent un style vieillot, lourd parfois, il faut bien le dire, mais qui porte par là même la marque d'un terroir âpre et pauvre. Ces traits cévenols ne suffiraient pas à caractériser l'ouvrage. Son originalité, il la tire surtout de cette peinture si précise de la faune cévenole — particulièrement des oiseaux — qui fait de Ferdinand Fabre l'un des meilleurs écrivains animaliers de chez nous.

MADemoiselle DE MALAVIEILLE

Les tableaux de la vie ecclésiastique, déjà moins nombreux dans « Julien Savignac » que dans les « Courbezon », semblent un instant éliminés de l'œuvre de Ferdinand Fabre avec « Mademoiselle de Malavieille ». Les principaux personnages de ce roman, qui devait être adapté au théâtre sous le nom de « La Fiancée des Cévennes », ne sont plus d'obscurs desservants de village ou de pauvres paysans en lutte avec un sol ingrat. Ils appartiennent aux aristocraties française et espagnole du siècle dernier. Le romancier nous raconte ici les naissantes amours d'un émigré carliste, caché sous les apparences d'un tondeur de moutons, avec Cyprienne de Malavieille, dont les ancêtres furent seigneurs de Valquières, Pézenes, Dio et Lunas. Les allusions historiques, le déguisement du duc de Barraméda, l'atmosphère de conspiration qui entoure les personnages, confèrent au livre une puissante originalité et un romanesque d'un caractère assez exceptionnel dans les ouvrages de l'écrivain cévenol.

Pourtant les Cévennes restent la continuelle toile de fond de cette petite épopée campagnarde. L'action se déroule autour de la ferme du Malpas, près de l'antique castel de Malavieille, dans les Garrigues rouges, une immense lande abandonnée dont les habitants, ceux de Valquières surtout, vivent presque uniquement du commerce de leur miel. « Là, le paysan le plus aisé n'est pas celui qui possède le plus d'arpents, mais celui qui compte le plus de ruches, ou de « bournioux » pour parler comme aux monts d'Orb. » Observateur toujours exact, Fabre s'est plu à distinguer l'étrange physiologie de ce village où les abeilles s'installent familièrement dans les jardins et aux portes mêmes des maisons, au milieu d'un pauvre, mais poétique paysage de genêts et de frigoules, de romarins et de lavandes.

La pittoresque industrie des habitants de Valquières leur a valu le surnom d'« abeilleurs », ce qui ne les empêche pas d'employer leurs mains à

des activités variées. « Tandis que leurs femmes veillent aux ruches et cultivent le potager, les abeilleurs vivent dans l'intérieur des maisons, tressant des filets de pêche, menuisant des comportes pour la vendange, fabriquant avec des racines de buis des boules à jouer, des quilles, des bistortiers, toutes sortes d'ustensiles de cuisine et de joujoux artistement ouvrés. »

Tout un aspect nouveau de la vie cévenole nous est ainsi révélé. Courte veste et gilet échancré, pantalon large à pont-levis, pieds nus et trempés de sueur, ainsi apparaissaient aux jours de foire les Cévenols du siècle passé, émouvants symboles, sous leur faix, du courage résigné de leur race. Réunis dans la forge, autour de l'enclume du maréchal-ferrant, ils aimaient à parler, à discuter affaires, à imaginer des moyens de s'enrichir. Le notaire de l'endroit — en l'occurrence Me Forestier — jouait un rôle prépondérant parmi ces paysans intéressés.

Et cependant les montagnes d'Orb sont relativement riches si on les compare aux Cévennes hautes. « Tous ceux que ces noires montagnes, où ne croissent que le châtaignier et le rouvre, refusent de nourrir, descendent vers des pays plus fertiles et plus doux... La taille serrée dans une veste courte de serge bleue à trois rangs de boutons, la tête ombragée d'un large chapeau de feutre à calotte basse et arrondie, l'antique faucille gauloise rejetée sur l'épaule, on les rencontre en foule sur les places publiques, aux abords des grandes routes, dans les rues. »

Aspect farouche mais cœur honnête, voilà le gavach et c'est pourquoi il reçoit dans les riches fermes où il va travailler l'accueil le plus cordial. Un repas plantureux et des danses sur l'herbe fêtent son arrivée et son départ lors des moissons et des vendanges. La description de ces réjouissances enrichit d'un pittoresque local l'histoire merveilleuse de Mademoiselle de Malavieille.

La précision de ces peintures cévenoles s'allie d'ailleurs heureusement à l'idéalisme des principaux personnages. Elle donne un air de vérité à leurs aventures personnelles. Elle empêche le roman de verser dans la mièvrerie conventionnelle de l'idylle ou de la pastorale. Avec des états d'âme exceptionnels Fabre a fait de la bonne littérature, donnant à ses protagonistes un entourage populaire, mêlant dans de convenables proportions le réel et l'idéal, expliquant enfin celui-ci par celui-là. S'il exalte ses personnages, il ne leur fait jamais perdre contact avec une terre qui les situe et les concrétise. Des paysages, des visages vrais entourent des personnages imaginés. L'histoire du vieux château de Malavieille, qui figure sur la carte, justifie ainsi l'héroïne qui porte son nom. Les mystérieuses solitudes de la Garrigue rouge prêtent un décor approprié aux énigmatiques agissements dont elles sont le théâtre. L'hallucination du Carlisle devant les « Pierres Levées » provient de sa grande fatigue, mais aussi de l'aspect fantastique de ces gigantesques rochers pareils à ceux, familiers au touriste, du cirque de Mourèze ou de Montpellier-le-Vieux. Le merveilleux de la pensée dérive des merveilles du paysage réel. Et c'est pourquoi « Mademoiselle de Malavieille », roman romanesque, reste cependant un roman cévenol.

« LE CHEVRIER »

Silencieux et solitaire, l'immense plateau du Larzac, avec ses ravines profondes et ses rocs fantastiques, a maintes fois tenté la plume de Ferdinand Fabre. C'est ici qu'il a situé « le Chevrier », un des plus beaux romans champêtres de notre littérature régionaliste.

Les Cévenols des régions du Vigan et de Lodève retrouvent ici une atmosphère qui leur est familière. Les noms du Caylar, de Navacelle, de Saint-Maurice et de Madière leur permettent de s'orienter dans leurs pérégrinations à la suite du berger Eran. Non pas qu'ils doivent accorder à Ferdinand Fabre une confiance absolue. Un romancier n'est toujours ni bon géographe, ni bon géologue, ni bon naturaliste. Fabre a prétendu le Causse plus haut qu'il n'est en réalité. Il l'a fait même granitique, de quoi faire bondir le dernier des écoliers. Et tous les paysans de la Cévenne s'étonneraient de lui voir donner des feuilles aux hêtres pendant le mois de novembre.

Pourtant, à n'en pas douter, « le Chevrier » fleurit bon et sent son terroir. Et des erreurs de détail, si graves soient-elles, n'empêchent pas l'écrivain, éloigné du pays natal, d'en avoir rendu l'originalité profonde et d'avoir compris, comme il le dit, la beauté de tout ce qui vient de la terre. « Ayant reçu l'existence parmi ces rocaillies énormes », Eran trouve beau son pays, si triste qu'il puisse paraître au voyageur de passage. Ici, sans doute, tout est pauvre. Les maisons n'ont pas même un escalier intérieur, et la culture est de misérable profit. « Raison pourquoi Cévenols, dès le berceau, s'endurcissent le corps à la peine. »

De ces rudes travailleurs, Fabre nous fait vivre la vie quotidienne au milieu de leur désert de pierre. Quelques mares, çà et là, interrompent seules la monotonie de cette vaste solitude. Toute la vie de la contrée semble s'être réfugiée dans l'âme de ces paysans qui parlent une langue naïve et archaïque. C'est plaisir d'écouter le récit du Chevrier. Chaque phrase possède son charme propre et mériterait qu'on s'y arrête. Emaillé d'expressions vieillottes, de locutions empruntées à la vie des champs, ce style nous transporte dans les Cévennes du siècle dernier. Et comme le parler de la campagne évolue moins vite que celui des villes, le berger Eran nous semble s'exprimer dans une langue presque médiévale.

Quelle simplicité d'ailleurs dans ce récit ! Fabre a su y mettre toute l'âme de son héros, celle des Causse-nards d'il y a un siècle avec leurs superstitions, mais celle aussi des Causse-nards de tous les temps avec leur sens de la propriété, leur amour de l'argent. Le drame de la terre, qu'on trouve dans tous les romans du terroir cévenol, s'entremêle ici avec des histoires de démons et de sorciers. Les tendances mystiques des paysans ne leur font pas perdre de vue les réalités sonnantes et trébuchantes. Les bêtes de l'étable sont considérées des deux points de vue, matériel et sentimental. Et le bouc — au nom si cévenol de Sacripant — est considéré par son maître comme s'il était un être humain.

Si l'intrigue sentimentale du Chevrier est un peu inconsistante, la philosophie — le mot n'est pas trop fort — qui se dégage du livre n'en constitue

pas le moindre intérêt. Fabre a voulu nous montrer, à la manière des romanciers champêtres de la tradition de Georges Sand et de Balzac, un personnage façonné par sa terre natale. Si la campagne fatigue les bras du berger Éran, elle lui donne, en compensation, le repos de l'âme. C'est par elle et pour elle que vit le Chevrier.

BARNABÉ

Le roman de Barnabé, qui parut en 1873, n'est rien d'autre, dit Ferdinand Fabre, qu'un rappel de « l'enfance vagabonde et libre dans un coin bien connu et dont le souvenir, après tant d'années, me remue encore le cœur. » Et pourtant le livre avait sa marque originale. Le héros en appartenait à cette espèce, si curieuse, de moines fantaisistes, n'ayant de religieux que l'habit et préposés à l'entretien des ermitages perchés un peu partout sur les montagnes cévenoles. Ces ermites, à peine tolérés par l'autorité ecclésiastique, n'avaient rien de commun avec le clergé. Sous leur robe le paysan réapparaissait toujours, « âpre, violent, purement instinctif comme sous le sarrau ». Barnabé reste un campagnard grossier et cynique, « avide seulement d'argent et de mangeaille, sourd aux voix élevées de l'âme, courageux tant qu'il avait été le plus fort, amoindri, déprimé, bas, abject, dès qu'une force supérieure, le saisissant au collet, lui faisait ployer les genoux. » Et c'est, de fait, pour un jambon que Barnabé Lavérune perdit la vie.

Effrayé d'avoir commis un meurtre, notre homme se pend, pour éviter l'échafaud, dans le clocher de l'église de Saint-Gervais, où les gendarmes avaient installé la prison, comme c'était la coutume en beaucoup de villages cévenols. Cette pendaison est l'aboutissement logique d'une vie aussi turbulente que truculente. L'ermite batailleur et ripailleur fait songer par moments aux personnages de Rabelais. Sa verve, ses exagérations de inéridional expansif le rapprochent aussi des héros de Daudet. De même, l'impatience de M. Martin, dépouillant son étole pour aller déjeuner nous rappelle dom Balaguère et « les Trois Messes basses ». Il semble que Fabre se soit donné une détente en faisant suivre « l'Abbé Tigrane » de « Barnabé ». « J'en écris les pages, confiait-il à son ami, le peintre Jean-Paul Laurens, avec une sorte de joie mélancolique qui n'est ni sans douleur, ni sans charme. »

Ici comme ailleurs, en effet, le romancier rend son habituel hommage au pays natal : « Dès le berceau, nous dit-il, par une pente mystérieuse de mon âme que personne n'expliquera, j'avais été conquis à la nature, à nos montagnes surtout, à nos superbes montagnes cévenoles, d'un profil si sévère, si noble, si hardi, où se découvrent toutes les richesses : des eaux qui défient l'éclat et la pureté du cristal, des bêtes fidèles aux pieds sûrs, des hommes honnêtes, énergiques et courageux. Alma tellus. »

Cependant Barnabé nous présente la vie cévenole sous son aspect le plus familier. Ici la « comédie » au village, un combat entre des ours pyrénéens et les terribles chiens-loups des Cévennes ; là les contestations des lessiveuses, les prises de chignons sur la « grave », les coiffes volant dans

l'Orb, « batailles qui n'ont rien d'homérique, — les héros d'Homère se taisaient en combattant et nos Cévenols piaillent comme des brûlées ».

Chose curieuse, en effet, les gens du pays sont ici présentés sous un aspect comique. Les aventures des héros de Fabre tiennent de la farce, comme souvent chez Daudet. Mais ce n'est pas le seul point de ressemblance des deux écrivains languedociens. A la fois compatriotes et contemporains, ils sont pourvus d'une égale sensibilité qui les pousse à s'attendrir facilement. Monsieur le Neveu est proche parent du Petit Chose. Il s'émeut au chant des oiseaux cévenols et s'enthousiasme pour les chansons de Barnabé, illettré, mais poète. Les promenades aux chapelles votives en pleine nature, les repas au bord des sources murmurantes jettent une note agreste dans le récit de son séjour à l'ermitage. « Quelle vie ! Quelle vie délicieuse, quelle enivrante vie sur ces roches isolées, avec un âne, un ermite, la liberté pour compagnons ! » Quelle fraîcheur aussi dans les pages où Fabre nous raconte les amours de Simonnet et de Liette, tandis que Braguibus tire de son fifre une longue suite de sôupirs et de sanglots !

Avec un art consommé l'auteur nous conduit de la comédie à l'idylle et de l'idylle au drame. Ce roman de Barnabé — où il est fait allusion à quelques personnages déjà connus, Anselme Benoît, la baronne de Serviès, M. Courbezou — ce roman est l'un des plus pittoresques de notre littérature locale. On y retrouve un curieux assemblage de personnages à figure courte — c'est là le type cévenol. L'ermitte fait bon ménage avec le « pillard » devenu « fifreur », mais il a maille à partir avec le « peuple boutonné et moustachu » — on a reconnu les gendarmes. Il doit son autorité sur les populations aux superstitions cévenols du siècle dernier et l'exerce sans vergogne sur les vieilles femmes et les bergers naïfs. Les mots du cru, les expressions archaïques ajoutent enfin au « climat » populaire et cévenol de l'ouvrage, qui reste l'un des plus curieux et des plus avoueurs de l'œuvre de Ferdinand Fabre.

MON ONCLE CÉLESTIN

« L'innocence ne devrait avoir besoin que de se montrer, et il faut descendre à cet abaissement : la prouver ». Voilà un thème fréquemment exploité de nos jours, avec plus ou moins de succès d'ailleurs, dans les romans ou les films à la mode. Il y a un siècle, d'une plume pathétique Ferdinand Fabre le traitait déjà brillamment dans « Mon oncle Célestin » : Parce qu'un malheureux concours de circonstances met contre lui les apparences, son héros se meurt lentement de n'avoir pu, malgré une vie exemplaire, se défendre contre la plus affreuse des calomnies.

Ici comme ailleurs Fabre a mis à nu le tréfonds de l'âme humaine avec un réalisme émouvant. Aussi pourrait-on croire qu'il a voulu reposer son lecteur de la violence du drame humain qui se déroule sous ses yeux, en lui offrant d'agréables digressions et, par là même, une heureuse détente. Les personnages du roman sont si intimement liés à leur terre natale qu'on ne peut les comprendre sans la décrire. Et le moindre charme du livre

n'est pas dans cette peinture de la Cévenne héraultaise qui caractérise toute l'œuvre de l'écrivain.

Nous voici donc dans la vallée de l'Orb « qui, de Lunas à Olargues, offre des aspects si variés, si pittoresques, et présente, entre les Aires et Hérépian, son plus merveilleux morceau... Nous sommes aux approches de Caroux et de l'Espinouse, ce nœud et cette épine des Cévennes, dont les ramifications, les veinules, les fils capillaires ont parfois hors de terre de terribles soubresauts. »

En avançant on démêle à l'horizon « les toits confus de Bédarieux », puis, au dessus des lignes enchevêtrées des maisons, des usines les lignes du roc de Philip, du roc Rouge, du roc de Tantaño émergent franches, nettes, touchées par des rayons qui en détachent les pittoresques accidents. »

Au milieu de ce délicieux paysage Fabre vécut une jeunesse vagabonde, préférant les campagnes cévenoles de Lignières-sur-Graveson aux campagnes latines de Mantoue, entrevues à travers Virgile. « Arpenter le plateau de l'Escandorgue, voir Grangelourde, les grands troupeaux de chèvres, les cabrados, passer une journée en pleine nature, éviter Virgile et ses insipides bergers pour causer, folâtrer, courir dans les garrigues avec des bergers amusants, très gais, en chair et en os, non en vers latins inintelligibles, quel rêve ! »

Plus que celle de Tityre et de Mélébée, Fabre aimait la compagnie des montagnards cévenols, ces hommes restés tels que les connurent les Romains, c'est-à-dire « énergiques, sobres et railleurs ». Il aimait avec eux monter jusqu'aux crêtes dont les Cévennes sont « hérissées comme une scie est hérissée de dents » et dont chacune est embellie de son ermitage.

Il se mêlait intimement à leur vie simple et saine, courant le long des « sentiers rudes, encombrés de pierrailles arides où le genêt épineux allume ses étoiles d'or » ou bien suivant des yeux dans le courant les anguilles, les barbeaux et les truites. Parfois, à la suite des villageois, il allait à la fête votive. « Oh ! ces fêtes votives, quels enthousiasmes pieux ! quelles ripailles pantagruéliques ! quels débordements de joyeuse humeur ! »

Il se donnait de tout cœur à cette existence, s'intéressant aux cultures, à la cuisine, aux mœurs, à la langue, aux légendes cévenoles. A qui veut connaître les Cévennes d'il y a cent ans on ne peut conseiller plus attrayante lecture que celle de « Mon oncle Célestin ». Il y verra qu'alors la vigne n'avait pas encore envahi ces montagnes, mais que le beurre, lui, avait envahi nos « cuisines » où l'huile jusqu'alors avait régné en maîtresse. Il trouvera, très exacte déjà, la recette des « oreillettes » ou des tripes au vin blanc. Il lira le récit de la légende de saint Fulcran et retrouvera dans des faits anciens l'explication de toutes les coutumes venues jusqu'à nous.

Ce que firent après lui Theuriet pour le Barrois, Aicard pour la Provence et Le Goffic pour la Bretagne, Ferdinand Fabre en avait avant eux donné l'exemple, ouvrant la voie aux romanciers cévenols et donnant ainsi à notre terroir une place de choix dans la littérature française.

TOUSSAINT GALABRU

On pourrait dire de Ferdinand Fabre qu'il est bien de ceux qui passent la seconde partie de leur vie à se pencher sur l'autre moitié. L'enfant qu'il fut est toujours le héros — secondaire il est vrai — de ses romans. Parfois cependant — c'est le cas pour Norine et pour Toussaint Galabru — le livre est lui-même divisé en deux parties dont les actions se déroulent respectivement au temps de la jeunesse, puis à celui de l'âge mûr de l'écrivain. Les mêmes personnages qui nous étaient présentés au début du livre réapparaissent vieillis dans les dernières pages, ce qui n'est pas sans donner une note mélancolique à l'œuvre si touchante de l'écrivain cévenol.

Pareillement, on pourrait dire que chacun de ces personnages représente un type de Cévenol du siècle dernier. Toussaint Galabru est l'histoire d'un de ces montagnards qui vivent en marge des règles sociales du fait de leur isolement, dans le genre de ce Tabusse peint plus tard par André Chamson. Mais Galabru, en tant que « sorcier », revêt une apparence particulièrement curieuse, tandis qu'il se livre à ses mystérieuses pratiques. Car Fabre aime parfois mettre autour des personnages et de l'action une sorte de halo romantique qui les rend plus captivants.

Le sorcier emprunte une part du mystère qui l'entoure à sa familiarité avec les bêtes, dont il se sert pour éprouver la naïveté des paysans et aussi à la vie sauvage qu'il mène à travers la montagne. C'est pour l'auteur une occasion de s'attarder à décrire son pays dont le souvenir ne le quitte jamais.

« On laisse, il n'en faut pas douter, quelque chose de soi aux endroits où l'on a vécu enfant. Après de longues années, je vois tous les détails de ce paysage, il surgit dans mon esprit avec le moindre de ses accidents, s'empare de moi. Ah ! le doux pays natal, et comme Ovide avait raison, lorsqu'il disait : « La terre natale a je ne sais quel charme qui vous enchaîne et ne vous permet pas d'en perdre le souvenir. »

En fait « Toussaint Galabru » se passe dans le voisinage immédiat de Bédarieux où naquit l'écrivain. Que de détails aussi sur cette petite ville ! Ici il nous donne l'étymologie de son nom que le bourg tire de sa situation au confluent de deux rivières, de deux rus ou ruisseaux : Bec de rus. Là c'est une pittoresque description de la ville elle-même :

« Bédarieux, dont je démêlais les rues principales, les promenades, le pont sur Vèbre et le pont sur l'Orb, ressemblait à une masse confuse de blocs détachés des montagnes voisines « et roulés au fond de la vallée. Le Roc-Rouge, le Roc-de-Philip, le Roc de Tantajo, ces trois arêtes vives des Cévennes, suspendues sur la ville comme autant de menaces, avaient lancé contre elle une première pierre, puis une deuxième, puis une troisième, puis des avalanches de rochers qui avaient bouleversé, détruit, écrasé les maisons en les remplaçant à présent sur les rives de Vèbre et sur les rives de l'Orb. »

Dans les dernières pages du livre Fabre nous raconte qu'il venait souvent à Bédarieux pour rédiger ses romans « en vue du paysage où s'en déroulaient les scènes. » Pour décrire les spectacles radieux de la nature

éternellement belle, il empruntait le stylet de Théocrite ou la plume de Georges Sand. Comme l'auteur de la « Mare au Diable » il nous présente un petit pâtre que sa peau de mouton, ses cheveux éparpillés au vent et son bâton faisaient ressembler au Jean-Baptiste de nos églises. » Mais ailleurs il teinte de couleur locale les divers épisodes de son récit. L'histoire de son « dévignairé » se déroule près des mines de Graissessac où coule le Clédou, « ruisseau noir, une manière d'Achéron cévenol ». A la suite de « ces orages terribles, comme il en éclate chez nous aux premiers jours du printemps », les rivières débordent, emportant toutes sortes de débris. L'hiver est rude dans ces montagnes, ce qui n'empêche pas de bien fêter « nadalet » auprès des vastes cheminées où brûle un tronc de châtaignier — la bûche de Noël. — Tandis que les jeunes gens s'amuse,nt, les hommes boivent le vin cuit, et les vieillards sommeillent sur une chaise basse à haut dossier.

Toutes les mœurs des travailleurs agricoles — des « trabayadous » — de nos Cévennes sont admirablement décrites dans ce roman qui ne souffrirait pas d'être comparé aux récits champêtres de Georges Sand et de Balzac.

MONSIEUR JEAN

Dans « Monsieur Jean », qui parut en 1886, Ferdinand Fabre nous montre qu'avec les données les plus modestes un romancier peut intéresser ses lecteurs. Une intrigue inconsistante — l'éveil inconscient de l'amour chez un adolescent — suffit à alimenter la narration. L'histoire se déroule dans une seule journée, la veille de Noël et se situe dans un petit coin des Cévennes méridionales, autour des deux villages voisins de Camplong et de Graissessac. Mais la grâce et la gentillesse du récit compensent l'exiguité du sujet et agrémentent singulièrement chacune des pages de ce livre.

Merlette et Monsieur Jean, les deux héros du roman, vivent, la première surtout, de la vie de ce terroir où séchoirs et bergeries jettent une note grise parmi les immenses châtaigneraies. Leur histoire s'entremêle avec la chronique des villages, toujours chère à l'esprit de Fabre, même après les longues années vécues loin du pays natal « dans ce Paris cruel qui fait tant oublier. »

La connaissance des lieux de son enfance ne se satisfait pas, chez lui, de constatations superficielles. Le romancier nous donne des détails curieux sur la végétation et l'architecture cévenoles. Savez-vous pourquoi les bûches de châtaignier éclatent au feu comme des bombes au risque de blesser les gens et d'endommager les objets ménagers ? C'est que « le châtaignier se complait à ce point en nos monts d'Orb rocailleux, qu'après en avoir aspiré les suc's nourriciers, s'il trouve quelque silex perdu aux couches schisteuses du sol, il l'enveloppe de ses racines, le filtre, l'épuise comme le reste et le garde. » Vous vous étonnez peut-être de l'étroitesse des portes de bergerie ? On les aménage ainsi pour permettre au berger « de compter ses bêtes une à une, au fur et à mesure qu'elles entrent dans le gîte, le soir. »

Chaque village cévenol a son originalité. Le paysage industriel de Graissessac n'a rien de commun avec les calmes campagnes de Camplong. Les cloches des deux bourgades ne font pas entendre la même voix. N'allez pas surtout comparer « le Clédou, plus noir que l'encre, plus épais que le plomb fondu » à « l'Espaze, plus limpide en ses profondeurs que le ciel si léger de nos montagnes, plus alerte en ses ressauts qu'un cabri de six mois. »

Blottis au fond d'étroits ravins, les petits bourgs de la Cévenne sont un peu repliés sur eux-mêmes. C'est ici un grand événement qu'« un lopin changeant de propriétaire, l'arrivée d'un âne dans une écurie, d'un bouc, d'un bélier dans une étable. » Les animaux domestiques sont pour les paysans, dans la montagne solitaire, des compagnons fidèles et intelligents. Le mulet Verjus semble comprendre les paroles de Monsieur Jean. Il a de l'esprit « jusqu'au bout de ses oreilles pointues » et veille sur son cavalier. Les carlins au poil ras, les roquets au nez retroussé, les doguins à la dent saillante et surtout certain chien-loup de Graissessac semblent indiquer à l'enfant le chemin du devoir.

Pour Fabre, les animaux sont intimement liés à la vie des hommes. Ils se mêlent à eux dans son souvenir. Par un attrait irrésistible de ses moindres fibres nerveuses, de ses moindres idées, son personnage revient à tout ce qui a vie dans sa Cévenne « à cette Merlette, à ce Galibert, à ce Ramel du Feu-Grisou, à ce Zidor le colporteur, même à Marie, même à Milou endormi, même aux chardonnerets entrevus dans les châtaigneraies du Jougla vers Graissessac, même au verdier de Catherine Ramel. » C'est que tous, gens et bêtes, sont, à divers titres, les personnages de ses livres. Un même courant de sympathie va des hommes aux petits oiseaux, passant par le mulet Verjus et les bêtes de la bergerie. De celles-ci Fabre contemple les libres attitudes, écoute l'harmonieuse mélodie, lorsque chèvres et moutons dans leur sommeil « remâchent en mesure la nourriture de la journée. »

Sa tendance à « humaniser » les bêtes, Fabre la tient peut-être de son goût-particulier pour la Fontaine à qui il nous renvoie parfois — son Alexandre Matheron est plus avare que la fourmi de la première fable — et dont il aime à reprendre certaines expressions : comme l'attelage du Coche, Verjus « soufflait, suait, était rendu » et « tondait de la largeur de sa langue » les marges gazonnées du ruisseau, suivant l'expression même des « Animaux malades de la peste ». L'escapade enfin des deux petits sauvageons à l'auberge du « Feu Grisou » rappelle à l'auteur, dans certains de ses aspects, la fable du Rat de Ville et du Rat des Champs.

Du fabuliste le romancier possède d'ailleurs la bonhomie enjouée, la bonne humeur narquoise, lorsqu'il nous détaille le menu d'un festin composé surtout de pâtisseries cévenoles : barquettes, coques, tortillons et biscotins. La manière prime ici la matière, très réduite nous l'avons vu, de ce savoureux roman. Le ton fausset naïf, l'ironie fine, la fantaisie du récit donnent ainsi une physionomie très originale à « Monsieur Jean » dans l'œuvre de Ferdinand Fabre.

« MA VOCATION »

De tous les romans cévenols de Ferdinand Fabre « Ma vocation » est sans doute celui qui l'est le moins. Fabre nous y expose le drame psychologique dont son âme fut le théâtre au temps de l'adolescence. Et l'intérêt humain de ce livre, si émouvant, rejette au second plan les préoccupations de pittoresque local.

Et cependant, parce que l'action se passe à Montpellier, le Montpellier d'il y a un siècle, déjà vivant de cette vie intellectuelle qui caractérise la vieille ville universitaire, les rares peintures des Cévennes, visibles dans le lointain, prennent un intérêt sentimental bien différent de celui qu'offrent au lecteur les paysages du « Chevrier », de « Xavière » ou de « Mon oncle Célestin ».

C'est du Peyrou cette fois que Fabre contemple avec nostalgie cette montagne cévenole où il avait mené une existence libre « parmi les ermites, les pâtres, les chèvres et les moutons. » Le cœur lourd, il avait quitté son petit coin de pays, dont il était si fier et sa jolie ville natale de Bédarieux, que les montagnes enserrant de toutes parts.

C'est ici non plus le petit sauvage de l'Escandorgue qui s'adresse à nous, mais l'intellectuel rêveur qui retrouve à travers les paysages de son enfance, analogues à ceux de Judée, « les descriptions que dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem Chateaubriand faisait des bords de la Mer Morte. »

Exilé à Montpellier, l'auteur aime à imaginer la vie lointaine et désormais mystérieuse de ses chères montagnes, « les villages enfouis aux anfractuosités du pic Saint-Loup, le point le plus élevé de cette chaîne » qui se découpe dans le lointain. « C'est enfantin cela : parmi ces noms il en est auxquels je découvre je ne sais quelle grâce pittoresque, par exemple les Matelles, la Roquette, Triadou. Mon œil suit la crête onduleuse, crevant à tout propos le ciel de ses pointes aigües. Cette crête descend toujours davantage vers la plaine et s'arrête. Tiens ! voilà un roc isolé qui m'a bien l'air de Cabrières. C'est Cabrières, car je démêle non loin de là le plateau bleuâtre de Caroux. Et dire qu'entre ces deux blocs se trouvent Bédarieux, la Tuilerie, la Grange du Pin ». Alors surgissent dans l'esprit du jeune homme tous les souvenirs d'une enfance vagabonde et sentimentale.

On peut considérer ce roman de « Ma Vocation » comme l'exposé d'une crise psychologique où l'âme du héros hésite entre deux tendances antagonistes qui se la disputent. Ici une vocation religieuse bien incertaine, là un désir de liberté bucolique, représenté par la vie en plein terroir. Ce sont les deux pôles entre lesquels oscille sans cesse le jeune Fabre. Et voilà pourquoi toute son œuvre peut se résumer dans la peinture alternée des milieux ecclésiastiques et de la montagne cévenole. « Monsieur le Neveu » d'un côté, le petit sauvageon de l'autre. Au contraire de son ami Martinage, Fabre n'accepte pas une conciliation. Son âme noble veut se donner complètement à un ou à l'autre idéal. Mais tous deux furent l'objet d'un débat loyal dans l'esprit du romancier cévenol et les traces qu'ils y laissèrent constituent le caractère, au sens fort du mot, de toute son œuvre littéraire.

NORINE

Les écrivains du siècle dernier donnaient volontiers pour titre à leurs romans le seul prénom de leurs personnages. Parce qu'elle obéit à cette mode d'une simplicité aujourd'hui désuète, la « Norine » de Ferdinand Fabre se situe dans le temps. Elle se situe aussi dans l'espace grâce au discret parfum de terroir contenu dans ce simple abrégé. Ainsi s'annonce de façon familière une œuvre consacrée à la terre cévenole par l'un de ses enfants les plus authentiques.

La simplicité du titre se retrouve dans la présentation du roman. Deux lettres de l'auteur intéressent un ami resté au pays en faveur d'une pauvre femme qui y retourne éprouvée par un double deuil. La première de ces épîtres s'évertue à réveiller les lointains souvenirs d'une enfance « vagabonde, libre, agreste, pastorale sur les bords de l'Espaze, entre le Jougl et le roc de Bataillo. »

Elle y réussira pleinement, car chaque page et presque chaque mot s'illumine d'un reflet de la vie du terroir. A commencer par les noms de lieu — Truscas, Rocaillet — dont les claires sonorités entremêlées d'après articulations évoquent l'aspect ou les bruits naturels de la pierreuse garrigue ou des rudes montagnes cévenoles. La terre natale commande la plume de l'écrivain dans le choix même de ses termes et la tournure de ses phrases. A son « amiteux » correspondant il rappelle une ravissante expédition enfantine qui les mena jadis à Truscas. Mais, au lieu d'y aller « en droiture », ils prirent le chemin des écoliers et « coudèrent » par Rocaillet, comme on dit en Cévennes. Et ces expressions locales, charmantes et pittoresques, créent à elles seules, un « climat ».

Fabre veut-il préciser sa pensée ? Il emprunte ses comparaisons aux choses de la terre. De la terre cévenole s'entend. A Arribas, son vieil ami, il rappelle que l'Arribassou d'autrefois était robuste comme un surgen de châtaignier sauvage, tandis que les yeux de Norine étaient plus beaux que l'eau du ruisseau de Cérises. Et de nous présenter Annette Birgasol « ergotée toute d'une venue, avec des raideurs de baliveau noirci à l'entrée de quelque mine de Graissessac. »

Sa Cévenne, Fabre la retrouve dans tous les plis de ses pensées. Avec ses camarades d'enfance il va en imagination garder les chèvres et « faire les châtaignes », ou vagabonder à travers la montagne dans les sentiers broussailleux, au milieu des bruyères roses. « Toutes les ritournelles de nos buissons, de nos amandiers, de nos châtaigniers, de nos figuiers sont demeurées, nous dit-il, au fond de mon oreille, qui démêlerait entre mille la voix d'un bouvreuil, d'un loriot, d'un verdier, d'une linotte, d'une mésange charbonnière du pays natal. »

Et quel accent ému pour conter l'histoire du petit chardonneret, cet oisillon des Cévennes, symbole ici du souvenir, que des compatriotes ont emmené dans leur exil parisien. Cette fidélité au terroir paternel, il la cultive, lui aussi, dans la Capitale et visite les petites gens du pays qui sont venues y gagner leur vie, tout un menu peuple de frotteurs, de charbonniers, de porteurs d'eau ou de commissionnaires. Tous ont gardé à Paris

les qualités d'économie de leur province. Chacun est venu dans l'idée « de vivre avec les sous qui se trouvaient au fond de ses poches. Mais gare si les sous, au nombre de vingt, devenaient une pièce blanche ! Alors on se serait le ventre et le blanchet, remisé, ne voyait pas le soleil. »

A Paris, les Cévenols « se serrent aussi les coudes ». On se réunit dans les grandes occasions. Parfois aussi, hélas ! pour une mort. Quelle page émouvante inspire à Fabre un de ces enterrements cévenols en pleine Capitale : « Les amis, prévenus à temps, arrivaient essoufflés des coins les plus opposés de Paris et se joignaient sans bruit au cortège. Que de feutres noirs à larges bords, de bourgerons bleus raides comme des planches, de pantalons de velours vert-bouteille, plus amples que des sacs ! Au beau milieu de la rue de Rennes, parmi les tramways, les omnibus, les camions, les fiacres, allongeant un regard sur la file, je me suis cru un moment dans quelque-une de nos pittoresques vallées cévenoles, le jour où des funérailles de riches — il y en a — ont mis tout le village sur pieds. »

C'est que « notre montagne âpre et rude reste encore le pays des cœurs solides, des cœurs honnêtes, des grands cœurs. » Parce que la vie est pénible dans les Cévennes, l'âme ici s'exalte davantage. Les actes les plus matériels prennent une signification morale. Le repas, lui-même, est « ce que la nature a voulu qu'il fût : un recueillement après la fatigue, une minute silencieuse, d'un caractère très haut, presque sacré. La pauvre créature humaine a sué pour arracher à un sol ingrat le pain de chaque jour ; maintenant, elle mange ce pain savoureux, et elle ne sait que se taire et respecter. »

Comme dans ses autres romans Fabre brosse ici un tableau complet de la Cévenne. Un manuel de géographie ne nous apprendrait pas mieux à connaître nos montagnes : celles d'autrefois, car l'action se passe il y a un siècle, celles de toujours aussi, car l'on ne croirait guère, en lisant ses livres, que nous voici au cinquantième de la mort de l'écrivain, tant la lecture de ses romans nous fait vivre la vie provinciale de chez nous, immuable dans ses traditions et ses coutumes.

XAVIÈRE

Dans les romans de Ferdinand Fabre, comme dans ceux de Balzac, reviennent sans cesse les mêmes personnages. Avec son ami Arribas, l'« Arribassou » de « Norine », Monsieur le Neveu réapparaît dans « Xavière » et nous y conte les douloureuses amours de Landry et de la petite héroïne qui donne son nom au roman. L'histoire, on le sait, se termine tristement par la mort de Xavière. Ce dénouement d'une ineffable et mélancolique grandeur reproduit l'impressionnante atmosphère des cérémonies catholiques et place Fabre au premier rang de ceux de nos écrivains qu'on a pu appeler les poètes de la mort.

Mais ici encore et surtout, l'auteur s'attache principalement à dépeindre sa Cévenne natale, dont il connaît à fond « les hommes, les bêtes, les arbres et jusqu'aux rochers, d'un profil si noble, si sévère et si grand. » C'est que, disait-il, « j'avais emporté mes montagnes, la petite patrie cévenole à la semelle de mes souliers et je les ai décrits et je les décrirai insatiablement. »

De fait, Xavière nous conduit sur les bords de la rivière d'Espaze. « Au dessus des Passettes, en tirant vers le roc de Bataillo, les châtaigneraies, interrompues par la clairière de cinq ou six maisonnettes, de deux ou trois métairies, reprenaient de plus belle et peuplaient l'horizon de leurs masses roussies, mordorées, cuivrées, tout à fait noires dans l'éloignement. Les frondaisons encore touffues, là-bas, dans l'air immobile, apparaissaient en une rigidité de pierres de cent couleurs ; c'étaient des montagnes sur d'autres montagnes, des entassements de rochers sur d'autres entassements de rochers. Et comme, à la suite des châtaigneraies de Bataillo, venaient les châtaigneraies de Fonjouve, puis celles du Jougla, puis celles de Saint-Sauveur, puis celles de l'Aire-Raymond, la contrée, enveloppée de bois profonds, semblait étreinte, engloutie en un cirque d'énormes racines, où on l'avait murée, d'où elle n'échapperait pas. »

Le châtaignier joue un grand rôle dans Xavière. Fabre manifeste pour lui une prédilection marquée, qu'il montre dans la description du « patriarche » de Fonjouve. Mais il s'intéresse également à tous les arbres de la forêt cévenole. Le frêne, reconnaît-il, est plus délicat, plus clair en ses profondeurs que le châtaignier, toujours un peu morose, un peu noir... Son ombre, trouée de soleil, est plus agréable. » Sans doute « il manque de majesté, mais il a tant d'élégance ! »

Cependant c'est toujours, on le voit, en regard du châtaignier que le romancier apprécie les autres arbres des Cévennes. C'est lui, en effet, qui assure la vie des paysans cévenols. « Les châtaignes, chez nous, c'est le pain. » Et c'est pourquoi Fabre s'attarde longuement à nous dire l'histoire du châtaignon, qui constitue la principale nourriture du pays. « La châtaigne, humide, tendre, molle — *castanea molles* — ne se conservant guère, on la soumettait à une longue dessiccation en des huttes étroites, appelées « séchoirs ». Le séchoir avait reçu la châtaigne lourde, emplissant la peau ; il vous rendait le châtaignon dansant dans la gousse trop grande, sec et dur comme un caillou. Assurément plus d'un sac de châtaignons descendait de la montagne vers la plaine ; mais, en somme, c'était dans les métairies cévenoles que l'énorme provision des séchoirs s'épanchait pour la satisfaction de tous, le gain de tous, la faim de tous. Moyennant le châtaignon bouilli, on approvisionnait la table, on nourrissait la porcherie, on engraisait la basse-cour. »

Des châtaignes Fabre parle en connaisseur et en homme du pays. Il sait le temps où elles mûrissent. Il apprécie leurs qualités et leurs variétés. « A l'entrée d'octobre, nous dit-il, elles sont « un fruit nouveau et les premières tombent du pelon si farineuses, si fraîches, si tendres, particulièrement la qualité qu'on appelle dans le pays *negrette* ! »

Mais il les voit aussi avec les yeux d'un artiste. Les antiques châtaigneraies des crêtes de Fonjouve lui semblent parfois ruisseler d'or et de pierrieres, tandis que les séchoirs eux-mêmes, lézardés et branlants, aux murs en grisaille, s'incorporent harmonieusement au paysage cévenol.

En sorte que Xavière ne nous intéresse pas seulement par l'histoire de sa touchante héroïne. C'est aussi une œuvre essentiellement régionaliste et cévenole, qui semble écrite à la gloire de l'arbre robuste, roi de nos montagnes. Aucun des romans de Ferdinand Fabre ne semble avoir fait

une aussi grande place que celui-ci à l'arbre géant de nos Cévennes. Il devient ici un véritable personnage et revêt un aspect quasi-humain avec ses « milliers de bras musculeux » terminés par « des doigts crochus, des doigts allongés, embellis de feuilles et chargés de fruits. »

SYLVIANE

C'est encore dans la Cévenne héraultaise que nous ramène « Sylviane ». Le récit se situe à la Noël, comme dans « Monsieur Jean ». Ferdinand Fabre avait, semble-t-il, une prédilection pour cette fête. Elle permet d'évoquer les traditions de la montagne, la bûche de chêne, le réveillon, les vieux airs naïfs, les cantiques populaires transmis de génération en génération. Groupés sous le manteau de la cheminée ou autour d'une bonne table, les paysans oubliaient un instant leurs pénibles travaux, les hommes tout au moins, car aux Cévennes du siècle dernier les femmes, « plus servantes que maîtresses », ne s'asseyaient pas toujours à la table de famille.

Les notables du village invitaient amis et serviteurs « à mordre à leurs croustades, à leurs poulets, à leurs tourtes, à leurs biscotins. » Liqueur dorée de la Cévenne, la carthagène déliait la langue de chacun. Il n'était pas rare de voir un convive se lever alors pour raconter une histoire où le sacré et le profane se mêlaient curieusement. Celle du Christ d'Ombros, que Fabre met dans la bouche du garde-champêtre, constitue la trame du roman de Sylviane.

C'est un pittoresque procédé littéraire que de donner la parole, dans un roman, à des gens simples. Fabre l'avait déjà utilisé dans le Chevrier. La langue drue de la campagne, la verve paysanne, les digressions inattendues et cocasses d'un récit à bâtons rompus donnent à la narration une allure spontanée, variée et vivante. Les arrêts du conteur, récompensés d'un verre de vin du pays, les interruptions des auditeurs, marquées du caractère de chacun, reposent l'attention du lecteur et lui procurent une agréable détente grâce à une alternance, habilement ménagée, du tragique et du comique. Chaque convive, en qui nous retrouvons une vieille connaissance des précédents romans, apprécie à sa façon l'histoire racontée. L'abbé Fulcran illustre de citations évangéliques appropriées les passages les plus édifiants du récit. La vieille servante Prudence, accroupie sur le perron du foyer, réproouve d'une langue imagée les allusions trop légères du narrateur, tandis que le pâtre Galibert les souligne de son rire rabelaisien.

L'histoire du Christ d'Ombros, qui remonte au début du XVIII^e siècle, introduit dans l'œuvre de Fabre un climat mystique qui donne son originalité à « Sylviane ». Elle nous montre que l'écrivain cévenol sait se hausser, quand il le faut, au plus sublime pathétique. Elle est la preuve de sa délicate sensibilité, de sa sympathie profonde pour tout ce qui, êtres ou choses, se présentait à ses yeux, à son esprit ou à son cœur. Les tableaux les plus matériels alternent ici avec des développements d'une émouvante élévation. Le réalisme de l'écrivain cévenol n'a pourtant rien d'étroit ou de vulgaire. Aussi la sincérité de ses peintures lui a-t-elle valu l'éloge des

critiques les plus avertis. Le roman de Sylviane, en particulier, justifie pleinement celui de Lanson qui apprécie dans l'œuvre de Fabre « quelques tableaux remarquables de la dévotion rustique et populaire dans les Cévennes méridionales. »

MON AMI GAFFAROT

« Mon Ami Gaffarot », écrit par Fabre au soir de sa vie, nous ramène par une pente naturelle à l'aurore de son existence. Ce roman de la jeunesse, à l'intrigue tenue, remue complaisamment d'anciens souvenirs cévenols et familiaux. Il nous transporte dans la ville et la maison natales de l'auteur, à Bédarieux, rue de la Digue. La petite cité industrielle apparaît dans son cercle de montagnes hérissées de rocs aux noms sonores. Avec les héros de Fabre le lecteur pénètre dans ses vieilles églises, ses fabriques, ses maisons bourgeoises et ses humbles demeures, où de pauvres gens s'occupent à nettoyer les peaux de bêtes de leurs « gaffarots ». Les chardons exotiques ainsi appelés ont donné leur nom, devenu sobriquet, au petit Philippe de Cazilhac, à cause de l'amusante façon dont il prononçait, enfant, ces trois claires syllabes. Du jeune orphelin, que des revers de fortune familiaux ont amené à Bédarieux, Fabre nous conte la vie turbulente et vagabonde jusqu'au jour où son oncle, le vicomte Armand de Cazilhac, qui l'avait un temps abandonné, lui permettra de mener dans la Capitale une existence plus conforme à son rang social.

Le narrateur s'attarde ici dans des récits anecdotiques, à bâtons rompus, qui nuisent à l'unité du roman et le réduisent à n'être qu'une œuvre de second plan. La faiblesse de l'intrigue est cependant compensée, pour nous, par la couleur locale et l'intérêt biographique de l'ouvrage. En lisant ces pages nous évoquons la vie repliée des petites villes cévenoles d'autrefois, le climat de dévotion qui caractérisait les relations bourgeoises du siècle dernier. Dans la première partie du livre Fabre éclaire surtout l'originale figure de cette tante Angèle qui exerça une si grande influence dans sa famille et orienta pour un temps l'existence de son neveu. Cette vieille fille, qui aspire à la sainteté et mène à la baguette un entourage qu'elle édifie, représente un type assez commun dans nos montagnes. Le récit de son pèlerinage solitaire, sur les genoux, à Notre-Dame de Cavimont constitue un des chapitres les plus curieux de l'écrivain cévenol.

Une foule d'autres personnages typiques gravitent autour de la tante, du neveu et de son ami Gaffarot. Ils représentent tous les aspects de la vie citadine d'autrefois dans les Cévennes méridionales. Voici le fabricant, Frédéric Rouquier, père de Gaffarot, devenu « comte de Cazilhac » grâce à un titre de sa femme, que le roi lui a permis d'ajouter à son nom roturier. « Toutefois sa tête de Cévenol solide au poste n'avait pas tourné le moins du monde, et son bon sens était demeuré d'aplomb, aussi clair, aussi précis, aussi résolu qu'auparavant pour le mener vers son but. » Voici la petite Pascalette de Pascal, ainsi appelée, à la cévenole, du nom paternel, « avec ses bandeaux épais de cheveux noirs. » Elle est pieuse, mais espiègle. Elle a une faiblesse amoureuse pour Gaffarot et lui inspire toujours de nou-

velles ruses pour le tirer d'un mauvais pas. Voici l'abbé de Portiragnes, entiché de noblesse et prodigue de citations, que ses compagnons d'études avaient surnommé « Monsieur Texte ». Plus épisodiques, mais très caractérisés nous apparaissent le cordonnier Gaspard Turlas et sa pie, dont la mort brutale amènera l'exclusion du collège de Gaffarot et la haine de celui-ci pour M. Félicien Pouyadoux, son terrible principal. C'est qu'à cette époque, dans les basses Cévennes, on ne badinait pas avec l'éducation. « Dans nos familles du Midi, les gifles, les taloches, les gourmades, au moindre prétexte, pleuvaient dru sur les enfants. » Le petit Ferdinand Fabre craignait son père, rarement entrevu d'ailleurs, occupé qu'il était par ses travaux d'architecte-entrepreneur. Entre lui et la tante Angèle, à l'autoritaire piété, la douce figure d'une mère, craintive et indécise, comme il le fut lui-même, complète le tableau de cette petite société provinciale, délicieusement brossé ici par Ferdinand Fabre.

Quelques descriptions pittoresques agrémentent le livre, dont elles font une vaste fresque provinciale : le marché du lundi à Bédarieux, l'inondation de la ville en 1792 et la veillée de Noël, si souvent décrite dans l'œuvre de Ferdinand Fabre, qui n'hésite pas ici à reproduire le chant cévenol « lancé avec furie » par les assistants en la circonstance :

Noué, la festo dé l'annado !
Tirèn nostré bi d'el baïcel,
Et bégüèn à l'Efan tant bel
Qué nous saoubo de la dannado.

Noël, la fête de l'année !
Tirons notre vin du tonneau,
Et buvons à l'enfant si beau
Qui nous sauve de la « damnée ».

Ainsi « Mon Ami Gaffarot », ce roman touffu aux lignes indécises, est-il surtout une œuvre sentimentale, un retour du vieil écrivain vers sa radieuse et turbulente jeunesse cévenole.

TAILLEVENT

« Taillevent » est le dernier roman écrit et publié par Fabre avant sa mort. A ce titre il nous intéressera davantage : la peinture des Cévennes doit y bénéficier d'une expérience accrue, la chère montagne y devenir de plus en plus, pour l'écrivain vieilli, ce personnage vivant et sympathique, dont parfois il s'était éloigné avec peine, se sentant toujours mal à l'aise quand, pour un temps et comme à regret, il l'excluait de son œuvre.

Si l'on peut, en effet, reprocher au romancier bédaricien de s'être intellectuellement trop incrusté dans sa terre natale ou, pour le moins, d'avoir encombré ses livres d'interminables descriptions à la Balzac, il ne faut pas oublier que la vie repliée de sa jeunesse, dans le petit presbytère de Camplong, ne le prédisposait pas aux inventions romanesques et que ses rares

romans parisiens, tels « la Petite mère » ou « le Marquis de Pierrerie », sont plus que les autres tombés dans l'oubli. Aussi bien Fabre, loin de persister dans cette infidélité au terroir cévenol, est-il bien vite revenu à ses anciennes amours, s'efforçant, plutôt que de changer la matière, d'améliorer la manière de ses livres.

Suivant une habitude dépourvue de la moindre fantaisie il entre tout bonnement dans le sujet en situant le lieu de l'action, « l'Espinouze, cette épine de la chaîne cévenole ». Mais la sobriété des détails traduit ici une plus grande science de la description. Quel progrès depuis les Courbezon ! « Taillevient » est sans doute, avec « Ma vocation » qui décrit parfois les mêmes lieux, le plus occidental des romans de Ferdinand Fabre. Le cadre, ici, est plus sévère, plus redoutable. C'est le pays des hautes pâtures, de l'herbageuse Montagne Noire, argentée de neige pendant tout l'hiver. Mais quel réveil au retour de la bonne saison et des « tarrines » aux cloches tintinnabulantes ! La grande ambition des paysans, des orgueilleux « herbagers » qui veulent marier leur fille, est d'avoir toujours plus de bêtes à nourrir. Que de soucis toutefois impose la culture de cette « terre cévenole, si vorace, qui réclame toutes les forces de celui qui la cultive et lui rend à peine un morceau de pain. »

Nulle part Ferdinand Fabre n'a mieux indiqué l'influence de cette terre rude sur l'âme de ses habitants. « La résignation, d'où résulte l'indifférence, est le grand refuge des gens de la campagne, particulièrement des gens de la montagne cévenole, que la nature a traités en marâtre, car, lorsqu'elle leur ouvre ses flancs, ce n'est pas pour les nourrir, mais pour les reprendre, les récupérer jalousement, après une vie de fatigues exténuantes, de sueurs meurtrières, d'efforts désespérés. »

Cette résignation, aucun déboire n'en vient à bout et le sol ingrat des montagnes réussissait au siècle dernier encore — les temps sont bien changés ! — à consoler le Cévenol des vicissitudes de la fortune. Le vieux Servières, apprenant de la bouche de son fils la ruine de sa maison, lui répond par ces courtes et simples paroles : « La terre nous avait donné cet argent, mon Frédéric, la terre nous le rendra. »

Cette résignation cependant ne s'applique qu'à l'inévitable et s'accorde par là avec la suprême sagesse. Que toutefois le Cévenol soit victime d'une injustice, alors l'être instinctif reprend le dessus, le résigné devient violent. Le paysan timide, conscient de sa lourdeur intellectuelle qui, croit-il, le desservirait devant le tribunal, se fait volontiers justice lui-même. Semblable aux bêtes de la forêt, il joue de la « griffe » — c'est le terme même qu'emploie à plusieurs reprises l'auteur de Taillevient, — il punit le meurtre par le meurtre, favorisé dans ses entreprises sanglantes par les vastes solitudes de la montagne. Ainsi Taillevient, après avoir étranglé Noguerra, l'Espagnol meurtrier de son maître, le donne en pâture aux loups de la Montagne noire.

Le lecteur d'aujourd'hui taxera peut-être Fabre d'exagération. N'oublions pas qu'il dépeint les Cévenols d'autrefois et que la violence est un trait commun à beaucoup de pays montagneux. Ferdinand Fabre, nous dit son petit-fils, le professeur Duviard, « affirme dans une lettre avoir connu tous les personnages de Taillevient. » Il serait facile, en tout cas,

de retrouver en eux quelques traits de mœurs cévenoles aujourd'hui disparus : la suprême autorité du grand-père Jérôme, le chef de famille, que Chamson nous montrera plus tard chez le vieil Arnal, du « Crime des Justes » — les serviteurs, Rascol et la Cambotte, dévoués à leurs maîtres comme des chiens et qui haïssent Noguerra, l'étranger nouveau-venu dans la maison.

Mais à côté de cette peinture « historique » des Cévenols d'autrefois, le Cévenol d'aujourd'hui, l'éternel Cévenol, apparaît sous les traits des personnages. Rude, taciturne et renfermé, Taillevent répond un à type fréquent dans nos villages montagnards. Il est « tout d'instinct » et « incapable de s'analyser. » Comme les Cévenols de toujours, Jérôme aime à s'exprimer par proverbes. Voyant son fils gagner la chambre, « Paysan qui se couche, paysan bien malade, opine-t-il, branlant la tête tristement. »

Enfin toute la vie de la Cévenne se retrouve dans ce dernier roman : la plupart des scènes se déroulent dans « la salle basse, la pièce la plus spacieuse » de la ferme. Un feu de genêts y monte dans la large cheminée. « La Salle » est « une véritable place publique, sorte de passage commun à tous » avec des meubles de châtaignier, qu'éclaire le carel, la lampe antique des Cévennes. Suivant l'heure de la journée les paysans, coiffés à l'ancienne mode cévenole — nuque rasée, mèches sur les oreilles — se régalent de café de pois chiches, ou de croustades, ou de « caillé ». Ils se désignent par des sobriquets ou par un double prénom, rappelant leur ascendance. Taillevent est familièrement appelé Luc de Lucas. Les verriers, les fabriques de drap introduisent une couleur exacte dans les peintures urbaines et le roman contient une belle description de la foire de St-Pons, synthèse grouillante des différentes activités de la Cévenne héraldique.

L'originalité de Ferdinand Fabre, dans « Taillevent », est d'avoir allégé ses descriptions des détails inutiles, choisi de préférence des tableaux dépouillés mais suggestifs, inséré enfin plus harmonieusement ses tableaux dans un récit dont l'intérêt se trouve, de ce fait, notablement augmenté. Les dernières œuvres de Ferdinand Fabre révèlent ainsi une plus grande maîtrise de son art grâce aux peintures toujours plus évocatrices de la montagne cévenole qui constitue, nous l'avons vu, l'immuable toile de fond de ses nombreux romans rustiques.

AUTRES ROMANS DE FERDINAND FABRE

Nous avons ici passé en revue celles des œuvres de Ferdinand Fabre où la peinture des Cévennes occupe une place importante. L'édition d'ensemble que prépare en ce moment M. Ferdinand Duviard, le petit-fils de l'écrivain, nous permettra de retrouver encore ces montagnes dans des ouvrages moins connus. « L'Abbé Roitelet », dont le nom est un symbole, rappelle avec « Julien Savignac », « Barnabé » et « Norine », la sympathie de Fabre pour les oiseaux de la Cévenne et nous ramène au pays de « Galabru » et de « Taillevent ». Avec « Germy », paru vers la même époque,

nous retournons encore à Camplong, dont les sites nous étaient devenus familiers après la lecture de « Monsieur Jean » et de « Xavière ».

Sans doute les romans dont il n'a pas été question dans cette étude et en particulier « l'Abbé Tigrane », si intéressants à d'autres titres, nous transportent-ils dans des régions imaginaires, qu'il serait difficile, comme l'a montré M. Duviard, de situer sur une carte. Toujours est-il que l'œuvre de Fabre est, dans son ensemble, le guide le plus vivant dont puissent se servir les voyageurs désireux de connaître la basse Cévenne de l'Hérault. A qui voudrait s'en convaincre il n'est que de signaler les savants ouvrages de MM. Duviard, Coulouma et la petite, mais si intéressante étude que M. Roger Gache vient de faire paraître : « Pour situer Ferdinand Fabre ». Les études fabristes sont, à l'heure actuelle, assez nombreuses et ont intéressé même les étrangers, puisque l'une d'elles est écrite en langue anglaise. Elles sont la preuve de l'intérêt que suscite, même en dehors de ce terroir, une œuvre assez longtemps méconnue, mais que le renouveau de la littérature régionaliste permettra de remettre à sa vraie place, puisque Ferdinand Fabre fut l'un des promoteurs les plus autorisés de ce mouvement littéraire.

LES CÉVENNES PRÉSENTÉES AUX ENFANTS PAR HECTOR MALOT

Il serait injuste de ne pas faire une place dans cette étude aux chapitres de « Sans Famille » que le bon Hector Malot a consacrés aux Cévennes. Varses, où il conduit ses deux jeunes héros, Rémy et Mattia, se trouve au milieu de ces montagnes, sur leur versant méditerranéen. C'était, nous dit-il, il y a une centaine d'années, un pauvre village perdu dans les montagnes et connu seulement par cela qu'il avait souvent servi de refuge aux « Enfants de Dieu », commandés par Jean Cavalier. Sa situation, au milieu des montagnes, en avait fait un point important dans la guerre des Camisards ; mais cette situation même avait fait par contre sa pauvreté. Vers 1750, un vieux gentilhomme, qui avait la passion des fouilles, découvrit à Varses des mines de charbon de terre, et, depuis ce temps, Varses est devenu un des bassins houillers qui, avec Alais, Saint-Gervais, Bessèges approvisionnent le Midi et tendent à disputer le marché de la Méditerranée aux charbons anglais... Aujourd'hui, Varses est une ville de 12.000 habitants qui a devant elle un grand avenir industriel et qui pour le moment est, avec Alais et Bessèges, l'espérance du Midi. »

Nul doute qu'Hector Malot ne désigne sous le nom de Varses la grosse agglomération de la Grand'Combe. Mais l'historique qu'il nous en donne est très approximatif. Le nom des rivières, lui aussi, est modifié et il ne semble pas que l'auteur ait très bien connu le paysage dont il nous parle : « des causses, des garrigues, c'est-à-dire la stérilité ; pas d'arbres, si ce n'est çà et là des châtaigniers, des mûriers et quelques oliviers chétifs ; pas de terre végétale, mais partout des pierres grises ou blanches ; là seulement où la terre, ayant un peu de profondeur, se laisse pénétrer par l'humidité surgit une végétation active qui tranche agréablement avec la désolation des montagnes. » Ce paysage est vrai dans son ensemble,

bien qu'il soit dans la réalité purement cévenol, ne tenant ni du Causse, ni de la garrigue.

Quant à cette dénudation, qui est cause de nombreuses inondations, elle a disparu depuis. Le géographe Onésime Reclus, qui s'est beaucoup intéressé aux Cévennes, remarque qu'à la Grand'Combe « une forêt de pins maritimes vieille de trente à quatre-vingt-dix années seulement vibre joyeusement aux vents de la Cévenne : elle a tué les crues, régénéré les ruisseaux, affermi la montagne ».

L'auteur de « Sans famille » nous donne de Varses une description qui correspond à celle de toutes les villes minières. Les mœurs et les habitudes de la population, la description de la mine sont très détaillées et constituent une agréable documentation pour les jeunes lecteurs du livre. L'épisode de la femme de mineur, que la mort brutale de son mari a rendue folle, prépare le récit de la catastrophe dont Rémy arrive à point pour être le témoin et presque la victime. Ainsi est ménagée la curiosité enfantine, avide de romanesque. Enfin la couleur locale, un peu artificielle il est vrai, ne perd pas ses droits et le « Magister » commande pour Rémy une « biroulade », c'est-à-dire « un festin de châtaignes rôties qu'on mouille de vin blanc, et qui est en grand honneur dans les Cévennes. »

Au départ de Varses, Rémy et Mattia décident de se rendre à Clermont en passant par Mende, qu'ils prennent pour une grande ville. Son nom n'est-il pas écrit en gros caractères sur la carte ? Ils font de médiocres recettes « dans ces tristes montagnes de la Lozère, où les villages sont rares et pauvres. »

« Après avoir, nous dit Rémy, traversé dans toute son étendue le causse Méjean, qui est bien le pays le plus désolé et le plus misérable du monde, sans bois, sans eaux, sans cultures, sans villages, sans habitants, sans rien de ce qui est la vie, mais avec d'immenses et mornes solitudes qui ne peuvent avoir de charme que pour ceux qui les parcourent rapidement en voiture, nous arrivâmes enfin à Mende. »

Ici se place l'épisode de M. Espinassous, le perruquier-musicien, qui fait bon accueil aux deux enfants et offre à Mattia une « Théorie de la musique ».

Nous ne pouvons certes pas demander à l'œuvre honnête du Normand Hector Malot une couleur cévenole bien poussée dans les chapitres qui concernent nos montagnes. Il n'a vu de celles-ci que les caractères les plus généraux. C'est la mine qui l'a intéressé le plus. Notons en passant que le travail du mineur n'occupe pas dans notre littérature locale la place qui lui est due. L'auteur de « Sans famille » la lui donne dans un des chapitres les plus curieux de son livre, que nous avons tous lu dans notre enfance. La gentillesse du récit ajoute encore à son intérêt documentaire et lui assure un succès mérité auprès de ses jeunes lecteurs.

LE PETIT CHOSE A ALÈS ET LES CÉVENOLS D'ALPHONSE DAUDET

Le 16 décembre 1897, il y a donc environ cinquante ans, s'éteignait Alphonse Daudet. Nîmes, où il naquit, la Capitale, où il vécut, ont récemment honoré sa mémoire et célébré le peintre du Midi et de la vie parisienne. A l'occasion de ce cinquantenaire comment ne pas adresser ici un souvenir à l'écrivain qui séjourna quelque temps en Alès et se pencha souvent avec sollicitude, dans son œuvre, sur la douloureuse existence des humbles et des déshérités ?

La famille d'Alphonse Daudet était d'ailleurs d'origine cévenole. Son frère Ernest raconte que le romancier, avant de venir à Alès, était allé passer quelques jours chez des parents aux environs du Vigan. C'est à Lamalou-les-Bains, dans les Cévennes de l'Hérault, qu'il vint plus tard soigner sa santé chancelante. Mais voici des preuves plus récentes : Pendant la guerre un petit neveu de l'écrivain fut élève du lycée d'Alès. Avec les siens il avait quitté Paris pour se réfugier dans la vieille maison familiale des Daudet, à Concoules. Et il aimait à rappeler les attaches cévenoles de son grand'oncle dont la famille compte encore, paraît-il, plusieurs représentants dans la région de la Grand'Combe.

D'érudits Alésiens se sont naguère élevés contre « l'injustice » du « Petit Chose » à l'égard de leur ville. Ils oubliaient qu'un roman n'est pas un ouvrage historique. Et puis enfin, il faut bien le reconnaître, le charme des Cévennes a quelque chose d'austère et de rude. Nos montagnes, dans leur dévouement, ne pensent pas à elles-mêmes : elles donnent à boire à la plaine altérée, en lui versant l'eau de leurs fleuves et, pour défendre la riche voisine, leurs hautes cimes bravent les ouragans. L'hiver est dur dans nos vallées recouvertes de neige, lorsque soufflent les vents furieux et le voyageur est désagréablement surpris qui monte dans nos montagnes, venant des tièdes rivages de la mer ensoleillée. Comme le Petit Chose, il sent alors le froid le saisir jusqu'au cœur et il faut lui pardonner si, comme Daudet, entrant dans notre ville, il donne de la capitale des Cévennes cette sombre description : « Sarlande est une petite ville bâtie au fond d'une étroite vallée que la montagne enserre de partout comme un grand mur. Quand le soleil y donne, c'est une fournaise ; quand la tramontane souffle, une glacière. »

Il faut l'avouer, Alès ne semble pas avoir laissé à Daudet un très bon souvenir, mais on a, malgré tout, exagéré le mal qu'il en a dit, si l'on peut prétendre qu'il en a dit du mal. Les circonstances ne devaient pas le bien disposer à l'égard de notre ville, qui l'y amenaient, à seize ans, sur l'impériale d'une diligence, obligé qu'il était de venir gagner sa vie dans notre ancien collège communal où il avait accepté une place de maître d'études.

Mais laissons-le se défendre lui-même : « Le soir de mon arrivée, dit-il, la tramontane faisait rage depuis le matin, les rues étaient noires et désertes... Sur la place d'Armes, quelques personnes attendaient la voiture, en se promenant de long en large devant le bureau mal éclairé... Le collège n'était pas loin de la place ; après m'avoir fait traverser deux ou trois

rues silencieuses, l'homme qui portait ma malle s'arrêta devant une grande maison où tout semblait mort depuis des années. »

Reconnaissons que rien ne pouvait donner au petit Chose une idée plus triste de notre ville que cette arrivée par un vent glacial, dans la demi-obscureté des rues que rendait désertes l'approche de la nuit. L'aspect austère de la sombre bâtisse universitaire qui devait devenir une caserne, n'était pas pour arranger les choses. Non plus que l'habituelle solitude de l'immense place où se trouvait le Café Barbette, lieu de rendez-vous de Daudet et des sous-officiers de la garnison.

L'impression eût-elle été la même si le Petit Chose était arrivé chez nous par une claire soirée d'été au milieu de l'animation des promeneurs attardés ? Sans doute cette extrême sensibilité, qu'on reconnaît dans toutes ses œuvres, devait-elle aussi faire rejaillir sur la description qu'il donne de notre ville la mélancolie des sentiments qui agitaient le cœur de ce pauvre exilé de la maison paternelle.

Et d'ailleurs ce n'est là que sa première impression, car enfin Daudet a su reconnaître — avant même qu'on y créât un stade ! — le charme de la « Prairie », « une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil. » Le Petit Chose y venait pour garder les élèves, « un dur métier, dit-il, dans ce bel endroit ! » Trouver de l'agrément à une campagne qui sert de but habituel à une promenade scolaire est chose rare chez les lycéens. Et pourtant Daudet, qui avait alors à les conduire, a bien aimé cette prairie où il aurait voulu pouvoir « s'étendre sur l'herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet en écoutant chanter la petite source. »

Cessons donc d'accabler le pauvre Petit Chose. Faisons la part de la littérature dans les idées noires qu'on lui attribue pendant son séjour à Alès et reconnaissons qu'il a su apprécier, comme il le dit, des sites qui nous sont familiers. Le séjour d'Alphonse Daudet dans nos murs enrichit désormais le patrimoine littéraire de notre ville, à laquelle restera attachée la mélancolique figure de son héros arraché par la misère au foyer familial et amené par la nécessité dans notre ancien collège de la rue Pasteur.

Il y a une douzaine d'années, le cinéma s'efforçait de concrétiser cette vision dans la mince silhouette et les traits encore juvéniles de Robert Lynen, tandis que, par un louable mais insuffisant essai de couleur locale, quelques images du film étaient prises dans une allée de notre Bosquet. Les Alésiens se souviennent encore d'avoir vu « tourner » cette scène de l'arrivée, où le jeune artiste auprès de son camarade Jean Mercanton — comme lui, hélas ! prématurément disparu — composait avec une rare intelligence son chétif et douloureux personnage.

Peintre narquois du Midi exubérant et chimérique, Alphonse Daudet semble, à première vue, n'avoir eu d'attache avec les Cévennes que par la précoce expérience de ce petit maître d'études exilé dans notre ville. On oublie, nous l'avons vu, que si l'auteur de Tartarin a vu le jour à Nîmes, son père, Vincent Daudet, était de Concoules, c'est-à-dire de la Cévenne des brandes et des bruyères, dominée par le majestueux roc de Costei-

lades et les derniers bastions de la chaîne lozérienne. On oublie surtout que sont cévenols aussi plusieurs personnages du romancier : le doyen Aussadon de l'Evangéliste, et Géry et Méjean, les secrétaires dévoués du Nabab et de Numa Roumestan.

Cévenol et paysan, le bon Monsieur Aussadon, n'eût été l'ambition de sa femme, n'aurait jamais quitté son pays du Mézenc, où il aimait à soigner ses fleurs, ses vignes et ses abeilles. Ses plus beaux discours, il les avait prononcés pour les pâtres et les fromagers de la Cévenne dans un décor grandiose de sapins et de châtaigniers, tandis que les sonnaillles des troupeaux lui répondaient inlassablement dans le lointain. Nommé à Nîmes, puis à Paris, l'excellent homme avait gardé, dans les cérémonies les plus mondaines, une éloquence familière et une âpreté de parole qui rappelaient ses origines. Et près du Luxembourg, au cœur même de la Capitale, il utilisait ses loisirs, le sécateur à la main, à s'occuper des rosiers de son jardin, gardant toujours et partout la simplicité de vie de ses modestes débuts.

Cévenol aussi, le jeune Géry, dans le Nabab, a conservé une pointe d'accent et encore, de sa province, la modestie, la droiture de jugement et le mépris — qui l'empêche de se faire valoir — des formules et des intrigues mondaines. Comment ne pas le rapprocher de Méjean, auquel il ressemble comme un frère ? Celui, en effet, que Roumestan considère comme son bras droit est méridional comme tout l'entourage du ministre, mais c'est un méridional « du midi cévenol, du midi des pierres qui tient plus de l'Espagne que de l'Italie. » Avare de ses paroles, il concilie une intelligence volontaire avec un extérieur paisible, étudie à lui seul tous les dossiers du cabinet et « cherche à mettre des faits sous les phrases sonores » de son grand homme. Comme Géry, il a une nature droite et ne sait pas plus danser que mentir dans un salon. Aussi le bouillant Numa le trouve-t-il trop grave, trop mesuré, trop refroidi. C'est « un faux du Midi ». Il le traite de « franciot », de rénégat et va même jusqu'à lui reprocher... de ne pas aimer la verveine !

Mais si, dans leur allure et leurs paroles, les Cévenols de Daudet montrent une prudente réserve en face de leurs gesticulants voisins de la plaine et du littoral, comme leur amitié se montre, en revanche, sincère, loyale et fidèle même dans le malheur ! Madame Ebsen, dans le désarroi où la jette le départ de sa fille, trouve un soutien désintéressé dans le dévouement du doyen Aussadon qui ne craint pas de sacrifier à une bonne action sa magnifique carrière. Méjean met toute son intelligence et sa bonne volonté à défendre Roumestan contre sa manie de promettre et ses folles imprudences. Quant à Géry, il n'hésite pas à s'éloigner de ce qu'il a de plus cher et à s'expatrier quelque temps pour préserver ce qui reste de la fortune du Nabab abandonné de tous les amis des temps heureux !

Si donc on a pu taxer Alphonse Daudet de sévérité à l'égard d'un Midi trop expansif et l'accuser d'avoir assombri notre ville de la mélancolie du Petit Chose, il est juste de lui savoir gré, en retour, d'avoir doté les Cévenols de ses romans des qualités d'esprit et de cœur qui caractérisent leur race. C'est pourquoi, tandis que les milieux littéraires de la Capitale et du chef-lieu célèbrent la mémoire du plus populaire — avec Mistral —

de nos écrivains méridionaux, il était légitime de rappeler ici la place — elle n'est pas, on le voit, négligeable — qu'Alès et les Cévennes occupent dans son œuvre.

UN HÉROS CÉVENOL DE PIERRE LOTI

Dans l'une de ses œuvres les plus populaires, « Le Roman d'un Spahi », Pierre Loti fait un retour sur les origines de Jean, son personnage principal : « Son enfance, nous dit-il, s'était passée dans les Cévennes, dans un village ignoré, au milieu des bois. Au grand air pur des montagnes, il avait poussé comme un jeune chêne. » Aucune indication géographique ne précise la vallée et le village natals du spahi. Peut-être l'écrivain a-t-il choisi nos montagnes pour opposer leur fraîcheur à l'implacable soleil des Tropiques ? Peut-être ce choix lui a-t-il été dicté par ses amitiés ou ses affinités cévenoles ? Car il semble avoir visité notre région dont un jour, chez Coppée, en 1900, il disait le charme à Léo Larguier, alors âgé de vingt ans.

Il pouvait aussi voir dans les Cévennes le berceau d'une population humble et honnête, de vie modeste, comme celle des Bretons, et dont la richesse d'âme et les tendances méditatives s'harmonisaient avec son propre tempérament littéraire. Son héros se rappelle avec émotion sa jeunesse cévenole : « Les premières images gravées dans sa tête d'enfant avaient été saines et simples : son père et sa mère, deux figures chéries ; et puis le foyer, une petite maison à la mode de l'ancien temps, sous des châtaigniers. »

Ces châtaigniers sont la seule notation susceptible d'apporter dans le récit un peu de couleur locale. A vrai dire, Loti ne s'en préoccupe guère. Trop de précision enlèverait à cette page son caractère de mélancolique rêverie. Jean, le spahi, est bien de son pays par cette sentimentalité qui l'isole dans une nature dont il se grise et qui alimente sans cesse sa vie intérieure : « Dans ces bois où il allait vagabonder tout le jour, il avait fait des rêveries de petit solitaire, des contemplations de petit berger, et puis tout à coup des envies folles de courir, de grimper, de casser des branches d'arbres, d'attraper des oiseaux... » Ces arbres, ces oiseaux ne nous sont pas nommés autrement que par des termes généraux. Ils permettent au lecteur de se représenter le paysage à son gré. Nous sommes loin ici des tableaux agrestes de Ferdinand Fabre !

Les Cévennes de Pierre Loti n'apparaissent que pour s'opposer, dans un saisissant contraste, au Sénégal brûlant et désertique :

« Des montagnes ! Il y avait si longtemps que ses yeux étaient faits aux solitudes plates ! si longtemps qu'il n'en avait pas vu, qu'il en avait presque perdu la notion.

Et des forêts ! Les grands bois de châtaigniers de son pays, qui étaient humides et qui étaient pleins d'ombre, où couraient de vrais ruisseaux d'eau vive, où le sol était de la terre, avec des tapis de fraîches mousses et d'herbes fines !... Il lui semblait qu'il aurait éprouvé un soulagement, rien qu'en voyant un peu de terre humide et moussue, au lieu de toujours ce sable aride, promené par le vent du désert. »

On voit qu'abondent dans cette description les termes qui désignent

le relief, l'ombre, la fraîcheur, l'humidité et traduisent ainsi les aspirations du Cévenol exilé dans le désert africain. C'est dire que la peinture des Cévennes ici est toute subjective, qu'elle est plutôt une constatation des états d'âme du héros. C'est le pays natal idéalisé par la distance et qui s'impose à l'imagination comme une chose merveilleuse et inaccessible :

« Et son cher village, que dans son voyage idéal il apercevait d'abord de haut, comme en planant. Était-ce possible ? A cet instant même, à l'heure qu'il était, au même temps que ce qui l'entourait, tout cela existait bien réellement quelque part ; ce n'était pas seulement un souvenir, une vision du passé ; — cela existait ; — cela n'était même pas très loin ; — à cette heure même, il y avait des gens qui y étaient, — et il était possible d'y aller. »

Cette nostalgie du pays natal l'idéalise aux yeux de l'exilé, mais ne le déforme pas. Loti n'était pas si ignorant des Cévennes, qu'il n'en ait saisi, comme Michelet, le caractère de fraîcheur qui en fait une source de vie. Du point de vue littéraire enfin cette peinture présente un intérêt. Elle tire sa valeur d'un contraste et nous apprend que pour bien saisir le charme d'une région, il faut lui en opposer d'autres. A cet égard Loti fera école : il sera imité, nous le verrons, par Vigné d'Octon, son cadet et son ami, comme lui grand voyageur. Ajoutons que sous la plume incomparable du romancier de la mer le récit est plus vivant, les impressions sont plus communicatives. Nous partageons à la lecture les sensations du spahi, tant la naïveté du style nous l'en montre pénétré, et finissons, comme lui, par avoir soif de cette fraîcheur montagnarde qui constitue un des principaux charmes des Cévennes.

VIGNÉ D'OCTON ET LES CÉVENNES DE L'HÉRAULT

« Pour que mon esprit soit à son aise, disait Ferdinand Fabre, il me faut mon pays, les montagnes paternelles, mes chères Cévennes. » De fait, si ce modeste écrivain est trop peu lu, nous avons vu que c'était pour s'être trop attaché à son pays.

Pourtant cet observateur des gens et des choses de chez nous devait trouver des continuateurs dans sa propre région natale. D'une plume probe et fidèle le Piscénois Georges Beaume fixera, nous le verrons, les aspects les plus caractéristiques des paysages et des mœurs de nos montagnes.

Un autre écrivain de la même génération, Paul Vigné d'Octon, a mis aussi, de temps à autre, sa plume alerte au service de son petit pays. Cet ancien administrateur colonial avait débuté sous le signe de l'exotisme, comme le prouvent les titres de ses premiers romans, « Chair noire » et « Au pays des fétiches ». Comme le général Marchand, cévenol d'adoption, écrivait — après avoir traversé l'Afrique en largeur et visité le monde entier — que la région de l'Aigoual était sa terre préférée, de même Vigné d'Octon, rapproché par les ans du berceau familial, voulut, sa carrière africaine une fois terminée, mettre dans « Les Amours de Nine » toute l'âme du pays de ses pères. Le menu peuple de la campagne de Clermont-l'Hérault se trouve décrit dans ses romans avec un réalisme qui n'exclut en aucune façon l'enthousiasme.

L'ÉTERNELLE BLESSÉE

De tous les ouvrages de Vigné d'Octon, « l'Eternelle Blessée » fut le plus populaire. Ce roman physio-psychologique nous révèle en lui à la fois le médecin, le voyageur et l'homme du terroir et ce triple caractère de la personnalité de l'auteur explique son sens aigu de l'observation. « L'Eternelle Blessée » ressortit à la fois à l'exotisme et au régionalisme et nous montre la parenté des deux genres de littérature, puisque celui-ci dérive de celui-là et que le régionalisme est, somme toute, un exotisme de l'intérieur. Ami de Loti et comme lui marin, Vigné d'Octon doit beaucoup au grand aîné qui lui réserva, au temps de sa jeunesse, un fraternel accueil.

Au moment même de sa mort il s'efforçait, dans une fervente étude, d'évoquer la nostalgique figure du chantré de l'Amour, de l'Ennui, des vastes horizons et des éternels silences. Au « Roman d'un spahi » publié par le maître en 1881 avait correspondu « Chair Noire » d'un disciple qui voulait être son continuateur littéraire. Comme Loti avait célébré la Bretagne et, à l'occasion, les Cévennes, Vigné d'Octon, caché d'abord sous le pseudonyme armoricain de Gaëtan Kerrouel, s'attacha à ses montagnes, qui, elles aussi, à l'écart des grandes voies de communication, gardaient jalousement leurs mœurs particulières et leurs antiques traditions.

Parce que « l'Eternelle Blessée » nous transporte des Cévennes en Italie, et d'Italie en Cévennes, la peinture du terroir natal y prend un caractère original. Vigné d'Octon avait rassemblé des souvenirs péninsulaires, mis en œuvre dans « le Coffret de Tibère ». Il remarque la parenté de tous les paysages latins. La luminosité du ciel languedocien lui rémémore la Campanie et la Toscane. Il y avait, nous dit-il, dans l'air que respirait son héros « une légèreté, une limpidité, une transparence qui lui rappelaient l'atmosphère de Naples et de son golfe. Les contreforts abrupts des Cévennes, qui s'étagaient autour de lui, toutes ces montagnes âpres et nues, dont les rayons du soleil faisaient saillir les arêtes dures, prenaient à ses yeux la douceur de lignes et la mollesse de contours des collines napolitaines ; et le ciel qui les baignait avait les chaudes couleurs, toute l'ardente tonalité d'un ciel florentin. »

« Le midi cévenol », disait Alphonse Daudet dans Numa Roumestan, « tient plus de l'Espagne que de l'Italie. » Dans la simple harmonie de leurs lignes nettes nos montagnes pourraient cependant s'assimiler, par endroits, à l'Apennin toscan. Certains mas de la basse Cévenne, entrevus parmi les pins, dans le bleu d'un ciel sans nuages, évoqueraient facilement dans notre souvenir un aspect de la colline de Fiesole. Vigné ira jusqu'à comparer la rivière lodévoise au noble fleuve du Dante. Parfois, lorsque son héros « s'accoudait sur la terrasse pour écouter la Lergue, égrenant au crépuscule la note cristalline de ses flots, ou qu'il se promenait sous les lauriers-roses des allées, il se croyait subitement transporté sous les pins et les chênes verts des Cascines, et il écoutait le murmure adouci de l'Arno. »

L'art de Vigné d'Octon rappelle, avec moins de fini et de sûre maîtrise, la manière de Loti, lorsqu'il se laisse pénétrer par les beautés de la nature et l'éternelle mélancolie de ce qui passe. La rivière de la Lergue semble, comme un leit-motiv, bercer les personnages de sa continuelle chanson.

A demi somnolente, elle roule dans son lit de pierres avec un murmure cristallin. Comme l'auteur de « Pêcheurs d'Islande », Vigné d'Octon savait peindre les mille nuances que nous offre la nature aux différentes heures de la journée. Il aimait à « contempler les lueurs du soleil irisant à son déclin les crêtes adoucies des Cévennes. » Ses personnages savaient goûter les nuits cévenoles quand « la Lergue miroitait aux étoiles, tandis que des grésillements d'insectes emplissaient ses berges sombres où s'allumaient, par instants, les sillons phosphorescents des lucioles. Sur sa nappe limpide et plate, le rocher des Fourches allongeait son ombre immense ; et la colline de Gréas, se profilant dans la nuit calme, semblait secouer à la brise les nombreux petits mas attachés à ses flancs. »

Si les sentiments des personnages semblent s'harmoniser avec la nature qui les environne, Vigné d'Octon n'en reste pas moins ici le peintre fidèle de la Cévenne héraultaise. Moins réaliste peut-être que Ferdinand Fabre, il ne décrit pas avec une moindre précision la petite ville de Lodève et la campagne qui l'environne. La haute tour carrée de Saint-Fulcran domine tout le paysage, tandis que les manufactures de drap se dressent sur les bords de la Lergue aux joncs frémissants. La cime boisée du mont Pertus limite l'horizon. Les vignes, les châtaigniers et les mûriers se partagent les pentes de la montagne que des sentiers escarpés enlacent de leurs replis sinueux. Des fleurettes sauvages « exhalent leurs parfums discrets et étalent leurs couleurs indécises sur les flancs ensoleillés des garrigues et dans les combes ombreuses. » Au loin se font entendre « les cloches doucement tintinnabulantes des troupeaux dévalant par masses confuses du Larzac et les chansons plaintives des pâtres. » Le pittoresque des costumes ne le cède pas à celui du paysage. Voici, dans une curieuse procession, les « paysans en blouse ou en courts vestons de velours », suivis des femmes coiffées de ronds bonnets blancs tuyautés, les épaules couvertes de grands fichus noirs qui tombent par derrière en pointe jusqu'aux pieds. »

Ainsi « l'Eternelle Blessée », que d'aucuns considèrent comme le chef-d'œuvre de Vigné d'Octon, réunit en tout cas dans une harmonieuse synthèse tous les caractères de l'écrivain. L'idéalisme hérité de Loti s'y accommode d'une couleur précise et les Cévennes, évoquées ici par le romancier-voyageur, s'enrichissent pour nous, sous sa plume, d'une nouvelle beauté.

FAUVES AMOURS

Publié après, mais écrit avant « l'Eternelle Blessée », « Fauves Amours », nous précise l'auteur dans sa préface, devait être aussi une étude psycho-physiologique appliquée à « de frustes et âpres montagnards dont le simplisme avait été conservé par l'isolement jusqu'alors inviolé de leurs montagnes. » Ainsi Vigné d'Octon veut justifier « l'in vraisemblable mais vraie, sincère et authentique violence » de cette histoire passionnelle qui nous présente d'impulsifs paysans cévenols suivant une méthode littéraire inspirée du positivisme scientifique. On comprend dès lors que le livre ait été dédié à Zola. Ses ambitions scientifiques poussent Vigné, comme le Maître de Médan, à chercher dans leur hérédité l'ex-

plication des principaux personnages. Fille de la Roumègue, une paysanne perversie, et de Médéric Frémy, le « boucquier » du village, la Frémine était, de par ses origines et les sordides promiscuités que lui imposait le métier paternel, depuis longtemps vouée à une malheureuse destinée de Manon campagnarde. L'influence de Zola se reconnaît dans la brutale peinture de la vie instinctive que mènent les lamentables héros de ce roman cévenol.

Car nous sommes ici dans les Cévennes méridionales, au pied du Larzac, dans le pays des Ruffes cher à Ferdinand Fabre. En quelques heures on passe du pays du mouton à celui de l'olivier. La cahutte de Médéric, « l'homme aux boucs », se dresse au bout du village de Saint-Martin-des-Combes « dans un fouillis de lanbrusques, de chênes rabougris et de ronciers ». Tout autour s'étendent les garrigues, « où les thym, les sauges, les lavandes et les serpolets disputent la place aux genêts et aux menthastres ». En imagination nous pouvons suivre les troupeaux descendant du Causse, depuis la Vacquerie et Saint-Maurice-du-Cayla jusqu'à Brénas et Saint-Martin-des-Combes. Les noms de Campillergues et de Mérifons situent l'action dans le voisinage d'Octon et de cette garrigue rouge qui sert de cadre à « Mademoiselle de Malavieille », le roman de Ferdinand Fabre. Parfois cependant les pérégrinations des héros nous amènent à Lodève et à Montpellier.

Les Cévenols de Vigné d'Octon vêtus du costume traditionnel — blouse bleue et pantalon de velours — savent exiger « le respect de leurs écus ». Le naturalisme de l'auteur se complait même à étaler la laideur morale de quelques uns, tel Nicolas Pandit, de la ferme de Ricazouls. « Nul mieux que lui ne s'entendait à capter le modeste héritage des vieux pâtres qu'il avait l'air de recueillir et de secourir, et qu'il laissait mourir sans soins en quelque coin de sa grange ». Intéressés, les montagnards des Cévennes se montrent aussi violents et l'audace naturaliste de Vigné ne recule devant aucun détail physiologique, surtout lorsqu'il nous dépeint leurs rivalités amoureuses et leurs sanglantes représailles.

Les superstitions campagnardes, les drames de la vengeance, la mort violente des personnages introduisent dans ce roman une atmosphère des plus tragiques. Une fatalité inexorable conduit les héros principaux de déchéance en déchéance, comme l'exige le déterminisme cher aux écrivains naturalistes. Pourtant Vigné d'Octon a reconnu l'insuffisance d'un tel système. Il a compris que l'homme ne tenait pas tout entier dans les manuels de physiologie. « Si le roman, disait-il, est un coin de nature ou d'humanité tenant en trois cents pages, il convient de ne pas oublier que nature et humanité sont faites de matière et d'esprit, et que la physiologie n'est la science de la vie que si la psychologie l'accompagne ». Il semble pourtant que celle-là ait porté préjudice à celle-ci dans l'œuvre de Vigné d'Octon. Ses personnages n'ont pas le relief moral de ceux de Ferdinand Fabre.

Malgré la brutalité de ses descriptions, le lyrisme un peu exubérant de l'auteur de « Fauves Amours » annonce déjà d'autres romans languedociens où l'amour du terroir s'exprimera de manière plus gracieuse. Le retour ému de la Frémine dans son pays natal nous est conté, par exemple, dans une page pleine de fraîcheur qui nous repose des audaces naturalistes de l'écrivain. Véritables oasis littéraires dans ce livre de violence, de tels mor-

ceaux nous prouvent que dans des œuvres plus châtiées Vigné d'Octon arrivera par la suite à se faire une place de choix dans la lignée des disciples cévenols de Ferdinand Fabre.

PETITE AMIE

Ce roman de Vigné d'Octon parut sous trois titres différents : « Petite Amie », « Le Chemin de l'Amour » et « Le Roman de Juliette ». Il nous mène près de Lodève, à Soubès et à Pegayrolles, aux portes mêmes du Larzac. Dans des scènes d'une saisissante vérité l'auteur étudie l'esprit étroit des villages, les ambitions, les jalousies de fermes, les sourdes et basses méchancetés qui établissent parfois d'injustes réputations. Une jeune fille est légèrement jugée sur de simples apparences et les paroles de quelques commères lui coûteront son bonheur et l'amour de son fiancé. Dans sa douleur elle abandonne le pays et, après la mort de son père, vit dans la solitude jusqu'au jour où la rencontre d'un brave homme lui fait reprendre goût à la vie.

LES ANGOISSES DU DOCTEUR COMBALAS

« Les Angoisses du Docteur Combaldas » est le titre d'un de ces romans languedociens dont l'action nous transporte de la montagne dans la plaine. Un prêtre et un médecin sont descendus de leur haute terre natale dans le pays des vastes vignobles où les appellent leurs missions respectives. Séparés sur le plan religieux, ils se rapprochent cependant l'un de l'autre, mais qu'ils sont par le même idéal de charité. Après maintes rencontres au chevet des malades, leur amitié se resserre si étroitement que le docteur Combaldas, devenu veuf, finit par épouser la nièce de l'abbé, Mademoiselle Sidonie, qui s'est montrée pour ses enfants une véritable mère.

Dans sa coutumière ardeur à soutenir une thèse—il préconise ici la sincérité et la tolérance—Vigné d'Octon simplifie le portrait de ses personnages dont la psychologie n'est pas très nuancée. Son roman est un curieux mélange de réalisme et d'idéalisme. A la manière de Zola, il ne recule devant aucun détail physiologique ; après avoir blessé sa fille qu'il rend boiteuse pour la vie, le père de Sidonie meurt, tordu par le delirium tremens. Ce misérable sert de repoussoir aux nobles figures du médecin et de l'abbé, inspirées par les enthousiasmes et les rêves sociaux de l'écrivain. Quant aux personnages secondaires dont il condamne le comportement étroit, ils sentent un peu la caricature.

Aussi bien ce n'est pas dans la psychologie des personnages qu'il faut chercher le mérite du livre. Ici comme ailleurs Vigné se trouve à l'aise lorsque, dans de délicieuses descriptions bucoliques, il nous fait visiter des paysages familiers. Le babil de la Lergue vient enrichir de son doux murmure ce qu'on appellerait aujourd'hui « le décor sonore » du roman. La rivière coule « limpide et calme parmi les amarines ». L'alouette et le martinet se répon-

dent autour de ses rives, tandis que sur une pente voisine se profile la fine silhouette d'un chevrier. Comment ne pas penser à Ferdinand Fabre qui situa ici l'action de ses romans ? Comme lui, Vigné est sensible à toutes les beautés de la campagne lodévoise. Il en connaît les « gours », les « mazets », les prés et les olivettes et les appelle, comme on fait en Cévennes, du nom de leur propriétaire. Ses héros aiment à boire le bon vin de la Ruffe, à jouer aux boules dans les concours qui opposent deux villages et ont pour enjeu deux grosses brebis du Larzac. Plus que la plaine monotone, la basse Cévenne et le Causse mystérieux attirent la plume de l'écrivain. Il aime leurs villages âpres et pauvres, leurs paysans avarés mais courageux. Toujours leur souvenir apaisant surgit dans le malheur des personnages pour leur verser au cœur « une douceur amère ».

LES AMOURS DE NINE

Le chef-d'œuvre de Vigné d'Oceton est sans doute « Les Amours de Nine ». Ce roman connut une fortune particulière. Dans les dernières années de sa longue existence l'auteur l'adaptait pour le cinéma. M. Emile Barthe en a extrait, pour le théâtre languedocien, une pièce, « Nina », qu'à son tour Mme Vigné traduit actuellement en français par suite de la difficulté de trouver des artistes parlant la langue du terroir.

L'histoire des « Amours de Nine », nous disait-elle récemment, est empruntée à la réalité. Elle fut recueillie dans les lieux mêmes où se situe le roman, dans le Clermontais, autour du pittoresque village de Cabrières, de l'altier roc de Bissou et du cirque dolomitique de Mourèze. Elle nous présente le menu peuple de l'endroit au cours d'une action qui oppose l'avarice à l'amour, les ambitions de parents intéressés au sentiment spontané éclos dans l'âme naïve de deux enfants, lors de leurs rencontres champêtres. L'ancien rebouteur Pibrou voudrait marier sa fille Nine, qui a donné son cœur au berger Simounet, à un riche propriétaire des environs. Il compte, pour arriver à ses fins, sur l'héritage du vieux Védriel qui, n'ayant pas de famille, « s'est donné » à celle de Pibre. L'ambitieux rebouteur, impatient de s'emparer du magot du « dounat », tente de précipiter sa fin, ce que voyant, Védriel écrit un nouveau testament en faveur de Nine et de Simounet. Ainsi, grâce à la complicité du vieillard, la petite sauvageonne pourra enfin épouser son pastour.

« Les Amours de Nine » sont une image fidèle et complète de ce coin des basses Cévennes où se déroule l'action. Du Cabriérais, « pays de chèvres » suivant l'étymologie, Vigné nous rappelle l'histoire. L'antique Caprariae gallo-romaine fut un pagus dont le manoir, aujourd'hui ruiné, retentit jadis des fêtes et des combats qu'y « livrèrent les seigneurs d'alors : Raymond et Maffre de Cabrières, Guillaume de Girard et Déodé de Guilhem. Ah ! si le roc de Bissou pouvait parler, le roc de Bissou dont la tête chenue domine la vallée ! Mais le roc de Bissou n'a de voix que celle des merles et des rossignols qui hantent les coins ombreux de ses combes ! »

Aussi bien, à défaut des histoires anciennes, Vigné célébrera l'éternelle beauté des paysages qui s'étendent autour d'Oceton, « montagnes aux crêtes

dures, mais aux pentes si douces dès que fleurit le genêt et que l'aubépine boutonne». Le roman nous offre des tableaux rustiques bien touchés, tel celui que contemplent le pâtre Védriel et le laboureur Riquézan, quand ils « ruminent à deux leur jeunesse » et adoucissent leur nostalgie en la mettant en commun.

On trouve dans « Les Amours de Nine » un tableau très précis des mœurs populaires du vieux temps. La foire de Clermont, ici décrite, nous permet de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les populations environnantes : les « sacrapas », les « Dieu mé dame » des gens de la montagne répondent aux « Millo dious de ceux du pays bas ». Sur le Planel chaque bourg apporte le produit de son industrie particulière, les marchandages de la foire étalent ici leur habituelle comédie qui se termine au café devant un mélange gazeuse et bière, la boisson traditionnelle des marchés.

Vigné d'Octon nous expose avec complaisance les habitudes villageoises des Cévennes méridionales ; les chansons, les charivaris, les fêtes locales, les histoires de rebouteux, les réunions chez le forgeron, l'importance donnée à l'habit, tout nous est conté dans une langue pittoresque, émaillée d'expressions locales, qui rappelle Ferdinand Fabre.

Pourtant le réalisme des descriptions s'accommode assez bien dans « Les Amours de Nine » de l'idéalisme des sentiments. Il y a dans ce roman, autant et peut-être plus que dans « Pèlerin du Soleil », de beaux morceaux d'idylle champêtre. Il faudrait citer tout le passage où l'auteur nous montre les connaissances rustiques de Simounet : « Nul ruisselet large comme un pas d'enfant, nulle sourcelette s'égouttant, fraîche et tenue, sous les taillis épais sans faire plus de bruit qu'une abeille butinant une fleur, pas une sente, pas un raccourci qu'il n'eût pratiqué et ne connût ainsi qu'un ancien de Cabrières. Et la filiation du temps par la marche des astres, le parler des oiseaux, l'attitude des fleurs n'avaient plus de secrets pour lui : le Lugar palpitait-il au crépuscule sur le serre de l'Estabel, c'était du beau temps sûr pour trois jours pleins ; gare à l'autan si, la nuit, des Joncasses il entendait siffler les arbousiers de Boutoury ! »

De telles pages nous paraissent même d'un lyrisme de meilleur aloi, moins exubérant, plus précis, plus contenu, pour tout dire plus classique que celui du « Pèlerin du Soleil ». Elles constituent un véritable poème de la nature, d'une nature méridionale, ensoleillée, aux lignes nettes. Le mélange, particulièrement heureux ici, de réalisme et de poésie est la marque originale de Vigné d'Octon qui a réussi, comme il se l'était proposé, à mettre dans « Les Amours de Nine » l'âme même de son pays.

JOSEPH FORESTIER

Parmi les romanciers de la Cévenne méridionale Vigné d'Octon se caractérise par la spontanéité et la sincérité de sa plume, par la juvénile ardeur de ses enthousiasmes. Chez lui rien d'académique ou de calculé. Il vide son cœur. Il nous en livre les joies, les tristesses, les aspirations, les découragements. Une brutale franchise, ennemie de la nuance, prive ses livres d'un je ne sais quoi d'achevé et de définitif qui fait les grands chefs-

d'œuvre. Son « Joseph Forestier » sent parfois le carabin. Cette histoire vécue d'un étudiant montpelliérain reflète les rancœurs de Vigné praticien et politique dont le généreux idéalisme fut souvent blessé par les tristes réalités de l'existence. Pourtant l'ouvrage contient des pages d'une belle venue littéraire, celles surtout que réchauffe l'ardent amour de l'auteur pour sa terre maternelle.

Le dernier chapitre du roman amène Joseph Forestier « dégoûté de la vie et des hommes » dans un pauvre colombier du Larzac où son vénérable ami Cantagrel a trouvé un refuge pour ses vieux jours. Avec lui il mènera sous le grand ciel du Causse la poétique existence des pastours. Sa misanthropie s'accommodera de la solitude et du silence. Il oubliera la laideur humaine dans la contemplation des tristes beautés de l'immense désert de pierre où les rochers, dans le lointain, prennent des formes médiévales de châteaux ou de cathédrales. Il retrouvera enfin le repos du corps et la paix de l'âme.

Et, de fait, le Larzac lui réservait le plus merveilleux accueil. Il le faisait participer de tous ses sens à la fête que la nature célèbre à chaque printemps : « Quand il y arriva, le plateau s'éveillait au sourire embaumé d'avril. Des bergeries béantes les troupeaux tumultueux sortaient, bêlaient à la douce lumière aurorale, et, se pressant derrière les pâtres qui somnolaient encore en marchant, s'engloutissaient dans les sentes étroites, dévalaient vers les coins ombreux ou se perdaient dans le lointain. Les mille sonnailles des brebis et des chèvres emplissaient le ciel limpide, chantaient l'allégresse profonde du réveil et s'en allaient mourir à l'horizon à peine rosé du plateau ».

Les oiseaux eux-mêmes chantaient le renouveau de la nature. Vigné d'Octon semble avoir hérité de Ferdinand Fabre sa sympathie pour les musiciens ailés. « S'élançant, alerte et proprette, du creux des sillons, à son tour, l'alouette saluait de son cri joyeux le premier sourire de l'aube et au montagnard déjà courbé sur la glèbe disait la gloire des labours profonds. Et les clochers, les pauvres petits clochers du Caylar, de Sorbs, de Saint-Maurice, de la Vacquerie, de tous les villages perdus dans l'immensité rocailleuse mêlaient à ces harmonies divines la douce sonorité des Angelus ».

Le paysage est situé par ces noms avec exactitude. Il se place dans un coin du sauvage Larzac où se rencontrent les trois départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aveyron : pays désertique mais riche en vestiges anciens. Les dolmens et les menhirs, les oppida et les enceintes médiévales y attestent qu'il fut autrefois peuplé, alors qu'aujourd'hui Caussenards et Cévenols émigrent dans la plaine. Et c'est pourquoi Cantagrel habite une ruine féodale dont l'apparition parmi le lierre, la lambrusque et la pariétaire ajoute à la poésie de ce mélancolique tableau.

Le sentiment de la nature chez Vigné s'embellit de mille souvenirs littéraires. Ses personnages sont cultivés. Cantagrel se compare à Philoctète dans son isolement. Les essaims du Larzac lui rappellent les abeilles de Virgile. L'ombre du Mantouan dont les vers chantent dans sa mémoire semble se profiler, immense, sur la terre ensoleillée. Son oeuvre inspire à l'écrivain cévenol de belles pages bucoliques qui mêlent à la peinture du terroir les citations les plus évocatrices du poète latin.

LE PONT D'AMOUR

L'action du « Pont d'Amour » se situe encore dans le triangle Lodève-Bédarieux-Clermont l'Hérault où se déroulent tant de romans de Fabre et de Vigné. Elle se passe à Octon et dans les villages et les hameaux des environs, Basse, Campillergues, les Vallarèdes et Villeneuve. Les noms familiers de Brenas et de Saint-Martin réapparaissent ici avec celui du ruisseau de la Marette. Dans ce cadre champêtre une double idylle rapproche deux familles : Juliette et Tistou, frère et sœur orphelins, aiment respectivement Clément et Madelon, eux aussi frère et sœur. Mais Juliette et Clément ne peuvent s'épouser, car Juliette a promis à sa grand-mère mourante d'être une mère pour le jeune Tistou et de ne se marier que lorsqu'il n'aurait plus besoin d'elle.

Tistou et Madelon doivent se fiancer publiquement au Pont d'amour. Une coutume veut qu'à la fête annuelle les couples qui traversent pieds nus le pont étroit fassent le vœu devant saint Amans de s'épouser sous peine de malheur. Mais, à peine engagés sur l'étroit passage, qu'une main criminelle a couvert de tissons et d'épines, les jeunes gens poussent un cri de douleur et, pour éviter la chute dans le précipice, Tistou prend Madelon dans ses bras. Ils traversent le pont, mais le jeune homme, blessé, devra être amputé de la jambe. Pour se consacrer à lui, sa sœur Juliette renonce à épouser Clément, tandis que Madelon, navrée, sur les conseils de ses parents, oublie son serment, renonce à Tistou et épouse Françounet, le criminel du Pont d'Amour, devenant ainsi la riche fermière des Vallarèdes. Alors Tistou désespéré, qui a pris conscience du sacrifice de sa sœur, simule un accident et se jette dans un gouffre. Peu de temps après, sur les conseils du curé, Juliette reprend goût à la vie et s'unit à Clément. Madelon est punie de son parjure par toutes sortes de malheurs : Françounet, faible d'esprit, se pend de désespoir et elle n'est sauvée que par le bon cœur des nouveaux époux.

L'ouvrage est imprégné du même parfum de terroir que « les Amours de Nine ». La cueillette des châtaignes, la moisson, les vendanges sont tour à tour et minutieusement décrites. Une atmosphère de simplicité campagnarde règne d'un bout à l'autre de ce récit au ton savoureux, naturel, naïf. L'esprit cupide des villageois, l'ambition, la jalousie paysannes y sont présentés avec un singulier accent de vérité. Ici comme ailleurs la nature cévenole tient une grande place. Les gens, les bêtes et la terre vivent d'une vie commune et ne se comprennent pas les uns sans les autres. A preuve cette belle page de la mort de l'aïeule qui nous montre la vieille Garenque dans sa dernière sortie. Elle a voulu, une fois encore, assister à la récolte des châtaignes. Mais la fraîcheur de novembre la saisit au moment du retour et elle se meurt lentement sur Grisotte, l'ânesse qui la transporte chez elle « tristement, doucement, avec des ménagements infinis, comme si la pauvre vieille bête avait eu conscience du malheur. » On relèverait ainsi, au cours de l'ouvrage, de belles pages bien senties, d'une douce mélancolie où se reflète l'amour ardent de l'auteur pour cette terre octonaise dans laquelle il repose désormais.

TIENNET L'INNOCENT

Des romans, si nombreux, de Vigné d'Octon les uns obtinrent un succès dû, pour une part, à l'audace du sujet. Ainsi s'explique le retentissement de « l'Eternelle Blessée ». D'autres sont oubliés, qui mériteraient pourtant notre attention. « Tiennet l'Innocent » est de ceux-là. Bien que l'action s'y déroule en Afrique, le récit se pare d'une couleur cévenole justifiée par les origines du héros principal. L'idée était originale de nous présenter un pâtre de l'Escandorgue exilé de sa terre natale sous l'uniforme militaire et le soleil africain et aux prises avec des camarades qui taquinent en lui le lourd montagnard et s'apercevront trop tard de la générosité de son cœur.

La matière de ce roman familial s'imposait presque à Vigné d'Octon. Il était doublement qualifié pour traiter un pareil sujet. Médecin de la marine, il avait pu, dans nos lointaines colonies, vivre la vie affective des montagnards déracinés, étudier les réactions de ses humbles compatriotes au milieu de leur nouvel entourage. Attaché comme eux au pays natal, il avait l'expérience de ces terriens dont, comme médecin toujours, il avait visité, en Cévennes, les fermes les plus reculées, se plaisant au contact d'une vie rude, laborieuse et honnête. Ce Tiennet, dont il nous conte la douloureuse histoire, est un pâtre de sa vallée. Il gardait autrefois son troupeau autour de Brénas, sans doute dans cette gorge grandiose et sauvage où le romancier venait se reposer dans sa ferme de Basse au spectacle apaisant des pâturages et des châtaigniers, ou chasser dans les combes et les ruffes rouges désertiques qu'il aimait à comparer aux gorges d'El Kantara.

Mais avec l'éloignement de quelle poésie s'augmentait encore pour l'écrivain voyageur le souvenir du pays natal ! Le rude parler cévenol entendu à Saint-Louis du Sénégal, quelle inspiration pour un romancier rustique et exotique : « Oh ! ce patois du terroir entendu dans un pays lointain, quelle puissance d'évocation ne possède-t-il pas sur l'âme et les sens de l'exilé ! » La même sympathie qui attachait Loti au spahi cévenol ou aux Bretons ballottés par les flots intéresse Vigné, son ami et son émule, à Tiennet, le jeune montagnard de chez lui exilé dans les déserts africains.

Dépaysé, son héros le sera d'autant plus qu'il représente le type classique du « simplet » souvent dépeint dans les romans du terroir méridional. Les solitudes montagnardes lui ont donné, avec l'endurance physique, une timidité qui le replie sur lui-même et intensifie sa vie intérieure. Le bouillonnement méridional s'intériorise chez le Cévenol. Il n'est plus qu'exubérance affective. Plus que dans des paroles, toujours maladroites dans la bouche des campagnards, il s'exprime dans des romances et des cantilènes rustiques. Tiennet s'isole pour chanter ses montagnes dans le dialecte de ses pères :

Ai gran sent Aman
Qu'es dins sa gleizetta
Propetta
Mountaren déman...

Notre héros se résigne — la résignation est une vertu cévenole — à subir les taquineries de ses camarades. « C'est pour de rire », affirme-t-il au major, son protecteur. Mais sa noblesse de cœur l'empêche de supporter qu'on se moque, comme de lui, des êtres qui lui sont chers. Illettré, mais fier, Tiennet aime mieux ignorer le contenu des lettres de sa fiancée que les entendre lire par des camarades railleurs. Souffre-douleur de la compagnie, il recherche, en vrai pâtre du Causse, l'amitié des animaux. Il donne à un singe le nom de son chien Siblet, il l'élève « avec la patience inlassable des bergers pour ces besognes ». Et quand un camarade maltraite l'animal, sa violence montagnarde, longtemps contenue, reprend le dessus : il lui assène en plein visage un formidable coup de poing. A la mort du singe Siblet, comme les vieux pâtres-sorciers d'autrefois, il pressent celle de son chien cévenol : « A cette heure, là-bas, dans nos montagnes, l'autre Siblet, le vrai, celui qui jusqu'à mon départ ne quitta pas mon ombre, est également trépassé... Ils avaient la même âme ; et moi aussi je ne tarderai pas à mourir ». Ses pressentiments seront fondés. Tiennet trouvera une mort glorieuse en renouvelant, dans le désert, le geste héroïque de son noble compatriote, le chevalier d'Assas.

Belle et simple figure, celle de « Tiennet l'Innocent » nous rappelle les personnages de Loti et la qualité de l'émotion ressentie à la lecture de ce court roman mériterait une meilleure appréciation du public.

LE PELERIN DU SOLEIL

L'enthousiasme lyrique de Vigné d'Octon se donne libre cours dans « Le Pèlerin du Soleil ». L'idéal, difficile à atteindre, il le sait, qu'il se propose ici, c'est « de transformer le vocable inerte en couleurs, en parfums, en lumière, de faire, en des mots triomphants, gémir le vent, pleurer les sources et s'entr'ouvrir le cœur des roses ». Ses maîtres sont la Nature et Virgile que lui fit aimer dans son enfance un doux vieillard, poétique vagabond, dont il est resté le disciple, malgré les années écoulées. Cantagrel — c'est son nom — n'est pas un inconnu pour les lecteurs de « Joseph Forestier ». C'est lui qui nous apparaît dans les traits du « Roumiou di Souleilh », le Pèlerin du Soleil, comme l'appellent les gens du pays dans leur patois languedocien. C'est lui qui, dans les amarines du Salagou, apprend à l'enfant les éléments du latin et lui chanta d'une voix harmonieuse les premiers vers des Géorgiques. « Oh ! les Géorgiques divines, aussi resplendissantes de soleil, aussi baignées d'âpres parfums, aussi retentissantes de chants d'oiseaux, de murmures d'insectes que les garrigues de mes ruffes dont les ondulations mouraient au loin dans une buée lumineuse ! »

Avec le vieillard à qui l'avaient confié ses parents le romancier passa sur le Causse une partie de son enfance. La montée au Larzac lui inspire des pages poétiques. Après un court arrêt à Lodève, dans l'auberge de la Croix Blanche, « nous commençâmes, nous dit-il, à gravir la côte ardue de l'Escalalette qui mène au grand plateau du Larzac, en zigzaguant, comme un serpent, aux flancs abrupts de la montagne. Mes yeux, jusqu'alors habitués au calme paysage de ma belle vallée octonaise, à ses garrigues em-

baumées de serpolet et de lavande et aux collinettes qui leur font une ceinture de leurs pentes douces, éprouvaient un indicible étonnement devant l'austère et grandiose beauté de ces entassements granitiques».

Arrivés sur le Causse, nos voyageurs traversent Soubès, « un joli petit village blotti sous les ruines d'un vieux château », puis Saint-Etienne-de-Gourgas « auquel de beaux cerisiers font une couronne odorante ». Dans la fraîcheur pénétrante des cimes on dépasse Saint-Pierre-de-la-Fage et on arrive enfin au colombier de Cantagrel, à proximité de la Vacquerie. La peinture du paysage est d'une remarquable exactitude. Partout l'accueil est cordial, suivant la coutume caussenarde. La saucisse et le jambon, le muscat et l'alicante décorent une table agreste, souvenir sans doute des agapes électorales qui réunissaient dans les fermes de la montagne Vigné d'Octon et ses amis.

L'écrivain n'avait qu'à se rappeler ses chasses du Larzac pour reconstituer l'atmosphère du plateau. Ce sont des personnages vrais, nous a dit Mme Vigné, qu'il a ici poétisés. Le naturaliste qu'il était devait se plaire à cette existence campagnarde où l'homme est intimement attaché à la terre nourricière et vit familièrement avec les animaux. L'admirateur de Virgile se retrouve dans l'ami des abeilles, le compatriote de Ferdinand Fabre dans celui des oiseaux. Comme les paysans, il connaît les dictons de la campagne, qui sont ici ceux de la Cévenne méridionale :

Nuage blanc, noires corneilles
C'est vent puis neige sans pareille.

Ceux qui connaissent les « Adieux à ma Vigne » de l'écrivain héraultais savent combien il était attaché à son terroir. Il a su en discerner le caractère original : la particularité du Causse est d'opposer les frimas du Nord au soleil méridional et cette alternance crée le climat du « Pèlerin ». Cero-man est un poème, plus exactement un hymne à la Nature, représentée ici par la terre caussenarde avec ses menus clochers, ses bergeries et ses « lagunettes » éparpillés sur un vaste horizon. Nulle part sans doute Vigné d'Octon n'a mis plus de lui-même, n'a mieux traduit les aspirations de son âme ardente de Méridional.

GEORGES BEAUME, CONTINUATEUR DE FERDINAND FABRE

Comme Vigné d'Octon Georges Beaume est un continuateur de Ferdinand Fabre. De sa plume fidèle ce probe romancier régionaliste a fixé les aspects les plus caractéristiques des paysages et des mœurs de nos montagnes. Comme Fabre il nous dépeint les Cévennes de l'Hérault.

Il a écrit une soixantaine de romans, dont quelques-uns s'inspirent étroitement du terroir languedocien, comme leur titre seul suffit à le montrer : *Aux Jardins*, *Au pays des Cigales*, *les Vendanges*, *Une Race*, *Terre Natale*, *Notre Languedoc*. Parmi ces œuvres rustiques « *Aux Jardins* » fut couronné par l'Académie française, mais « *Vendanges* » assurera à son auteur une définitive notoriété. Cette histoire des amours campagnardes d'une jolie vendangeuse et du fils d'un riche propriétaire

valut au romancier l'amitié d'Alphonse Daudet. Si l'action se déroule dans la plaine, aux portes de Pézénas, les personnages, eux, sont du « pays des rocs et des châtaignes » et font partie d'une « colle » descendue des Cévennes. Georges Beaume d'une plume volontairement dépouillée décrit l'état de ces êtres simples au contact d'une terre généreuse qui n'efface jamais en eux le souvenir du pauvre village natal. « C'était un vrai peuple venu de loin, de régions presque barbares, apportant aux plaines opulentes voisines de la mer son âme simple, ses mœurs de misère et d'humilité, qui n'excluent pas une certaine malice d'animal patient et de calculs avides ; un peuple toutefois inconscient de sa force ». La sincérité du récit, la sympathie manifestée par l'auteur à ses personnages donnent à ce roman de la terre languedocienne une allure spontanée et naturelle. Georges Beaume avait ainsi, dès lors, trouvé sa voie.

C'est toujours en Languedoc, « sur les premiers versants des Cévennes », que nous devons situer l'action du « Pêché », l'un de ses romans les plus populaires. Encore faut-il, pour l'affirmer, exciper d'une indication unique de l'auteur. A son habitude, sans doute, il accorde beaucoup à la nature, mais à une nature qui n'est pas ici spécifiquement cévenole. Les notations locales ne sont pas assez précises pour permettre l'identification. Aussi bien Beaume s'est-il plutôt attaché à créer une atmosphère d'obsession, un climat d'inceste qui nous éloigne de la manière de ses autres récits. La curiosité du lecteur est tenue en éveil par le mystérieux comportement de personnages à la psychologie un peu trouble. Tout au plus pourrait-on reconnaître dans les portraits de Salvi, le terrien rude et intéressé, et d'Olympe, la « sorcière » du village, des types fréquemment dépeints dans les romans campagnards.

Pas davantage « L'Attache », qui compte aussi parmi les meilleurs romans de Georges Beaume, n'est, à proprement parler, une œuvre régionaliste. Le peintre Noël Valadier, qui en est le principal personnage, est bien sans doute « fils des Cévennes dont le soleil nourrit la beauté sauvage. » Nous le verrons, à la fin du livre, se réfugier au pays natal, « dans la bourgade de Riols, qui se répand au creux d'un vallon des Cévennes. » Mais l'action se passe dans la Capitale et ces notations éparses seraient insuffisantes pour justifier l'intérêt de l'ouvrage du point de vue régional, si la thèse soutenue ici par Georges Beaume n'était d'une importance capitale pour nous faire comprendre l'influence du terroir sur son œuvre littéraire. Car, s'il s'agit de l'histoire d'un peintre — le propre fils de l'auteur en est un de talent, — ne peut-on supposer qu'il y a ici une simple transposition et que le romancier pense à lui-même quand il fait dire à l'un de ses personnages : « Hors de la sincérité, il n'y a point de salut. C'est ton pays que tu as dans le cœur, dans les moelles. C'est pour le remercier de t'avoir donné son génie, que tu dois répandre dans le monde les beautés de son terroir et de sa race. Il ne sera point ingrat, lui, si tu l'aimes : il inspirera toujours ton âme de la sienne. »

Dans « Mademoiselle Josette » Beaume s'attache à nous brosser de la Cévenne un tableau complet et nous promène, à cette intention, près de Lodève, dans la gorge et le cirque de Gourgas. Le Larzac dresse, en guise de toile de fond, sa muraille circulaire couronnée de granit. Un chemin en cor-

niche domine le cirque, plein du bruit de la Clamouse, qui chante sans fin, tel un joyeux chemineau. Mais, tandis qu'elle s'ébat, rieuse, dans un pli du vallon, avec des frémissements d'écailles grises et un bruit de castagnettes, le Larzac, véritable Sahara de pierre, étend au-dessus d'elle son immensité stérile et sans écho.

Face au Causse désertique la Cévenne montre ses montagnettes arrondies, ses châtaigneraies, ses prairies et ses pommiers. Dans cette gracieuse, mais pauvre nature, vivent des montagnards âpres au gain, amoureux d'une terre qui leur procure péniblement aisance et considération. Les héros de Georges Beaume, Cévenols au visage carré, bruns sous leur chapeau de feutre, aiment la traditionnelle soupe au lard, le jambon, et le fromage. Nous les voyons pêcher avec leurs carafes ou partir à la recherche des truffes. Dans la montagne garçons et filles, « farauds et faraudes » comme on dit dans le pays, cueillent en groupe les groseilles et la lavande ou chantent en chœur leurs languissantes plaintes. Toutes les traditions cévenoles se retrouvent dans ce roman parfumé de terroir. Les tirelirous de la flûte donnent le signal de la danse pour la fête des châtaignes, tandis qu'à la veille de Pâques les enfants font entendre sur les chemins la tarabastelle aux grincantes musiques.

Sous les attitudes parfois brutales de ses personnages, Beaume démêle les passions qui les font agir. Dans les Cévennes de l'Hérault, comme dans le Rouergue voisin, c'est la possession de la terre ou l'esprit d'économie qui déchaîne les drames. Voyez « Mademoiselle Josette » ou, mieux encore, « La Cigale et la Fourmi ». La Fourmi, c'est le Cévenol laborieux qui défend son bien amassé avec peine contre un gendre, beau parleur, cigale bavarde et insouciant, venue de la ville. Mais la fourmi généreuse n'en sauvera pas moins la cigale prête à succomber.

« Terre natale », un autre roman de Georges Beaume, nous éloigne des Cévennes héraultaises pour nous conduire entre Aubrac et Margeride, tout près de Saint-Chély-d'Apcher, sur « le plateau le plus pauvre de France ». « Osseuse et grisâtre », la Lozère étend ici ses bois et ses pâturages devant un horizon de montagnes noires et violettes. Échelonné en amphithéâtre sur son petit coteau, le gros bourg de Saint-Chély attire vers son marché la population de cette rude contrée : « les hommes avec leurs cannes à cordes, les femmes en leur bonnet noir qu'affaisse un chapeau garni de fleurs ou de tiges de blé ; et les fillettes aux jupes rattachées sur la taille ; les garçons déjà en blouse, quelques-uns chaussés de souliers aussi durs que des sabots. » Il ne faut pas se laisser tromper par l'allure lourde de ces paysans car « la Lozère cache, sous ses apparences d'insensibilité, sa part de tragédie et de romanesque. » Les fermes isolées ont parfois leur mystère et l'on ne sait pas toujours ce qui se passe sous la bonnette ou le chapeau rond. L'amour de l'argent et de la terre est ici encore le mobile de bien des actes, mais le culte du nom et de la race confère à ces montagnards une certaine noblesse. Et, de fait, le roman est d'accord en cela avec la géographie humaine qui constate le maintien relatif de la population dans ce froid canton et prouve ainsi l'attachement des habitants du pays pour leur « terre natale ».

Avec « Le Loup garou » nous revenons dans la Cévenne, au Pas de l'Es-

calette, aux portes du Larzac, tandis que « La Fée Migrane » nous laisse apercevoir au loin « le rideau vapoureux » de nos montagnes.

Chez Georges Beaume le romancier laisse parfois la place à l'historien ou au peintre, quand il s'agit de glorifier la petite patrie. Dans « Notre Languedoc » l'auteur consacre de longues pages aux basses Cévennes et surtout au Causse. Souvent, nous dit-il, il a vagabondé dans les solitudes caillouteuses, couvertes de maigres pâturages. Aussi nous décrit-il avec beaucoup de précision et de réalisme l'habitation, les cultures, les curiosités naturelles du pays.

De vastes étendues désertiques, une éblouissante lumière caractérisent le paysage et les yeux cherchent en vain, durant des heures, une lumière révélant un foyer. Le caussenard éprouve, nous dit Georges Beaume, un sentiment presque religieux pour son Larzac, « monstre familier et redoutable, qui provoque la tempête, mais également préserve de la sécheresse les cultures. Il construit sa maison avec des pierres brutes et sommairement équarries. Les chambranles des portes et des fenêtres contiennent peu de bois ; à peine si les volets et l'encadrement des vitres sont menuisés. Masures basses à demi enfoncées dans le sol, afin de mieux résister à la colère des rafales : on ne les aperçoit que lorsque l'on a, pour ainsi dire, le nez dessus. »

On voit le caractère d'exactitude des tableaux de Georges Beaume. Après l'habitat, voici les cultures. « En effet, le Causse recueille les pluies dans des mares ou des citernes, autour desquelles prospèrent des haies, des jardins potagers, des champs de pommes de terre. » Puis ce sont les merveilles de la montagne, connues des touristes venus pour les voir de tous les points de l'horizon. « Après un orage, le vent qui passe et repasse sans interruption sèche rapidement le plateau. Mais, par d'innombrables et invisibles fissures l'eau pénètre dans le sol, s'y rassemble au fond d'énormes cuvettes, de sorte que l'on peut dire que le Causse est une carapace de chaux recouvrant des réservoirs inépuisables. Quelques-uns sont aujourd'hui explorés sans péril, à la lueur des torches. » Nous pensons aux nombreuses grottes, aux gouffres, aux avens, dont Bramabiau, Dargilan et l'Aven Armand sont les plus connus dans notre région. « Les eaux de ces réservoirs, nous dit l'auteur, cherchent naturellement une issue dans le mur du plateau. Elles s'échappent de tous côtés, par les plis des vallées, pour former bientôt des rivières qui, sur une terre molle, vaseuse parfois, vont sans bruit, parmi les herbages gras. »

Mais Georges Beaume ne se borne pas à des descriptions objectives et précises. Il a su voir la poésie mystérieuse de la vie des plateaux, pays du silence et de la solitude. « Les habitants même et sans affectation paraissent aussi muets que les pierres. A peine s'ils regardent l'étranger. »

L'auteur nous présente un tableau évocateur de la vie des fermes : « Un soir j'entre dans une masure assez spacieuse, accroupie dans un creux de rocailles, comme un nid d'alouettes dans un blé. A droite il y a des moutons couchés, à gauche des lits suspendus et, au-dessous de ces lits, à même le sol, un grabat. Dans un coin, sur des étagères, des poteries grossières fleurant le lait aigri. Sur la pierre du foyer brûle un feu de branches de pin, dont la fumée s'évade malaisément par le trou de la cheminée,

que je toucherais de la main, si je me hissais sur la pointe des pieds. Au près du feu la femme est assise, jeune encore, très brune, le visage strié d'un réseau de rides, joli tout de même avec ses dents blanches, son nez très droit, ses yeux clairs sous le front qu'abrite à demi un foulard rouge. Elle surveille une soupe de châtaignes pendant que ses deux petits, tout barbouillés de poussière, mangent une tranche de pain jaunâtre beurré de graisse de porc. »

Georges Beaume excelle surtout à rendre le mysticisme des paysans qui restent rêveurs des journées entières. « Les Causse-nards, nous dit-il, n'attendent rien des joies et des vanités du monde d'en bas. » Le berger solitaire « ne fait qu'un pas ou deux toutes les cinq minutes. Il s'appuie sur un bâton plus grand que sa personne pour contempler au loin l'horizon et, quand s'approche la nuit, la région mystérieuse des astres. Tous les visionnaires sortent de la montagne, des solitudes de la forêt et de la pierre. »

Par le sérieux de leur caractère et le mysticisme de leur âme, Causse-nards et Cévenols sont aussi apparentés que par le voisinage de leurs terres. Les deux races, d'ailleurs, sont si étroitement mêlées dans les régions du Vigan et de Lodève, qu'elles n'en forment qu'une. Sachons gré à Georges Beaume de nous l'avoir si bien montré.

ANTONIN LAVERGNE, ROMANCIER DU TERROIR

Aux limites des Cévennes et de la plaine, le terroir d'Aniane, partagé entre le mûrier et l'olivier, offre au touriste son âpreté pierreuse et bien méridionale. Ses montagnettes constituent le fief littéraire d'Antonin Lavergne. Comment s'étonner que ce professeur nous ait conté dans « Jean Coste » l'histoire pathétique et souvent vraie, il y a un demi siècle, d'un jeune instituteur campagnard aux prises avec les difficultés de l'existence ? L'action se déroule à Maleval. Sous ce nom l'auteur désigne un village bâti dans un vallon solitaire et silencieux, que seul réveille chaque jour le passage de la diligence. Dans ce village qui somnole « entre ses montagnes » le héros se débat entre une mère avare et une femme dépaysée, qui regrette la ville. Antonin Lavergne est trop préoccupé du sort de son émouvant personnage pour s'attarder à nous décrire le pays. À peine peut-on identifier la région au moyen de plusieurs détails géographiques et de quelques expressions dialectales.

À cet égard « Tantoune » est plus caractéristique. Dans ce roman campagnard Lavergne nous conduit toujours dans la même contrée, près de l'antique bourg d'Aniane. Nous sommes ici au pays des mas et des pâtres où chacun est appelé, comme dans Ferdinand Fabre, d'un diminutif familial, Younet, Seillou, Tantoane. On sent d'ailleurs chez l'écrivain une sympathie particulière pour les humbles et pour les cœurs simples. Il a voulu, en particulier, étudier et comprendre l'enfance. Il a vu, dans les mœurs paysannes, l'éternel recommencement des mêmes gestes et il s'intéresse à la fois aux coutumes et aux costumes du terroir. Pour le petit Younet « Tantoune » a sorti de la vaste armoire à linge du « cabinet », où il était enfermé depuis plus

de vingt ans, l'antique bourrelet aux rubans fanés, à la paille jaune et luisante comme de l'or, aux bords arrondis et proéminents. Elle-même l'avait jadis porté, comme l'avaient porté avant elle son frère et tant d'autres petits Seille, devenus ensuite hommes, vieillards, et morts depuis longtemps, ancêtres disparus à jamais dans le gouffre d'éternité où tombent les générations, tandis que demeurait et servait encore l'humble et frêle coiffure de paille qui avait protégé leurs blondes têtes d'enfant ». Les dates importantes de la vie de l'enfant, ses maladies, ses premiers pas inspirent ainsi à Antonin Lavergne des pages d'une émouvante simplicité. Les misères de la vie campagnarde sont également bien décrites dans ce roman des mœurs de la garrigue cévenole.

Si l'on ajoute que Lavergne a adapté au théâtre un épisode local des chansons de geste dans « Le Miracle de Guilhem », on voit que l'œuvre de l'écrivain héraultais, né et mort dans son terroir, constitue entre celle de Ferdinand Fabre et les romans cévenols d'aujourd'hui, un des apports les plus intéressants de la littérature régionaliste de chez nous.

DESTREMX DE SAINT CHRISTOL ET LES CEVENNES

Cependant, revenons vers l'est. Ici c'est une véritable floraison de romanciers du terroir dont certains méritent une étude attentive. Des Cévennes ils nous présentent, avec l'histoire et les paysages, le peuple rude et laborieux, au langage sobre et caustique, aux mœurs saines et patriarcales.

Nos modestes montagnes ont eu, chose étonnante, leurs romans historiques. En 1888, un érudit local, Destremx de Saint-Christol, plaçait une action dramatique dans un cadre qui nous est familier. Mais avant d'étudier son roman « Le Château de la Reine Blanche », il est bon de passer en revue quelques-unes de ses Légendes et Chroniques du Languedoc qui ont pour théâtre les Cévennes ou les Garrigues.

L'histoire du « Château de Thoiras » se passe sous Louis XIII. Pison, officier du duc de Montmorency, est assiégé dans le château par un gentilhomme protestant, Mialet, qui veut venger une fiancée enlevée par le Duc. La famine finit par emporter toute la garnison. Le chapelain resté seul est fait prisonnier. On le brûle vif près d'un rocher appelé depuis Rocher du Capucin.

On peut reprocher à l'auteur de nous donner un portrait trop rapide de ses personnages et de mener trop brusquement l'action. En revanche il y a dans le récit beaucoup de couleur mélodramatique. Mais n'oublions pas que nous sommes encore ici dans la légende.

L'action de « La Rose de Luzarches » a pour théâtre le château de Ribaut. Le héros principal en est Jean Cavalier, le chef camisard. L'auteur a romancé certains épisodes de sa vie.

« La Marquise de Montmoirac » raconte l'histoire d'une Manon Lescaut cévenole, mais le Marquis de Montmoirac a cependant un caractère et une conduite très différents de ceux de des Grieux, le héros de l'Abbé Prévost.

« Le dernier marquis de Sennencourt » est un conte champêtre qu'on a pu rapprocher de « Tentation » d'André Theuriet.

« Le Châtelain de Sijeac » raconte les amours romanesques d'Eugène Bermond avec une grande artiste parisienne.

« La Fontaine d'Amour » est le récit des aventures très romantiques de deux étudiants.

« Le Doigt de Dieu » est encore une histoire d'amour mais qui se rapproche davantage de la vie réelle.

Mais c'est dans « Blanche de Lédénon » que l'auteur atteint au pathétique le plus intense.

Arrivons enfin à des œuvres plus importantes.

« Le Château de la Reyne Blanche » qui a donné son nom au roman, s'élève « non loin de la petite ville de Sauve, dans le diocèse de Nîmes, en aval et sur la rive opposée de la rivière du Vidourle, qui baigne de ses limpides eaux ce qui reste encore de ses remparts démantelés ». Nous sommes ici, on le voit, dans la garrigue et au pied des premiers contreforts des Cévennes. Autour du château des sentinelles avancées forment un demi-cercle du côté de la plaine : ce sont la cité de Sauve, l'abbaye de Tornac de l'ordre de Cluny, les châteaux de Durfort, de la Rouvière, de Vibrac, de Florian, de Puechredon ; au nord, la rivière du Gardon, au sud le Vidourle, derrière lui les montagnes.

Aux détails géographiques très précis, comme on voit, l'auteur ajoute volontiers une documentation historique abondante. Ainsi, sur les origines lointaines de la ville d'Anduze : « Cité romaine, nous dit-il, elle avait su attirer et charmer Ferréol, préfet des Gaules sous l'empereur Valentinien, qui habitait un château voisin, à Pouilhan, dont on retrouve encore des vestiges. Il était situé sur la rive gauche du Gardon, vis-à-vis de celui de Veyrac, sur l'autre rive, où vivait alors le sénateur romain Apollinaire, parent de l'Evêque de Clermont et de Sidoine Apollinaire ». Remarquons, en passant, que Destremx déplace vers Anduze les fameuses villas que des recherches récentes, nous l'avons vu au début de cette étude, localisent plutôt sur le territoire de l'actuelle ville d'Alès. Quant à l'évêque de Clermont, c'était Sidoine Apollinaire lui-même.

Mais, pour revenir à « Anduze », le nom de cette cité avait été formé de deux mots celtiques : an et dus, en deux, comme l'indiquait la coupure étroite et verticale qui séparait en deux parties la grande montagne qui l'enserrait au nord, pour laisser passer la rivière. Plus loin nous avons la poétique description d'une cour d'amour à laquelle assistent un grand nombre de troubadours venus des contrées les plus lointaines. Nous retrouvons ici les noms déjà familiers de Clara d'Anduze, Gancelin Faidit, de l'Alésienne Guillemette Monja, d'Hugues de Saint-Cirq et d'un autre troubadour, Guy Guerrejat, qui était parent de Bernard Pelet d'Alès.

Le roman raconte, nous l'avons dit plus haut, le séjour de la Reine Blanche de Castille dans notre région. Il évoque continuellement la vie féodale dans un style qu'on voudrait plus nuancé. Mais si Destremx de Saint-Christol nous offre dans ses ouvrages des détails d'histoire locale consciencieusement réunis, le roman est d'un intérêt psychologique assez faible et nous n'y trouvons pas ce qu'on pourrait appeler la couleur cévenole.

Dans un dernier livre, « Le Comte Pandolphi », l'auteur nous transporte, quatre siècles plus tard, au château de Planzollès, dans le Vivarais. Les luttes religieuses apparaissent ici. Les personnages ont plus de vérité humaine et le récit est agrémenté de nombreuses légendes qui lui donnent un charme de plus. Surtout, les Ardéchois y trouveront un intérêt particulier, en y lisant quelques descriptions du terroir de leurs pères, si pittoresque avec son Pont d'Arc et son fameux bois de Païolive. Voici le Privas du XVII^m siècle et l'histoire de Joyeuse, fondée par Charlemagne, heureux d'avoir retrouvé en cet endroit sa fameuse épée qu'il avait perdue. On sent que Destremx de Saint-Christol, qui est né à Alès, est attaché à la terre cévenole par toutes les fibres de son âme.

Cette terre, il l'a chantée aussi en vers cévenols et français. Citons un recueil intitulé « Les Rêves de ma Vie », une petite comédie, « Le Frère et la Soeur », inspirée de Goethe, enfin et surtout « La Camisarde », un drame en quatre actes et en vers traduit de « La Camisardo » de Paul Gausson, le félibre cévenol, né lui aussi en Alès où il mourut bibliothécaire de la ville, après avoir publié « Li Miragi », recueil de vers cévenols.

PAUL BOURGET ET LES CEVENNES.

« Nous sortons de deux souches qui ont poussé côte à côte sur le même rocher cévenol ». C'est en ces termes que Melchior de Vogué accueillait Paul Bourget à l'Académie française. Car si les hasards de la carrière paternelle le firent naître à Amiens et grandir à Clermont, l'auteur du Disciple pouvait cependant revendiquer des origines ardéchoises pour sa famille, « sortie », comme on dit ici, de Peaugres, en Vivarais, et installée plus tard à Savas, où naquit le père du romancier. Paul Bourget, qui séjourna lui-même un temps à Annonay, n'oublia jamais, par la suite, l'humble terroir de ses ancêtres.

« Chez le descendant, écrivait-il, d'une famille qui s'est enracinée séculièrement sur un coin de terre, tous les aspects de cette terre doivent éveiller l'atavisme..., la force, la plus profonde peut-être qui gouverne l'âme humaine. Pour lui se trouver dans ce pays, c'est s'y retrouver... Cette sensation, je l'ai subie, pour ma part, chaque fois que les hasards du voyage m'ont ramené dans cette Ardèche, où de longues générations de mes obscurs aïeux ont vécu, ont travaillé, ont souffert. »

Qui donc pouvait, mieux que le puissant psychologue, définir le génie de cette « Marche du Sud » que sont les Cévennes ? « Le Cévenol est ardent et fougueux comme un méridional, patient et réfléchi comme un homme du Nord ». De ce type Bourget s'est plu à nous présenter des spécimens dans « L'Envers du Décor ». Avec sa tête un peu forte de montagnard et son aspect athlétique, le personnage de Moreau-Janville a gardé quelque chose des bûcherons de l'Ardèche. » « Chez lui, la robuste constitution du visage, la carrure des membres disaient que le montagnard du Béage était tout voisin, avec sa force de résistance, ses entêtements, et aussi cet animalisme qui donne tant de gravité aux caractères du Plateau Central. »

Sa fille Hélène, riche et comblée, révélait parfois, dans ses mouvements impulsifs, un dur arrière-fonds héréditaire, « tout comme si elle fût demeurée

une sauvage vachère du Béage ou une batelière du lac d'Issarlès. Elle en retrouvait alors « l'âpre accent, le mot direct, le geste hardi. »

Car, nous dit Bourget, « les Moreau-Janville sont des Cévenols. Ils viennent du Plateau Central, de cette rude partie qui s'étend autour du Mézenc et du Gerbier des Joncs. « Et c'est pourquoi, sans doute, d'érudits régionalistes ont voulu retrouver dans ses personnages quelques traits des parents de l'écrivain. Son grand-père, suppose Gabriel Faure, lui aurait suggéré le portrait de Claude Moreau-Janville, de la même manière que, dans l'« Étape » selon Louis Aurenche, l'ascension de sa propre famille lui aurait inspiré celle des Monneron.

Quoi qu'il en soit, l'influence des Cévennes ne semble pas négligeable dans l'œuvre de Bourget. Elle est plus apparente encore dans la manière que dans la matière. Car elles sont bien cévenoles toutes les qualités caractéristiques du grand romancier : sa ténacité, son obstination laborieuse, son goût de l'introspection, sa riche vie intérieure, ses tendances mystiques et moralisatrices et cette probité intellectuelle enfin qui lui faisait mettre sa plume à l'exclusif service de la pensée.

PIERRE DEVOLUY ET LA GARDONNENQUE

Tous les coins des Cévennes ont leur histoire ou leur légende. La région de Saint-Jean-du-Gard, très connue des Alésiens, avec ses gorges profondes et ses ravines bouleversées où courent d'impétueux Gardons, est le fief littéraire de Pierre Devoluy. Mieux que personne il a senti la poésie de ces montagnes raboteuses, couvertes de châtaigniers, de chênes verts et de mûriers. Surtout il a voulu en évoquer la tragique histoire.

Dans un style poétique il nous fait revivre la malheureuse guerre des Camisards qui ensanglanta si longtemps les Cévennes. Pour cela il nous transporte tantôt aux abords d'Alès, tantôt dans la haute montagne. Nous le suivons dans des sites connus, après Saint-Jean de Gardonnenque, sur la route de Saumane. Avec Raymond de Gabriac, le héros du « Violier d'Amour », nous reconnaissons tous les détails du paysage, les profils des croupes, les figures des rocs et nous nous enfonçons dans les gorges de l'Estréchure (nous dirions l'Étroitesse en français) « aux roches dressées en monts-joies de géants », puis nous passons Saumane et nous prenons enfin la vallon des Plantiers « où les vieux châtaigniers se couronnent de thyrses renaissants. » Et, comme Gabriac, nous y retrouvons tout en ordre, « les bois et les prés, les castanets et les luzernes, les vignes et les esparcets ».

Il y a, chez Devoluy, une poésie qui n'exclut pas la précision. Il a voulu rendre la physionomie originale des Cévennes, « terre étrange, nous dit-il dans « Sous la Croix », plus tourmentée que les Alpes et où rien ne rappelle les Alpes. Ici plus de grande altitude, plus de neige éternelle, ni de larges vallées, ni de falaises calcaires, plus de mélèzes, de buis, de lavandes, mais une immense, une interminable châtaigneraie, avec des fauguières ou vastes tapis de fougères, des clairières de brousse en fleur ; tout un chaos touffu de montagnettes arrondies, vêtues jusqu'à leur dôme de vert, de roux, d'ardoise ; des granits, des schistes, où le mica, luisant au soleil, fait comme

un ruisseau d'eau miraculeuse, au long des pentes, le matin ; de jolis Gardons, sinueux parmi les frênes et les amarines, qui préfèrent à la clameur un peu tragique du torrent alpin un gentil cliquetis d'eau sur les granits roses, une chanson de fiançailles légère et fluide ; quittes à devenir féroces après les pluies, tellement qu'en Provence on dit gardonnade pour inondation qui emporte les digues, passion qui dévaste les cœurs ».

L'originalité de Devoluy écrivain cévenol est que ses héros rient volontiers. Ils ont encore cette joie profonde des yeux et du cœur si caractéristiques, nous dit-il, de la tradition littéraire du XVI^e siècle français dont ils ne sont pas chronologiquement très éloignés. Et l'écrivain proteste même contre ce type de Cévenol rigide et sévère, établi une fois pour toutes qui, selon lui, plait à l'imagination des écrivains peu exigeants.

LES ROMANCIERS D'AUJOURD'HUI

JULES ROMAINS ET LES CÉVENNES

JOURNÉES DANS LA MONTAGNE

En compagnie des « Hommes de bonne volonté » de Jules Romains nous pouvons parcourir la partie septentrionale de notre région. Nous n'avons, pour ce faire, qu'à suivre Jerphanion dans sa tournée électorale, qui nous vaudra quelques « Journées dans la Montagne » de chez nous. Avec lui, dans l'auto de Félicien Grousson, le « voyageur en liqueurs » de Saint-Julien, nous goûterons « les parcours sur la route, dans les vallées montantes, avec ces jours d'hiver encore très doux, sans neige, sauf sur quelques lointains sommets ; avec les pins, les échancrures de ciel, tandis qu'emmitoufflé dans la voiture, l'on écoute une histoire du pays, bien accordée aux lignes et aux couleurs du sol. »

Ces histoires, le « vieux pays aux replis profonds » en est plein. Elles aident à passer le temps dans ces interminables tournées à travers une terre qui compte parmi les plus accidentées. « Avez-vous remarqué que, si vous partez du Puy pour aller par la route dans un autre département, vous êtes forcé, absolument forcé, à un moment ou l'autre, de grimper au-dessus de mille mètres ? »

Et pourtant ils ne manquent pas ici, les beaux paysages sur lesquels les yeux aiment à se reposer. « Vues favorables à l'âme », nous dit Jules Romains Et il s'attarde, avec ses héros, dans la contemplation de ces montagnes « aériennes et sages », de ces étroites et antiques vallées, de ces bourgs pittoresques, Lautriac, Laussonne, dont les noms « sentent la Gaule, Rome et le silex ».

Il aime à s'arrêter dans les villages des dentellières. Il évoque le souvenir d'une « bonne petite maison de paysans, avec une vue magnifique sur le bassin de Saint-Julien et les Cévennes là-bas, au sud ». Volontiers il pénètre dans les cuisines de montagne, l'endroit de la maison où l'on est le mieux, avec leur baratte à faire le beurre, leurs grands chaudrons et leurs assortiments d'écuelles. C'est là qu'on fabrique ces pantagruéliques repas du pays

que l'hôtelière prépare aux voyageurs en leur disant qu'elle n'a pas grand chose. Elle leur sert « d'abord une bonne omelette... après, un peu de saucisson naturellement. Ensuite, quelques truites du lac, qu'elle a de ce matin, toutes fraîches. Un plat de pommes de terre... Un civet de lièvre... un chasseur lui a justement apporté un lièvre hier soir... il sera peut-être encore un peu ferme... Ensuite un plat de champignons... Un petit gigot... le gigot d'agneau est extra dans ce pays-ci avec les pâturages... Elle aura aussi du bon fromage bleu et des biscuits secs à tremper dans du vin des Côtes du Rhône... »

Avec son héros Jerphanion l'auteur se prend sans doute à envier parfois la vie en pleine nature de Félicien Grousson, « une vie plaisante en somme, détendue, bien assez mouvementée, peu menacée, peu anxieuse. Beaucoup de visages divers, et pourtant dans un cycle pareil à celui des saisons, qui les ramène fidèlement et les empêche de devenir une poussière d'humanité indifférente. »

BERTRAND DE GANGES

Les récentes œuvres de Jules Romains, « Bertrand de Ganges » et « L'An Mil » marquent un retour attendri vers l'antique terre des Vellaves qui, entre le Rhône et la Loire naissante, fut le berceau de sa famille. Nous savions qu'il connaissait, depuis son enfance, toutes les routes des Cévennes. Les souvenirs qu'il a gardés de nos montagnes, nous apprend une de ses lettres, font vraiment partie de lui-même et c'est pourquoi, depuis Crome-deyre, la terre natale tient une si grande place dans son œuvre. On comprend, dès lors, qu'il ait choisi comme cadre de son dernier roman la région cévenole, la plus belle de France à ses yeux après les Alpes-maritimes.

L'action se déroule au temps de la guerre des Albigeois. Bertrand de Ganges, gentilhomme et poète du midi, a été chassé de ses terres par les troupes du roi de France. Suivi d'une trentaine de guerriers, le célèbre troubadour et son compagnon Servin, traqués par un adversaire puissant, cherchent un refuge dans les Cévennes. Lorsque commence le récit, ils sont déjà passés dans la campagne alésienne, comme le suppose une allusion à notre ville. Nous voyons, en tout cas, la petite troupe cheminer à travers le Gévaudan en direction du Mercoire, suivant un itinéraire qui s'éclaire pour nous de plusieurs noms familiers. Jules Romains aime, l'occasion aidant, agrémenter son récit d'une couleur locale suggérée par le souvenir du terroir paternel. C'est donc tout près de Saint-Julien-Chapdeuil, son village natal, que se retire en fin de compte le héros de son roman. Si l'on songe que le livre fut écrit en 1943, en Amérique, on comprendra combien sa lointaine patrie devait hanter l'esprit de l'auteur. D'autant plus que la sombre atmosphère du roman rappelle étrangement les heures les plus tragiques de la dernière guerre.

L'écrivain semble avoir transposé par delà les siècles les soucis de l'heure présente. Comme lui, ses personnages essaient d'oublier les misères du temps en s'adonnant aux travaux de l'esprit. Cette sublimation de la douleur leur inspire des sirventès mélancoliques dans le manoir de Lugdarès où ils re-

çoivent la plus courtoise hospitalité. Le seigneur du lieu, sensible à la poésie, va lier amitié avec ces troubadours errants. Il n'a de cesse qu'il n'ait envoyé Bertrand auprès de son ami, le seigneur de Grandrieu, poète lui aussi et auteur de charmantes coblas. Le héros du roman trouvera ainsi dans un castel offert par le noble cévenol un asile paisible et définitif.

L'ouvrage de Jules Romains évoque à toutes ses pages l'aspect et les mœurs de nos montagnes avec les châteaux délabrés qui en coiffent les sommets, tel le manoir de Chadenac, ou les antiques villages aux ruelles pierreuses, pratiquées des seules charrettes à bœufs. Avec les hommes de Bertrand pénétrons dans la salle basse du cabaret, au plafond rayé de solives ; à la lueur des chandelles les soldats y mangent le lard et le fromage bleu du pays, parfois aussi une truite du ruisseau voisin. Après avoir arrosé le tout avec le fameux vin du val d'Ardèche ou la liqueur des moines de Saint-Laurent, ils paient l'aubergiste de monnaie pougeoise et chantent au dessert le « Chant perdu » du troubadour gangeois.

Ces lyriques guerriers aiment à se remémorer les jeux floraux de Toulouse, à fouiller les manuscrits rappelant la vie de leurs aïeux, ou à organiser des jeux-partis avec, pour thème, les angoisses du temps présent.

Si bien que l'ouvrage de Jules Romains nous émeut en évoquant l'inquiétude d'une époque semblable à la nôtre, où l'esprit tente désespérément de défendre ses droits contre les forces destructrices de la guerre.

Enfin dans le dernier de ses romans, « le Moulin et l'Hospice », Jules Romains reprend un peu le même thème. Il évoque la curieuse figure d'une Jeanne de Meyrueis, surnommée « la Jeanne d'Arc des Cévennes ». L'action se passe à l'époque des guerres de religion et les principaux personnages du livre se groupent dans un hospice pour échapper à l'intolérance de leurs coreligionnaires respectifs.

HENRI AURENCHÉ, ROMANCIER VIVAROIS

La Cévenne vivaroise est souvent dépeinte dans l'œuvre du docteur Henri Aurenché. Elle apparaît dans un drame violent et pathétique, « le Réprouvé », dans une comédie, « le Flo d'Or », dans un livre du voyage, « Un mois en Vivarais », enfin dans un roman, « Celui qui est vivant », publié au cours de la dernière guerre. Inspiré de la parole de l'apôtre : « Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant », le titre de ce livre nous annonce des pages émouvantes et la teneur de l'ouvrage répond bien à cette promesse ; les amours mystérieuses d'un soldat mort à la guerre sont découvertes vingt ans après par sa vieille mère. Partie à la recherche d'un petit fils inconnu, elle est assez heureuse pour le retrouver. Mais elle ne peut réparer l'injustice dont elle fut l'involontaire coupable à l'égard de celle qui est morte en le mettant au monde. Alors elle subit avec résignation pour se punir, la haine violente de l'autre grand-mère jusqu'à un jour où, touchée par son généreux repentir, celle-ci lui confie, au seuil de la mort, leur petit-fils commun.

Henri Aurenché nous entraîne, avec son héroïne, dans la région de Privas, dont il se plaît à nous montrer les pittoresques beautés et à nous conter la

malheureuse histoire. La petite ville, amplement étalée et étagée au pied du mont Toulon apparaît dans le roman avec les hautes façades de ses maisons dominées par le clocher de la cathédrale, la tour du collège et le beffroi carré du vieil hôtel de ville. Quelle beauté dans le paysage qui entoure la petite préfecture ! « C'est une vaste conque, étalée entre des montagnes aux courbes harmonieuses, qui soulève ses bords dentelés jusqu'au ciel... Vers le sud, la montagne grise dessine sur le ciel une ligne pure comme une colline grecque, et, sur le faite aérien, se détache la silhouette d'un arbre solitaire dont la ligne, pleine de grâce, évoque le fût d'un palmier ».

Pourquoi faut-il qu'un site aussi pittoresque ait été le malheureux théâtre d'un combat au cours des guerres religieuses ? « Cette plaine est un lieu historique. Elle a joué un rôle important jadis, lors du siège de 1629... Le Cardinal habitait Entrevaux, ce petit château perdu dans le ravin de Verduz et dont les tours, arasées au toit, épaulent encore le donjon massif. Louis XIII, lui, avait fait choix d'une demeure plus aimable... que l'on appelle encore le Logis-du-Roi ».

Aujourd'hui le souvenir de ce passé tragique plane toujours sur la contrée. Mais catholiques et protestants vivent pacifiquement côte à côte. L'âpre Cévenne nourrit avec peine sa population qui cependant ne transige pas avec l'honnêteté. Cet aspect du caractère montagnard est particulièrement souligné par le romancier ardéchois. Henri Aurenche s'appesantit volontiers sur la fierté et la noblesse de cœur de ses personnages. Son docteur Hauteville incarne parfaitement le type du vieux médecin de campagne désintéressé, qui connaît et aime ses malades, qui ne mesure pas son dévouement. L'auteur était bien placé pour juger de tels hommes, étant lui-même médecin. Peut-être idéalise-t-il un peu tous ses héros, dans son désir d'exalter une race. Mais ce que le livre perd en précision psychologique, il le gagne en hauteur morale. Et sa lecture, à ce titre, justifie le succès de l'écrivain ardéchois, dont les ouvrages obtinrent à plusieurs reprises des couronnes littéraires.

ANDRÉ CHAMSON, CHANTRE DE L'AIGOUAL

André Chamson nous décrit la région voisine de la Valborgne et de la Valfrancesque chères à Devoluy, celle qui s'étend autour de Val-leraugue et du Vigan, et que nous retrouvons décrite dans Roux le Bandit et dans le Crime des Justes.

Le riant pays viganais deviendra bientôt, on nous l'assurait récemment le pays des lacs artificiels. Plus que jamais l'Aigoual justifiera donc son nom de montagne des eaux. Avions-nous besoin de cette sensationnelle affirmation pour prendre connaissance des beautés naturelles de ce coin des Cévennes ? Qui de nous n'a, dans sa jeunesse, escaladé les pentes du « mont des tempêtes » par l'impressionnant « Escalier des Quatre Mille Marches » ? Depuis le « Pont de l'Hérault » une route remonte la rivière jusqu'à sa source entre les « traversiers » rocaillieux, plantés de mûriers. Çà et là, des fabriques abandonnées gâtent le paysage, en dressant jusqu'au ciel leurs cheminées branlantes. Puis Valleraugue étire ses antiques de-

meures au long de l'eau que domine le bruit d'un barrage lointain. Partout flottent des odeurs de genêts et de châtaigniers. Le sentier monte hardiment vers l'observatoire, mais ceux que sa raideur effraie gagneront le sommet par le lacet de la route, après s'être reposés un instant à la fraîche halte des Quatre Fontaines.

Nous pouvons encore, mais plus lentement, accéder au sommet par le Col du Minier et, cette fois, en compagnie des « Hommes de la Route » d'André Chamson. C'est là un roman profondément réaliste et d'une vigoureuse observation. L'auteur nous raconte une histoire sévère qu'il ne s'efforce pas d'embellir. Les Viganais reconnaissent leur petite ville au pied de sa colline en pain de sucre, l'arche immense de son Pont-Vieux, les prés de Molière, les maisons hautes et grises qui s'ouvrent sur la rivière de l'Arre et la grande filature aux murs décrépits, aux vitres crevées, dont l'odeur puissante et triste glisse au-dessus de l'eau. Les touristes ont plaisir à revoir le rocher d'Esparon et la fameuse route qui part du Vigan « à travers les prairies d'eau et les pommiers, en rampe douce, comme un être vivant, volontaire mais calme et qui entre ensuite dans la vallée étroite pour monter en lacet vers les hautes crêtes. »

De ses montagnes André Chamson nous présente plutôt les coins sauvages qui sont en harmonie avec les mœurs sévères de ses héros, paysans économes, habitués à vivre de peu. Il les peint en connaisseur, puisque ce pays, berceau des siens, lui est des plus familiers et ce qui fait l'originalité de l'écrivain, c'est d'avoir montré un aspect du Midi assez ignoré jusqu'ici. Ce ne sont plus les Provençaux hableurs d'Alphonse Daudet ou de Paul Arène, ni, à plus forte raison, les prétendus Cévenols que l'amusante fantaisie de Pierre Mille met en scène dans « le Monarque » dont l'action se passe au pied des Cévennes, non loin des deux Gardons, dans les mêmes sites où Florian avait placé les aventures de ses héros.

Diverses manifestations littéraires et artistiques ont projeté récemment sur André Chamson les feux de l'actualité. A peine terminée l'exposition des Trésors de Vienne, dont il fut au Petit Palais le principal organisateur, notre compatriote vient d'entrer dans la lice théâtrale et « Désordre », que la Radio a diffusé cette année, ouvre sous d'heureux auspices la carrière du nouvel auteur dramatique.

Si parisienne soit-elle, cette activité ne doit cependant rien laisser préjuger d'une orientation nouvelle dans l'œuvre de l'écrivain. Les Cévennes, nous écrit-il, restent l'intérêt majeur de son existence et le conservateur du Petit Palais revient, chaque année, en l'ardente saison, passer dans ses « Bressous », près de Valleraugue, des vacances cévenoles. Ici, au seuil de l'Aigoual, naît sa meilleure inspiration. Il trouva, au temps de son enfance, dans cette nature mystérieuse et redoutable des cimes « la présence d'un monde héroïque et fabuleux et cette première justification de la vie qui, pour les hommes et pour les peuples, ne peut être faite que par la légende. »

Il habitait alors le Vigan, où se situe « l'Ennemi » et où il partageait ses loisirs entre la rivière et la montagne. La rivière, c'était l'Arre dont les gouffres recevaient ses plongeurs enfantins, quand les ondes limpides ne reflétaient pas les ébats des petits Viganais dans la prairie voisine. Le

gazouillis de l'eau atténuait l'éclat des voix « ennemies », ou se faisait complice des projets d'excursions « en Tessonne » ou sur les pentes de l'Aigoual. Car l'Aigoual mystérieux était la source de toutes les exaltations, comme l'objet de tous les rêves.

« Quelle chance, nous dit Chamson, pour un pays, un coin de terre, une ville, que d'avoir ainsi une montagne qui la domine et par les eaux, les vents, la marche du soleil, ordonne la vie des hommes et la dirige. Des enfances traversées par un reflet d'héroïsme y sont possibles. Un long cortège d'adolescents se forme, au courant des années, sur ses pentes et porte vers son sommet l'offrande de leurs forces. »

Je ne sais si l'on a suffisamment observé combien cette montagne a marqué l'œuvre de Chamson. Tous ses romans se localisent dans le voisinage du « mont des tempêtes » et permettent au lecteur de parcourir en imagination le circuit complet de l'Aigoual. Nous voici au Vigan, le Saint-André d'« Héritages », que l'auteur n'a pas voulu appeler par son vrai nom, parce qu'il éprouve, pour en parler, une pudeur « que l'on ne donne qu'aux choses trop aimées. » Pourtant nous reconnaissons bien tous les détails des tableaux. « L'Etrangère » montre l'attrait exercé par la montagne voisine sur les habitants de la petite cité. Voulons-nous entreprendre l'ascension ? Nous nous ferons accompagner jusqu'au Minier par « les Hommes de la Route », puis nous arriverons à l'Espérou et y rencontrerons peut-être cet original de « Tabusse », dont la cabane à l'usage du cinéma, celle-là, vient d'être dressée sur le tertre qui domine le hameau. Quelques kilomètres de plus et, à travers les sapins de la forêt, apparaîtra l'observatoire de l'Aigoual, ce prince de la Cévenne, dont le nom sert de titre à un autre ouvrage de Chamson.

Pour redescendre nous suivrons, à partir de sa naissance, le cours de l'Hérault, et le jeune fleuve nous conduira, au matin de son existence, dans la verdoyante vallée de Valleraugue où viennent d'être recueillies les images du « Crime des Justes ». Mais, si nous préférons prendre le versant atlantique, le clair et silencieux ruisseau du Bonheur, au nom si poétique, nous amènera vers le noir et mugissant aven de Bramabiau, à partir de l'effrayante « Auberge de l'Abîme », cadre d'un autre roman de Chamson, récemment popularisé et déformé d'ailleurs par le cinéma. Nous pourrions pousser ensuite jusqu'au village noir de Villemagne, décrit dans « l'Année des Vaincus ». Mais le touriste qui, au départ de l'Aigoual, désire suivre une troisième direction, orientale cette fois, s'engagera dans le Val borgne, puis pénétrera dans la vallée du Gardon où il pourra rencontrer, au hasard de ses pérégrinations, « Roux le Bandit » qui inspira à l'écrivain un de ses premiers romans.

Mais, descendant le cours du Gardon, nous avons remonté celui du temps et renversé l'ordre chronologique de l'œuvre chamsonienne. Aussi bien, continuant ainsi notre promenade rétrospective, pourrions-nous retrouver l'époque où André Chamson n'avait pas encore fait ses débuts littéraires. Déjà pourtant s'affirmait sa vocation cévenole dans une thèse de doctorat, consacrée à l'évêché d'Arrisitum, l'antique capitale du pays viganais.

Aussi de tous les écrivains cévenols d'aujourd'hui est-il certainement celui que nos montagnes ont le plus continuellement inspiré. Comment

mieux connaître cette âpre région que par la lecture de ses romans, dont chaque page permet de discerner la physionomie morale de cette terre et de mieux comprendre son originalité profonde ?

ROUX LE BANDIT

Le premier en date des romans de Chamson est aussi le plus montagnard. L'intrigue, trop inconsistante, ne suffirait pas à accaparer toute l'attention du lecteur. Mais les paysages qui lui servent de cadre en augmentent singulièrement l'intérêt. L'action se déroule dans les coins les plus sauvages de la Cévenne de l'ouest, loin des bourgades où se situeront, du moins en partie, la plupart des ouvrages postérieurs.

Le climat cévenol du livre est conditionné en premier lieu par la nature du récit. A la suite d'une battue aux sangliers, l'auteur et ses compagnons de chasse se sont réunis autour d'un feu campagnard, « en signe de fatigue et de tranquillité ». Dans la douceur de cette soirée la montagne s'impose toujours à leur pensée. De quoi parler, si ce n'est d'elle ? L'histoire de Roux les y ramène. Cet homme n'a-t-il pas vécu toute la guerre, celle de 14, près des hautes cimes, en proie à l'hostilité de tout et de tous. L'aventure de ce montagnard que ses convictions religieuses poussent dans les bois, parce qu'elles lui interdisent de porter les armes, soulève un cas de conscience. Elle intéressera toujours les gens du pays. C'est qu'elle prête à la méditation, à l'argumentation et les Cévenols, au dire de l'auteur, n'auraient se passionner pour une simple histoire romanesque. Un récit les intéresse dans la mesure où ils y trouvent, comme ici, matière à discussion morale. Ainsi Chamson non seulement caractérise son livre, mais définit son idéal littéraire. Il annonce et explique à l'avance toute son œuvre.

Plus encore que la nature du récit, sa présentation localise le roman dans les Cévennes. C'est le seul où l'auteur s'efface derrière un narrateur paysan. Ferdinand Fabre avait déjà adopté ce procédé dans « Le Chevrier ». Dans l'œuvre de Chamson le patois cévenol est souvent mis à contribution par un écrivain qui le possède parfaitement et aime à le parler à l'occasion. Les termes dialectaux émaillent son récit. C'est que l'auteur de « Roux le bandit » est du pays « par la naissance et par bien des années de vie campagnarde. »

Il le prouve non seulement par le vocabulaire employé, mais aussi par les précisions géographiques qui enrichissent le développement et lui donnent le goût du terroir. On le sent familier de la Cévenne occidentale, celle de Valleraugue et du Vigan, dont il a fait son fief littéraire. C'est là qu'évolueront désormais les personnages de presque tous ses romans. Roux cherche ainsi des refuges successifs dans les montagnes de la Luzette, des Montals et du Lingas où, seuls, des mas isolés abritent une rare population.

Cette population, Chamson s'efforce d'en distinguer le caractère propre. Plus tard, dans un autre ouvrage, il constatera une affinité entre Cévenols et Tyroliens. Ici, déjà, dans sa préface, — il faut lire les préfaces de ses livres pour comprendre sa philosophie de la montagne — il assigne une parenté française à ses compatriotes et leur reconnaît le même tempéra-

ment moral qu'à certains montagnards des vallées alpestres, aux Pyrénéens et aux Bretons, aux Ardennais peut-être, aux Morvandiaux et aux Jurasien de la vallée et de la haute plaine.

« Ces hommes mesurés et graves — si différents des paysans de la plaine voisine, souvent joyeux et toujours excessifs — ne savent pas exagérer, ni même transformer une histoire. A l'inverse des autres méridionaux ils ne savent pas modifier leur monde moral, leurs idées et leurs sentiments. Ils les considèrent toujours avec une austère exactitude, une précision froide d'homme économe et prévoyant. »

Chose curieuse, ils exagèrent en revanche la puissance des forces naturelles. « Ces montagnards croient sincèrement à l'existence de toute une faune redoutable, bestiaire terrible et monstrueux... Ce n'est pas ignorance des animaux qui vivent réellement dans leurs forêts ; ils les connaissent au contraire avec exactitude et ils ont même amassé sur chacun des observations précises qui révèlent en eux une race de naturalistes prédestinés. »

La vie qu'ils mènent les met d'ailleurs en contact journalier avec la nature. Elle se partage entre « la garde des bêtes, la recherche des champignons, le transport du bois sec, le ramassage des châtaignes et les vendanges. » « Le spectacle quotidien des sommets sévères et des combes tristes, la pauvreté du paysage, des villages et des maisons... l'austérité des vieilles gens, l'enseignement de la maison plus dogmatique que celui de l'école, les traditions religieuses » expliquent le caractère taciturne et la froideur apparente de ces montagnards des Cévennes, « pourtant loyaux et francs de caractère. »

« Roux le Bandit » synthétise ainsi les divers traits de la psychologie cévenole grâce aux digressions que permettent la familiarité du discours et la condition sociale du narrateur. L'auteur interrompt parfois le récit pour s'adresser à nous, faisant ainsi de cette histoire, dont il nous précise l'intérêt, l'un des meilleurs documents humains de notre littérature régionaliste.

« LES HOMMES DE LA ROUTE »

L'adaptation cinématographique du « Crime des Justes » actualise cette année l'œuvre cévenole d'André Chamson. Moins intrigué dans sa composition que « le Crime », plus rebelle par conséquent à la transposition dramatique, l'ouvrage qui l'avait précédé, en 1927, annonçait, dans son titre, une étude de mœurs provinciales. « Les Hommes de la Route » offraient un intérêt particulier pour les lecteurs cévenols et surtout ceux de ce pays viganais où évoluent les différents personnages du roman.

L'histoire se localisait facilement. Seule ou presque, la ville du Vigan — Saint-André dans le livre — n'est pas appelée par son nom. Mais les villages des environs, Aulas et Arphy, Roquedur et Rochebelle, Esparon et Salagosse situent de leurs noms sonores ou rocailleux les pérégrinations des personnages à travers leur pittoresque terroir. L'extrême limite de leur marche vers le nord est signalée par la ferme du Boulitou où, dans un creux vert, furent prises, cet été, quelques images du « Crime des Justes ». On y

arrive après un parcours jalonné de haltes familières aux excursionnistes de l'Aigoual. Après le pont de Grimals, la Baraque Neuve rappelle l'époque des travaux vicinaux, « le temps de la Route », abrège-t-on. Pareillement, les hauts riverains de l'Arre disent « le temps du chemin de fer » pour les années d'établissement de la ligne. Enfin, avant d'arriver à son terme, la route volontaire s'élève, dans le roman comme dans la réalité, jusqu'au col de la Broue et à celui du Minier qui lui a prêté son nom aujourd'hui.

C'est à dessein que Chamson garde le sien à chaque col, chaque ferme, chaque hameau. Disciple fervent de Mistral, dont il se réclame dans « l'Homme contre l'Histoire », comment eût-il renoncé à ces vocables sonores : Prat-Coustal, le Crestat, Pigouse, Villeméjane et le Puech-Arnal ? Les quartiers de la ville eux-mêmes, le Quai, la Condamine apparaissent dans le roman et leur nom résonne familièrement aux oreilles du lecteur cévenol curieux de s'y orienter.

Mais le réalisme des « Hommes de la Route » ne se borne pas à une reproduction passive de la géographie locale. L'auteur unifie chaque spectacle dans une impression d'ensemble. Il cherche à en saisir la profonde originalité. La vision de la ville, dont les constructions inégales s'entassent pêle-mêle, est harmonisée par la lumière terne « qui glissait au long des schistes et des feuillages sans éclat des hautes pentes » et enveloppait toutes choses « d'une vibration continue ». Le paysage même est personnifié. Il montre une sorte de stupéfaction douloureuse sous l'effet des « mauvais printemps et des mauvais automnes », des « temps bouleversés trop tardifs ou trop précoces. » Le Vigan est défini « une ville du sud, embrasée parfois d'un grand remous de feu, livrée au soleil, mais toujours grise, sans couleurs vives, sans linges blancs ou rouges claquant aux fenêtres, silencieuse. » Cette même grisaille, nous la retrouverons chez tous les écrivains de la terre cévenole.

Parmi les quartiers de la ville, le plus caractérisé est la Condamine. Ce centre attractif du roman se présente comme « un bloc vertigineux d'étroitesse et de silence » avec ses rues pareilles à « des puits sans rumeur ». L'antiquité du « Pont Vieux » ajoute à la mélancolie d'un tableau dominé par « la cheminée carrée aux briques sombres » de la grande filature. A l'impression d'ensemble qui se dégage du spectacle, Chamson, en vrai terrien, fait participer tous nos sens : « Ce couloir d'odeurs au dessous duquel glissait la rivière, avait toujours, nous dit-il, quelque chose d'attachant et de calme, un vertige de tranquillité et d'engourdissement, comme un grand gouffre musical à force de silence et d'immobilité ou d'écoulement toujours semblable. »

On ne saurait être plus attaché à la terre natale, plus attentif à la décrire. Il n'est pas jusqu'à son ciel, ses vents, son climat pluvieux qui ne soient en harmonie avec ses constructions délavées, avec ses paysages de châtaigniers et de pâturages, de bruyères et de sapins au milieu duquel la Route surgira.

Ce pays d'une mélancolique sérénité nourrit avec peine sa pauvre population. Les montagnards, « habitués à vivre directement du produit de leur travail ou des échanges du champ de foire, voyaient dans la possibilité de vivre avec de l'argent quelque chose de merveilleux. » La ville les attirait non par ses industries patriarcales — tonnelleries et tanneries, —

mais par sa filature dispensatrice d'une vie tranquille, « avec une sécurité que rendaient chaque jour plus grande le travail et l'économie. »

Ces ouvriers, qui restaient tout de même des cultivateurs, Chamson les décrit avec sympathie dans leurs hautes maisons grises, au rez-de-chaussée en arcade, surplombant la rivière, à proximité des vergers et des prairies. « Une crédence massive à pieds bombés, un vaisselier tout en hauteur, un grand lit barque orné de volutes » y constituaient souvent les pièces les plus riches de l'ameublement. « Deux fois l'an, avec régularité, aux grandes foires, les armoires s'emplissaient de linge et de vaisselle. »

Devenu citoyen, le montagnard « s'habillait » plus souvent : « petit chapeau rond en bourre de bœuf, gilet et veste longue, pantalon de cadis et souliers à clous », tandis que sa femme croisait « un châle court de teintes violentes sur sa robe noire », « sur ses tabliers bleu sombre, d'étoffe luisante et raide. »

La coquetterie vestimentaire n'excluait pas, chez l'homme, la démarche lente et sûre « car il avait gardé les chèvres au temps où les loups couraient encore la montagne ; il avait descendu sur ses épaules de lourds faix de bois jusqu'à la ville... et dormi seul dans les cabanes silencieuses, perdues au bord des pâturages. »

Cette lenteur majestueuse, Chamson la constate encore, comme avait fait Ferdinand Fabre un siècle plus tôt, dans les gestes du repas. « Du pain noir à la croûte frottée d'ail, une petite marmite de châtaignes froides, une salade cueillie au moment du repas, violemment assaisonnée, garnie avec des oignons et des concombres, et, parfois un morceau de fromage de chèvre sec et jaune » composaient l'ordinaire de ces rudes Cévenols.

Psychologue averti, Chamson remarque l'influence du physique sur le moral, des actes sur les paroles : Combes et Audibert, les deux amis dont il conte l'histoire, « passant par les mêmes chemins, redisaient à peu près les mêmes choses. » Ils les répétaient lourdement, à la manière campagnarde, et leurs propos, presque automatiques, comme il est fréquent chez les gens de la terre, traitaient des graves questions de l'existence et affectaient la forme de proverbes :

« Où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité » disait Audibert, paroles qui devaient plus tard expliquer son exil volontaire loin de la terre natale, tandis que Combes, désireux de garder sa famille au terroir, affirmait à son fils : « Le pays des orgueilleux, c'est toujours autre part que là où ils sont nés. »

L'auteur aime ainsi à faire parler ses personnages d'une manière naturelle. Celle des paysans consiste en formules concises et denses, un peu dures parfois, philosophiques souvent. Ce style stimule la réflexion. Il ne manque pas de délicatesse à l'occasion, même dans l'expression concrète, telle la parole du menuisier qui doit faire un cercueil d'enfant : « C'est de trop petites mesures », constate-t-il simplement.

La peinture générale du menu peuple cévenol n'exclut pas l'individualisation des caractères. Chacun des quatre personnages principaux est bien précisé : tous sont relativement sympathiques, mais Elise est un peu orgueilleuse et son caractère apparaît entier dans ses derniers mots à son départ du pays : « Nous partons dans les secondes classes. » Anna exagère jusqu'à l'avarice l'esprit cévenol d'économie : « Tant de dépenses pour le voir

mourir ! » s'écriera-t-elle à la mort de son premier enfant. Audibert, bon garçon, loyal, est un peu faible et effacé auprès de Combes avec qui il entretient une belle amitié montagnarde. Celui-ci est, en dernière analyse, le principal héros du roman. Son personnage s'élargit jusqu'à la fin du livre et devient presque symbolique. Chamson semble parler par sa bouche, quand il lui fait dire que le travail idéal est celui qui unit l'homme à son terroir. Car pour lui, comme pour Combes, les Cévennes représentent l'intérêt majeur de la vie. Même quand il s'en éloigne — voyez « Tyrol » — il les retrouve toujours dans son œuvre et un pays lui plaît dans la mesure où il y trouve quelque chose de « chez lui ».

Malgré un dualisme religieux qui n'est pas exclusif d'une amitié sincère, les deux couples cévenols des « Hommes de la Route » poursuivent le même but. Leur histoire est celle, classique, de toutes les petites gens de la Cévenne qui s'élèvent graduellement et cherchent à donner à leurs enfants un emploi stable : ils seront employés de chemin de fer ou deviendront instituteurs. Il s'agit de « gagner son bonheur sur un sort avare. » Mais « les Hommes de la Route » constituent aussi le roman de la terre cévenole et une des peintures les plus complètes du menu peuple de nos montagnes avec ses multiples activités agrestes et artisanales, ses douleurs et ses joies, ses mœurs antiques, simples et patriarcales, dont l'auteur place l'éloge dans la bouche de Combes :

« Quand même, la vie n'était pas si mauvaise que ça dans nos montagnes. On vivait des bêtes et des arbres, on n'attendait rien de personne. Chaque maison avait assez de soleil pour faire mûrir ses légumes. Une source faisait la richesse d'une famille : une sûreté plutôt qu'une richesse. On savait qu'on ne mourrait jamais de faim, que chaque jour se suffirait, et c'était assez pour vivre. Avec ça, nos anciens avaient leurs idées et leurs contentements. Sans être notaires, ils savaient des choses sur les herbes, sur la santé, sur le Bon Dieu. Ils vous conduisaient leur honnêteté mieux que des rois... »

Le désintéressement de Combes qui aimerait mieux « se sentir vivre avec presque rien, sans chercher autre chose, que de courir tout le temps après son aisance « lui garde un « cœur plus libre », une « bonté naturelle » et sa « satisfaction dans la vie ». Il faut bien peser tous ces termes. Ils éclairent une idée chère à l'auteur et qui réapparaîtra dans son œuvre postérieure : Cet idéal de vie, que Combes nous propose et qui laisse une grande place aux joies du cœur et de l'esprit, n'est-ce pas celui dont André Chamson déplorera la disparition dans « l'Homme qui marchait devant moi » ? Il permet à son héros de s'enthousiasmer à soixante-dix ans, après une visite dans une ferme lointaine de la montagne, sur les beautés de la nature et de l'amitié, et de s'écrier même à bout de souffle : « C'est le plus beau jour de l'année ! »

LE CRIME DES JUSTES

La nombreuse famille Arnal, dont la légendaire honnêteté a étendu sur toute une vallée cévenole l'autorité morale de son chef, mène une vie patriarcale dans sa ferme montagnarde du Maubert. L'isolement du mas, joint à l'infirmité — elle est sourde-muette — d'une des filles Arnal pousse

Clémence — c'est son nom — à commettre un inceste presque inconscient avec son frère Maurice. Sacrifiant la vertu à l'honneur, les Arnal font disparaître l'enfant qui détruirait leur séculaire réputation. Alors commence pour eux un long calvaire moral. Il aboutira à l'aveu — formulé par le vieux chef de famille — de ce « Crime des Justes » qui donna son nom à l'un des meilleurs romans d'André Chamson.

La récente mise à l'écran de ce livre le recommande à notre attention. Elle s'explique par la netteté d'une intrigue qui favorise le scénario. Rien de factice dans l'action qui se justifie aussi bien par le lieu que par les caractères. Beaucoup de fermes montagnardes ont caché des crimes analogues, facilités par l'isolement. Chamson disposait non pas d'un, mais de plusieurs exemples. Les « Journées dans la Montagne » de Jules Romains nous présentent l'une de ces histoires dont est plein, dit-il, ce « vieux pays aux replis profonds. »

Comme toujours chez Chamson, la terre commande les personnages. Ils sont façonnés par elle. A ce titre la figure de Clémence est exceptionnellement curieuse. Si l'héroïne chamsonienne semble une force de la nature, un pur instinct, c'est que, « liée aux choses par un double silence », elle ignorait la parole humaine par laquelle « se fixent les morales et les devoirs. » A un moindre degré les autres personnages, surtout Conseiller — c'est le surnom du vieil Arnal — participent de la nature : leurs sentiments dépendent de la nuit, de l'hiver, de la solitude. Les héros secondaires, eux-mêmes, sont dépouillés de leur fonction sociale et ne se présentent que sous leur aspect humain, tel le curé du village, « ce petit vieillard à la soutane noire ». Dans le roman précédent, les travailleurs dépeints par l'auteur étaient « Les Hommes de la Route » plus que des cantonniers.

Car Chamson cherche toujours le général dans le particulier. Il l'observe non seulement dans le caractère, mais encore dans les paroles de ses personnages. Chaque jugement porté sur les Arnal par les paysans de la vallée semble « devenir un proverbe ». Ils n'ont à la bouche que des termes généraux, « les hommes », « la ville », « la loi », ou des formules empruntées aux choses de la terre. Pour se mettre en harmonie avec eux et créer un « climat » de vérité, l'auteur emploie des expressions sans coquetterie, d'une simple majesté, des formules lourdes de sens, d'une solide psychologie, qu'il nous parle des « souvenirs maîtres du temps » ou de ses austères paysans « durs d'être justes ».

La nature cévenole est personnifiée. Elle est vivante et agissante : l'hiver se fait le complice du crime, le printemps s'acharne à le découvrir. Les détails du paysage sont réels au point que Chamson pouvait, cet été, conduire son metteur en scène à Valleraugue, au Mallet, au Boulton, à l'Espérou et lui dire : « c'est en pensant à cette prairie, à cette ferme, à cette coupe de bois que j'ai conçu cette scène de mon roman. » Seuls les noms sont souvent transposés, encore qu'apparaissent dans le livre ceux des Oubrets et d'Aire de Côte, révélateurs du voisinage de l'Aigoual. C'est ici, dans la vallée de l'Hérault, autour de sa résidence estivale des Bressous, que l'auteur a situé son œuvre. Des types réels de vieux Cévenols l'ont inspiré et la description de la petite ville fait bien songer à Valleraugue, avec ses longues rues parallèles à la rivière de l'Hérault.

Aussi bien est-ce à double titre que « le Crime des Justes » est une œuvre de vérité. « Le mensonge ne paie pas », a voulu prouver Chamson en nous contant cette douloureuse histoire. Il se fait le champion de l'honnêteté et de la loyauté en même temps que de la fidélité à la terre. Cette vérité qu'il préconise sur le plan moral, il la respecte aussi sur le plan artistique. Il fait œuvre cévenole et humaine à la fois, il est véridique dans le général comme dans le particulier. Car, dans le local et dans le temporel, il cherche toujours l'éternel. C'est le principe qu'il s'est fixé dans « l'Homme contre l'Histoire ». Plus qu'un écrivain régionaliste, il veut être et il est un classique.

Cette vérité du livre ne sera pas trahie à l'écran. Le film diffèrera peu du roman. Certes il est dangereux parfois de montrer dans un spectacle ce qu'un récit expose à notre intelligence. C'est pourquoi Clémence ne sera plus au cinéma que la demi-sœur de Maurice. Pour la commodité du spectateur les personnages du livre seront réduits et l'action deviendra, comme il se doit, moins abstraite, la psychologie des personnages n'étant suggérée que du dehors par les paroles et par les attitudes.

Préférant les comédiens aux acteurs, M. Gehret, le metteur en scène, a bien montré qu'il entendait respecter l'œuvre et lui garder son caractère cévenol. « Le Crime des Justes » fournit, d'ailleurs, nombre d'indications scéniques du plus grand intérêt. Les vêtements, les attitudes, les gestes des personnages sont minutieusement précisés. Toutes les industries de la montagne se rencontrent autour du Maubert, alternant avec la garde des bêtes et les travaux des champs. Les longues veillées d'hiver dans la grande salle de la ferme, les élections au village fournissent des tableaux d'un excellent pittoresque local. Que dire des visions symboliques de Clémence qui porte un chevreau nouveau-né ou de la vieille femme qui, après l'aveu du crime, apporte à Conseiller, avec sa confiance intacte, une suprême consolation ?

Nous ne savons pas encore ce que sera le film. Nul doute cependant que Debucourt — qui fut déjà l'interprète de Chamson dans « Désordre » — Claudine Dupuis et Jean Marc Lambert sauront « servir » comme elle le mérite une œuvre qui offre tant de possibilités artistiques. Les Cévenols auront plaisir à retrouver encore sur l'écran, avec André Chamson lui-même, qui le traversera rapidement, sa fille — Frédérique Hébrard au théâtre — ainsi qu'Edmond Guiraud et Jeanine Press que les Alésiens connaissent bien pour avoir déjà apprécié leur talent.

LES HISTOIRES DE TABUSSE

S'il nous présente ses « Histoires de Tabusse » comme un divertissement d'été, une fantaisie de vacances, Chamson ne les désavoue pas pour autant. Car « l'homme, nous dit-il, s'engage dans ses plaisirs comme dans ses travaux. » Dans les récits campagnards surtout, l'auteur « doit s'accorder d'emblée avec l'éternel » et respecter les fatalités de la terre, sûr qu'il est de retrouver ici le général dans le particulier et dans les faits et gestes d'un seul individu « la règle universelle et l'aspect éternel des choses ».

Tous ceux qui connaissent bien les Cévennes et la vie montagnarde seront de cet avis après avoir lu les « Histoires de Tabusse ». Pourtant cette œuvre

est très localisée, la plus localisée sans doute des œuvres de Chamson. Dès le début il nous présente le cadre de l'action, ou plutôt des actions. C'est l'Espérou, commune de Valleraugue, un village perdu à vingt-cinq kilomètres dans la montagne. » A la suite de Tabusse nous ne ferons pas plus de cinq lieues à l'entour et nous retrouverons, en tournant les pages du livre, tous les sites familiers aux excursionnistes de l'Aigoual, les cols de la Seyrede et de Faubel, la rivière du Bonheur qui court sans bruit vers Camprieu, les bois des Oubrets au nord, tandis qu'au sud, au fond du trou de sa vallée, Valleraugue représente tout un monde lointain et inconnu.

C'est le pays des truites et des champignons, des framboises et des myrtilles, fréquenté dans la bonne saison par les touristes et les « fonctionnaires à vacances d'été ». Mais l'hiver y signifie de longs mois de solitude qu'annoncent les pluies torrentielles de l'automne. La neige alors bloque les « cabanes ». La bourrasque et le brouillard règnent sur les forêts de hêtres et de sapins. Isolés du monde, les montagnards se rencontrent à l'auberge qui devient pour eux un univers. C'est ici, autour des bouteilles de bière, de la fougasse ou du loto campagnard que Chamson a recueilli les racontars et les propos décousus de ses personnages dont la solitude hivernale fait travailler les esprits.

Plus encore que le cadre, le climat cévenol localise le récit. L'auteur, qui sait vivre la vie de la montagne, n'a fait que puiser dans ses souvenirs personnels du temps où il venait visiter le hameau en compagnie de son cousin le député. Et c'est pourquoi le livre nous donne une singulière impression de vérité quand il nous parle des rivalités entre jeunesses des villages voisins ou de l'installation de l'électricité dans le hameau qui, pour la circonstance, s'est divisé en deux camps, pour ou contre le courant. Voici Pagès, et Milette, et surtout le Pat, chef cantonnier et conseiller municipal, dont « la grandeur présente est la projection continue de sa grandeur passée », représentée, celle-ci, par ses services au trente-huitième d'artillerie.

Mais la figure la plus curieuse est celle de Tabusse, une sorte de faux misanthrope campagnard qui vit solitaire dans sa cabane, sur le bord de la route, au milieu de ses chiens. Un jour ces derniers ont failli le manger tout cru, alors qu'il était bloqué par la neige dans sa baraque. Ce jour-là il s'est senti plus près des hommes. Mais il est fort et sa force lui tourne la tête : Quand il est ivre, il aime à se battre et il se bat contre tout et contre tous, contre la neige et la tempête, contre le feu des incendies, contre ses compatriotes qui, tous ensemble, ont peine à le maîtriser. Pour la fête il a fallu, une fois, lui taper la tête à grands coups de souliers. Un autre jour il a fait face à tout un village. Mais qu'il se laisse tomber du toit de l'église ou mordre par une vipère, il s'en tire toujours.

Tous les villages de la Cévenne ont un Tabusse à la tête forte et au bon cœur. Après avoir bu plus que de raison à l'auberge, il dort dans le foin d'une ferme voisine, incapable qu'il est de regagner son mas. Mais quand sonne le tocsin c'est Tabusse toujours dont les forces précieuses rendent service à tous, avec ce désintéressement qu'on trouve seulement chez les âmes simples de la montagne. Et si un jour notre homme caresse le rêve de devenir cantonnier, il ne tarde pas à se libérer d'une ambition qui l'agenouillerait devant les puissances.

Car Tabusse est éternel. Sa légende, nous dit Chamson, est celle de l'homme fort, vivant dans un monde où la force compte encore pour quelque chose.

Par sa vérité psychologique et son atmosphère campagnarde un tel sujet devait tenter Jean Gehret, le cinéaste dont le nom est maintenant familier à tous ceux qui ont apprécié « le Café du Cadran », son récent chef-d'œuvre. Avec lui, Chamson, devenu scénariste et dialoguiste de son roman, s'est proposé, suivant sa propre expression, de « travailler, hors de je ne sais quel climat prétendu moderne, pour le non caduc et pour le durable. »

Ce faisant, il restait fidèle à la ligne de conduite qu'il avait adoptée dans ses romans. Mais la complexité des récits contenus dans son livre ne se prêtait pas toujours à l'adaptation cinématographique. Il fallait transposer, traduire en images et, par suite, décomplicquer, simplifier. Des histoires on tira une histoire, centrée celle-ci sur l'épisode de Julia, qui est brièvement présenté dans le livre. L'intrigue était trouvée ; en rivalité avec le garde-champêtre, Tabusse aspire à la main de Julia, la plus jolie fille de Camprieu, que le père de l'héroïne, un riche propriétaire de l'endroit, lui refuse. Exaspéré par cet échec et une visite inopinée du garde à qui l'oppose sa double attitude de braconnier et d'amoureux, il a un geste violent qui provoque sa mort accidentelle et le film se termine par la veillée, dans la baraque, autour du corps inerte du pittoresque personnage.

AU PAYS DE LA SOIE AVEC ANDRÉ CHAMSON

Source de documentation humaine et cévenole, l'œuvre d'André Chamson se propose, pour glorifier nos montagnes, d'en brosser un tableau fidèle et bien complet ; vision rétrospective dans « l'Auberge de l'Abîme », mais actuelle partout ailleurs. A l'aventure isolée de « Roux le bandit » un désir de variété semble même opposer, dans « Héritages », la vie unanime, comme on dirait à présent, d'une petite cité de chez nous. Cette peinture des états d'âme collectifs d'une population industrielle nous intéresse aux ouvriers de la soie et le projet de réunir en Alès un congrès international sous le signe du précieux fil a ramené en 1948 ce roman au premier plan de l'actualité.

« Héritage » raconte la tragique histoire, malheureusement trop fréquente dans ces montagnes, d'un gros bourg cévenol en pleine crise économique. Saint-André, c'est son nom, appréhende la disparition de son antique patrimoine. Florissantes autrefois, ses filatures ne peuvent aujourd'hui résister à l'impitoyable concurrence des centres mondiaux de la soie. L'appas d'un emploi stable et d'une possible retraite attire vers les villes les ouvriers que nous y retrouverons sous l'uniforme du facteur ou de l'ouvrier de chemin de fer. Mais la rémunération de l'exil ne plaît pas à tout le monde et, chez les enracinés du terroir, l'incertitude de l'avenir provoque une psychose de désespoir. Aussi bien leur indifférence les rendra-t-elle obstinément hostiles à toutes les initiatives nouvelles.

Précisément une puissante société européenne décide de fonder à Saint-André une fabrique de soie artificielle. La réalisation du projet amène sur

les lieux un enfant du pays dont le père, autrefois chef d'industrie, s'était attiré la confiante sympathie de la population tout entière. Le fils bénéficiera-t-il de cet héritage moral ? Il le croit un instant. Mais les désillusions suivent les désillusions. Une amère expérience secoue la désuète, hélas ! sentimentalité, qui attache au pays notre Cévenol au point de contrarier son besoin d'action et de paralyser sa jeune énergie. Il quitte définitivement le terroir de ses pères et part, sur l'invitation de sa firme, assumer dans une ville d'Italie la direction d'une usine géante.

Que s'est-il donc passé ? La sourde défiance du début s'est simplement muée en hostilité déclarée. Désavoué par son propre pays, le héros du roman ne pourra surmonter l'hostilité de ses compatriotes. Les siens ont autrefois déserté Saint-André. Cette solution de continuité détache le menu peuple du bourg d'une de ces vieilles familles dont les filatures jadis nourrissaient la région mais que seul, à présent, l'agrément des vacances estivales ramène chaque année en bandes joyeuses dans la terre natale. D'autres se sont, depuis, élevés par leur travail. Vers eux monte la confiance de la population laborieuse qui les reconnaît pour ses authentiques enfants. L'ingénieur a beau différer de son entourage et donner tout son cœur de Cévenol à la tâche entreprise, il perd sa peine, son dévouement sera vain, les temps sont révolus, l'héritage moral est maintenant déprécié.

Une scrupuleuse psychologie doublée d'un réalisme austère enrichit d'une émouvante humanité toutes les pages de ce livre. La couleur locale ajoute encore à son intérêt. « Héritages » nous offre une sobre et saisissante peinture de la société de l'endroit avec ses filles rieuses, ses garçons sportifs et indifférents, ses vieux ouvriers enfin, à mi-chemin entre le passé et le présent, qui ne savent s'ils doivent saluer le fils de l'ancien filateur ou lui montrer leur défiance. Ces Cévenols au visage anguleux évoluent dans une petite ville que le lecteur identifie avec le Vigan grâce au nom de ses quartiers et de ses rues, de ses édifices et des montagnettes du voisinage. Les souvenirs réunis ici par l'écrivain provoquent dans nos âmes une résonance familière, et les Viganais retrouvent volontiers dans son livre l'atmosphère — un peu assombrie, il est vrai — de leur laborieuse cité.

L'AUBERGE DE L'ABIME

1815. La Grande Armée est en déroute. Un de ses officiers retourne au « pays » après treize années d'absence. Il fait étape un soir dans une auberge isolée de la montagne cévenole. Réfractaires à la conscription et hostiles aux militaires, l'aubergiste et ses fils, sans la visite inopinée du médecin de l'endroit, eussent attaqué leur hôte pendant son sommeil. L'officier qui s'en rend compte est trop préoccupé du danger pour s'apercevoir tout de suite de l'intérêt que lui porte la fille de la maison. A peine a-t-il repris sa route le lendemain qu'il est assailli par des paysans. Il en tue un, qui est précisément l'un des fils de l'hôtelier. Pour échapper aux autres il se réfugie dans une grotte voisine. Conscients du péril souterrain, ses agresseurs ne le suivent pas dans la caverne et se bornent à en garder l'entrée. Paralysé par une blessure, l'officier serait mort dans son dangereux refuge, si le mé-

decin qui, seul, connaît la possibilité de traverser l'abîme à partir d'une autre issue, n'allait chaque soir le soigner en cachette des paysans. Un jour le docteur amène avec lui sa fille que l'aventure rapproche de l'officier. Comme celui-ci va plus mal, il les laisse tous deux dans la grotte pour aller visiter une malade. Mais par une affreuse fatalité son dévouement aide les fatigues de l'âge à le terrasser au moment même d'un arrêt à l'auberge. Il ne peut donc confier à personne son secret pressenti par la jalousie de la fille de l'hôtelier et il meurt sans avoir le moyen de secourir les deux reclus que leur faiblesse et l'impossibilité de s'orienter seuls condamnera à périr dans l'abîme.

Ce dénouement n'est pas celui que nous offrait, il y a quelques années, le cinéma. Le scénariste chargé de l'adaptation du roman lui substitua une fin plus heureuse, conforme au rêve de la fille du docteur. « Grâce à ses soins le lieutenant guérissait. Elle le voyait se lever et sortir de l'abîme dans une sorte d'apothéose. Tout le drame était dénoué, toutes les difficultés étaient aplanies, il revenait au jour en tendant les mains vers elle... » Combien le dénouement de Chamson est plus émouvant dans sa malheureuse fatalité ! Il répond mieux au climat d'oppression du livre ; à l'heure où le médecin s'affaissait dans l'auberge, « une étoile, seule au ciel, perçait la vitre à demi opaque. Au même instant, elle tombait dans le gouffre, glissait au fond de l'abîme et remontait vers les deux reclus, comme une étrange fleur jaillie aux entrailles de la terre ».

Cette atmosphère d'angoisse donne au roman une parfaite unité artistique. Tous les éléments de la dramatique aventure s'harmonisent et concourent à produire la même impression d'inquiétude. D'abord le paysage ; l'auteur situe l'intrigue avec précision. Nous sommes en plein massif de l'Aigoual, au pays des solitudes boisées, des brouillards et des loups. L'officier est monté par la route en lacet de Valleraugue et l'Auberge de l'Abîme occupe l'emplacement de la maison forestière de la Sereyrède. Le village aux tristes toits d'ardoise porte son véritable nom de Camprieu et la propriété du docteur se trouve un peu plus loin, dans le voisinage de Saint-Sauveur. L'itinéraire suivi par le soldat n'est autre que la route du Vigan à Meyrueis avec ses sous-bois mystérieux. Tous ces noms figurent dans le roman avec ceux des forêts et des hameaux environnants. Mais surtout l'abîme, qui est celui de Bramabiau, est parfaitement décrit. Les touristes reconnaissent dans le livre son entrée et sa sortie, si différentes d'aspect et de dimensions. Aucun tableau naturel ne pouvait donner à l'action un cadre plus tragique que l'immense cavité noire aux eaux mugissantes qui menace les visiteurs de sa dangereuse fraîcheur et de la profondeur de ses gouffres.

Mais les réalités géographiques ne sont pas seules ici à faire frissonner le lecteur imaginaire. Le roman présente, en outre, un caractère historique qui confirme cette impression. Il nous transporte dans une époque de grande peur collective. Le village de Camprieu, où se passe l'action, vit dans la terreur. Les bruits les plus divers circulent depuis quelque temps. Le maire s'est rallié au roi, après avoir servi l'empereur. Les gendarmes ont deux cocardes dans la poche, l'une blanche, l'autre tricolore. Ce qui se passe à Camprieu est le reflet de ce qui se passe partout en France et Chamson, qui

fut chartiste, s'en souvient quand il le faut. Mais l'isolement des villages de montagne, privés souvent de nouvelles, provoque des paniques injustifiées. Le danger paraît d'autant plus menaçant qu'il est invisible et les coups de fusil partent tout seuls contre des bandes armées imaginaires.

En dehors même de l'histoire, Chamson semble s'être ici inspiré des vieilles traditions locales qui rappellent les mystérieux assassinats commis de tout temps dans les solitudes cévenoles. Beaucoup de fermes isolées ont chez nous leur légende. Nous connaissons celle de l'Auberge de Peyrebeille, dont la complainte fut longtemps chantée, au son de l'orgue dans les foires. « Les Journées dans la Montagne » de Jules Romains en évoquent d'autres et nous avons vu que le « Crime des Justes » pouvait indirectement se rattacher à cette tradition.

Bien plus, la philosophie de Chamson le porte toujours à étudier l'influence sur l'homme des éléments naturels. Les grottes, nombreuses dans les Cévennes et les Causses, produisirent toujours sur les habitants du pays une forte impression. Leur obscurité et leur silence, qui coupent l'homme de la vie, firent toujours travailler l'imagination de ceux qui s'égarèrent dans les entrailles de la terre. La preuve en est dans le nom de la Grotte des fées ou des demoiselles. Cette influence psychologique, l'auteur la note chez son personnage. Elle aiguise sa sensibilité et le fait parler sans arrêt, ce qui ajoute à la singulière atmosphère du livre. En face de l'officier les deux jeunes filles du roman, à qui pèse la solitude montagnarde, ne peuvent qu'être troublées par une si extraordinaire aventure. Enfin les montagnards madrés et violents ajoutent au caractère effrayant de cette histoire d'ombres qui nous fait passer de la nuit de l'auberge à celle de la grotte.

Les souvenirs littéraires accentuent encore l'impression qui se dégage du décor. La fille du médecin envoie au prisonnier de l'abîme les œuvres d'Ossian. Il n'y est question « que de brouillards, de lunes, de nuit et de cavernes... Elle est sûre, dit le médecin à l'officier, que rien ne peut vous faire plus plaisir dans la situation où vous êtes ». Ce romantisme tout livresque se complète d'un autre plus direct. Un petit bûcheron « à la figure grêlée » propose de se lancer dans les gouffres et se console à l'avance de sa mort possible en pensant que dans cinquante ans on chantera la complainte des « garçons perdus dans l'abîme ».

Ainsi les notations géographiques, historiques, humaines et littéraires de « l'Auberge de l'Abîme » concourent au même but qui est de donner à cette œuvre une atmosphère émouvante. Toujours classique dans sa manière, Chamson se montre ici romantique dans la matière. On comprend que ce livre ait attiré le premier l'attention des cinéastes, dont l'art consiste avant tout à créer un climat de rêve. Nulle part, en tout cas, l'écrivain cévenol ne nous avait montré une montagne aussi mystérieuse, des montagnards aussi opiniâtres et violents.

LE Puits des Miracles

Les Cévennes apparaissent même dans les romans de Chamson où on les attendrait le moins. Elles ne sont pas appelées de leur nom dans « le Puits des Miracles ». Mais les familiers des Bressous, de cette « maison de l'Aigoual » qui joue un si grand rôle dans l'inspiration de l'écrivain

se sentiront en pays connu en lisant l' « Intermède au milieu des champs et des bois. »

« ... Le bruit du torrent se faisait aussi large que la vallée, dans le vide bleu qui s'ouvrait sous mes fenêtres. L'air entraînait dans ma chambre comme une bête des bois et se tenait immobile à côté de mon lit. Juste sous le linteau de ma fenêtre, un rais de ciel dansait au-dessus de la montagne et je suivais des yeux une étoile qui mettait des siècles à descendre au milieu des sapins. »

Ce torrent, c'est l'Hérault naissant qui dégringole en cascade des pentes de l'Aigoual dont on reconnaît ici le manteau de sapins. Le romancier nous introduit dans la maison ouverte après sa longue solitude hivernale et très cévenole avec sa terrasse. Un vieux montagnard, du nom de Payan, est employé aux travaux de la terre, bien cévenol d'allure, lui aussi, avec ses jambes écartées, position qui assure la stabilité du corps en cette terre accidentée. Car nous sommes au pays des « traversiers », dont Payan s'occupe à remonter les murs de pierres sèches. Cévenole enfin la nourriture « de châtaignes et de fromage de chèvre, avec un petit coup de vin de clinton qui avait passé l'hiver dans la cave. »

Et ici encore Chamson, fidèle à son principe, cherche le général dans le particulier, l'éternel dans le passager, quand il essaie « de raccorder une fois de plus la misère de Payan à l'éternelle misère des hommes. »

« L'HOMME QUI MARCHAIT DEVANT MOI »

Ce titre mystérieux nous annonce un nouveau roman d'André Chamson ; un roman ? le mot paraît modeste pour désigner « l'Homme qui marchait devant moi ». Ce n'est pas ici un individu qui se raconte complaisamment. C'est l'homme d'aujourd'hui qui se contemple avec effroi et jette un cri d'alarme devant l'affreux danger qui, désormais, le guette, d'exister sans vivre, détaché de ses semblables et accaparé par son propre égoïsme.

« L'esprit de l'homme, nous dit l'auteur, est quelque chose qui peut pourrir aussi bien que son foie ou ses reins. Il doit y avoir de grandes épidémies morales, comme il y a des épidémies de peste ou de choléra, et nous devons vivre au milieu de la plus formidable épidémie de cette sorte qui ait jamais atteint l'humanité. »

L'originalité du livre de Chamson est de poser une question présente à l'esprit de nos contemporains sous la forme d'une vague angoisse, d'une impression informulée. L'homme de notre époque serait-il atteint d'une infirmité de l'âme, d'une sorte de stupeur au sens médical du terme ? « Oui, les gens sont stupéfiés... Ils vivent pourtant. Ce n'est que la partie la plus invisible de leur être qui est détruite... Tout le monde le sait, mais personne n'arrive à le définir exactement. »

En Cévenol intéressé par toutes les grandes questions morales et à la suite d'autres esprits éminents, Chamson agite le problème de la condition humaine à la lumière des actuels événements. De l'homme de son temps il dénonce la misère morale, symbolisée ici par l'atmosphère grise d'un petit café dont, « au-delà de tout espoir et de toute joie », la misérable clientèle, une humanité hébétée et machinale, « attendait on ne savait plus quoi. »

Dans le décor terni de cette salle basse, au hasard de sa promenade, l'auteur vient d'amener un homme qui, dans la rue, chancelait devant lui et dont la confession formera la trame du roman. La vie passée de l'inconnu nous conduit dans une petite ville que les lecteurs cévenols reconnaîtront une fois de plus à sa petite place en étage, au pays qui l'entoure — cultures en terrasse et végétation de pommiers — à la toute-puissance de sa rivière, surtout aux sites originaux et pittoresques constitués dans le voisinage par le Pont-de-Mousse et la Source d'Isis.

Là n'est pas, cette fois, l'intérêt du livre. Son caractère cévenol, si nous voulions à toute force le discerner, résiderait moins dans la matière que dans la manière, moins dans la couleur du récit que dans ce goût de l'introspection, ce désir de vie intérieure, cette probité intellectuelle, particuliers aux écrivains de notre terroir, et qui les incitent à mettre leur plume à l'exclusif service de la pensée.

Au reste la loyauté de l'observation morale s'unit ici à une technique éprouvée pour camper des personnages d'une saisissante vérité, tel cet accordeur de piano aveugle, accordeur d'âmes tout aussi bien — encore un souvenir du pays ! — qui symbolise, avec les sympathiques figures de M. Grimpert et du docteur Jourdan, l'humanité de notre enfance, une humanité où la charité et l'amitié trouvent place, en face du monde d'aujourd'hui, replié sur lui-même et « dévoré par sa propre existence. »

Plus encore que « Désordre », sa récente œuvre dramatique, le nouveau livre de Chamson exprime le désarroi de notre époque. Il nous éloigne de l'austère sérénité de ses premiers romans. Dans ses livres de jeunesse le malheur n'arrivait pas, comme ici, à amputer les héros de Chamson d'une partie de leur âme, à leur enlever la confiance dans la vie, à en faire des morts-vivants.

Ne nous y trompons pas : ce n'est pas le passé que le narrateur regrette aux approches de la cinquantaine. « Pas plus les voitures à chevaux et les modes féminines que les habitudes de courtoisie ou la gentillesse des mœurs. Il n'est pas une forme de la vie qui ne puisse être remplacée par une autre forme qui vaille autant qu'elle. » Ce qu'il déplore, c'est « d'avoir perdu ce qui pouvait être, c'est de voir le néant remplacer l'imprévisible... »

La raison de ce désastre ? « Il s'est passé tant de choses depuis trente ans... tant de choses depuis cinq années... Il y a eu tant de sang et tant de malheur... Nous avons vécu si longtemps dans l'angoisse et dans la crainte... Il y avait bien de quoi dévaster les âmes les plus fortes... »

Tous les autres problèmes s'effacent devant ce problème capital et éternel de la condition humaine. Il se pose, après Pascal et après Goethe, avec plus d'acuité que jamais. Le héros de Chamson ne se sent à l'heure présente aucun goût pour l'histoire ou pour la politique. « La seule question qui m'intéresse, nous dit-il, est de savoir si tout ce que j'ai vécu jusqu'à présent, ne m'a pas détruit, de savoir si je suis encore capable de vivre pendant les quelques années qui peuvent rester devant moi... »

Certes le roman emprunte à sa présentation et à ses qualités littéraires une part de son intérêt. La mystérieuse identité du narrateur ménage notre curiosité par son éclairage progressif. La forme spontanée et le caractère affectif du récit le dotent d'une poignante humanité. Le décor sans âme

du petit café, les personnages douteux qui s'y agitent ou y traînent leur lamentable abjection alimentent et concrétisent l'exposé. Le symbolisme des gestes, les réflexions, les silences mêmes des personnages s'unissent au réalisme de la peinture pour créer une atmosphère d'oppression et nous faire éprouver une anxiété inconsciente.

Mais ce « climat » moderne, s'il donne au livre une attirance mystérieuse, n'en constitue pas l'essentiel mérite. Sachons gré surtout à André Chamson d'avoir élevé le débat sur le plan moral, d'avoir mis ses contemporains face à face avec eux-mêmes, de nous avoir avertis du danger qui nous menace si nous ne nous écartons pas d'un égoïsme destructeur, vertigineux précipice où risquent de sombrer une partie de notre âme et, avec elle, notre plus haute raison de vivre.

EN CÉVENNES AVEC RAOUL STÉPHAN

Si Chamson oppose l'austérité de ses tableaux cévenols à la gracieuse poésie de ceux de M. Pierre Devoluy, il le rejoint tout de même dans le groupe des écrivains protestants qui se sont attachés à décrire plus particulièrement les lieux où sévirent les luttes religieuses. De ce groupe fait partie Raoul Stéphan. Sous ce pseudonyme se cache un universitaire Raoul Stoupan, qui, sur le conseil donné au siècle dernier par Michelet, a voulu distinguer le fort et dur génie du Languedoc de la légèreté spirituelle de la Guyenne et de la pétulance emportée de la Provence. En professeur qu'il est, l'auteur de « Monestié le Huguenot » s'attache à nous donner de sa terre natale un tableau objectif et complet. A quoi il réussit admirablement. Les Cévennes apparaissent continuellement dans son œuvre. Il nous en fait grimper les sentiers rocailleux, ravinés par les orages, tandis qu'autour de nous, au flanc des montagnes, s'étagent les champs en terrasse, retenus par des murs de pierres sèches, symbole de la lutte de l'homme contre les éléments. Au-dessus de nous, nous apercevons les châtaigniers noueux qui s'accrochent au sol ingrat des pentes, alors que, plus bas, les vignobles verts s'installent au creux des vallées et à l'aisselle des montagnes.

Voici les environs de Ganges. Nous sommes, comme à Anduze, à une porte des Cévennes, à l'endroit où les montagnes s'opposent à la garrigue, elle-même décrite plus tard par l'auteur dans Bécagrün. « Ici, le mica-schiste rose ou gris argenté, les châtaigniers, les bruyères et, dans les creux humides, les fougères, les menthes, les marjolaines. Là, le calcaire blanc, l'argile brune, les oliviers, les figuiers, les vignes sur les plans et plus haut les chênes-kermès, les térébinthes, les buis, les arbousiers, le thym, la lavande ; deux terrains, deux végétations, deux faunes. Peut-être aussi deux races. »

Le paysage est facile à reconnaître : à nos pieds s'étalent « les méandres verts de l'Hérault qui se traîne, là-bas, parmi les sables. » Les derniers contreforts du causse de Montdardier barrent l'horizon, dominés par le pic d'Anjeau qui « dresse sa griffe au sud, tandis que vers le nord se bombe le dos violet de l'Aigoual. » De ci de là des mas s'inscrivent entre les châtaigniers. »

Enfin apparaît le Cévenol avec sa tête ronde et sa blouse traditionnelle. Les femmes portent la petite cagnotte noire. Pour elles, comme pour les enfants, on adjoint au prénom, rattaché par « de », le nom ou le prénom du mari ou du père. Tous s'expriment en un patois saccadé, passionné, véritable « tempête vocale » qui met en mouvement tous les muscles du visage. L'accent des Cévennes fait songer aux crues des torrents : « les r roulent et grondent, les s sifflent, les ch et les tch chuintent et claquent, les voyelles claires éclatent ». Nous voyons tous ces paysans sobres et économes vivre sous nos yeux, pêcher à la ligne, fabriquer la carthagène.

Chaque chose traduit ici le travail opiniâtre d'une race accoutumée au labeur solitaire, à une lutte ardue contre un rude climat. Les mas grisâtres, qui se ressemblent tous, « paraissent d'une respectable antiquité, autant par l'épaisseur des murs que par leur curieuse architecture. » Les « porches », les celliers, les étables à cochons y forment des excavations ténébreuses, « des escaliers de pierre se fraient dans ces dédales des chemins difficiles vers les étages supérieurs, traversent quelquefois quelque cuisine en plein vent, quelque « patouille » aux murs moussus, tapissée de nombrils de Vénus et de sédums avec sa souillarde fumante et son bric-à-brac d'ustensiles. »

La vie est dure dans ce pays pauvre. Heureusement les fabriques et les filatures, si elles gâtent le paysage, empestent l'air et souillent l'eau des rivières, accrochent quelques essaims d'humanité au creux de nos Cévennes ; grâce à elles, nous dit Stéphan, le village ne mourra pas. Il sent mauvais, mais il bruit, il chante, il vit. C'est que nos montagnards ont dû souvent abandonner leur pays pour des contrées plus opulentes. Témoin Anduze et ses quartiers déserts, ses murs qui se fendent, ses maisons qui s'écroulent ; mais la rigueur du climat, le sol maigre et la difficulté de la vie ont développé chez le Cévenol la force du caractère et de la volonté.

L'âpre Cévenne a toujours hanté l'imagination de Raoul Stéphan. Son roman de Bécagrûn a pour décor la riche plaine vinicole de la Vaunage et l'action se déroule à Saint-Dionisy. Mais il ne peut s'empêcher de donner parfois à son héros la nostalgie des montagnes où il retourne pendant l'été avec son troupeau. La première étape nous amène, à travers la brûlante garrigue, jusqu'à Quissac par Clarensac, Saint-Côme et Vic-le-Fesq. Le lendemain on passe à Sauve, « où se fabriquent les fourches de fala-brégué », à Saint-Hippolyte, la ville aux vieilles murailles, et l'on arrive à Ganges, la coquette cité de la soie, aux avenues bordées de platanes. Le troisième jour le troupeau parvient à Pont-d'Hérault, où commence la draille : « l'air devient plus léger. Il y flotte des odeurs de châtaigniers et de genêts. Encore un effort et ce sont les pentes molles de l'Espérou avec leur verdure cloutée de fleurs. C'est beau, vaste et reposant. Le soleil luit sans brutalité, l'air subtil vous abreuve. Le hameau cache sous les frênes ses toits gris dans un creux vert. Les prairies ondulent et, au delà des bois de sapins, apparaît l'Aigoual avec ses falaises crénelées, aux teintes de cuivre et de soufre. »

Dans la préface de son livre, l'auteur nous dit combien il fut remué par un séjour dans ses Cévennes natales et c'est pourquoi sans doute, ici encore, il fait faire à son héros, une nouvelle fois, le pèlerinage sacré.

RAOUL STEPHAN ET LES CÉVENNES VIVAROISES

Ni l'odeur des grands lys aux térébrants vertiges,
Ni le parfum discret, marial des muguets,
Ni le clairon poivré des œillets sur leurs tiges
Ne m'émeuvent autant que les âcres genêts.

C'est qu'à les respirer tout un essaim d'images
En tourbillon confus s'élève dans mon cœur :
O Cévenne, c'est toi dont les mille visages
Surgissent tout à coup de leur rude senteur.

En lisant ce délicieux poème de Raoul Stéphan, comment ne pas songer au personnage d'un de ses romans ? Dorte, c'est son nom, de retour au pays de ses pères, est d'abord repris par son odeur. « Cette odeur, végétale et chimique, rance et forte, il la hume avec attendrissement ; elle lui évoque un petit village des Cévennes où tout enfant il passa ses vacances, un petit village de granit avec son campanile rustique et sa longue cheminée d'usine dans un vallon de prairies ».

Dorte ? N'est-il pas — du moins dans ses états d'âme — l'écrivain lui-même, attaché à nos montagnes par toutes les fibres d'une âme exceptionnellement sensible ? Il fait siennes les strophes de René Louis Piachaud :

Belle aux yeux, douce au cœur, la terre maternelle
A tous ceux dont le pas le nôtre a devancé
Nous porte, nous sourit, et demain sera belle
Et douce à qui viendra quand nous aurons passé.

Où trouver plus vivante, plus vibrante illustration de ces vers que dans la vie et l'œuvre de Stéphan ? Revenu pour un temps, lui aussi, près de sa terre natale, entre Rhône et Cévennes, il s'est demandé parfois avec angoisse s'il pourrait un jour se passer « de ce cadre, de cette atmosphère, de ce fleuve, de ce sol ». Interrogation douloureuse qui monte du cœur aux lèvres de son personnage : « Glèbe dure de mes aïeux, antique Helvie où les races se sont heurtées, Vivarais sourcilieux et pensif, comment te quitter ? ».

Il fallut l'irrésistible attirance de la Capitale pour compenser le charme sentimental de l'antique Tournon, où battait pour Stéphan le cœur de la petite patrie. Le doyen des lycées de province, le vénérable collègue fondé au XVI^e siècle par le cardinal-archevêque de Lyon, vit ici une partie de sa brillante carrière. Il résida longtemps dans cette ville, à la fois petite et grande, car l'esprit y souffle, car aussi la grandeur d'une cité ne se mesure pas au seul nombre de ses habitants, comme le jugerait volontiers, sous le signe de Gallup, notre époque de civilisation quantitative.

Et c'est pourquoi Stéphan devient, dans « Le Fils de ma Chair », le chante ému de ce pays où l'âpre Cévenne embrasse de si près la côte rhodanienne, « la coste parpelouse » de Mistral. Pour le célébrer il appelle les souvenirs littéraires — impalpable richesse du patrimoine tournonais — et même les

souvenirs universitaires, pourrait-on dire, car Mallarmé fut son lointain prédécesseur dans cette ville où, indifférent à son entourage, le poète d'Hérodias se donnait tout entier à sa grande œuvre.

Remontant le cours des années, Stéphan aime à saluer au passage les écrivains enfants de cette terre ou ses hôtes d'un jour : Melchior de Vogüé qui d'une plume élégante caractérisa les sites merveilleux de la Cévenne vivaroise ; Musset, Stendhal, Châteaubriand et Racine dont les yeux reflétèrent la sombre image du château de Tournon, cette massive sentinelle qui surveille, de sa roche ardue, le magnifique paysage rhodanien. Ici Madame de Sévigné faillit se noyer dans le Rhône près du collège où l'élève d'Urfé avait rêvé des poétiques bords du Lignon cévenol, théâtre des aventures amoureuses du berger Céladon et de la bergère Astrée. Avant eux tous enfin Ronsard avait vécu à Tournon des heures douloureuses auprès du Dauphin moribond dont il était le page.

Ainsi, comme « Monestié le Huguenot » nous faisait grimper les sentiers rocailleux des montagnes gangeoises, « Le Fils de ma chair » nous conduit dans l'antique patrie des Helviens, ce rude Vivarais, battu des vents, dont les hautes cimes, points culminants de nos Cévennes, se dressent comme « des tours de vigie au seuil de grandioses horizons ».

Avec les héros de Stéphan nous pouvons même séjourner dans les stations d'été de La Louvesc et de Saint-Agrève. Ici les villégiateurs trouvent, sur le plateau, un paysage « noble et aérien », d'une végétation rabougrie, limité au loin par l'ondulation bleue des Boutières. Là, par contre, des gorges boisées de sapins invitent le touriste à se perdre, en quête de myrtilles et de framboises, dans les étroites sentes de la forêt.

Les moins sédentaires des estivants se livrent aux excursions classiques et plus lointaines du Gerbier des Jones et du lac d'Issarlès. A l'assaut du premier, dont la bosse s'arrondit à l'horizon près du trapèze du Mézenc, les plus courageux partent à pied. Ils dorment dans une auberge à Saint-Martin-de-Valamas, et à minuit, en dépit du vent, se mettent en route pour le « suc » « à la lueur blafarde d'une lanterne dansante ». Puis, sur le sommet de ce mont, d'où sort le plus long de nos fleuves, ils attendent patiemment « la féerie divine de l'aurore. »

Alors se déroule, à leurs yeux, un immense panorama. « Après l'abîme des vallées où les forêts mordent les prairies et les champs de seigle, par delà les collines violettes qui bordent et recèlent le Rhône, les Alpes émergent de la brume rosâtre, prolongées vers le sud par la muraille crénelée du Vercors et du Diois ; un chaos romantique soude la chaîne alpine aux cîmes cévenoles, au Tanargue, aux monts de Lozère, qui étirent leurs épaules dans l'éloignement bleu ».

Ici le suc de Sara dresse sa pyramide, là « l'enfant-Loire » serpente dans les prés — « petit ruisseau d'argent » — au sortir de l'étable où il a pris naissance.

Après avoir traversé un plateau désolé qu'aucune forêt ne protège du vent, le voyageur peut pousser, dans le pays des dentellières, jusqu'au Béage et au fameux lac d'Issarlès, dont les eaux profondes dorment près d'un ancien volcan. Il « allonge son ovale d'un bleu translucide au pied des hauteurs boisées qui se reflètent dans ses eaux, et les reflets sont si purs

qu'on dirait un monde renversé, tout aussi réel, mais plus merveilleux, qui se cherche un ciel dans ce cristal éphémère. »

« Le Fils de ma chair » unit donc aux souvenirs littéraires une émotion personnelle en face des magnifiques paysages de la Cévenne vivaroise. Union harmonieuse car chez Stéphan le cœur n'est pas moins riche que l'esprit. Le roman est très humain aussi grâce à la peinture des états d'âme de ses héros et à celle surtout, la plus intéressante, des mystérieuses évolutions psychologiques de l'enfance. Le cadre cévenol, dans lequel se déroule l'action, y revêt cependant une grande importance. L'âme des personnages, en effet, comme celle de l'auteur, trouve dans le pays un prolongement et aussi, dans une certaine mesure, une explication. Raison de plus pour nous de lire ce beau livre qui ne contient sans doute pas une confession, mais dans lequel l'auteur a mis — il nous le concèdera — le meilleur de lui-même.

Après Cévenne, riantes rives du Rhône, garrigue ensoleillée, du mont Aigoual à la Vaunage, des collines brûlées au fleuve fougueux, tous les paysages, toute l'histoire, toute la vie de chez nous, celle des grands comme celle des humbles semblent défiler tour à tour dans l'œuvre ardente de notre compatriote, qui s'affirme ainsi l'un des écrivains les plus représentatifs du terroir cévenol.

L'OCCIDENT FAIT FAUSSE ROUTE

Reprenant une théorie chère à de grands esprits, tels Duplessis-Mornay, du Vair, Guez de Balzac, Pascal, Bossuet et Victor Hugo, Raoul Stéphan voit dans le calvaire de notre génération une nécessité du plan divin destinée à nous montrer tout le prix de la vie intérieure. Asservi, en effet, par la machine, exclusivement préoccupé par ses besoins matériels, l'homme, aujourd'hui, s'éloigne de plus en plus de cette vie intérieure — génératrice d'une bonté et d'une courtoisie, hélas ! désuètes — qui le mettait face à face avec lui-même et l'empêchait de devenir un automate.

Ces considérations servent de point de départ à « l'Occident fait fausse route ». Elles rejoignent le thème développé par un autre Cévenol, André Chamson, dans « l'Homme qui marchait devant moi ». Les deux livres nous arrivent en même temps. Comme Stéphan, Chamson — nous l'avons vu dans un précédent chapitre — agite le problème de la condition humaine à la lumière des événements actuels. Il dénonce, lui aussi, la misère morale de l'homme de notre temps, affligé d'une infirmité morale et détruit par son propre égoïsme dans la partie la plus profonde de son être.

Simple coïncidence ? Point du tout, car si les deux ouvrages paraissent simultanément en cette année 1948, c'est parce qu'ils traduisent un malaise précis de notre époque, ressenti d'ailleurs inconsciemment par tout le monde. Tel temps, tels livres, dirons-nous. Encore les auteurs devaient-ils être personnellement attirés par la nature du sujet. Les écrivains de la terre cévenole étaient naturellement désignés pour le traiter, de cette terre dont les enfants — qu'ils s'appellent les Camisards ou les Conjurés de Jalès — furent toujours jaloux de leur indépendance spirituelle et soucieux de préserver, même par les armes, leur vie intérieure.

Volontiers on rangerait ces écrivains au nombre — réduit, s'il faut en croire le sévère Brunetière — de ceux de nos écrivains qui « nous défendent contre les étrangers du reproche qu'il nous ont si souvent adressé, de légèreté et d'insouciance des grandes questions ». C'est l'atavisme cévenol, en effet, qui explique, du moins en partie, les tendances profondément sérieuses et méditatives — en quelle direction qu'elles s'exercent — d'un de Bonald ou d'un Vogüé, comme d'un Chamson ou d'un Stéphan. De même un Briand, un Renan ou un Châteaubriand s'expliquaient par le mysticisme breton, qu'il ait pour objet la paix, la science ou la religion.

C'est vers cette dernière que, sans hésitation, Stéphan veut orienter son lecteur, tandis que l'ouvrage de Chamson, lui, reste exclusivement sur le plan humain. L'homme d'aujourd'hui souffre d'une absence : absence d'âme, dit celui-ci ; absence de foi, précise celui-là. L'homme moderne, explique Stéphan, comme les héros de Vigny, est malheureux d'être solitaire. Il doit revenir au christianisme dont Pascal et Bergson lui montreront la voie.

Le livre de Stéphan est une profession de foi chrétienne, l'émouvant témoignage d'une âme qui veut communiquer cette foi à son lecteur en dehors de toute préoccupation strictement confessionnelle. Les citations d'Epictète, de Marc Aurèle et de Montaigne viendront, s'il le faut, à l'appui des textes de Pascal et de Bossuet, quand elles paraîtront nécessaires à l'auteur pour expliquer sa pensée. Les poètes ici alternent avec les philosophes et les théologiens, si bien que l'ouvrage, en s'efforçant d'accorder humanisme et christianisme, offre un double intérêt littéraire et spirituel et s'adresse, quelle que soit leur appartenance religieuse et même s'ils n'en ont pas, à tous les hommes de bonne volonté.

LE MIROIR TERNI DE MARTHE CLEUZIÈRE

Madame Stoupan — Marthe Cleuzière en littérature — s'est essayée avec succès dans un roman, « Le Miroir terni » et des nouvelles algériennes. Pourquoi ne pas rappeler ici que « Le Miroir terni » se situe en partie dans notre région et, un instant même, dans les Cévennes.

Le titre du livre annonce un développement de caractère romantique qui se présente, en effet, sous la forme d'un journal sentimental. Les successifs états d'âme d'une jeune fille y sont notés jusqu'au jour où une amère déception la pousse à trouver un refuge moral dans les joies de la musique. Le roman promène notre imagination de Bretagne en Dauphiné, puis nous conduit à Nîmes et enfin dans nos montagnes.

Les Cévennes y sont présentées de manière subjective, comme une toile de fond nécessaire au récit et destinée à en compléter l'atmosphère. Elles sont un simple décor qui explique ou prolonge les états d'âme du personnage. Par suite, les descriptions en sont stylisées et ennoblies.

Dans leurs senteurs sauvages de lavande et de thym, nos montagnes déshabituent leurs hôtes de la vulgarité des hommes et des choses. Elles procurent aux âmes poétiques l'exaltation désirée. Les héros du roman abritent ici leurs rêveries dans un vieux manoir délabré, véritable nid d'aigle « avec son plein azur, sa fraîcheur, ses horizons inhabités ».

On contemple de ce castel le même paysage que dans « Monestié le Huguenot ». A droite, après un triple rang de monts aux lignes souples, on distingue le profil aplati de l'Aigoual et le mamelon du Bougès. A gauche le pic d'Anjeau pointe avec insolence. Très bas dans la vallée, l'Hérault dort sous des saules. »

Le récit est tellement centré sur la vie intérieure de la narratrice qu'à peine aperçoit-on les habitants du pays. Unique vision cévenole, « des jeunes filles brodent des bas de soie épinglés à une sorte de coffre rembourré ». Leur visage régulier nous apparaît sous une masse de cheveux sombres.

Madame Marthe Cleuzière considère nos montagnes en artiste et surtout en musicienne. Elle sait goûter l'harmonieuse silhouette des crêtes, le sourire des paysages sous une symphonie de lumière, le frémissement joyeux ou les mélancoliques soupirs des grands arbres de la forêt.

La Cévenne est un personnage de son livre aussi intéressant que les autres. Elle montre, suivant les moments, un visage ami ou une figure impassible. Elle se révèle tour à tour ironique et cruelle, parfois même boudeuse. L'exquise sensibilité de la romancière modifie le spectacle naturel au gré de ses impressions intimes et ses descriptions s'enveloppent du charme d'une époque toute proche et qui semble pourtant à jamais révolue.

« LES CHEMINS DES CERCLES » DE ROMAIN ROUSSEL

On ne saurait douter, en lisant ses œuvres, des origines cévenoles de Romain Roussel. Il se plaît lui-même à nous les rappeler non pas seulement, comme il est naturel, lorsqu'il séjourne près d'Alès, dans son mas, si typiquement cévenol, de l'Issart, mais encore et surtout dans ceux de ses romans dont les personnages sont de chez nous. L'âpre terre de ses ancêtres et son histoire souvent tragique expliquent le goût de l'écrivain pour les mœurs simples de la campagne et la vie intérieure des paysans. C'est ici qu'il faut chercher l'unité de son œuvre, si diverse par ailleurs, puisque Romain Roussel se défend de cultiver un genre. Romancier des humbles, il chante leur pauvre existence, qu'elle soit cévenole ou franc-comtoise, car les deux régions présentent bien des points communs. Et dans la jurassienne et neigeuse « Vallée sans Printemps » dont la peinture littéraire valut en 1937 à son auteur le prix interallié, la vie est, sinon aussi austère, du moins aussi rude que dans les montagnes cévenoles.

A celles-ci Romain Roussel doit, en tout cas, l'inspiration de ses deux premiers romans, « les Chemins des Cercles » et « La Maison sous la Cendre ». Tout récemment la Société Parisienne d'Édition et de Librairie offrait aux bibliophiles, sous une présentation de luxe, le premier de ces ouvrages. Qui ne se rappelle la singulière fortune de ce livre aimé du public ? Avant sa parution et en manuscrit il enlevait de haute lutte, entre quatre-vingt-sept concurrents, le prix du roman décerné par le Cercle Littéraire français. Le jury, présidé par Fortunat Strowski, comptait parmi ses membres d'éminents historiens aujourd'hui disparus, tels Rebelliau et Funck-Brentano. Après leur sortie en librairie, « Les Chemins des Cercles » recevaient, en outre, le grand prix de prose Fabien-Artigue, réservé par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse à un ouvrage intéressant la région méridionale.

Chaque couronnement avait sa signification. Le premier rendait hommage à l'écrivain maître de son art et considéré, dès son coup d'essai, comme l'un des plus significatifs de son temps. Le second, qui récompensa également un autre Cévenol, André Chamson, nous intéresse par là-même davantage. Son caractère essentiellement régionaliste témoigne de la force d'évocation d'un livre qui raconte avec un sobre réalisme une des époques les plus douloureuses de notre histoire locale.

Là n'est pas le seul intérêt des « Chemins des Cercles ». C'est à dessein que les éditeurs nous en donnent aujourd'hui une nouvelle présentation. Si pour nous, en effet, ces pages offrent l'attrait sentimental qu'exercent sur ses habitants toutes les œuvres d'un terroir, à cette attirance s'ajoute celle de l'actualité. Le roman restitue, en effet, l'atmosphère d'une époque à beaucoup d'égards semblable à celle que nous venons de vivre. Sa puissance émotive, il la puise donc tout d'abord dans cette saisissante analogie et aussi, pour les Alésiens, dans la peinture de leurs paysages familiers.

Tous « les Chemins des Cercles » mènent à Alès, si l'on en juge par cette carte des « Sevennes » de 1702 qui illustre si pittoresquement la première page du livre. Elle est sans doute la simplification stylisée du plan détaillé de notre région, auquel l'ouvrage doit son nom et qui permettait aux Camisards de se signaler mutuellement l'emplacement de leurs arsenaux et de leurs refuges. Le long de ces chemins, Larguieret, le héros du roman, promène son exaltation à la fois guerrière et mystique, lénifiée parfois par l'amour filial ou les tendres sentiments que lui inspirent tour à tour sa cousine Marthou et la prophétesse Isabeau. Le dualisme religieux contrecarre ses projets d'union avec la première et la seconde dédaigne un attachement terrestre qui la détournerait de sa mission. Le cliquetis des armes interrompt sans cesse les sentimentales rêveries du personnage qui, dans l'hallucinante atmosphère de la Cévenne embrasée, devient lui-même l'aveugle instrument de son atroce destinée. Car les mains inconscientes de Larguieret donneront la mort aux deux femmes aimées et ses yeux horrifiés reflèteront les successifs et inoubliables spectacles de sa famille déchirée, de sa mère assassinée, de son père supplicié, de son pays enfin tout entier ravagé par une guerre intestine sans merci.

Ce pays — « les Cévennes des Cévennes », disait Stevenson, « la Cévenne des Cévennes » corrigera Romain Roussel dans son prochain essai — ce pays, le cœur de nos montagnes, nous pouvons le visiter en suivant « les Chemins des Cercles » en compagnie de ces Chouans avant la lettre — mutatis mutandis — que furent, dans notre Midi, les Camisards. Le mas Pierredon, demeure des Larguier, accroche sa grisaille, entre les châtaigniers, au flanc de la montagne raboteuse des environs de Saint-Germain-de-Calberte. Dans cette nature pastorale et sévère nous apparaissent pour la première fois les personnages du roman. Ils descendront dans la plaine, autour d'Alès, pour y accomplir leurs exploits. Mais c'est encore dans la haute Cévenne que nous les retrouverons à la fin du livre. Et nous pourrions d'autant plus facilement suivre leurs pérégrinations sur la carte que l'auteur conserve leur nom non seulement aux villes mais encore aux villages les plus reculés de la montagne.

Cette exacte, mais discrète topographie ne nuit en rien à la présentation

littéraire de l'ouvrage. Le charme des « Chemins des Cercles » réside dans la variété de l'inspiration. Le roman, régionaliste et historique par certains côtés, unit une composition classique à une sensibilité toute romantique. Le réalisme des descriptions y alterne avec des tableaux d'une poétique grandeur. Les scènes brutales de la guerre s'opposent aux douces et émouvantes apparitions d'Isabeau. En sorte que toutes les manières littéraires sont tour à tour représentées.

Une inexorable fatalité, comme dans les drames antiques, plane sur les événements et donne au roman un son quelque peu racinien. Elle courbe le héros sous sa destinée et l'entraîne dans une guerre fratricide où le sentiment l'emporte sur la raison, où le geste conçu dans la fièvre des armes précède le plus souvent la froide réflexion. La farouche sévérité du sujet concourt ainsi avec l'âpreté du décor naturel pour envelopper l'ouvrage d'une lourde, tragique et mystérieuse atmosphère.

Mais la toile de fond, constituée par les Cévennes, reste d'une émouvante sobriété. Chaque détail de la description apparaît au moment précis où il servira à situer ou à éclairer l'action. Comme chez les classiques, la tyrannie des événements et l'angoisse des personnages ne permettent pas les pittoresques digressions. Le récit, présenté dans la manière du grand siècle, est d'une haletante rapidité. L'auteur s'intéresse surtout au drame psychologique et montre une habileté technique remarquable dans l'organisation de l'intrigue et la préparation des incidents. C'est ainsi que la mort d'Isabeau est mystérieusement pressentie dans les paroles à double entente qu'elle prononce devant Larguieret.

Une multitude d'épisodes romanesques ajoutent cependant à l'intérêt du livre. L'amour, la mort et la nature, ces éternels thèmes lyriques, sont constamment entremêlés dans un développement relevé parfois d'un brin de romantisme. Nouvelle Laurence, Isabeau fait sa première apparition sous un accoutrement masculin. Semblable à Jocelyn, le héros de Romain Roussel ne discerne pas, d'abord, la nature des sentiments qu'elle lui inspire. A la manière des héros romantiques il ouvrira finalement son cœur dans la douceur crépusculaire, au chant des oiseaux de la forêt voisine. Elle appartient aussi au siècle dernier, la poésie triste de ces funérailles maternelles en pleine nature qui rappellent l'ensevelissement d'Atala. La course nocturne à cheval à travers la Cévenne évoque les chevauchées chères aux héros de Georges Sand. Tous les personnages du roman sont proche la nature. Leurs agrestes silhouettes épousent parfois dans l'immobilité des formes familières, qui semblent participer du paysage cévenol. Et leur signal lui-même est un cri d'oiseau, celui de la chouette, qu'adoptèrent plus tard, à leur tour, les Vendéens révoltés.

« Les Chemins des Cercles » procèdent aussi, par endroits, du roman réaliste. Comme la Chartreuse de Parme, ils offrent un récit de bataille qui compte parmi les plus belles pages de l'ouvrage. Rien n'y est laissé au hasard. La lumière du calet qui éclaire un détail du combat, l'odeur de la poudre, l'ahan tragique des soldats en pleine action intéressent le lecteur à la scène au moyen de tous ses sens. Larguieret va même jusqu'à préciser, dans une effroyable notation, la facilité avec laquelle il enfonce son arme

dans la poitrine « meuble comme du terreau » de la prophétesse que, dans le feu de la mêlée, il n'a point reconnue !

La probité littéraire de l'auteur apparaît dans cet effort de reconstitution historique. Elle lui fait désigner par leur nom les régiments de l'époque, décrire avec exactitude les costumes des paysans et des soldats, restituer enfin d'une plume palpitante le drame d'un peuple traqué jusque dans ses propres terres. Les expressions dialectales sont judicieusement mises à profit pour donner au texte une couleur cévenole. Nous dirons plus : par un souci de haute conscience artistique, l'auteur a complètement remanié son texte.

Quand il s'attela, il y a un an, à cette tâche, paradoxale à notre époque de surproduction littéraire où la quantité prime souvent la qualité, Romain Roussel nous dit que sa stylistique s'était bien modifiée depuis quinze ans. Il permettra aujourd'hui à ceux qui, dans la première édition, apprécièrent la finesse de sa plume d'admirer qu'il ait pu la rendre encore plus légère et cependant plus précise, plus colorée et plus musicale. Son idéal est celui d'un classique, mais rajeuni, mais adapté à son temps. Il serre toujours de plus près la réalité historique, géographique ou tout simplement humaine. Comme le voulait la Bruyère, il recherche l'expression parfaite et donne à sa phrase une vigueur sans cesse accrue. Il concentre ainsi l'intérêt et vise de plus en plus à la netteté et à la clarté, ces qualités qui sont les nôtres, mais qu'on dédaigne trop souvent aujourd'hui.

« Les Chemins des Cercles » sont donc une œuvre bien française et par le fond et par la forme, une œuvre riche de sensibilité contenue et qui reflète tous les aspects de notre littérature nationale. Rien n'a été négligé par les éditeurs pour donner au livre une présentation agréable. Signées de Louis Neillot et largement traitées dans un style décoratif, des aquarelles d'un ton léger, rehaussées d'indications au fusain, interprètent le texte avec fidélité et idéalisent de façon heureuse nos âpres paysages cévenols. Ainsi plume et pinceau se sont unis avec bonheur pour réaliser ce chef-d'œuvre à la gloire de nos montagnes, digne de figurer dans toutes les bibliothèques de chez nous.

LA MAISON SOUS LA CENDRE

« La Maison sous la cendre », qui parut quelques années plus tard, est un des livres les moins connus de Romain Roussel. Encore que ses autres ouvrages aient remporté les couronnes littéraires les plus recherchées, l'auteur nous dit avoir gardé un faible pour celui-ci. Comme nous le comprenons ! « La Maison sous la cendre » se déroule tout près du mas de ses aïeux, au pied des Cévennes, dont les blocs granitiques barrent l'horizon. Pour arriver au « Mazel » la diligence traverse le pays du pâle olivier, tandis que l'implacable zézaïement des cigales semble intensifier les ardeurs du soleil. Voici, reconnu au passage, le joli site de Joyeuse, « bâtie comme une redoute sur une colline raide ». Nous sommes tout près du vieux bourg des Vans, dans une région assez favorisée par la nature et où la vigne fait bon ménage avec le châtaignier.

Dans ce cadre l'auteur place la douloureuse et sans doute véridique histoire d'une pauvre paysanne, « créature résignée et impersonnelle », une « machine à souffrir » comme il l'appelle, un de ces êtres enfin que la vie dépasse et qui ne savent que s'incliner. Ce faisant, il montre sa parfaite connaissance de l'âme campagnarde, secrète, recroquevillée sur elle-même et cependant si émouvante par sa soumission à la loi du travail et à une austère destinée.

L'intrigue est d'une majestueuse simplicité. L'héroïne, un être tout instinctif, diffère à peine, dans sa sauvagerie, des animaux de sa ferme. Elle obéit aux lois de sa nature presque inconsciemment. Elle vit en marge d'une société qui la méprise et dont une éducation tyrannique l'avait toujours éloignée. Obéissant aux seules impulsions d'une âme fruste, elle court de catastrophe en catastrophe et ne trouve de consolation, ou plutôt d'oubli, que dans le pénible et machinal labeur de tous les jours.

Dans ses deux romans cévenols Romain Roussel révèle tous les aspects du pays de ses pères. Tour à tour il nous intéresse à son histoire, à ses paysages, à ses mœurs. Récemment encore il travaillait à un ouvrage général sur les Cévennes, dans la manière du « Désert cévenol » d'André Dumas. « Cévenne des Cévennes », tel est le titre de cet essai, doit exprimer des états d'âme, donner des impressions, évoquer des événements. L'auteur nous a confié qu'il évoquera ces « Chouans du Midi », que furent, avant la lettre, les Camisards et d'autres sujets curieux, comme l'affaire de la marquise de Ganges ou des anecdotes piquantes racontées par l'abbé de Sauvages. Ainsi Romain Roussel est-il un des écrivains les plus représentatifs de cette terre et de ses habitants, dont il écrit, avec la plume d'un artiste, la passionnante épopée.

« LE GRAND GOUFFRE » D'AMÉLIE FILLON

Fille de Raymond Février, dont les poèmes « Au Pays cévenol » furent couronnés en 1898 par l'Académie française, Mme Amélie Fillon se fit connaître d'abord par des études critiques. A ses essais sur Colette, Mauriac et Maurois, comment ne pas préférer pourtant « Le Grand Gouffre » son premier roman, dont l'action nous ramène au pays natal de l'auteur, en Cévennes, dans la vallée de l'Hérault et au pied même de l'Aigoual ?

La localisation est d'autant plus facile que l'écrivain garde leur nom aux montagnes, aux mas et aux villages. Seul, Valleraugue échange le sien contre celui de Roquedol. L'histoire se déroule dans les lieux mêmes où André Chamson avait déjà situé « Le Crime des Justes ». Coïncidence fâcheuse, car « le Grand Gouffre » souffre d'une comparaison que nous imposent non seulement l'identité des cadres, mais encore une vague similitude des sujets. Ici comme là, une jeune fille muette est à l'origine du drame ; les solitudes montagnardes favorisent une naissance clandestine et une action criminelle différente, il est vrai, dans les deux romans ; enfin l'isolement des hommes, la violence des caractères, l'amour de la terre, le sentiment de l'honneur conditionnent une action qui se noue et se dénoue suivant la logique la plus impitoyable.

Les données du livre, dans leurs grandes lignes, sont ainsi d'une indéniable vérité cévenole et humaine. Elles font penser non seulement au « Crime des Justes », mais à une multitude de romans terriens, d'anecdotes ou de faits divers dont les mas isolés de la Cévenne fournissent le cadre habituel. « Le Grand Gouffre » est riche d'observations montagnardes. Mais le physique lourd, le caractère laborieux et intéressé des paysans, leurs occupations, la nature des paysages ne constituent pas, dans leur exacte notation, une suffisante originalité littéraire. Une pointe de romanesque bien féminin vient même parfois contrarier, dans le détail, l'air d'authenticité de l'intrigue : la mystérieuse naissance du principal personnage, l'épisode final du manège forain détruisent quelque peu le « climat » cévenol de l'ouvrage. Des observations sans intérêt alourdissent le récit. Le style enfin manque d'art et reproduit indistinctement, parfois avec un réalisme brutal, les paroles les plus ordinaires des personnages.

L'exécution du roman ne vaut pas sa conception. Mme Amélie Fillon, eût gagné à concentrer, à regagner en profondeur ce qu'elle eût perdu en surface. Mais, habitant ce terroir, nous aimons à le retrouver dans les œuvres littéraires qui exaltent ses beautés naturelles, ses vertus morales. Parce que nous sentons l'amour réel témoigné par l'auteur à sa Cévenne natale, nous goûtons le charme de ses tableaux agrestes. Ils nous aident à comprendre la séduction de ce paysage de l'Aigoual et de la haute vallée de l'Hérault, un des coins de France les plus célébrés dans le roman. A la suite de Chamson, de Stéphan, d'Olivier Séchan et d'autres encore, Mme Amélie Fillon vient de donner à ce pittoresque canton des Cévennes, une nouvelle noblesse littéraire. L'impressionnante muraille de l'Aigoual, les cimes boisées de la Lusette constituent la continuelle toile de fond d'une intrigue à laquelle la terre participe par l'attrait qu'elle exerce sur les personnages. Les « traversiers » élevés à sueur d'homme au flanc des montagnes inspirent à ces paysans un amour égal à la peine qu'ils exigent. L'amour de la « propriété », comme on l'appelle ici pompeusement, finit par survivre à toutes les passions. La défense du patrimoine l'emporte sur toutes les morales. Elle assure la continuité, l'unité d'une vie, lui donne un but et une raison d'être. La Nathalie d'Amélie Fillon ressemble au Romain Alpuech de Jean Gazave. C'est un être simple et vrai, tout d'une pièce, qui ne s'explique que par l'amour de la terre. C'est là, sans doute, la signification du livre.

QUELQUES RÉCITS VIVAROIS

Le pays vivarois a inspiré un assez grand nombre de romanciers qui situent leur action dans la Cévenne septentrionale. Il n'est pas question ici d'analyser tous les récits qui s'encadrent dans les monts d'Ardeche. Citons cependant : « La Nuée des témoins » de Charles Bost, « Le Coupe-gorge, Histoire de l'Auberge de Peyrebeille » d'Albigny, « Les Demi-vivants », une histoire de captivité, « Anaïs, petite fille vivaroise », un roman, et « la Pisotte », une nouvelle de Pierre Fervacque (Rémy Roure), « La Marie », un récit de mœurs d'Henri Moro.

« ARDESCO » DE ROGER FERLET

Il est bien suggestif, le titre sous lequel M. Roger Ferlet vient de publier un roman écrit en captivité. L'auteur ne pouvait mieux exprimer, en un seul mot, ses deux inspirations : Ardesco, « je brûle », révèle la profonde spiritualité et le caractère religieux de l'ouvrage, écrit avec la certitude, si réconfortante pour un prisonnier, que la souffrance élève l'homme. Mais Ardesco évoque surtout le pays natal, embelli par l'éloignement et qui sert de toile de fond à un drame psychologique d'une émouvante humanité. Plus même qu'un décor, l'Ardèche est ici un personnage, sinon le principal personnage du livre avec sa parure de châtaigniers et son âme enchantée de traditions et de légendes.

L'action peut se situer en Cévennes avec assez de précision. Elle se déroule dans la région pittoresque de Montpezat et de Burzet, au pays des lacs et des succs, des ravines, des coupes et des gravennes, au milieu de sites étourdissants mais riches aussi de souvenirs antiques et médiévaux. L'auteur nous rappelle, au passage, l'histoire de ces cantons où les Romains passèrent, comme en témoignent les dalles du « Chemin des Centuries » et où s'installèrent plus tard des monastères, telle l'abbaye cistercienne de Mazan, dont le trésor est découvert, dans le roman, par la famille Fons-salègre. Aujourd'hui, autour de toutes ces ruines, se montre la même nature tourmentée, patrie des hommes à la pensée ardente. « Ardéchois, hommes de choix » se disent-ils. Et ils en ont le droit, si l'on en juge par leur opiniâtreté au travail, car le sol ici est ingrat et justifie le dicton, cité par l'auteur : « Qui voit Cévennes voit ses peines ».

Aussi bien la vie des personnages d'« Ardesco » est-elle presque entièrement occupée au labeur. L'héroïne du livre, la petite Tinou, connaît tous les travaux de la ferme. Elle garde les chèvres, ramasse les châtaignes, s'en va à la cueillette des champignons, des aïrelles ou des framboises, soigne les bêtes, sait préparer le flan, la douce, les criques, la bombine, l'aigua bullida, les courgettes frites, les pommes à l'estouffe et l'omelette au lard.

A chaque page de son roman, Roger Ferlet évoque un aspect de la vie cévenole. A la ferme les femmes brassent « l'épaisse bargaille des porcs » ou « passent le lait dans le coulaïré ». Dans les champs les hommes « débroussaillent à grands coups d'esterbe ou d'esjaillaire ». Ici on lève le miel, là on met les châtaignes « en hérissiers », tandis que dans la fabrique voisine les ouvrières dévident dans le ronronnement des bobines et des tavelles, le fil de cette « grège des Cévennes » qui est « la meilleure soie du monde ».

Voici, l'une après l'autre, les coutumes du pays : la « fête du cochon » avec tout son cérémonial d'usage, la foire « bien grasse, bien abreuvée, bien piétinante », où l'on va de la « place » des porcs à celle des moutons, où l'on achète des sabots fleuris d'une pâquerette tracée au couteau, et aussi des pises et des espallairés pour le travail des châtaignes, et des banes et des fouaces pour régaler les enfants. Voici les évolutions des conscrits, qui boivent généreusement et chantent l'habituel refrain :

« Adieu Privas, petite ville,
Nous te quittons, c'est pour sept ans. »

Pour être plus cévenols encore les hommes portent la blouse bleue, les femmes la crêpe blanche tuyautée. Les uns et les autres sont économes, car ici l'argent est dur à gagner, mais riches de vie intérieure et spirituelle : leurs âmes s'exaltent dans les pèlerinages de la Louvesc ou les assemblées du Désert. A l'image de leurs volcans les gens du pays semblent de leurs hauts lieux vouloir « arder » vers le Ciel. C'est bien là apparemment le sens d'un livre que son style agréable, sa richesse documentaire et sa haute spiritualité recommandent au lecteur cévenol.

« LE JOUR NI L'HEURE » D'ÉLISABETH BARBIER

Après une entrée remarquée dans le monde des lettres, que lui valurent « Les Gens du Mogador », Mme Élisabeth Barbier vient de situer dans les Cévennes l'intrigue de son second roman. Elle en doit le sujet, nous dit-elle, à son mari, le docteur Raymond Barbier, qui résida pour un temps en Alès. C'est lui qui, deux mois avant sa mort prématurée, lui indiquait le coin de montagne où elle pourrait étudier sur place le cadre de l'histoire. En souvenir de lui, par la suite, elle donna quelques uns de ses traits à Raph, son héros, comme elle l'avait peint déjà sous l'aspect, assez différent à première vue, du Frédéric Vernet des « Gens du Mogador ».

« Le Jour ni l'Heure », c'est le titre de ce second roman, nous mène près d'Alès, sans qu'il soit possible d'identifier avec exactitude le lieu de l'action : quelque gros bourg peut-être du côté de Lasalle ou de Saint-Jean-du-Gard. Peu nous importe d'ailleurs car, pour n'être pas formellement nommé, le village n'en reste pas moins cévenol d'atmosphère par la peinture bien touchée de ses paysages et le comportement original de tous ses habitants.

L'étudiant Jérôme Calvier est venu à Ventabras, en Cévennes rétablir sa santé chancelante. Il reçoit l'hospitalité des Malaval, les amis de sa famille elle-même originaire du pays. Ce Parisien, surpris par le climat d'austérité de la petite ville où vécurent ses aïeux, ébauche, pour tromper son ennui, une aventure avec Catherine Deviolaine, jeune veuve cultivée et solitaire, qui s'est retirée à Ventabras. Sur ses entrefaites Raph, l'aîné des enfants Malaval, arrive de Montpellier où il achevait ses études théologiques. Le pasteur du pays vient de mourir et il va prendre sa suite. Sa cordiale franchise, sa générosité naturelle ne tardent pas à lui conquérir son entourage. Dès la première rencontre Catherine est éblouie et Raph partage son amour. Mais la jalousie d'Esther, sa jeune sœur, qui brûlait pour Jérôme d'un amour secret, dévoile au pasteur la liaison passée de Catherine. Amèrement déçu, Raph, du haut de la chaire, jette l'anathème sur les Vierges folles et, reprenant le mot de l'Évangile : « Veillez, dit-il, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Alors, se sentant visée, Catherine, de désespoir, va se jeter dans un ravin en pleine neige. A la fin du roman, Raph, pour se punir d'avoir été involontairement la cause de sa mort, deviendra aumônier d'une léproserie, tandis qu'Esther achèvera auprès d'un mari médiocre une existence d'expiation.

« Le Jour ni l'Heure » est un roman cévenol à bien des titres. Si la topo-

graphie n'en est pas exacte, s'il est difficile d'identifier la vallée et le village où se passe l'action. nous savons tout de même que le Gardon coule dans le voisinage. Quelques vocables de consonance dialectale rappellent familièrement à nos oreilles des noms géographiques réels. Les personnages portent ces noms bibliques si répandus dans la Cévenne. Châtaigniers et chênes-kermès couvrent les pentes des montagnes, parcourues en septembre par les chercheurs de champignons. La blouse des hommes, le fichu noir des femmes identifient le menu peuple cévenol, friand de pélardon, de fricandeau et d'oreillettes. Et pourtant ces discrètes notations n'apparaissent pas dans des descriptions digressives, comme il arrive chez les romanciers. Entraînée par son récit, Elisabeth Barbier est tout à ses personnages et à leur douloureuse histoire. Lorsqu'elle voit la nature, c'est à travers eux. Elle ne la décrit jamais pour elle-même.

Voilà qui nous fait saisir l'originalité de la romancière. La couleur locale, chez elle, est avant tout psychologique. Elle l'intériorise. Elle nous montre le pays dans l'âme de ses habitants. Ces femmes, ces hommes, repliés sur eux-mêmes, qui vivent, en vase clos, une vie stricte dans leur petite communauté cévenole, s'expliquent par l'isolement de leurs montagnes et le passé tragique de leur race. Les longues pluies automnales achèvent de les séparer du monde et favorisent ainsi la maturation de leurs puissantes passions. Oppressés par la montagne, taciturnes, concentrés, riches de vie intérieure, les Cévenols sont parfois orgueilleusement sauvages, longs à se livrer jusqu'au jour où ils explosent violemment. Typique à cet égard est la petite Esther, qui cache ses secrètes ardeurs sous des airs d'indifférence. Le cœur de cette frémissante sauvageonne, toujours sur la défensive, débordera tout à coup dans la scène violente où, armée d'un couteau de cuisine, elle menace sa rivale. De même Raph est « grave et pur, gardé des épanchements comme ceux de sa terre ; mais aussi dévoré d'ardeur intérieure » et c'est avec une âpreté implacable, avec une brutale véhémence qu'il lance le texte terrible au-dessus de son auditoire secoué.

Cévenol, le livre l'est encore et surtout par ses tendances méditatives, par sa profonde intimité. Il pose un problème moral comme les romans d'André Chamson, disons plus : un problème religieux, celui, si grave, si délicat, de la prédestination. La bibliothèque de Raph nous donne une idée de celle de l'auteur, que n'effraient pas les grands sujets. Et pourtant son livre est un livre de douceur. On le sent écrit par une femme, dont la sensibilité délicate apparaît à toute occasion : il n'est que de lire, pour s'en convaincre, la page sur le cimetière cévenol et les délicieux portraits du petit Samuel et de Marthe, la vieille bonne autoritaire.

Écrit dans un style simple et sans prétention, le roman tout entier est une apologie de l'amour confiant qui tout rachète et que symbolise l'innocente figure du petit Samuel. Un beau livre en somme, et qui laissera à ses lecteurs une durable impression.

AUTRES ROMANS CÉVENOLS

C'est encore vers les Cévennes que nous ramènent les essais de Léon Eyral et de Jean Blavet. Dans « Les Dieux de Haine » le premier étudie un cas de conscience souvent provoqué dans nos montagnes par le dualisme religieux. La tragique histoire qu'il nous raconte se déroule devant la majestueuse toile de fond de l'Aigoual. L'auteur a voulu prononcer un sévère réquisitoire contre l'antagonisme créé parfois dans les Cévennes, par l'opposition des deux confessions. Par là, il s'oppose à la fois aux deux courants parallèles, mais également traditionnels et religieux, qui caractérisent la littérature de ce terroir.

Alésien et fils de félibre, avocat comme Léon Eyral, Jean Blavet veut lui aussi, plaider pour la tolérance. Il situe tantôt à Alès, décrit sous le nom de Pravène, tantôt dans les environs de Quissac, qu'il ne nomme pas, l'action de sa « Fizoune » dans laquelle il nous révèle sa connaissance du caractère cévenol. Ouvrière de la ville, l'héroïne, à la suite de son mariage, arrive en intruse dans le mas dont elle devrait être la maîtresse. Dans ce milieu hostile elle doit surtout faire face à une rivale dont les manœuvres sornnoises lui valent, sur de simples apparences, la malédiction de tous. De désespoir Fizoune cherche alors une consolation dans le coupable amour d'un pauvre poitrinaire. Ils mourront l'un après l'autre, lui, victime d'une atroce vengeance, elle, repliée sur son souvenir et à peu près abandonnée de son entourage.

On ne saurait mieux caractériser ce roman que par sa fougue méridionale. L'auteur n'avait pas trente ans lorsqu'il l'écrivit et l'on sent dans son œuvre le bouillonnement de la jeunesse. Il ne recule devant aucune audace et son réalisme, un peu brutal, n'eût rien perdu à s'exprimer plus discrètement dans une langue plus châtiée. Mais, telle qu'elle est, l'œuvre ne manque pas d'intérêt. Elle reflète l'âme d'une race impulsive et violente, dont le particularisme se révèle aussi bien dans l'outrance verbale que dans l'indépendance de la pensée. Aux excès individuels le romancier oppose cependant la sagesse collective qui s'exprime par la bouche des vieillards, comme dans un chœur antique, et prend la forme proverbiale, chère aux habitants des campagnes. On pourrait recueillir dans « Fizoune » bon nombre de dictons languedociens ou cévenols qui non seulement résument la sagesse des siècles, mais traduisent le tempérament d'une population caustique. Le dialogue s'entremêle parfois d'expressions dialectales, qui en relèvent la saveur. La formation familiale et félibréenne de Jean Blavet explique sans doute cette tendance à transporter ou à transposer dans sa prose la saveur d'un dialecte imagé et concret. Nous savons qu'il est à Paris l'animateur d'un groupement : « l'Union du Jeune Midi », qui veut mettre en honneur les beautés de la langue d'oc. Comme tous les écrivains cévenols de la Capitale, il est un disciple fervent du poète de Maillane, dont il s'est fait le vulgarisateur dans des conférences sur « l'Heure de Mistral ».

Sous le pseudonyme significatif de Jean Cévenne, un jeune journaliste et écrivain, Maurice Yves Castanier, nous conduit parfois dans les montagnes dont il a emprunté le nom. Il les évoque dans les recueils de « Paule »

et de « l'Approximative Chanson ». Mais, plus que ces poèmes, « Jaune d'Or sur fond noir », un roman actuellement sur le chantier, s'encadrera dans un paysage cévenol facile à identifier avec l'étroite vallée de Sumène. Ses souvenirs de jeunesse, en effet, retiennent l'auteur dans la région où il est né, les Cévennes des environs du Vigan, « pauvres mais décentes, sèches mais lumineuses. » Julien, son héros, nous décrit la maison grise de sa prime enfance, puis le village imprégné de vie religieuse et du souvenir des malheureuses luttes d'autrefois, « un maigre village de deux mille habitants, sans horizon, car les montagnes l'encerclent. » Après les paysages, les visages cévenols apparaissent « maigres et sérieux, de la couleur du vieux bois et travaillés de nombreuses rides. L'expression se déplace lentement sur leur face, soigneusement étudiée et le plus souvent calme et sereine. Les gestes sont lents et comme contrits. L'habitude de la gravité pèse sur chacun. » On retrouve bien ici le climat du gros bourg de Sumène, tassé sur la rivière, avec ses filatures et ses bonneteries. L'auteur, qui en dirige une, est idéalement placé pour l'étude du milieu. Il semble que Jean Cévenne, qui construit aussi une pièce de théâtre, sur un fond cévenol, a convenablement rendu l'originalité de ce pittoresque canton.

LES CÉVENNES ET LE ROUERQUE

CARACTÈRES COMMUNS AVEC LES TERROIRS VOISINS

« ROMAIN ALPUECH » DE JEAN GAZAVE

Les mœurs et les paysages ne correspondent pas toujours absolument avec les limites administratives des provinces ou des départements. Ainsi, l'arrondissement du Vigan, à son extrémité ouest, s'assimile assez avec l'Aveyron et les mœurs du Rouergue sont souvent les mêmes que celles des Cévennes. Témoin Romain Alpuech, le roman de Jean Gazave.

L'auteur a donné à son héros un but : la reconquête de la terre perdue par son père et l'agrandissement continu de son domaine et de son troupeau. Par là il ressemble au Becagrun de Raoul Stéphan et à certains héros de Georges Beaume qui ne voient que par la terre, dont ils se font les serviteurs, à laquelle ils ramènent tout et vouent un amour silencieux. Mais Alpuech s'élève plus haut que Becagrun et prend des dimensions gigantesques. A sa manière il a quelque chose de cornélien. Malgré sa sauvagerie, il force la sympathie, parce qu'il lutte, et qu'une volonté que rien ne rebute dirige sa vie jusqu'à sa mort. Le personnage était difficile à dépeindre parce que, ne se répandant pas au dehors, il échappait un peu à l'analyse. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un personnage littéraire et c'est sans doute ce qui fait le mérite de l'auteur. Jean Gazave se distingue par là des autres écrivains de la terre. Son héros n'a rien de factice. Il a la vie simple et rectiligne d'un paysan.

Comme Becagrun, il est berger d'abord, pour devenir ensuite propriétaire. Comme berger, il suit la hiérarchie immuable des bergers de la montagne. A dix ans, il s'engage comme « roule », c'est-à-dire apprenti vacher et c'est par sa conscience et son opiniâtreté qu'il deviendra enfin « cantalès ».

« Le cantalès, nous dit l'auteur, c'est le chef. Il commande au nom du maître. Son autorité est absolue. Il est responsable du troupeau et de la pâture. Le fromage est son œuvre personnelle. Les pâtres, sous ses ordres, sont les bergers des vaches, chargés de les soigner et de les traire. Le bédelier, un jeune homme, a la garde des veaux. Le roule, un gamin, les aide tous ». Le roule, nous le voyons, accomplit un travail très humble. C'est que, sur le plateau, il n'y a pas de chiens. « Ils engendreraient désordre et batailles. Quand une bête s'éloigne, le roule court, l'attrape et la ramène. Il va aussi remplir des seaux aux riviets d'eau vive et les rapporte à grand peine. Il est à tout moment aux ordres du cantalès. »

Jean Gazave connaît à fond notre terroir. Après le travail des personnages, leur nourriture : soupe au chou, tranche de lard, purée de pommes de terre, lait caillé et pressé.

Mais ce roman d'une simplicité antique, d'une vérité incontestable, ne tire pas du seul drame de la terre le charme qui se dégage de sa lecture. Il contient des pages d'une émouvante poésie rustique. Ici c'est toute l'âme de la montagne qui apparaît, par exemple dans les messages que s'envoient les pâtres à travers l'espace : « Un chant millénaire, immuable leur suffit à dire : « Nous sommes toujours là, solides et vivants. Frères, demeurez en paix sur notresort ». Et quand, soutenu par l'air pur et limpide, le dernier écho du colloque s'attarde et amortit son ultime vibration, le calme se fait plus épais dans la montagne. Mais les hommes, rassurés par une présence invisible, sentent leur cœur moins lourd ».

Si Romain Alpuech est une œuvre d'une grande vérité humaine, racontant avec sobriété et plénitude l'histoire, peut-être vraie dans ses grandes lignes, d'un montagnard, taciturne et concentré, travailleur et volontaire, tel qu'on en rencontre beaucoup dans les Cévennes et le Rouergue, l'auteur de ce beau livre n'en est pas moins sensible au charme, un peu mélancolique, de son terroir natal. Il s'attarde volontiers à décrire la venue du printemps dans la campagne : « Les aubépines ont fleuri pour embaumer les haies, les pruniers se vêtent de blanc, les pêcheurs se parent de rose. Les grands hêtres des bois verdissent. Le châtaignier, longtemps affligé de noirs rameaux morts, se décide à orner d'étoiles glauques ses branches réveillées. L'heure a sonné où les troupeaux désertent l'étable pour les pacages des hauts monts ». Nous sommes au pays des troupeaux immenses qui montent vers les Causses à l'alpage.

C'est ce qui nous vaut un beau tableau de la transhumance. « Les bêtes, nous dit l'auteur, dans leur mémoire obscure, savaient à quel bonheur menait l'inlassable piétinement. Au long de sept mois sombres, dans la prison de l'étable et la sécheresse des fourrages engravés, elles avaient gardé la nostalgie des pacages frais où l'herbe mouillée fond en goût de senteurs capiteuses, des courtes nuits d'air léger, parfumé sous les étoiles, des libres ébats dans un espace sans borne, au long des jours qui tardent à finir. Pendant trois lieues, le convoi emplît de sonnaillies les routes encaissées d'un causse, entre les champs rouge brun emmurés de pierraille sèche et des prés où l'herbe disparaissait sous la nappe blanche des narcisses ».

Mais nous devons arrêter ici les citations. Le livre tout entier porte la marque du terroir. C'est le roman de la paysannerie, comme Balzac avait

décidé de la peindre, de la paysannerie des montagnes et des Causses avec ses traditions, sa piété naïve, sa vie secrète et sans expansion, son opiniâtre volonté, tout cela dans le cadre traditionnel des grandes fermes de la montagne, des antiques églises aux vénérables clochers, au milieu d'un pays âpre et sauvage qui, pas plus que ses habitants, ne manque d'une certaine grandeur. Romain Alpuech enrichit d'une manière magnifique la liste des romans régionalistes de chez nous grâce à une admirable peinture de la vie morale et de la vérité naturelle de nos montagnes.

LES CÉVENNES ET LA PLAINE

« BERNADOU FELIBRE DU CEP. » D'AIMÉ LAFONT

Sous ce titre à la consonance méridionale voici une œuvre toute parfumée de terroir. Elle chante deux races rapprochées par la géographie et l'histoire. L'auteur, M. Aimé Lafont, semble avoir voulu symboliser ce rapprochement par l'union du héros et de l'héroïne. Mireille et Bernadou représentent jusque dans les sonorités de leur nom la plaine ensoleillée et sa pauvre voisine, l'âpre mais courageuse Cévenne.

Nombre d'ouvrages régionalistes glorifient ainsi simultanément chez nous la montagne et le « pays bas ». Celui-ci a souvent besoin de celle-là car, malgré son opulence, il ne se suffit pas à lui-même. Il appelle tous les ans à son secours les vendangeurs « gavots ». Et les Cévenols, séduits par une vie facile, rêvent parfois de descendre définitivement dans la plaine et d'y devenir propriétaires après avoir servi comme domestiques.

C'est ce qui arrivera à Bernadou. Il apportera à un riche vigneron, en épousant sa fille, l'appoint d'une intelligence toujours en éveil et d'une opiniâtreté cévenole qui feront un jour de lui le chef incontesté du village. Bernadou n'est pourtant que le fils d'une vendangeuse. Il a passé sa jeunesse au milieu des bruyères et des châtaigneraies dans une de ces vallées où courent les rapides et sauvages Gardons.

Nous pourrions facilement identifier les lieux et reconnaître ici le pays raboteux qui s'étend entre Alès et Florac, autour de Barre, Saint-Germain ou Saint-Étienne-Vallée-Française. Qui ne connaît, là-haut, la montagne de Vieille-Morte et sa curieuse légende? De son sommet Bernadou a pu assister au lever de soleil sur la mer. C'est ici qu'il a rêvé à la plaine lointaine et merveilleuse.

En attendant le jour heureux qui l'y amènera, le petit sauvageon vagabonde parmi les genêts et les genévriers. Il mène sa chèvre dans la montagne, court à la recherche des « pignes » ou des rouges arbrouses, cueille parmi la mousse les cèpes et les oronges ou descend à la rivière pour surprendre le poisson sous les roches. Il aime aussi parfois à se griser du tumulte de la filature, « cette grande nef aux vitraux blancs ».

Les Cévenols d'Aimé Lafont n'ont rien d'austère. Bernadou est un joyeux luron. Petit, il se plaisait à entendre de la bouche de sa « mamette », la vieille Jouanenne, les « sornettes » millénaires de la montagne. Et l'auteur, avec elle, est heureux de nous narrer les aventures du Piperelet ou

de « Moitié de Poulet ». A écouter les contes de grand'mère et les histoire de tante Clémence, où le « gripet » joue toujours le principal rôle, Bernadou a manifesté de bonne heure un goût marqué pour les récits d'imagination qui contribueront plus tard à ses succès. Le futur meneur de foules ne démentira pas le petit « canto-soulet » d'autrefois.

Le roman de M. Aimé Lafont est tout imprégné de couleur cévenole. A chacune de ses pages nous retrouvons un épisode caractéristique de la vie en montagne : la veillée des châtaignes, la fête votive, la « promenade de la fougasse », la préparation des « oreillettes » et le joyeux festin qui accompagne la mort du cochon.

Surtout l'auteur n'a garde d'oublier une grande date de l'année cévenole : celle du 24 août, jour de la foire de Florajols, qui est non pas Florac, mais Alès. A la suite de Bernadou nous visitons le marché couvert, puis les magasins de la Grand'rue. A Florajols notre héros, franchissant un degré de l'échelle sociale, viendra enfin travailler chez Maître Vidourle et fréquentera, pendant ses loisirs, « les oisifs qui se chauffent, l'hiver, aux cagnards de la Place d'Armes et qui, l'été, prennent le frais sous les grands arbres du Bosquet, entre les statues, les allées bordées de buis et les bassins où retombe un interminable jet d'eau. »

« DIANE DE GANGES » DE JEANNE GALZY

Jeanne Galzy, dont plusieurs romans reçurent des couronnes littéraires — elle fut titulaire du prix Femina — s'est attachée surtout à peindre la plaine de l'Hérault. Sa « Grand'Rue » ressuscite pour nous le Montpellier du siècle dernier. Pourtant la proximité des montagnes cévenoles, que du belvédère du Peyrou l'on aperçoit dans le lointain, explique l'attrance qu'elles exercèrent à l'occasion sur l'imagination de l'écrivain. Gardien de la porte des Cévennes sur la route même qui vient du « Clapas », le gros bourg de Ganges devait intéresser à l'histoire de sa malheureuse marquise le biographe de Catherine de Médicis, de la reine Margot et de sainte Thérèse d'Avila.

La tragique destinée de Diane de Ganges alimente depuis trois siècles la curiosité des écrivains. Non pas seulement, comme on pourrait croire, des chroniqueurs régionaux, mais encore des avocats, des magistrats et des maîtres du roman historique. Aux auteurs anonymes du XVII^e siècle succédèrent, entre autres, au XVIII^e Me du Noyer avec ses « Lettres historiques et galantes », au XIX^e Alexandre Dumas avec ses « Crimes célèbres » Charles Hugo avec « Une famille tragique » et le Premier Président Aragon qui écrivit en 1881 une « Diane de Joannis, marquise de Ganges ». Aussi bien ne nous attarderons-nous pas sur le sujet du roman et sur son principal personnage, dont il a été question dans un précédent chapitre.

L'intérêt du livre de Jeanne Galzy réside pour nous dans le caractère romanesque de sa « Diane de Ganges ». Le récit garde sans doute dans ses grandes lignes son exactitude historique, mais, sous la plume d'une femme, il devient plus affectif. La sensibilité de l'héroïne se confond avec celle de la romancière. L'une et l'autre, l'Avignonnaise comme la Montpelliéraine, se sentent exilées en Cévennes. A la suite de la marquise, Jeanne Galzy a par-

couru les routes qui de la plaine montent vers Ganges. Elle a pu souligner le contraste entre le bas pays riche de cultures et le désert cévenol aux arbustes rabougris, entre les confortables hôtels particuliers de la cité papale et le triste, humide et mystérieux château de Ganges, entre l'accent chantant des bords du Rhône et le rocailleux patois de la montagne. Ce contraste s'accorde avec les sentiments de la marquise. Ses états d'âme trouvent leur prolongement harmonieux dans le paysage.

La couleur locale est ici plus marquée que dans les autres ouvrages consacrés à la tragique histoire. Les vases d'Anduze, les inondations du Vidourle et autres notations locales qui apparaissent dans le livre révèlent chez l'auteur une parfaite connaissance du pays. Surtout l'art de la narratrice réside dans l'utilisation de nos montagnes comme d'une toile de fond naturellement harmonisée avec le drame. Celui-ci est d'autant plus pathétique que l'héroïne, exilée à Ganges, se sent en proie à l'hostilité générale des hommes et des choses. La langue des habitants, leur comportement mystérieux l'effraient autant que l'aménagement intérieur du château, son humidité pénétrante et le misérable aspect de la campagne environnante.

Ainsi s'explique le charme du récit. C'est l'histoire d'une femme contée par une femme et, de ce fait, d'autant mieux contée qu'elle met en jeu la sensibilité, qualité féminine. Un homme eût été moins désigné pour traiter un pareil sujet. De plus l'auteur, originaire, comme son personnage, d'une ville de la plaine, pouvait mieux sentir et comprendre ses états d'âme, ses réactions de citadine exilée dans la montagne. Tirant le meilleur parti de cette double qualification, le talent déjà éprouvé de Jeanne Galzy nous offre un des meilleurs récits qui aient été consacrés à la « mort déplorable » de la Marquise de Ganges.

ALLUSIONS DIVERSES AU TERROIR CÉVENOL

DANS LE ROMAN CONTEMPORAIN

Il ne pourrait être question de présenter ici tous les romanciers qui ont accidentellement évoqué le terroir cévenol. La liste serait trop longue de ceux que la description de nos paysages a quelquefois tentés. Citons cependant Mme André Corthis, dont plusieurs œuvres, en particulier « Le Merveilleux Retour », nous transportent en Cévennes, plus précisément sur les limites du Gard et de l'Ardèche, dans la région voisine de Bessèges. La romancière semble avoir séjourné dans les lieux dont elle parle. Mais tout à ses personnages, elle s'intéresse beaucoup plus à leurs passions qu'à nos paysages.

Dans le second volume de « Patrice » ou « l'Été du Siècle » Pierre Lafue nous amène à Alès, qu'il décrit parfois avec quelque précision, et dont il nous présente la vie provinciale.

Pierre Bost fait quelques allusions dans son œuvre au terroir cévenol et le Montpellierain Olivier Séchan monte dans les Cévennes pour y situer certains de ses romans, tels « Le Bouquet d'Orties » et « Les Corps ont soif »,

sans trop s'attarder d'ailleurs à la description du pays. Citons encore les noms de Poujol et Peyrefitte parmi ceux des romanciers d'aujourd'hui qui peuvent se rattacher aux Cévennes et au terroir immédiatement voisin. Enfin Mme Rozier-Fontayne évoque les luttes religieuses dont les Cévennes furent le théâtre dans un petit roman intitulé « Le Prisonnier du Fort d'Alès ».

QUELQUES CONTEURS

Au groupe des romanciers nous pouvons rattacher quelques conteurs. Les Cévennes, en effet, semblent, depuis quelque temps, avoir inspiré par nombre d'écrivains qui ont trouvé dans l'amour de leur terre natale le sujet de petits récits de caractères variés.

M. Adolphe Pieyre, un Cévenol des environs de Valleraugue, en créant « la Revue du Midi », avait donné une forte impulsion à la littérature locale. Il s'est consacré à des études historiques sur le Midi et, parmi ses œuvres, qui sont assez abondantes, nous pouvons citer d'agréables contes cévenols et les « Lettres de ma Garrigue ».

M. le Chanoine Buisson nous a raconté de savoureuses anecdotes sur Notre-Dame du Bonheur, « un Grand Saint-Bernard cévenol. »

M. Chassary est l'auteur de « Pradet de Ganges », dont le personnage vivait, il y a trois siècles, dans les Cévennes méridionales.

Dans « Un coin des Cévennes » M. Chante nous conte l'histoire et nous décrit les payages du Vigan et de ses environs.

Voulons-nous visiter la Lozère, connaître les mœurs de ses habitants ? M. Marius Balmelle nous en donne l'occasion dans « Lavandes et Genêts » et dans ses « Contes et Impressions du Gévaudan » qui contiennent quelques belles descriptions des Causses, des Cévennes et des hauts plateaux. Comme M. Barbot dans ses « Contes lozériens », il a su nous dire dans une forme agréable les légendes que les paysans racontent dans les veillées, sous le manteau de la cheminée.

Les livres du souvenir

Du roman nous nous acheminerons graduellement vers la poésie en étudiant quelques ouvrages difficiles à classer dans un genre défini, dont les auteurs, originaires du terroir cévenol, nous content, quelquefois à bâtons rompus, les souvenirs qui les attachent au pays natal. Ce sont souvent des livres de l'âge mûr. L'auteur se penche sur sa province pour se retrouver lui-même. Ces pages ont une profonde résonance humaine. La mélancolie du souvenir parfois poétise les tableaux de la terre et c'est pourquoi l'œuvre de Léo Larguier, notre plus grand poète cévenol d'aujourd'hui, nous permettra d'assurer la transition avec d'autres recueils poétiques moins importants.

UN ARDÉCHOIS CÉLÈBRE :

LE CARDINAL DE BERNIS, ÉCRIVAIN ET HOMME D'ÉTAT

On peut rattacher aux Cévennes le nom, célèbre au XVIII^{me} siècle, du Cardinal de Bernis. Cet homme d'Etat, protecteur des lettres, lui-même poète et mémorialiste, naquit en 1715, à Saint-Marcel d'Ardèche. Sa sœur, Françoise Hélène de Bernis, épousa Claude de Pelet, seigneur de Salgas et descendant des barons d'Alais. Ils eurent trois fils et trois filles, dont l'aînée par son mariage avec son cousin, le vicomte de Bernis, héritier du Cardinal, apporta le château cévenol de Salgas à la famille de Bernis, qui le possède encore aujourd'hui. Quant à l'homme d'Etat, il mourut à Rome et son corps fut, quelques années plus tard, transporté à Nîmes, où il repose dans la cathédrale. Le tombeau de la famille de Bernis est à Salgas, en pleines Cévennes et le village est relié à la Corniche chère aux touristes par une route appelée « Cardinale » en souvenir de Bernis, dont le grand portrait en pied se trouve dans le vieux manoir montagnard. Ainsi par ses origines et sa parenté, le Cardinal de Bernis peut figurer dans une histoire littéraire des Cévennes, bien que son œuvre, assez chétive en vérité, n'ait pas grand rapport avec ces montagnes.

On sait l'insolente et spirituelle réponse que le futur ministre fit un jour au vieux cardinal de Fleury, un Cévenol, lui aussi, puisqu'il était de Lodève. « J'attendrai ! », dit-il seulement à son compatriote qui lui refusait toute

faveur de son vivant. C'est surtout dans sa jeunesse que l'abbé de Bernis s'adonna à une poésie badine qui lui valut une réputation d'écrivain mondain et aussi, grâce à la faveur des salons, d'entrer avant trente ans à l'Académie française ! Il ne se faisait d'ailleurs pas d'illusions et avouait lui-même qu'il y était reçu « plus en homme de condition qu'en écrivain ». « J'ai lu, disait Voltaire, qui resta cependant son ami, les Saisons de M. de Bernis. Que cela est plein de verdure, de roses, de lis, de pivoines ! Cet homme est Babet la bouquetière ». Quant à sa réputation de légèreté, le poète avait lui-même contribué à l'établir :

Pour éterniser sa mémoire
On perd les moments les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la Gloire ?
Le plaisir est si près de nous !

C'est pourtant lui-même aussi qui voulut plus tard la détruire : alors, nous dit-il « j'avertis mes amis intimes que, dès que je serais nommé ambassadeur, j'aurais dans le monde une réputation toute contraire et qu'on me supposerait l'ambition la plus vaste avec l'art d'avoir su la cacher pendant dix-sept ans sous le masque de la paresse et du dessouci ».

De fait, l'homme politique grave et digne qu'il devint s'opposa au poète qu'il avait été. Il cessa d'écrire des vers dès qu'il s'aperçut qu'il ne pouvait suivant ses propres termes, être supérieur dans un genre qui exclut toute médiocrité ». Il sut être enfin un homme de cœur et d'honneur et se montra toujours fidèle à ses amitiés.

Les lecteurs cévenols seront intéressés par quelques pages de ses Mémoires que de Bernis a consacrées à ses premières années et au souvenir de sa terre natale.

PAGES CÉVENOLES DE MELCHIOR DE VOGUE

On ne saurait offrir aux amateurs de paysages littéraires une lecture plus agréable que celle des ouvrages consacrés par Melchior de Vogüé aux Cévennes vivaroises. L'imagination voyageuse du lecteur se plaît à découvrir, à travers ces pages, la pittoresque vallée de l'Ardèche dominée par la coquette et aérienne ville d'Aubenas qui, du haut de son éminence, étend sa vue au loin sur un paysage de vignes et de mûriers.

Aucune contrée, au dire de l'auteur, ne laisse apparaître plus ostensiblement le double travail de la nature et de l'histoire. La verte rivière d'Ardèche y a partout creusé la roche blanche et pratiqué de monumentaux défilés. Les ruines des abbayes au fond des vallées, les vieux donjons au sommet des montagnes et les filatures dans la plaine marquent les étapes successives de la civilisation dans l'antique et pittoresque domaine des Helviens.

Sur chaque crête un château rappelle un nom historique, mais parfois aussi une terrible légende. Melchior de Vogüé raconte qu'au temps de son enfance la bibliothèque de tout bon Vivarois contenait deux livres de fonds qui furent pour lui « les premières, les inépuisables sources de l'enchan-

ment du cerveau, des curiosités passionnées, des visions intérieures ». L'un d'eux, ouvrage guerrier d'une sorte de Montluc cévenol, s'appelait les « Commentaires du soldat d'u Vivarais ». L'autre, plus doux, était « l'Album d'u Vivarais », où Albert du Bois décrivait, dans le style à la mode vers 1840, les beautés pittoresques de nos montagnes.

A travers ces livres, illustrés de lithographies, qui rapportaient pêle-mêle les traditions du terroir, l'enfant imaginait tout un monde merveilleux, conforme aux rêves de son âge. Mais avait-il besoin de lectures pour embellir d'une architecture de songe le pays de ses ancêtres, lui qui vivait au milieu des plus curieux chefs-d'œuvre de la nature ? Au nord, en effet, le lac d'Issarlès, qui devait lui inspirer une très belle page, étale au pied d'un volcan le miroir de ses eaux profondes. Au midi, le Pont-d'Arc lance son arche titanique au-dessus de l'Ardèche prête à s'enfoncer dans un gigantesque canon tandis que, de toutes parts, des deux côtés de la rivière, des grottes d'une effrayante profondeur livrent passage à des fontaines merveilleuses.

Vals arrache à de Vogüé un cri d'admiration. A une extrémité de la bourgade éclate « l'ardente chanson du midi dans le fourré luisant des chênes-verts ». A l'autre « les maisons s'évalent sous les châtaigniers qui tapissent les coteaux. Il ne faut guère s'élever pour atteindre des fermes encloses entre un verger de pommiers et une prairie où paissent des chèvres suspendues sur les ravines des torrents. Il y a quelques centaines de pas entre cette Italie et cette Savoie ».

Les lettres de noblesse littéraire de Vals-les-Bains ne tiennent pas dans cette seule page de Melchior de Vogüé. On nous permettra ici d'ouvrir une large parenthèse pour les rappeler. A l'aube du grand siècle, un président du Parlement de Grenoble, Claude Expilly, disait sa reconnaissance à Vals et contribuait ainsi, nous assure Pierre Audigier, à établir la renommée de la jolie station cévenole. Renommée qui ne fit que grandir, puisqu'en 1691, nous l'avons vu, Madame de Sévigné écrivait à Bussy-Rabutin que son fils était « venu de Bretagne prendre les eaux en ce pays » Elle ajoutait cependant — plaisanterie flatteuse pour l'amour-propre cévenol — que la bonne compagnie lui faisait plus de bien que tout autre remède.

Le misanthrope que fut Rousseau n'eût pas tenu pareil langage. Mais s'il ne poussa pas jusqu'à la petite station thermale, il lui fit l'honneur de la mentionner dans ses « Confessions ». A Montpellier où il était venu, nous nous le rappelons, consulter M. Fize, un médecin célèbre de l'époque, il goûta, nous dit-il, « je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals ». A défaut de la visite du Solitaire, la petite ville reçut, en tout cas, celle de son contemporain, le marquis de Vauvenargues, qui, selon Lanson, vint y faire une profitable saison à l'automne de 1740. La chose n'a rien de surprenant pour qui se rappelle les attaches qu'avait chez nous le philosophe aixois.

Mais pour revenir à Melchior de Vogüé, c'est lui, le plus authentique enfant du pays, qui fut le plus enthousiaste visiteur de la coquette cité ardéchoise, dont Reclus disait qu'elle était l'un des lieux balnéaires les plus réputés de la France et même de l'Europe.

Le célèbre académicien raconte, dans une lettre, le voyage qu'il fit à Vals : « De Clermont à Alais, écrit-il, j'ai beaucoup joui de cette merveilleuse ligne du centre, trop peu connue, et qui vaut tout ce que les touristes

vont chercher en Suisse ou en Ecosse : elle s'élève jusqu'à mille mètres sur les plateaux des Cévennes en remontant les gorges de l'Allier qui sont tout ce qu'on peut voir de pittoresque et de sauvage ; on retombe en quelques heures dans la plaine méridionale, toujours si agréable à retrouver avec sa lumière et sa chaude végétation. Depuis trois jours, me voici installé à Vals et très satisfait de ma décision. Ce pays est admirable... »

Celui qui se proposait de faire entendre « l'âme de l'Ardèche » avait donc commencé par en apprécier les beautés naturelles. Comment serait-il resté indifférent à la vue de la petite ville blottie au fond de son vert vallon au pied d'une montagne couverte de chênes et de châtaigniers ? Suivant son orientation, le vent y apporte le baume des lavandes ou le frais parfum des bruyères et des fougères. « La petite ville est charmante au fond de la gorge qui s'évase sur le confluent de deux rivières, avec ses toits rouges noyés dans des verdure sombres ou tendres, toutes ruisselantes d'eaux qui se précipitent, suintent aux parois des roches, jaillissent des vasques en fontaines intermittentes ».

Nous sommes ici au cœur du Vivarais et le touriste qui rayonne en tous sens trouve partout des motifs d'étonnement. D'une plume élégante Vogüé caractérise tour à tour les Chaussées des Géants, les Coupes de Jaujac et d'Aizac, la Gravenne de Montpezat. « Comme l'histoire de la terre sur ces roches, l'histoire des hommes est écrite dans les ruines des châteaux qui gardent chaque passage des vallées ». Voici les restes de Ventadour, qui défient « les plus féeriques décors d'opéra », et Vogüé aux quatre tours décapitées, et Balazuc qui dresse fièrement son donjon du XII^{me} siècle.

Qu'ils escaladent le Mézenc, roi des Cévennes, qu'ils traversent les forêts de Bauzon et de Mazan où « la framboise et l'airelle mûrissent sous les sapins » ou qu'ils visitent les antiques castels du pays vivarois, les touristes, unanimement, se rallieront à la conclusion de Melchior de Vogüé. « Il y a des régions plus majestueuses dans notre France ; il n'y en a pas, à ma connaissance, de plus originale, de plus contrastée et où l'on ait davantage le plaisir de la découverte ».

VINCENT D'INDY, MUSICIEN CÉVENOL

On vient d'inaugurer à Boffres, dans les Cévennes vivaroises, un monument à la gloire de Vincent d'Indy. Tout près de là, en effet, l'auteur de la « Symphonie cévenole » sentit naître son inspiration dans les âpres splendeurs de la montagne ardéchoise. Il résidait alors dans sa propriété de Chabret, sur un plateau parfumé de pins et de bruyères.

« J'aime, s'écriait-il, j'adore Chabret, ce bon Chabret où s'est écoulé le plus beau temps de ma jeunesse... Si jamais, dans ma vocation, que je sens de plus en plus accentuée, il survenait quelque étincelle, si jamais j'arrivais à trouver ma voie, à avoir du talent, c'est à Chabret que je le devrais, car c'est là, dans nos chères montagnes, que j'ai, pour la première fois, senti le beau et entrevu l'idéal. »

Cette révélation de la poésie cévenole lui arriva soudain, un soir d'été, « à l'endroit où l'on aperçoit Vernoux à ses pieds et, plus loin, un panorama

de montagnes. C'est aussi beau, disait-il, que la symphonie en ut mineur et que les fresques de Michel Ange ! »

Au milieu de cette nature magnifique il fit construire, par la suite, un vaste belvédère d'où il voyait, au premier plan, les montagnes cévenoles, revêtues de fayards et de châtaigniers, tandis que, dans le lointain, se détachait l'ondulation bleutée des Alpes majestueuses.

Dans cette aérienne demeure il traduisait les impressions ressenties à la vue du plus grandiose spectacle naturel. Il exprima ainsi avec un rare bonheur le charme sauvage des plateaux dans le « Poème des montagnes », puis dans la « Symphonie cévenole ». Mais c'est surtout dans « Fervaal », son premier grand drame, que Vincent d'Indy fit régner une atmosphère vivaroise. Musique et décor y évoquent également le terroir et la scène finale se déroule sur la pente même du Serre d'Issarlès, que le héros gravit lentement pour disparaître enfin dans les nuées.

Après cette œuvre hautaine, écrite dans un style soutenu, Vincent d'Indy, qui fut un folkloriste averti, ne dédaigna pas, dans ses « Chansons du Vivarais », de s'inspirer des plaintes populaires de son pays. Il les fit suivre du « Jour d'été à la Montagne », une symphonie pastorale dont les accords harmonieux évoquent d'une façon saisissante l'apparition, puis la disparition progressives, avec le jour, de la lumière et de la vie dans les Cévennes.

A propos de la « Légende de Saint-Christophe », que le célèbre musicien composa ensuite, M. Guy de Liancourt rapporte que Maurice Denis, chargé d'en peindre les décors, vint chercher dans les Cévennes une inspiration conforme à celle de l'auteur. Et il ajoute qu'aux approches de sa mort Vincent d'Indy travaillait encore à harmoniser un nouveau volume de chansons vivaroises.

Ainsi, durant sa vie entière, le grand compositeur puisa son inspiration dans le terroir de ses pères. Ses œuvres sont une preuve, entre tant d'autres, de la richesse artistique du patrimoine cévenol. Les Cévennes peuvent être, en effet, une source d'inspiration aussi bien pour les musiciens que pour les peintres et les poètes. Leurs trois arts, non seulement se correspondent, mais encore se complètent en s'inspirant du même thème. Comme l'œuvre littéraire de Melchior de Vogüé, la musique de Vincent d'Indy est la fidèle expression de l'austère et mystique génie de la Cévenne vivaroise.

ANDRÉ GIDE ET LES CÉVENNES

« Je me sens d'autant plus Français, dit André Gide, que je ne le suis pas d'un seul morceau de la France, que je ne puis penser ni sentir spécialement en normand ou en méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français, et que, né à Paris, je comprends à la fois l'oc et l'oïl, l'épais jargon normand, le parler chantant du midi, que je garde à la fois le goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier. »

Les influences contradictoires de ses deux familles, de ses deux provin-

ces expliquent sans doute en partie les oscillations de l'écrivain et le caractère de son œuvre. « Souvent je me suis persuadé, affirme-t-il dans « Si le Grain ne meurt », que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire les produits de croisement, en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes. »

André Gide se penche donc sur ses deux ascendances et sur ses deux terroirs. De leur influence sa personnalité se libéra bien vite, mais il leur doit certaines tendances d'esprit. Sa continuelle curiosité devait le pousser à rechercher le caractère de chaque tradition. « Si le Grain ne meurt » nous amène ainsi dans la famille paternelle de l'écrivain, à Uzès, au bord des Cévennes. « Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas. Le chemin de fer ne menait que jusqu'à Nîmes, ou tout au plus à Remoulins, d'où quelque guimbarde achevait le trimballement. Par Nîmes le trajet était sensiblement plus long, mais la route était beaucoup plus belle. Au pont Saint-Nicolas, elle traversait le Gardon ; c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets de cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue que les lavandes embaumaient... »

Dans sa famille paternelle, Gide relève la rigidité, l'austérité, des scrupules excessifs, une taciturnité contemplative, une confiance en Dieu qui va jusqu'à repousser, dans la maladie, l'intervention des médecins. Ces « outrances », comme il les appelle, il pense qu'on « les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. » Là-dessus, pour nous donner une idée des habitants du pays, il nous conte une aventure qui lui arriva au retour d'une visite chez l'un de ses cousins, pasteur aux environs d'Anduze. Elle le poussa à demander l'hospitalité dans un mas appartenant à une famille de modestes Cévenols, en qui il retrouve les caractères de leur race : le grand-père silencieux, penché vers l'âtre, « d'aspect extrêmement robuste, à la voix sans douceur, mais vibrante, au regard sans caresse, mais droit », les enfants « beaux, mais déjà graves et même un peu froncés. » Avec leur mère, ils entourent le vieillard pendant la prière « dans une allure recueillie qui leur était très naturelle. »

Dans cette forme précise et mesurée qui est la sienne André Gide caractérise exactement la psychologie cévenole. Sa famille paternelle semble avoir eu quelques attaches dans ces montagnes. Elle possédait, il n'y a pas très longtemps encore, une propriété au-dessus d'Alès, près de Cendras. La tradition cévenole et protestante semble d'ailleurs avoir exercé une influence sur l'œuvre de Gide, surtout dans le choix des sujets. Sous des apparences romanesques il traite de graves problèmes et, s'il ne se rencontre pas, dans son attitude philosophique et ses audacieuses conclusions avec les écrivains catholiques ou protestants de ce terroir, il garde de ses origines le goût des profondes discussions spirituelles.

ANDRÉ DUMAS ET LE DÉSERT CÉVENOL

Il y a quelques années s'éteignait André Dumas, enfant de la Terre cévenole et fin poète, comme en témoigne maint recueil couronné par l'Académie française. Seul ou en collaboration avec de célèbres écrivains, comme Sébastien Charles Leconte et Charles le Goffic, il composa aussi plusieurs pièces de théâtre, jouées avec succès sur les grandes scènes parisiennes. L'Odéon et la Comédie-Française donnèrent successivement de lui : *l'Autre*, *l'Eternelle présence*, *Esther, princesse d'Israël* et *le Premier couple*.

En 1896, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pasteur à Alès, fut joué un acte en vers d'André Dumas, *la Galante surprise*, dont le sujet était tiré de Florian.

Parmi tant de réussites littéraires, deux œuvres, au titre modeste, révèlent particulièrement l'âme délicate de leur auteur et montrent chez cet intellectuel distingué une fraîcheur de sentiment et une noblesse de cœur qui les classent parmi les plus émouvantes dont s'honore la littérature spiritualiste de notre pays. Le père douloureux de *Ma petite Yvette* resta toujours le fils aimant de la terre de ses ancêtres, ce *Désert cévenol* auquel il consacra de si belles pages, qu'il aimait pour sa pauvreté même et la sévérité de son décor et dont il disait qu'il était bien, lui aussi, de ces lieux où souffle l'esprit. Les mas grisâtres, les champs en terrasse et, dominant tout, le châtaignier, roi séculaire des Cévennes, s'associent dans son œuvre pour donner une âme austère à des paysages d'une tranquille et mélancolique douceur.

De nos montagnes, André Dumas a tout connu, tout aimé, tout chanté : les pentes pierreuses, les tenaces et taciturnes habitants et aussi l'histoire, hélas, trop souvent tragique et sanglante. Avec les plus remarquables romanciers de notre temps, il a ainsi contribué à écrire l'épopée de la Terre de France.

Cet ardent Cévenol, attaché au pays de ses pères par toutes les fibres d'une âme exceptionnellement sensible, ne fut pas un régionaliste étroit, épris de sa seule province. Il voulut célébrer aussi un lointain coin de France, où l'amènèrent les hasards de sa carrière administrative. Admiration de la Bretagne de Brizeux, il se passionna pour cette *terre de granit recouverte de chênes*, parente mystique des Cévennes. Car pour André Dumas, écrivain au grand cœur, le terroir de ses aïeux fut toujours une partielle, mais concrète et vivante préfiguration de notre France aux mille visages.

ALBIN MAZON ET LE VIVARAIS

Aucun des écrivains vivarois n'a, plus qu'Albin Mazon, mis sa plume au service de son petit pays. Connu surtout sous le pseudonyme du docteur Francus, il a écrit une série d'ouvrages dont les titres suffiraient à attester le caractère régionaliste. Ce sont les *Petites notes ardéchoises*, *Un roman à Vals*, *Voyage aux pays volcaniques du Vivarais*, *Voyage autour de Valgorge*, *Voyage autour de Privas*, *Dans le Midi de l'Ardèche*

« Le long de la rivière Ardèche », « Au pays Helvien », « Au Bourg Saint-Andéol », « Autour de Crussol », « Au Mont Pilat », « Voyage fantaisiste et sérieux à travers l'Ardèche et la Haute Loire », « Autour d'Annonay », « Au pays des Boutières » et « Voyage dans le Haut Vivarais ».

Non moins que les paysages, les visages du Vivarais ont attiré son insatiable curiosité. Il s'intéressa à la légende de Clotilde de Surville, qui avait donné lieu, au début du XIX^{me} siècle, à des controverses passionnées dans le monde littéraire. Il fut le biographe du mémorialiste Gamon et de l'historien Soulavie, du chroniqueur Marcha, de l'astronome Flangergues, de Bon Broé, des Béranger de la Tour et des Ornano.

Comme les hommes, les cités l'intéressent. Il leur consacre de nombreuses études. Aubenas, Vals, Largentière, Tournon et Privas lui fournissent une abondante matière. Encore omettons-nous de citer ici toutes les notices qu'il ne dédaigna pas de rédiger sur les plus petits bourgs de la Cévenne ardéchoise. Parfois, cependant, il prit la plume de l'historien pour étudier les luttes religieuses et « Les Huguenots en Vivarais » furent couronnés par l'Académie Française.

Passionné du terroir, Albin Mazon écrit dans un style direct et familier. Il apparaît souvent dans son œuvre. Il se montre Cévenol dans la manière comme dans la matière. Il aime la discussion et n'hésite pas à élever sur le plan des idées les sujets les plus anodins. Sa documentation, abondante, n'est pas indigeste, parce qu'il sait la présenter avec un brin de fantaisie. On dirait d'une conversation à bâtons rompus. Il s'intéresse au dîner d'une chèvre, aux chansons des conscrits, à la « philosophie » d'un pauvre rémouleur. La vue d'un village lui rappelle l'homme célèbre qui en est originaire. Ce charme familier n'est pas négligeable quand il s'agit de faire connaître au lecteur toute l'histoire, toute la vie d'une région dans leurs moindres détails. Ainsi Mazon, qui est le père de l'helléniste de ce nom, se révèle-t-il non seulement homme de lettres, mais homme d'action : il a consacré toutes ses forces à propager la connaissance des Cévennes vivaroises, l'une des contrées les plus pittoresques de notre pays.

SOUVENIRS DU TERROIR CHEZ LÉO LARGUIER

PROVENCE ET CÉVENNES

Comment pourrions-nous parler Cévennes et poésie sans évoquer le Grand'Combien Léo Larguier ? L'auteur de la Maison du Poète, des Isolements, de Jacques, de l'Heure des Tziganes, devenu académicien Goncourt, et par là un des Cévenols les plus en vue dans le monde des lettres, a fait quelquefois dans son œuvre, des allusions émues à sa ville natale

En province, là-bas, au pied de mes Cévennes.

« La' Grand'Combe, nous disait-il récemment, est du Gard, comme vous et moi, mais elle a derrière elle la vieille aïeule, la grand'mère Cévennes, qui garde encore ses moutons sous les châtaigniers et qui demeure si sim-

ple, si sérieuse, si sobre, si grave, si noble. Quand on vous dira que j'ai trahi, que j'ai déserté, passé à l'ennemi avec armes et bagages, ne le croyez pas. Matinal comme les vieux paysans à qui je dois tout, je n'ai jamais ouvert mes volets sur les toits de Paris sans imaginer le déroulement des chaînes cévenoles tremblant de Florac à la Grand'Combe, ainsi que des architectures de songe dans le bleu d'un air que je n'ai vu que chez nous. »

De fait l'auteur de « Provence et Cévennes » se défend d'être le vieux monsieur du sixième arrondissement, que se plaisent à évoquer les gazetiers, l'archaïque bonhomme, portant huppelande, aux poches pleines de bouquins. S'il est à Paris, ce n'est qu'à titre de locataire. « Avec une cape de bure, ajoute-t-il, je pourrais être un de ces vieux bergers, guérisseurs et jeteurs de sorts, un de ceux que la nature faisait savants, la solitude terribles, et qui comprenaient ce que le vent dit aux herbes et la lune aux arbres. »

Car Léo Larguier aimait, dans sa jeunesse, visiter les petits villages cévenols qui environnent son gros bourg natal. Il a gardé au cœur le souvenir des montagnes rudes, des ravins étroits, de cette nature sauvage et imprévue qui berça ses premiers rêves poétiques. Et dans son exil parisien il ne dédaigne pas de savourer les salaisons du pays et la tourte de vrai pain de froment, dénichée chez un petit marchand de quartier et « dont la croûte poudrée de farine est rugueuse comme l'écorce des chênes-lièges qui poussent sur le plateau du côté de Jalcreste. »

L'atmosphère du pays de ses aïeux est plus que toute autre favorable à l'éclosion de ses vers. D'ailleurs, nous dit-il dans « Prélude » :

Ce que j'écris ici, ce ne sont pas des vers...
Ce que j'écris n'est rien. Je m'éveille, je rêve,
A peine remonté des gouffres du sommeil,
Mais j'attends que le ciel éclate en or vermeil
Et que tous mes pigeons partent vers la lumière,
Un toit fume, un coq chante au loin, et la dernière
Étoile au ciel glacé clignote, et le tombeau
De ma mère blanchit... Ah ! comme il sera beau
Le vers qui va jaillir et dont je sens les ailes
Dans mon cœur anxieux s'ouvrir, immatérielles.

Pour être bien vague, l'allusion à la terre cévenole n'en est pas moins certaine et l'hommage rendu au pays natal moins émouvant. Chez Léo Larguier, écrivain de classe, ce que cette évocation perd en précision, elle le gagne en poésie. La distinction de la forme ne s'accommode pas d'une description objective et minutieuse. Le paysage compte moins que l'émotion ressentie à sa vue. Mais la discrétion du poète donne plus de prix à sa louange et un vers écrit à la gloire du terroir provoque dans nos âmes, venant de lui, une plus profonde résonance.

MES VINGT ANS ET MOI

A qui veut s'évader et se reposer d'une époque lourde d'inquiétude on ne saurait conseiller plus agréable lecture que celle de « Mes vingt ans et moi ». Léo Larguier nous y transporte dans un temps bien différent du nôtre et qui, pour cette raison, nous paraît aujourd'hui très lointain.

On a toujours un pied dans le vieux monde
lorsque l'on eut vingt ans en 1900.

Ecrit d'une plume harmonieuse, ce livre évoque les débuts de son auteur dans le monde des lettres. Il arrivait alors tout droit de sa Cévenne natale,

pour mettre Paris dans son sac,
l'œil plein de feu, la taille mince
ainsi qu'un héros de Balzac.

Cette vocation littéraire qui le lançait à l'assaut de la Capitale, le poète lui cherche, dans ses plus lointains souvenirs, une justification familiale et cévenole. Attendri, il voit soudain surgir dans sa mémoire l'humble figure de sa grand-mère Clarisse, de Champmorel. Cette vieille femme, qui lui apprit à lire, avait vécu une enfance studieuse, paissant ses moutons, un livre à la main, sous les antiques châtaigniers. L'instruction ne la grisait pas. Le diplôme qu'elle rapporta un jour de la ville ne changea rien » à la simplicité de sa vie. « Ses parents l'admiraient sans bien la comprendre. » Son petit-fils devait hériter d'elle ce goût de la lecture qui ne le quitta jamais.

Dans le pays cévenol les gens les plus modestes sont riches d'une vie intérieure que favorisent les solitudes montagnardes. Ils cherchent souvent la compagnie des livres au cours des longues soirées d'hiver, sous le manteau de la cheminée. Dans une de leurs pauvres demeures les yeux émerveillés du poète encore enfant virent pour la première fois une bibliothèque.

Souvent, je pense encor
à cet humble artisan, cordonnier de village
chez qui, vers mes huit ans, je crus voir un trésor...
Je parlais gravement avec lui, mais un soir
il ouvrit une vieille armoire toute grande.
Il y serrait ses draps sous des brins de lavande,
ses habits et je vis pour la première fois
quelques livres rangés sur deux rayons de bois.

Autant et peut-être plus que les livres, les paysages cévenols parlaient déjà à l'âme du poète et c'est pourquoi, maintenant encore, dans sa résidence parisienne du Quartier latin, il ne peut s'empêcher de songer au pays natal, où il écrivait ses premiers vers

rustiques mais baignant dans cet azur tranquille
des Cévennes, plus doux que celui de Virgile,
et dont les bleus légers font songer, purs et clairs,
à des soirs de Judée, à des nuits d'Évangile.

Tous les Cévenols connaissent les poèmes consacrés par Léo Larguier à leurs paysages familiers :

Les châtaigniers feuillus et le figuier biblique,
l'arbousier rouge et noir, avec le pin antique
sont les arbres amis de mon pays natal.
Quand la lune pâlit tout l'azur automnal,
le vieux chêne pensif que sa lueur caresse
y semble attendre encore une blanche druidesse.
Tout est calme, léger, sans inutile éclat,
et vos vagues d'argent, oliviers de Provence,
meurent à ses côteaux, sous un ciel délicat
qui de mélancolie aimable se nuance.

C'est ici que le poète adolescent venait retrouver les siens pendant la chaude saison. Ici, à l'automne de 1899, un numéro de « l'Événement » lui apporta, dans sa demeure cévenole, le premier article parisien, intitulé « l'Aurore d'un Poète », qui lui était consacré. Alors, nous dit-il,

je crus à côté du vieux facteur rural,
qui venait de laisser à ma porte un journal,
voir la Gloire marcher dans sa robe pourprée
et du saint rameau d'or éblouissant laurée.

Remonté à Paris, le poète aime à rappeler dans ses œuvres le terroir paternel. Et lorsqu'il recevait Jean Moréas à sa table, il avait la coquetterie de lui offrir les produits des montagnes natales :

J'avais reçu la veille un pâté des Cévennes,
de jeunes cèpes durs, confits dans l'huile, et, pleines,
l'une de très vieux marc, l'autre d'un vrai muscat,
deux fioles, des gâteaux rustiques, un bon plat
de saucisse à souhait épicée et truffée
que dans la graisse d'oie on cuit à l'étouffée.

Ce parfum de terroir que le poète cévenol mêle à des vers d'une parfaite fluidité et d'une limpidité bien française ajoute encore à la grâce de ses poèmes et fait de ce livre du souvenir une des œuvres les plus délicieuses de la littérature d'aujourd'hui.

AVANT LE DÉLUGE

Si Léo Larguier s'est plu à égrener ses souvenirs d' « Avant le Déluge » dans des pages consacrées à la Capitale, l'évocation du Paris de son adolescence s'y mêle parfois au rappel ému de son enfance cévenole. A vrai dire, le clocher du village natal est moins cher à son cœur que celui de Saint-Germain-des-Prés. Il se dresse sans beauté sur une « église de phalanstère » flanquée d'un presbytère « pareil aux bureaux d'une compagnie du gaz ».

L'architecture n'en est pas pour séduire le poète. A l'exemple de Lamartine parlant de sa maison de Milly, celui-ci a sans doute triché en recouvrant de lierre la vieille chapelle montagnarde. Pourtant, affirme-t-il, « les influences qui m'ont régi viennent des Cévennes, d'où sont sortis les miens, d'une antique maison aujourd'hui en ruine, au flanc d'une combe, vers laquelle descend un torrent de châtaigniers, des vieux Cévenols vêtus de blouses et coiffés de grands chapeaux, des vieilles qui ressemblaient à des Pieta et qui gardaient quelques moutons sur un plateau battu de vents balsamiques, devant d'âpres et solennels paysages d'abîmes. »

Dans cette vieille demeure, berceau de sa famille, s'écoula sa prime jeunesse, qu'enchantèrent la complainte de Fualdès, les histoires fabuleuses du Fantasti et de la Bête du Gévaudan, ou les récits militaires du père Cabel, un soldat du second empire.

— L'an prochain, lui disait le vieil homme, tu iras au lycée... Tu en sors avec ton brevet d'officier. Adieu, la misère.

A ce lycée, celui d'Alès, le poète se rendait en empruntant un petit train d'intérêt local que prenait comme lui « une svelte et brune couventine » pour regagner son Sacré-Cœur.

La petite Capitale des Cévennes occupe une place importante dans les souvenirs de Léo Larguier. Il y retourna dans des circonstances tragiques. La mobilisation l'y rappelait, en effet, en 14, à la caserne du 40me. Chaussé de gros souliers achetés pour les grandes manœuvres, « je ne savais pas, nous dit-il, marcher sur ce trottoir de l'avenue de la gare où je n'avais plus guère passé depuis le temps où j'étais au lycée... Lorsque j'arrivai à la caserne Thoiras, qui avait été le collège où Alphonse Daudet fait vivre le Petit Chose, il n'y avait encore que quelques territoriaux, mobilisés comme moi, dans la cour. L'active, avant de s'en aller, avait mis en ordre le casernement, et je trouvai cela émouvant comme tout. »

Le vieil Alès d'avant 14, d'« Avant le Déluge », revit encore dans les dernières pages du livre, avec sa population insouciant qui ne « réalise » pas le drame menaçant, avec ses magasins achalandés et les vitrines de ses confiseries où apparaissent les gâteaux d'autrefois, le nougat de Montélimar et les croquants Villaret. Seuls, « devant la statue de Florian, deux personnages en uniformes étranges : le lieutenant des pompiers et le capitaine des boy-scouts » ont une allure quelque peu militaire. Car la vie continue normale : à la veille même de la déclaration de guerre « des retraités à trente sous par jour allaient voir passer l'express de Paris » et la terrasse du Gambinus gardait son habituelle physionomie.

A cette mort du Vieux Monde — c'est en 14 que finit pour Léo Larguier son siècle d'élection, le XIX^{me} — à cette mort du Vieux Monde, qui date du 2 août 1914, le poète dépose la plume. Ici s'achève ce livre du souvenir, dans lequel les lecteurs trouveront, outre plusieurs descriptions du terroir, l'évocation rapide de quelques célèbres figures cévenoles, celles par exemple du commandant Espérandieu, l'éminent archéologue, cousin du poète, et de l'Alésien Louis Payen que Léo Larguier rencontrait souvent chez Catulle Mendès, dont il était le secrétaire.

« MISCELLANÉES »

Les Editions de la Nouvelle France viennent de publier « Miscellanées » de Léo Larguier. Et voici que ce nouvel ouvrage de l'ami des livres et des tableaux semble rejeter dans un passé lointain l'époque — assez récente pourtant — où il avait à se défendre plaisamment d'avoir définitivement franchi la Loire avec armes et bagages et oublié le raboteux pays de ses aïeux cévenols dans le Paris délicieux des antiquaires et des bibliophiles.

C'est que les temps sont changés. Saint-Germain-des-Prés, « mon village », comme il se plaisait à l'appeler, fut abandonné lors du douloureux exode de 1940 et la grosse chère tour de la vénérable église remplacée dans l'encadrement de la croisée du poète par le clocher devant lequel Pétrarque rencontra Laure de Noves pour la première fois.

La tourmente qui s'abattait sur la grande patrie ramenait l'écrivain dans la petite, le penchait sur son passé et mêlait étroitement dans son œuvre les souvenirs du provincial d'antan à ceux de l'amateur de peintures et du bibliomane du Quartier latin. D'où les Miscellanées, qui doivent leur nom à un harmonieux mélange — conçu par un lettré au goût délicat — de prose et de vers, de souvenirs parisiens et cévenols.

Désormais province et Capitale se partagent équitablement une œuvre marquée de retours attendris vers « le pays ». A la suite d'Alphonse Daudet, Léo Larguier juxtapose dans son œuvre ces deux milieux si différents qu'il connait parfaitement l'un et l'autre. Car ces deux écrivains issus de notre terroir furent également sensibles au charme de Paris. Et les images de France qui terminent poétiquement les Miscellanées, en nous faisant pénétrer dans les villes et les villages de chez nous, s'harmonisent parfaitement avec les historiettes recueillies à la terrasse des Deux-Magots, au coin du boulevard Saint-Germain.

Un soir le poète s'est assis sur un banc pour admirer une région qui est la sienne et la nôtre. Au delà des châtaigniers, il a contemplé « l'immense panorama des vallées et des cimes et le lent déroulement des chaînes cévenoles tremblant de Florac à Alès dans une brume légère. »

Devant certains pics « pareils à d'irréels et merveilleux châteaux » il songe à « une architecture aérienne, fabuleuse, ruinée, féodale, fondue dans la douceur d'une pure lumière, et dans l'incroyable limpidité de l'azur ». Et au-dessus du « paysage d'abîmes » qui s'étend devant lui, cet azur est « plus délicat, plus sévère aussi, plus religieux et plus dépouillé que celui de Provence ».

Ici, dans le hameau où il a passé quelques semaines du dernier automne, l'auteur a croqué à loisir plusieurs silhouettes pittoresques d'originaux cévenols qu'il met en parallèle avec d'autres personnages parisiens, insolites et cocasses, comme le vélocipédiste du VI^eme ou l'égyptologue du Café Vachette.

A tout Seigneur, tout honneur. Voici le journaliste du village, fier « de sa coquette localité » — comme il dit — et célèbre par un article contre le balayeur municipal terminé par ces mots menaçants et lourds de sens : A bon entendeur, salut ! Dans un communiqué relatif au concours de boules dont

l'enjeu est constitué par « deux magnifiques poulets » il promet le meilleur accueil aux « étrangers », c'est-à-dire aux gens de la commune voisine.

Mais l'ironie toute cordiale de l'écrivain cède la place à l'enthousiasme du « vieux Gallo-Romain » qu'il a toujours voulu être, lorsqu'il apprécie et savoure en connaisseur l'harmonieuse langue d'oc en s'entretenant avec un félibre ou tout simplement, peut-être, avec un « ancien » du pays :

‘ Ce n'est pas un patois què parle ce vieil homme
— Comme on croit à Paris, — c'est un langage ailé
Où rit la jeune Gaule avec l'antique Rome,
Où le latin des camps au celtique est mêlé.⁹

Et le poète qui sait cuisiner les plats de son pays — il nous l'avait confié dans « Provence et Cévennes » — ne dédaigne pas ici de nous donner la recette de « l'aïgo bouillido », la soupe de son Languedoc natal. « Quatre gousses d'ail, un clou de girofle, du laurier dans un demi-litre d'eau, qu'on jette ensuite sur des tranches de pain arrosées d'huile d'olive. C'est fait en dix minutes, mais sans le tour de main c'est une soupe de chien. »

Les Miscellanées écrites d'une plume alerte reflètent bien, à travers un style d'une poétique aisance, la riche personnalité, bien française dans son ironique bonhomie, d'un des meilleurs écrivains du terroir cévenol.

Avant d'abandonner l'œuvre de Léo Larguier, rappelons enfin une belle page que le poète écrivait récemment pour célébrer le paysage alèsien, dont il a finement discerné l'originalité profonde :

« Quand, disait-il, on laisse la Provence où il est difficile de ne pas songer à la Grèce, on entre dans la garrigue nimoise qui est pareille à la campagne romaine. Elle en a la grandeur sévère unie à la mélancolie de la Galilée, mais le miracle commence pour moi à Alès où viennent mourir les houles vertes des vignes, les vagues d'argent des oliviers et où apparaissent les châtaigniers qui ont l'air d'être des arbres de légende. »

Et, après avoir comparé la silhouette heurtée des montagnes cévenoles à d'irréels et merveilleux châteaux, Léo Larguier termine avec sa bonhomie et sa vivacité coutumières, toujours rehaussées d'images poétiques :

« Ceux qui n'y entendent rien croient que cette terre est pauvre parce qu'on doit lutter avec elle, comme Jacob avec l'Ange, avant d'en être béni. Rien sans doute n'y est plantureux, insolent, abondant, mais tout... (je cherche le mot qui convient...) tout est muscat ! »

La poésie

Les poètes du terroir cévenol ne sont pas très nombreux. En dehors de Léo Larguier, plus parisien d'ailleurs que provincial, que nous avons étudié dans le précédent chapitre, il nous faut aller chercher des noms connus sur les confins de nos montagnes, François Fabié, dans le passé et à l'ouest, Louis Pize et Jacques Reynaud, deux successeurs de Moréas, à l'est. Ici seulement, en Vivarais, autour de Charles Forot, se forma le groupe des poètes du « Pigeonnier ». Les autres poètes des Cévennes, honorables certes, n'ont cependant pas une grande notoriété. Le Cévenol, semble-t-il, aime mieux philosopher que rimer. Il préfère les sujets graves à l'expression des sentiments ou des états d'âme. Il est plus penseur qu'artiste. Les poèmes que nous allons étudier sont généralement de fond sérieux, de forme classique et traditionnelle.

HORIZONS CÉVENOLS CHEZ FRANÇOIS FABIÉ

Puisque c'est seulement en imagination que nous parcourons nos montagnes, nous pouvons brûler les étapes, escalader les hautes cimes, redescendre l'autre versant, non pas celui de la Lozère, mais, bien plus loin, celui de l'Aveyron où nous nous trouvons immédiatement en pays connu.

Quand je dis nous, j'entends tous ceux qui ont lu Fabié, le pieux chantre du Rouergue, le poète du genêt et de la bruyère fleurie. Avec lui nous pénétrons sur le plateau du Ségala, héiissé de seigles qui frémissent au vent. Les géographes scrupuleux ont raison de distinguer ce pays de nos Cévennes qui, cependant, apparaissent sans cesse comme une toile de fond dans l'œuvre de Fabié.

Dans son roman « Moulins d'autrefois » nous en apercevons « loin, très loin les cimes bleutées qui cerclent un quart de l'horizon ». Ils sont bien cévenols aussi, les tableaux champêtres de ses poèmes.

Les prés où gravement ruminent les grands bœufs
et les genêts,

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie.

Comme nous retrouvons avec plaisir la silhouette amie des grands arbres de la forêt cévenole !

Le vieux chêne, noueux et dur comme le fer

Et les grands châtaigniers que hante la chouette.

Rien n'est oublié des mœurs de nos montagnes, des coutumes de leurs habitants. Le « Radal » c'est la tradition des feux de joie de la Saint-Jean, si bien maintenue chaque année par les petits Alésiens dans le lit à sec du Gardon ou sur les pentes de Conilhère et du mont Saint-Germain. Le « Sabotier », c'est la vieille industrie qu'on trouvait encore si fréquemment, il y a une trentaine d'années, dans les villages reculés de la Cévenne et surtout dans la région viganaise, plus voisine de l'Aveyron.

Comme Ferdinand Fabre, Fabié ne songe qu'à son petit pays qu'il regrette d'avoir abandonné. Comme lui, pour composer son œuvre, il n'a qu'à vider son cœur, qu'à décrire d'après nature les paysages familiers à son enfance. Mais avec le poète du Rouergue apparaît le désir de moraliser et les descriptions qu'il fait de ses montagnes invitent le paysan à rester fidèle à son terroir, en lui montrant les beautés de la vie campagnarde, en lui faisant connaître, après Virgile, ce bonheur qui est le sien et dont il ne se doute même pas :

O fortunatos nimium...

Alors que tant de poètes du temps se livraient à d'acrobatiques et vaines contorsions ou s'examinaient eux-mêmes avec complaisance, l'auteur des « Voix rustiques » et de « Ronces et Lierres » restait le poète de la forme simple, le poète aussi de sa modeste province. Si avant la tourmente qui devait dévaster la belle terre de France notre pays a vu apparaître une abondante floraison de romanciers régionalistes, parmi lesquels brillèrent quelques Cévenols, rares furent les poètes du terroir. Beaucoup de livres émouvants ont paru sur nos provinces de Bretagne, d'Anjou, d'Auvergne et de Champagne, mais peu de recueils poétiques.

Nous devons d'autant plus nous féliciter que parmi eux les plus beaux aient été consacrés à notre région. Quand Jean Aicard chantait les Cigales provençales, François Fabié écrivait la Poésie des Bêtes du Rouergue. Les deux méridionaux n'avaient alors d'égal que le breton Le Goffic, leur cadet, l'auteur du « Pardon de la Reine Anne ». Aussi ont-ils droit à notre particulière reconnaissance pour avoir fait connaître au loin les charmes agrestes de nos pittoresques provinces.

UN POÈTE ALÉSIEN, LOUIS PAYEN

Si Albert Liénard, qui prit en littérature le nom de Louis Payen, est un peu oublié dans sa ville natale, c'est qu'il s'en éloigna de bonne heure pour gagner la Capitale où il devint le collaborateur de grandes revues littéraires. Il publia plusieurs recueils lyriques, des romans et fit représenter avec succès des pièces de théâtre. Sa maison, sa ville et son terroir natal apparaissent pourtant de temps à autre dans son œuvre. Il a réuni dans un sonnet plusieurs visions de son enfance alésienne :

Le Gardon paresseux dans son lit de gravier
Unit son bavardage aux cris des lavandières
Et mire les frissons moirés de la lumière
Qui descend des coteaux argentés d'oliviers.

Des enfants jouent, nerveux et bruns, dans la poussière
Et mêlent leurs appels à ceux des charretiers ;
Des vieilles, sur le pas usé de l'escalier,
Tricotent lentement l'heure crépusculaire.

Des mineurs passent, noirs et leur lampe à la main.
Un troupeau de moutons encombre le chemin,
Et la lune très blanche, ainsi qu'une veilleuse,

Se suspend tout à coup dans la pâleur des cieux
Derrière une maison d'où sortent des fileuses,
Une chanson aux dents, un rire dans les yeux.

POÈTES CÉVENOLS DU VIVARAIS

« Le climat préféré de Louis Pize, nous dit Louis Chaigne, est celui du « Pays de l'Automne », d'une « vallée du Haut-Vivarais que Nicolas Poussin eût aimée pour sa douceur. » Et il cite ainsi le poète lui-même pour rappeler la place qu'occupent dans son œuvre le pays natal, la forêt ardéchoise et surtout Bourg Saint-Andéol,

Pays heureux, vallée où le Rhône s'avance
Entre un double rempart d'îles et de roseaux,
Vers le seuil éclatant que, déjà, la Provence
Offre dans la verdure au passage des eaux !

« Comme Pize, ajoute Chaigne, Jacques Reynaud est très attaché à l'automne. » Comme lui aussi, il chanta le Vivarais. Cette double affinité poétique se retrouve dans son « Automne vivarois » :

Plaisirs des jours sereins, je songe en frémissant
Que nos étés défunts roulent en feuilles mortes.
Les corbeaux du Gerbier rassemblent leurs cohortes,
Hérauts de l'hiver menaçant.

Sous le vent qui l'assaut, sous le froid qui le dompte,
L'automne va mourir comme un feu de berger,
Mais, déjà cheminant aux veines du rocher,
Ecoute le printemps qui monte.

Au même groupe de poètes du terroir vivarois qui aiment s'attarder « parmi le soir d'automne visible et candide » et « évoquer la splendeur de l'été dépouillé » on peut rattacher Jean Chartier dont le poème intitulé « Dans les Cévennes » est dédié à Louis Pize. Ici, nous dit-il,

La nature, abdiquant sa verdoyante ivresse,
Et toute sa splendeur éphémère, humblement
A vêtu la montagne, éternelle pauvresse,
Des haillons du silence et du renoncement.

« LE MATIN VIENT » DE LYSIE STÉPHAN

Le nom de Lysie Stéphan explique sa vocation littéraire. « Le Matin Vient » nous la confirme. Ce livre d'espérance groupe des poèmes que recommandent à notre lecture plusieurs allusions au terroir cévenol. Mais il ne se situe pas trop étroitement dans le temps et l'espace, et retrouve, par delà les inquiétudes de notre époque troublée, les éternelles aspirations de l'âme humaine.

En dépit des tristesses du moment, l'auteur cherche ses raisons d'espérer dans les beautés de la nature, dans la musique consolatrice, dans le réconfort de la foi :

Je crois à l'éternel de nos rêves humains...
Car malgré le refus des temps, l'aube s'avance
Dans ces tressaillements d'un monde en gestation.

« Le Matin vient », voilà le cri d'espoir répété sous cent formes différentes, comme l'émouvant leit-motiv du recueil. Les immuables thèmes lyriques de l'humanité souffrante sont ici repris avec bonheur, mais rajeunis par l'évocation d'une douloureuse actualité. Une espérance, toutefois, illumine ces chants, car bientôt

Le Printemps va rentrer de ses lointains voyages
et les « fleurs de vie » s'offriront toujours à qui saura les voir et les cueillir.

Sachons gré à Lysie Stéphan de se défier du factice et du maniéré, et de goûter ce « Printemps de lumière »,

Loin des tâtonnements de l'artificiel.

Sa poésie s'exprime en formules d'une harmonieuse simplicité, relevées encore par la plénitude du vers. Elle rejette le snobisme littéraire, prétentieux et contorsionné. Elle n'accueille rien de malsain dans son inspiration. Elle nous mène en pleine nature, dans la garrigue venteuse où, rageur et tyrannique monarque,

Le Mistral dans les pins redit le chant des flots.

La montagne cévenole se nuance parfois, à l'horizon, de couleurs variées : alors un « Hommage » monte vers la lumière, à qui nous devons cette fête des yeux :

Impondérable magicienne
Qui par sa gamme de clartés
Revêts de changeantes beautés
Le rude sol de ma Cévenne,
Toi qui rosis, bleuis, pâlis, enflammes, diapres
Les contours âpres
Des horizons
Et dont l'ombre frémit sur nos vieilles maisons,
Salut, immortelle lumière,
O toi qui ne nous déçois pas,
Et que jamais rien n'arrêta
Depuis ton aurore première !

Cette fraîcheur, cette clarté dans le fond et la forme donnent au recueil la puissance de la santé. « Le Matin Vient », unit la distinction du style à la noblesse de l'inspiration, deux qualités un peu dédaignées aujourd'hui, mais qui nous font mieux apprécier les gracieux poèmes de Lysie Stéphan.

Le théâtre

Comme les poètes, les dramaturges cévenols s'intéressent à des sujets graves et traditionnels. Ce théâtre campagnard, un peu dédaigné, tient difficilement l'affiche à Paris. Cependant il est plus près de l'homme éternel que les pièces à succès de la Capitale. Que chez nos auteurs dramatiques régionaux, la Cévenne soit un simple décor, comme chez Edmond Guiraud, plus cévenol dans sa vie que dans son œuvre, ou qu'elle constitue presque le personnage principal de la pièce comme dans « L'Hospitalière » de Ferdinand Fabre ou « Cromedeyre-le-Vieil », de Jules Romains, il se dégage toujours de ces ouvrages la même impression de profondeur grave que nous avons trouvée dans les autres genres littéraires. Peu de fantaisie, mais beaucoup de solidité. Et la Cévenne septentrionale peut se flatter d'avoir inspiré, avec Cromedeyre, un des premiers et plus originaux chefs-d'œuvre de l'école unanimiste. L'examen de cette pièce, qui nous présente la vie collective d'un village montagnard, couronnera logiquement cette étude de la littérature cévenole.

« L'HOSPITALIÈRE » DE FERDINAND FABRE

Si les romans de Ferdinand Fabre souffrent d'un injuste oubli auquel les condamnait la modestie de leur auteur, à plus forte raison les lecteurs d'aujourd'hui ignorent-ils, pour la plupart, l'unique pièce de théâtre composée par l'écrivain cévenol. Ce drame champêtre, tiré du Chevrier, ignore les poncifs du théâtre mondain. « L'Hospitalière, écrivait Fabre en 1879, a été conçue, exécutée tout à fait en dehors des préoccupations ordinaires de nos auteurs dramatiques actuels... Ma pièce se passe aux Cévennes, dans un pays que j'aime, dont je connais les mœurs, dont je sais les hommes, à peu près comme je me sais moi-même, issu de sang montagnard. Je ne me suis préoccupé que de mon œuvre, je n'ai songé en aucune façon à ruser avec les chances de la mettre en vue. »

Au théâtre, comme dans ses romans, Fabre reste l'observateur réaliste des paysages et des mœurs de sa province. Son drame nous transporte de la mare des Fontinettes, près de Madières, à la hutte de Soulaget et à la métairie de Mirande, demeures de ses personnages. La muraille abrupte du Larzac constitue l'unique toile de fond de ces paysages successifs qu'elle nous permet de localiser avec exactitude. Seuls, quelques lavagnes et des

bouquets de rouvres ou de châtaigniers, atténuent l'âpreté de cet austère décor.

A l'image de leurs montagnes aux lignes heurtées — car nous sommes sur le bord du Causse, au pays des rocs et des crevasses — les personnages de « l'Hospitalière » offrent une asperité de caractère qui les assimile aux forces de la nature environnante. Cette violence est un trait montagnard, fréquemment mis en relief par les écrivains cévenols. Les paysans de Fabre ont la tête près du bonnet. Ces hommes en sabots cachent un cœur ardent sous leur grosse blouse de toile écrue. Volontiers ils feraient usage du long bâton de berger qui ne les quitte jamais. L'usurier Malgrison l'apprend à ses dépens, qui menace d'expulsion les braves Agathon de Mirande. Car dans l'Hospitalière comme dans les autres ouvrages de Fabre l'argent tient une place prépondérante. La défense et l'administration du patrimoine ancestral, son agrandissement continuél représentent la principale raison de vivre de ces opiniâtres Cévenols. Dans toutes les affaires d'argent, ils font montre de la plus vigilante perspicacité.

Mais la dureté de la vie matérielle n'abolit pas ici le sentiment. Ces hommes au bon sens profond savent se soumettre à la réalité et n'oublient pas qu'ils ont une âme. Les Agathon ont pour Félice, l'enfant de l'hospice — « l'Hospitalière » qui a donné son nom à la pièce — la même affection que pour leur fils Frédéry. En reconnaissance des bienfaits qu'il a reçus des maîtres de Mirande, le berger Éran s'oublie lui-même jusqu'à vouloir remplacer Frédéry comme soldat en Afrique. Enfin la mort de celui-ci fera une « innocente » de Félice qui l'aime et son désespoir la précipitera dans la mare voisine le jour même de son mariage avec Éran qui, pour l'amour d'elle, a généreusement adopté le fils de son rival.

L'histoire se déroule dans un climat de vie familière bien différent de l'atmosphère des pièces à la mode. Fabre n'hésite pas à mettre sur la scène un enfant au maillot. L'apparition du garde champêtre et des joueurs de fifre introduit une note villageoise avec l'épisode des conscrits. Dans le meunier Cancalon nous reconnaissons le paysan madré de nos montagnes, son comportement rusé dans les marchés, avec les faux départs au moment de conclure une affaire. Et les corbeilles de la ferme débordent de tranches de lard, de boudins, de saucisses, de morceaux de jambons qui constituent les habituelles réserves d'hiver de la montagne.

Parce qu'ils parlent toujours ici au style direct, les personnages sont plus saisissants que dans « le Chevrier ». Ce serait d'ailleurs les amoindrir que de les considérer sous le seul angle cévenol. S'ils parlent la langue, pour nous savoureuse, des Cévenols du siècle passé, ils portent aussi la marque du montagnard de tous les temps, plus instinctif, plus près de la nature que les héros mondains d'Augier et de Dumas. Fabre — c'est là son mérite — ne s'est pas contenté du bric-à-brac régionaliste qui satisfait les écrivains superficiels. Il possède une philosophie de la montagne. Loin de se borner à décrire les paysages et les mœurs de son terroir, il essaie d'expliquer ses héros par le milieu où ils sont nés. « L'homme, nous dit-il, est un produit du sol... et on ne saurait lui reprocher, pas plus qu'on ne saurait le reprocher aux arbres, de reproduire dans son caractère, son attitude, les violences ou les grâces de la nature d'où il a jailli. »

UN AUTEUR DRAMATIQUE CÉVENOL : EDMOND GUIRAUD

L'aspect des Cévennes, leur situation géographique, la variété de leur végétation et de leur climat ont fait dire à l'écrivain belge Michel Seuphor, dont les origines garantissent l'objectivité, qu'elles sont les plus françaises de nos montagnes. On comprend dès lors le mépris des snobs à leur égard : pourquoi visiter une contrée dont la grâce familière l'emporte sur l'imprévu et qui ne permet pas, au cours des conversations mondaines, les poses avantageuses devant la cheminée du fumoir ? Moins connues et courues que les Alpes et les Pyrénées, les modestes Cévennes émeuvent sans impressionner. Leurs paysages touchent le cœur autant que les yeux grâce à la douceur mélancolique qui se dégage de leur simple harmonie.

Aussi bien l'esprit a-t-il soufflé sur ces lieux où l'âme française a parfois vécu des heures douloureuses. Le tourisme perd ici son caractère tapageur. Le voyage devient pèlerinage ou retour au pays natal. Les Cévenols, en effet, s'ils ont fui fréquemment une terre pauvre, en gardent toujours au cœur l'indéracinable nostalgie. Le villégiateur est, de près ou de loin, un enfant du pays pour qui les pierres ont une âme et la ferveur des touristes reste, chez nous, la meilleure compensation de leur petit nombre.

Il n'est écrivain du terroir qui ne vienne, en l'ardente saison, puiser une nouvelle inspiration au pays des ancêtres, de la « grand'mère Cévenne », comme l'appelle Léo Larguier. Raoul Stéphan nous a dit, dans la préface d'un roman, combien il était remué par chaque séjour au pays natal. De son mas de l'Issart, près d'Alès, Romain Roussel aime à contempler cette « Cévenne des Cévennes », objet de son prochain ouvrage, et les dernières vacances ont amené André Chamson dans sa maison de l'Aigoual, près de Valleraugue, au pays de Tabusse, où vient d'être tourné « le Crime des Justes », car l'ancien lycéen d'Alès reste cévenol jusque dans sa résidence professionnelle et parisienne du Petit Palais.

Leur aîné à tous avec Léo Larguier, — mais si jeune encore par sa double activité d'auteur-acteur — Edmond Guiraud s'installe chaque année, pendant les mois d'été, dans son nid d'aigle du Roc, près de Roquedur, en pays viganais. De la grande terrasse de ce pittoresque belvédère on peut admirer un cirque de montagnes dominant la vallée de l'Hérault, dont le murmure se fait entendre dans le lointain. C'est le même décor qu'entrevoient en 1925, au travers d'une grande baie vitrée, les spectateurs du théâtre Fémina lors de la représentation d'« Une Femme », cette pièce si française par son accent de simple humanité. Edmond Guiraud ne l'avait-il pas primitivement intitulée « Une femme de mon Pays » ? Titre qui avait paru trop « provincial » à son premier directeur, mais sous lequel elle fut reprise plus tard à l'Odéon.

La critique parisienne de l'époque a suffisamment insisté sur la clarté, la logique et l'originalité dramatique de cette comédie pour qu'il soit question d'y revenir ici. Du point de vue local cependant nous nous féliciterons que M. Edmond Guiraud, confondant dans un même amour la grande et la petite patrie, ait choisi une Cévenole pour peindre une Française dans une pièce qui sent délicieusement le pays et où n'apparaissent ni mufles, ni détraqués, comme c'est le cas dans trop d'œuvres contemporaines.

Car s'il est vrai que la couleur locale est plus souhaitable dans le roman et au cinéma qu'au théâtre, où la seule vérité humaine prime tout, Edmond Guiraud n'en a pas moins adressé un hommage ému au pays de ses pères en situant « Une femme » à Saint-Julien-de-la-Nef, près du Vigan, et « le Bonheur du Jour » non loin de là, au château de La Caze, bien connu des touristes qui descendent le Tarn. En souvenir du bon accueil qu'il y avait autrefois reçu, l'auteur avait voulu faire du vieux manoir, transformé en hôtellerie, le cadre de cette pièce, maintenant familière aux auditeurs de la radio. Elle remporta, en son temps, un grand succès à l'Odéon. M. de Féraudy y tenait alors l'important rôle du docteur Plessiers. Mais ceux d'entre nous qui étaient de passage à Paris en 1932 ont pu y applaudir l'auteur lui-même, devenu acteur, quand, sur notre seconde scène nationale, il incarnait le bon médecin de campagne et lui prêtait une voix encore toute parfumée de l'accent des Cévennes.

Ainsi Edmond Guiraud a voulu situer dans le terroir de ses pères la plus connue de ses œuvres dramatiques. Cévenol de race, l'auteur du « Bonheur du Jour » montrait qu'il l'était aussi et surtout de cœur. Tout, en effet, dans sa pièce, rappelait nos montagnes : la finesse madrée du vieux docteur et sa profonde humanité, l'accent des personnages, souligné même dans l'écriture, et jusqu'aux expressions du terroir les plus savoureuses. Le drame entier se développait dans une atmosphère très locale, entretenue par l'évocation de vieilles coutumes de la région.

Voici, par exemple, la présentation, faite par Plessiers, de la traditionnelle brazucade. « Hein ! trouvez-moi l'équivalent de ce mot en français : la brazucade, dit-il à son interlocutrice. Puisque vous aimez les vieux meubles, vous devez aimer les vieilles coutumes ! La brazucade en est une de chez nous que j'ai pensé à vous faire connaître. Tous les ans, à cette époque de l'année, la tradition veut que les premières châtaignes soient mangées en famille, maîtres et serviteurs réunis autour de la grande cheminée qui orne toutes nos demeures, des plus pauvres aux plus riches. Dans nos pays de montagnes ces usages se conservent et je n'ai jamais manqué à celui-ci ».

Et les spectateurs de l'Odéon pouvaient se croire, en plein Paris, un instant transportés dans les lointaines Cévennes, lorsqu'au second acte, dans la scène de la « brazucade », ils voyaient le bon M. Plessiers, en bras de chemise, faisant sauter les marrons chauds comme des crêpes, au milieu des exclamations amusées de tous les assistants. Quant aux touristes, qui descendent les gorges du Tarn, ils peuvent admirer, au château de La Caze, une des immenses cheminées qui inspirèrent à Edmond Guiraud cette jolie scène.

Dix sept ans plus tôt, il avait déjà, dans « Le Poussin » représenté la ville de Nîmes — où il a fait ses études — sous le nom bien provençal d'Albaron-sur-Rhône.

Nous ne citons ici, en raison du caractère de cette étude, que les œuvres d'inspiration locale. Mais la production de M. Guiraud, qui fut président de la société des auteurs dramatiques, est immense. C'est l'œuvre d'un écrivain indépendant et sincère, dont le tempérament apparaît magnifiquement dans son poème sur la Montagne, composé en 1938, dans les Cévennes :

Montagne, je te dois le meilleur de moi-même...
Cet amour du silence et de la solitude,
Ce désir permanent de Rêve et d'Altitude,
Dont s'étonnent tous ceux que j'aime
Quand ils ne s'en offusquent pas...

Plus de vingt pièces de M. Guiraud furent jouées sur les grandes scènes de la Capitale et de l'étranger et les limites de ce chapitre ne permettent pas de donner une idée complète de son œuvre. Encore ne parlons-nous pas des travaux accessoires, comme cette nouvelle intitulée « Une Veillée », d'inspiration rigoureusement cévenole. Edmond Guiraud même vient de mettre son talent d'acteur au service du cinéma dans les films tirés des œuvres régionales d'André Chamson, « Tabusse » et « le Crime des Justes ».

Les jeunes générations littéraires pourraient, en tout cas, trouver dans la carrière de leur « ancien », de ce magnifique lutteur, un bel exemple de probité intellectuelle autant que de ténacité et de combativité cévenoles. Il est vrai que le succès a couronné les efforts de l'auteur-acteur. Il a donc repris, en novembre 1947, le « Bonheur du Jour » au Palais de Chaillot, avec Madame Robinne et Madame Edmond Guiraud que les fidèles de l'ancien Odéon connaissent davantage sous le nom de Janine Press.

Car la « dame du Roc » — n'en déplaise à son incroyable modestie — est une artiste de grand talent. Sa vocation cévenole — elle n'a pas quitté ces montagnes de mai 1938 à novembre 1945 — donne la mesure de sa simplicité et justifie sa place dans cette étude. Prix de comédie du conservatoire de Paris, pensionnaire de Juvet d'abord à la Comédie des Champs-Élysées, de Gémier ensuite au second Théâtre Français, grande vedette de la Radio au poste Parisien (elle fut élue Muse de la Radio en 1934), elle a joué ou créé tant à l'Odéon que devant le micro toutes les ingénues du répertoire classique et de nombreuses ingénues du théâtre moderne, dont quatre du répertoire d'Edmond Guiraud, dans « Nos vingt ans », « Une Femme », « la Sauvageonne » et « Le Bonheur du Jour ».

Les héritiers Daudet l'exigèrent pour le rôle de Vivette dans l'Arlésienne, quand elle n'eut plus l'âge de jouer l'Innocent, et les habitués de l'ancien Odéon — devenu Comédie Française en 1946 — n'ont pas oublié Janine Press dans l'« Épreuve », ou « Il ne faut jurer de rien », pas plus que dans « Le Grillon du foyer », « Vieil Heidelberg » et « La Colombe poignardée ». Beaucoup d'entre nous se rappellent enfin la gracieuse interprète de « Ma sœur Anne », la dernière œuvre de l'écrivain au grand cœur que fut le Cévenol André Dumas. Cévenole par les profondes attirances de son âme, elle joue, certes, aussi le plus beau de ses rôles — dans cette comédie humaine, dont les personnages se sont singulièrement augmentés depuis Balzac — en entretenant autour de l'écrivain cette atmosphère artistique favorable à tous les chefs-d'œuvre. Aussi bien Edmond Guiraud nous a-t-il confié qu'il avait, en ce moment, plusieurs nouvelles pièces sur le chantier : « Le Tombeau de don Quichotte », « Ardeurs », « Amavit » et « Le Manteau de Noé ».

Nul cadre ne pouvait, en tout cas, être plus propice à son inspiration que cette aérienne demeure du Roc, nichée à flanc de montagne au milieu d'un paysage d'une séduisante beauté. A l'ombre des châtaigneraies séculaires

des prairies tapissent ici la pente même des ravins. Les eaux murmurantes des rivières troublent seules le silence de la nature. Enserrés dans des gorges profondes, de limpides rivières se faufilent à travers un enchevêtrement de plantes et d'arbustes. A flanc de montagne plusieurs cascades déroulent leurs multiples filets d'argent. Le moindre souffle du vent s'unit aux aspérités de la roche pour les pulvériser et les projeter dans tous les sens. D'où le nom significatif d'Aiguesfolles dont les habitants du lieu ont baptisé le plus écervelé de ces torrents.

Le visiteur du « Roc » ressent au « château » — comme on l'appelle parfois ici — une impression mêlée de grâce et d'énergie. Une sobre et puissante harmonie apparaît autant dans l'architecture et l'ameublement de la demeure que dans le caractère du paysage. Le masque massif de Féraudy sous les apparences de Vautrin — Edmond Guiraud fut aussi au théâtre l'adaptateur de Balzac — fait face sur le mur à un portrait dédié au « Tigre », tandis que, visibles au loin à travers la croisée, de l'autre côté de la rivière, d'antiques mas cévenols accrochent leur vigoureuse grisaille aux pentes raides de la montagne.

UNE PIÈCE CÉVENOLE DE JULES ROMAINS :

« CROMEDEYRE-LE-VIEIL »

L'Académie vient d'ouvrir les portes de l'immortalité à Jules Romains. Et la critique de se précipiter sur les « Hommes de bonne volonté », l'œuvre maîtresse de sa vie. Au moment même où le dernier volume du roman-fleuve ainsi tari apparaissait dans la vitrine des libraires, Jouve, une fois de plus, prêtait son flegme au populaire docteur Knock sur la scène de l'Athénée. Autant de faits divers théâtraux ou littéraires qui consacraient le succès d'ouvrages bien connus, mais nous faisaient, par contre, mesurer l'indifférence du public à l'égard de « Cromedeire-le-Vieil ». L'oubli dont souffre la première pièce marquante de Romains nous est une raison de signaler aux lecteurs cévenols le cadre et l'atmosphère dans lesquels se déroule cette âpre tragédie montagnarde.

« Cromedeire » nous transporte près du Mézenc, le prince majestueux de la Cévenne septentrionale, dont la domination s'étend sur un horizon grandiose d'escarpements et d'éboulis. Il vit naître Romains dans le bourg archaïque de Saint-Julien qui tire fierté des restes d'une enceinte et de sa vénérable église de style roman. Les injures du temps, si nombreuses sur ce sol tourmenté, ont peut-être épargné l'étroite sente qui mène au Mégat à travers une forêt bourrue de sapins exubérants. Ici, sur les pentes ardues du Testoire, « les Copains », après l'exploit d'Issoire, vinrent exalter une solide amitié à des milliers de pas des hommes les plus proches.

Dans « Cromedeire » l'auteur nous amène progressivement à saisir le climat, au sens littéraire du mot, d'un vieux village cévenol juché sur un de ces rochers isolés comme en possède tant cette terre de beauté. Car c'est bien le village « unanime » qui est le héros de la pièce. Individuellement, ses habitants ne comptent guère. Ils adhèrent à tel point à leur nid d'aigle, à leur patrie de roc que toute leur personne en respire la force et l'orgueil.

L'âpreté du granit, la sauvagerie des gorges, la majesté des acropoles naturels ont façonné à leur image l'âme de ces montagnards aussi durs que les rocs de basalte, aussi hautains que les vieux dykes. Ils se disent cousins du vent. Ils méprisent le peuple d'en bas, celui de la douce Laussonne, de Brives aux toits rouges ou du Puy, accroupi au soleil parmi ses vignes et ses fleurs.

Les gens de Cromedeyre ne descendent le long de la Gagne vers les villages voisins que pour y prendre les truites et les filles, car chez eux — pourrait-il en être autrement ? — les garçons sont en surnombre. Ordinairement ils se cramponnent à leur rocher. Sur le plan spirituel, ces anciens maîtres de la Cévenne, hauts de jambes, ne veulent rien devoir aux « bassets » de la vallée. Leur église sans cloche prouve qu'ils n'ont personne à appeler.

Aussi Cromedeyre est-il redouté des populations voisines, du colporteur qui vient de Fay ou de Saint-Julien, des doyens du Monastier et de Saint-Front, des familles de Montusclat et de Laussonne, de l'aubergiste du Planchas et du pêcheur de la vallée. Car tout le menu peuple du pays apparaît dans l'œuvre de Romains. Si bien que « Cromedeyre », pièce unanimiste et symbolique, est, par d'autres aspects, un poème régionaliste à la gloire des Cévennes du Mézenc, patrie de l'auteur. Partout la couleur locale apparaît : dans la description du paysage tourmenté, dans la peinture de la vie des champs et jusque dans une langue sonore, pareille au bruit que font, dans leur lit de rocailles, tous les torrents de la vallée.

LES CÉVENNES A L'ÉCRAN

Nous venons d'étudier les pièces inspirées par les Cévennes. Mais comment parler Cévennes et théâtre sans faire aussi leur place au cinéma et aux différents films qui empruntèrent leur cadre à notre région ? Le récent séjour alésien de Jean Chevrier, de la Comédie française, vient à propos nous rappeler que le vigoureux paysage de Tamaris, avec ses hautes cheminiées d'usine et ses monticules de scories charbonneuses, fournira prochainement son sévère décor à l'un des épisodes du « Maître de Forges » de Georges Ohnet. Ainsi la vision sonore des immenses ateliers où règnent l'inférieure agitation et le bruit assourdissant des wagonnets et des ponts roulants, fera indirectement connaître aux foules lointaines l'activité industrielle du bassin d'Alès.

Outre les films du « Petit Chose », de « l'Auberge de l'Abîme », de « Tabusse » et du « Crime des Justes » dont il a été parlé plus haut, deux « documentaires » avaient déjà présenté au public un autre aspect des laborieuses Cévennes. « La naissance de la soie » et « Le Pays du magnan » lui ont montré l'élevage du ver à soie dans le milieu familial. Ces deux films opposent les anciennes pratiques aux méthodes scientifiques adoptées par l'Institut séricicole d'Alès. Du même coup, le spectateur voit apparaître sur l'écran, la pittoresque région de Lasalle que son agreste beauté et la fraîcheur délicieuse de ses sources et de ses ombrages, ont fait surnommer tantôt la Suisse, tantôt l'Arcadie cévenoles.

CONCLUSION

L'ÂME CÉVENOLE FACONNÉE PAR LE PAYSAGE

Montagne des tempêtes et des mille fontaines, l'Aigoual offre aux touristes le contraste de ses pentes gazonnées et de ses vertigineux précipices. Les fleurettes de l'Hort-de-Dieu y voisinent avec des hêtraies et des sapinières géantes. Des ruisselets d'eau vive courant dans toutes les directions font de ce massif, suivant l'expression de Michelet, un « bienfaiteur de l'humanité » et récemment, dans le livre qu'il lui consacrait, Chamson rappelait qu'au temps de son enfance, il avait trouvé dans cette nature mystérieuse et redoutable « la présence d'un monde héroïque et fabuleux et cette première justification de la vie qui, pour les hommes et pour les peuples, ne peut être faite que par la légende. »

Il habitait alors le Vigan qu'il appelle Saint-André dans les « Hommes de la Route. Cette route, celle de l'Aigoual, sort de la ville par l'ouest, puis oblique vers le nord. Mais les amateurs de beaux paysages ne seraient pas déçus s'ils prenaient vers le sud, car le pays est riche de sites merveilleux. Ainsi, le cirque de Navacelles, creusé par la Vis dans les falaises du Larzac, constitue un grandiose tableau naturel et l'on éprouve, à le voir, une impression inoubliable.

L'itinéraire qui nous y conduit est, lui-même, des plus pittoresques. Après avoir quitté la verdoyante vallée de l'Arre, nous arrivons à Avèze, un des villages les plus coquets de la Cévenne, fier de ses prairies et de son Pont-de-Mousse. Puis, c'est la dure montée vers Montdardier, le « mons arduus », dominé par un château reconstruit par Viollet-le-Duc, d'où la vue s'étend sur l'immense paysage du Causse.

Le plateau désolé étend à l'infini sa rocaille blanchâtre. De loin en loin apparaissent des fermes isolées, masures basses qui s'accrochent solidement au sol pour mieux braver les éléments. Après Montdardier le chemin se distingue à peine des terres environnantes dont l'uniformité n'est interrompue que par une « lavagne » où les bêtes viennent s'abreuver.

Et tout à coup le voyageur, abandonnant la route après Blandas, aperçoit à ses pieds une gigantesque échancrure. Entre d'arides falaises coule en murmurant, au fond de son cagnon élargi, la noble rivière de la Vis, aux eaux transparentes, environnée de prés verts dont la fraîcheur contraste avec l'effrayante nudité du Causse désertique. Car le plateau prolonge,

au-delà de l'immense brèche, son interminable monotonie et seul, le gazouillis de l'onde au fond du cirque interrompt le silence de ce paysage dantesque. C'est ici que Ferdinand Fabre fait naître son berger Eran, le héros du « Chevrier ».

De l'Aigoual à Navacelles, des Etroits du Tarn aux gorges de l'Hérault, que de merveilles présentent les Cévennes ! Les forêts de stalagmites de l'Aven-Armand, les cascades de pierre de Dargilan et Bramabiau qui mugit dans les entrailles de la terre rivalisent pour éblouir le touriste, tandis que, tout au sud, la grotte des Demoiselles lui offre la splendeur de ses colossales basiliques. Toutes ces merveilles furent célébrées par les écrivains. Elisée Reclus décrivit Dargilan, Camille Flammarion donna son nom au petit berger de « Stella » et Robert de Flers affirme que cette grotte « défie par sa splendeur souterraine l'imagination la plus surrexcitée. »

Quel montagnard solitaire ne s'exalterait au contact de ce pays sauvage où la beauté de la nature l'emporte sur l'œuvre de l'homme ? Et n'est-ce pas là, parmi beaucoup d'autres, une explication de l'âme cévenole, si riche de vie intérieure ?

LES BEAUTÉS D'UN TERROIR

PROMENADE LITTÉRAIRE AU PAYS DU CHATAIGNIER

Au cours de cette étude, nous avons constaté la richesse de notre littérature locale, dans ces dernières années du moins. Que de beaux livres furent inspirés par les Cévennes ! Quelle poétique invitation au voyage ils représentent pour leurs lecteurs ! Le géographe et l'historien, l'artiste et le psychologue découvrent dans ces pages de quoi satisfaire la plus exigeante curiosité. L'esprit et le cœur trouvent leur compte dans la peinture littéraire de ces paysages et de ces hommes qu'une influence réciproque et séculaire a modelés les uns sur les autres et définitivement marqués du caractère original de la province et de la race.

L'expérience directe de la vie mise à part, comment connaîtrions-nous mieux une région que par la lecture des écrivains du terroir ? Rien, chez eux, de la sécheresse des manuels et des guides touristiques. Mais des récits subjectifs et suggestifs qui recréent, avec l'atmosphère du pays, sa spiritualité profonde. Volontiers nous imaginons un tableau de nos montagnes participant de toutes les images qu'en donnèrent, chacun avec sa sensibilité propre, les romanciers et les poètes. Cette synthèse, idéalisation d'une réalité complexe et touffue, nous ferait discerner la physionomie de cette terre et comprendre aussi ce qu'on est convenu d'appeler l'âme des Cévennes.

C'est un écrivain étranger — la constatation est paradoxale à première vue, mais peut-être devait-il nécessairement en être ainsi — c'est le belge Michel Seuphor qui a le mieux caractérisé l'impression ressentie par le voyageur à l'approche des Cévennes. Impression esthétique s'entend, car celui qui l'éprouve n'a aucune attache dans ce pays. Elle est de douceur surtout, provoquée par la silhouette simple — mélodieuse, nous dit Seu-

phor — de ces montagnes et par la reposante harmonie de leurs proportions qui n'ont rien de grandiose ou d'oppressant comme celles des Alpes et des Pyrénées.

Alors que Stevenson, juché sur Modestine, sa mule fidèle, nous était directement venu du Nord, Seuphor, lui, remontant de la plaine méridionale, où il avait fait un détour, s'installait au cagnard d'Anduze, à l'une des portes des Cévennes. Au midi, en effet, nos montagnes offrent des brèches gigantesques, impressionnants Roncevaux, où se faufilent, étroitement serrés l'un contre l'autre, la rivière et la route, ces deux éternels compagnons du voyage cévenol. Ainsi rien ne ressemble plus à la trouée d'Anduze que ce couloir de Ganges où le Bécagrun de Raoul Stéphan engage son troupeau, au sortir de l'aride garrigue, pour gagner les hauts pâturages de l'Espérou.

Avec Stéphan, fils authentique de la Cévenne, la peinture gagne en ampleur et en précision. Personne, que je sache, n'a mieux marqué le contraste qui oppose, dans leur végétation, les fraîches pentes cévenoles, royaume des châtaigniers et des fougères, à la garrigue qui somnole sous un brûlant soleil dans des senteurs de thym et de lavande.

Si différentes d'aspect, plaine, garrigue et montagne sont cependant chez nous étroitement solidaires. Des rudes sommets, battus des vents, mille sources épandent leurs eaux bienfaisantes en direction des paysages enchanteurs, célébrés par le doux Florian. Mais, si les rivières d'en haut apportèrent toujours au pays d'Estelle leur vivifiante fraîcheur, les habitants de la plaine remontèrent de bonne heure le cours des fleuves pour offrir aux montagnards isolés les fruits exquis de l'antique civilisation. Et tandis qu'aujourd'hui encore les Cévenols, à l'exemple de leurs torrents, descendent fertiliser la plaine voisine, les touristes viennent, en retour, puiser dans l'air subtil des cimes la force de lutter contre les accablantes chaleurs estivales.

C'est plaisir, en l'ardente saison, d'escalader les hauts sommets d'où la vue s'étend sur des paysages d'une mélancolique harmonie. Par les sentiers rocailleux de la draille on grimpe, en compagnie des héros de Stéphan ou de Devoluy, au milieu des « traversiers » patiemment élevés sur les pentes pierreuses par les successives générations. Le décor est de montagnettes arrondies où se distinguent à peine les mas grisâtres. Partout des bruyères, des mûriers ou des châtaigneraies interminables dont le parfum se mêle à celui des genêts d'or poétiquement chantés par Fabié. Dans les fonds humides les fougères étendent leurs vastes tapis, tandis que les hêtraies et les sapinières revêtent de leurs géantes forêts les terres les plus élevées.

Cet aspect de nos montagnes souffre parfois quelques altérations. La Cévenne n'est pas une et c'est l'explication que donne Romain Roussel du pluriel de son nom. Chaque écrivain de ce terroir possède son fief littéraire. Chamson est le chantre de l'Aigoual, la montagne des eaux. Autour de ce pilier des tempêtes se déroule l'action de tous ses romans. L'auteur des « Hommes de la route » et de « l'Auberge de l'abîme » aime à décrire les coins les plus sauvages et les hauts lieux de la Cévenne. Toute son œuvre est un hymne vibrant à la gloire du pays viganais.

Par delà la gigantesque échancrure de Navacelles celui-ci rejoint les

montagnes de l'Hérault qui trouvèrent en Ferdinand Fabre et Georges Beaume des peintres probes et vigoureux. En sens opposé, Devoluy nous mène au cœur des Cévennes, près de Saint-Jean-du-Gard, dans les vallées profondes où s'élancent d'impétueux Gardons. Au nord-est, enfin, voici les monts de Lozère et d'Ardèche qui servent de cadre à deux beaux romans de Romain Roussel, « Les chemins des cercles » et « La maison sous la cendre ».

Malgré la diversité de leurs œuvres, tous ces écrivains se rejoignent dans la peinture du milieu cévenol, de ses mœurs et de ses traditions. Voici, décrit par eux, l'antique mas aux murs épais, à l'architecture mystérieuse, avec ses porches obscurs, ses celliers, ses étables à cochons, ses escaliers de pierre extérieurs, sa grande cuisine ornée d'une immense cheminée. Il s'accroche généralement au flanc de la montagne ; mais le village, lui, s'il ne se perche pas au sommet d'une colline, aligne ses hautes maisons au bord de la grand-route, dans le fond de la vallée, tout près de la rivière. Quelques filatures signalent de loin leur présence par une audacieuse cheminée qui domine de vastes bâtisses aux murs décrépits et aux carreaux brisés. Elles empestent l'air mais donnent la vie au pays et à ce qui lui reste d'habitants, paysans bruns au visage rond. Les romans du terroir cévenol nous présentent les hommes revêtus de la blouse traditionnelle et coiffés du grand chapeau de feutre, tandis que les femmes portent la petite cagnotte noire.

Ces montagnards mènent une vie dure dans leur pays pauvre, au sol maigre, au climat rigoureux. Malgré son ingratitude ils aiment cette terre. Ils sont plus fiers du moindre lopin pierreux que les gens d'en bas de leurs immenses vignobles. Il faut entendre comme ils parlent de leur « castagnet ». Tous les bergers de la Cévenne rêvent de devenir propriétaires. La possession d'un petit domaine provoque parfois des drames au village et la considération accordée à chacun dépend toujours de l'importance des champs et du bétail qui fournissent à sa table le jambon, le fromage et la traditionnelle soupe au lard.

A l'image de son rude pays le Cévenol s'est façonné une langue saccadée aussi irrégulière dans son débit que les torrents de la montagne. Il se répand d'autant moins en paroles qu'il possède une riche et profonde vie intérieure. Sa réserve contraste avec l'exubérance provençale et Daudet l'a bien observé, qui oppose le discret cévenol Méjean à son intarissable patron Numa Roumestan. Mais s'il est peu expansif en société, il s'exalte sans cesse dans la contemplation d'une contrée sauvage où la nature a prodigué ses merveilles sans compter.

Aux habitants taciturnes de la Cévenne suffit le colloque mystérieux que de multiples occupations champêtres leur permettent d'entretenir avec les monts, les bois et les rivières. Que de songes intérieurs poursuivent les petits bergers menant la cabrade, les pêcheurs armés de lignes ou de carafes, les chercheurs de truffes, de groseilles et de lavande !

Mais c'est autour du châtaignier que se sont surtout cristallisées les traditions de la montagne. Chaque année l'âpre besogne des ramasseurs jette dans les Cévennes une animation insolite. Car le châtaignier, roi séculaire du pays, développe chez nous sa ténébreuse forêt d'arbres énormes et monstrueux. Il accroche aux pentes son tronc écaillé, mêle son odeur à celle des

genêts et, quand le vent agite sa ramure, exhale une sorte de clameur à la fois plaintive et menaçante.

Cet arbre au port majestueux, originaire d'Orient et dont le bon La Fontaine appréciait les frais ombrages, s'affirme l'incontestable seigneur et maître de la Cévenne. Il est si étroitement uni à elle qu'il a donné son nom à des familles issues de ce terroir dont, naguère, les habitants se nourrissaient de pain de seigle et de châtaignes bouillies. Et aujourd'hui le riche dais de son feuillage s'étale toujours au dessus des pelouses de notre Prairie et de la fameuse promenade dont les Viganais sont si fiers. Quant aux séchoirs grisâtres où s'entassent ses fruits sombres, ils associent au grandiose décor naturel leurs murailles en pisé, lézardées et vermoulues, pour donner une âme austère à des paysages d'une tranquille douceur.

Cet arbre vénérable, couronné de thyrses et hanté par les chouettes, fut souvent l'objet de belles descriptions littéraires. Un félibre alésien, dont nous gardons ici le souvenir fidèle, lui emprunta son nom et La Fare le titre de ses « Castagnados ». Mais le grand chantre du châtaignier reste Ferdinand Fabre ; ce modeste romancier nous a poétiquement décrit l'aspect sinistre et redoutable du géant de la montagne cévenole dont la tête se perd dans les nuées et qui étend sur ces campagnes des bras énormes comme pour les embrasser jalousement.

Dans « Xavière » le récit de la fête des châtaignes se hausse même au ton de l'épopée, lorsque l'auteur nous montre les montagnards, un rameau à la main, rendant un naïf hommage à la nature féconde qui leur apporte, à dates fixes, le travail et le pain. Au milieu de la fête s'élève un chant. C'est une complainte « où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leur gémissement à travers la dure faim satisfaite, l'âpre travail accompli. » Elle nous montre la place occupée par le colosse de la forêt dans la vie des paysans cévenols :

« Quand le châtaignier est planté,
Nous buvons à sa santé...
Quand le châtaignier est en fleur,
Le pays prend son odeur...

Quand le châtaignier a grené
Chacun danse dans le pré...
Quand les châtaignes nous avons,
Nous les mangeons, puis nous mourons ».

Aujourd'hui la fête des châtaignes, quand fête il y a, se réduit à la banalité d'un bal dont le signal n'est plus donné par les tirelirous de l'antique flûte agreste. Mais la vénérable brasucade anime encore maint foyer cévenol et réunit les paysans sous le vaste manteau de la cheminée au cours des interminables veillées d'hiver.

Ainsi l'âme des Cévennes apparaît dans les mœurs et les traditions que nous ont décrites les écrivains du terroir. Car nos montagnes ne sont pas seulement le berceau d'une population vaillante dont l'activité se manifeste par les cultures en « traversiers » qui en escaladent les sommets ou les galeries de mine qui en fouillent le précieux sol. Elles sont encore la patrie de

poètes délicats, de romanciers de talent, qui leur ont consacré la meilleure partie d'une œuvre magnifique parce qu'ils leur avaient voué un amour sans égal. Fidèles à la devise du félibre :

« J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout ».

ils nous apprennent à aimer notre petite patrie, sans laquelle la grande ne serait qu'une conception bien abstraite, à goûter le pittoresque de ses paysages, la saveur de son parler, le charme de ses vieilles coutumes. A une époque endeuillée par la guerre ils nous invitent instamment à retrouver dans nos vieilles traditions locales la force et l'enthousiasme nécessaires pour affronter l'avenir, car le rude peuple des Cévennes ne peut être le moindre artisan de la grandeur française à laquelle il apportera le concours de sa traditionnelle ténacité et de sa sagesse proverbiale.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMANACH des Muses de 1773.
ALBIGNY. — Le Coupe-gorge. Histoire de l'Auberge de Peyrebeille.
ALÈGRE (L.). — Notices biographiques du Gard (1880).
AMAT (L.). — Sus la Ribo daou Gardou (1912).
ARNAVIELLE. — Les Chants de l'Aube (1868).
BACHAUMONT (L. Petit de). — Mémoires secrets pour servir à l'histoire des lettres en France (1767-1771).
BALMELLE (M.). — Lavandes et Genêts.
Contes et impressions du Gévaudan.
Histoire de Mende (1947).
BARBIER (Mme E.). — Le Jour ni l'Heure (1948).
BARBOT. — Contes lozériens.
BAUDASSÉ. — Poèmes.
BAVILLE. — Mémoire sur la Province du Languedoc (1698).
BEAUME (G.). — Aux jardins.
Au pays des cigales.
Les Vendanges (1895).
Le Péché.
Une Race.
Mademoiselle Josette.
Terre Nataie.
Notre Languedoc (1923).
BERNARD (F.). — Terre de Tornac (1947).
BERNIS (Cardinal de). — Mémoires et Lettres.
BERTRAND (A.) et de BAR (G.). — La première Bérénice.
BLAVET (A.). — Lou Barbié de Sauzet.
La Calando de Basco.
BLAVET (J.). — Fizoune (1929).
BOURGET (P.). — L'Envers du Décor (1912).
BRUVÈRE (M.). — Alès, Capitale des Cévennes (1948).
BUISSON. — Un grand St-Bernard cévenol.
BOIS (A. du). — Album du Vivarais.
BONALD (de). — Œuvres diverses (édition de 1858).
BOST (Ch.). — Les prophètes du Languedoc en 1701 et 1702 (1921).
Les prophètes des Cévennes au XVIII^e siècle (1925).
La nuée des témoins (1925).
CASTAGNO (J.). — Contes.
CÉSAR. — Commentaires sur la Guerre des Gaules.
CHAMSON (A.). — Roux le bandit (1925).
Les Hommes de la Route (1927).
L'Homme contre l'Histoire (1927).
Le Crime des Justes (1928).
Histoires de Tabusse (1930).
L'Aigoual (1930).
Tyrol (1930).

- Héritages (1932).
L'Auberge de l'Abîme (1933).
L'Année des Vaincus (1934).
Les Quatre Eléments (1935).
Le Puits des Miracles (1944).
L'Homme qui marchait devant moi (1948).
CHARROI DE NIMES (Le).
CHASSARY (P.). — Pradet de Ganges.
CHAUVET (M.). — Fleuve d'Or (1947).
Terres de Prestiges (1949).
CLEUZIERE (Mme M.). — Le Miroir terni (1923).
Commentaires du Soldat du Vivarais.
CONSTANS (L. A.). — Guide illustré des campagnes de César en Gaule (1929).
CORTHIS (A.). — Le merveilleux retour.
COURT (A.). — Histoire des troubles des Cévennes.
DAUDET (A.). — Le Petit Chose (1868).
Le Nabab (1877).
Numa Roumestan (1880).
L'Evangeliste (1883).
DESNOIRESTERRES. — La société au XVIII^e siècle (1871).
DESTREMX DE SAINT-CHRISTOL. — Légendes et Chroniques du Languedoc.
Le Château de la Reine Blanche (1888).
Le Comte Pandolphi (1893).
DEVOLUY. — Le psaume sous les étoiles (1922).
Le Violier d'Amour (1927).
Sous la Croix.
DOTTIN (G.). — La langue gauloise.
DUHAMEL. — La confession de Minuit (1920).
Le Temps de la Recherche (1947).
DUVIARD (F.). — Ferdinand Fabre.
EYRAL. — Les Dieux de Haine (1931).
FABIÉ (F.). — Moulins d'autrefois.
Voix rustiques (1892).
Ronces et lierres.
FABRE D'OLIVET. — Le Gentil Troubadour (1804).
FABRE (F.). — Les Courbezou (1861).
Julien Savignac (1863).
Mademoiselle de Malavieille (1864).
Le Chevrier (1866).
Barnabé (1873).
L'Hospitalière (1879).
Mon Oncle Célestin (1880).
Toussaint Galabru (1886).
Monsieur Jean (1886).
Ma Vocation (1886).
Norine (1889).
Xavière (1889).
Sylviane (1891).
Mon Ami Gafforot (1892).
Ma Jeunesse (1893).
Taillevent (1894).
FAURE (G.). — Mon lycée.
La vallée du Rhône.
FÉLIX. — Las fados en Cevenos (1873).
En Pradarié (1879).
Las Moulinettos.
FERLET (R.). — Ardesco (1946).
FERVACQUE. — Les demi-vivants.
Anaïs.
La Pisotte.
FÉVRIER. — Au Pays cévenol (1898).

- FIGUIER (Mme L.). — Mos de Lavène (1859).
La Prédicante des Cévennes (1864).
- FILLON (Mme A.). — Le Grand Gouffre.
Flamenca.
- FLORIAN. — Estelle et Némorin (1788).
- FORTIA D'URBAN (de). — Histoire de la Marquise de Ganges (1810).
- GALZY (Mme J.). — Diane de Ganges (1946).
- GASQUET (Mme M.). — Enfance provençale (1926).
- GAUSSEN (P.). — La Camisardo (1878).
Li Miragi (1885).
- GAZAVE (J.). — Romain Alpuech (1941).
- GHÉON (H.). — Féerie du Vivarais (Almanach vivarois, 1939).
- GIDE (A.). — Si le Grain ne meurt (1926).
- GIROU (J.). — Des Cévennes aux Causses et aux Gorges du Tarn (1942).
- GORCE (Mlle A. de la). — Camisards et Dragons du Roi (1949).
- GUÉRIN (Dom). — Fables.
Guillaume d'Orange (Geste de).
- GUIRAUD (E.). — Une femme, (1925. Petite Illustration).
Le Bonheur du Jour (1927).
La veillée (inédit).
Poèmes, (parus dans la « Chronique Nîmoise »).
- HOMBRES-FIRMAS (d'). — Mélanges (1851).
- HUGUES (Ed.). — Les synodes du désert.
- INDY (V. D'). — Fervaal (1897).
Chansons du Vivarais.
La Légende de Saint-Christophe.
- JEANJEAN. — Visions cévenoles.
- LA FARE (de). — Castagnados (1841).
- LAFONT (A.). — Bernadou, félibre du cep (1936).
- LAFUE (P.). — Patrice ou l'Été du siècle.
- LANSON (G.). — Vauvenargues (1930).
- Languedoc méditerranéen-Roussillon : D'hier à d'aujourd'hui.
(Éditions folkloriques régionales de France).
Articles de P. Jourda et E. Bouvier sur la littérature,
A. Dupont et de Dainville sur l'histoire du Languedoc (1947).
- LARGUIER (L.). — Orchestres (Flammarion).
Avant le déluge (1929).
Mistral (1930).
Provence et Cévennes (1940).
Mes vingt ans et moi (1944).
Miscellanées (1946).
- LAVERGNE (A.). — Jean Coste (1901).
Tantoune.
- LEFRANC DE POMPIGNAN. — Voyage en Languedoc (1746).
- LEVRIER (A.). — Lous quatre poutous (1870).
- LOTI. — Le Roman d'un spahi (1881).
- MALOT (H.). — Sans famille (1878).
- MANDAJORS (de). — Eclaircissements sur la dispute d'Alise en Bourgogne
et de la ville d'Alais (1715).
- MANDAJORS (J. P. de). — Histoire de la Gaule narbonnaise (1733).
- MARTEL. — L'Aven Armand, etc... (1894, Explorations souterraines).
- MATHIEU-LACROIX. — Elégio d'un païre à soun enfant.
La paouro Martino.
- MAZON (A.). — Divers.
Mémorial des fêtes d'Alais (1890, Société Scientifique et littéraire).
- MICHELET. — Notre France.
- MISTRAL (F.). — Mireille (1858).
- MORNET (D.). — Trois journées dans les Causses de la Lozère.
- MORO (H.). — La Marie.
- MOULINIÉ. — De Bonald.
- PASTEUR. — Mélanges littéraires (édition Valléry-Radot).

- PAVEN (L.). — Poèmes.
- PECH (D.). — Lettre galante des vers à soie.
- PIN (M.). — Jean Cavalier (1936).
Madame de Maintenon et les Protestants (1943).
- RACINE. — Lettres.
- Recherches historiques sur la ville d'Alais (J. M. Marette, Duclos-Monteils, M. d'Hombres) (1860).
- REGNIÉ (J.). — Histoire du Vivarais, 2 vol. (1914-1921).
- Relation d'un petit voyage de Montpellier à Milhau ou Lettre à mon Ami, sans nom d'auteur (1887).
- RIVAROL. — Lettre à M. de Gaste (24 janvier 1801).
- ROMAINS (J.). — Cromedèyre-le-Vieil (théâtre, 1925-1926).
Journées dans la montagne.
L'An Mil (Revue de Paris, 1947).
Bertrand de Ganges (1947).
Le Moulin et l'Hospice (1949).
- ROUCAUTE (J.). — Le Gévaudan au temps de la Ligue (1900).
- ROUGER (F.A.). — Topographie statistique et médicale de la ville et du canton du Vigan (1819).
- ROUSSEAU. — Confessions (1781-1788).
- ROUSSEL (R.). — Les Chemins des Cercles (1931).
La Maison sous la cendre (1934).
- SAND (G.). — Le Marquis de Villemer (1860).
- SAUVAGE (abbé de). — Dictionnaire languedocien (1820).
- SÉCHAN (O.). — Le bouquet d'orties.
Les corps ont soif.
- SERRES (O. de). — Théâtre d'Agriculture et Ménage des champs (1600).
- SEUPHOR (M.). — Douce Province (1941).
- SÉVIGNÉ (Mme de). — Lettres.
- SOUCHON. — Vauvenargues (1947).
- STÉPHAN (Mlle L.). — Le Matin vient (1946).
- STÉPHAN (R.). — Monestie le Huguenot.
Le Fils de ma Chair (1934).
Bécagrun.
L'Occident fait fausse route (1948).
- STEVENSON. — Voyage avec un Ane dans les Cévennes (1901).
- STRABON. — Géographie.
- SUE (E.). — Jean Cavalier ou les Fanatiques des Cévennes (1840).
- TEISSIER (L.). — L'or di Ceveno.
- THIBON (G.). — Paysages du Vivarais (1949).
- THOMAS et SEGUI. — De la Tour Magne à Saint-Nazaire (1942).
- URFÉ (H. d'). — L'Astrée (1607 à 1627).
- YOUNG (A.). — Voyages en France (1787 à 1790).
- VIDAL DE LA BLACHE. — Divisions régionales de la France (1913).
- VIGNÉ D'OCTON. — L'Eternelle blessée (1890).
Fauves Amours (1892).
Petite Amie (1892).
Les Angoisses du docteur Combalas (1893).
Les Amours de Nine (1893).
Joseph Forestier (1900).
Le Pont d'Amour (1900).
Tiennet l'Innocent.
Le Pèlerin du Soleil (1910).
- VOGUÉ (M. de). — Une famille vivaroise (Histoires d'autrefois, racontées à ses enfants, 1912).
- VOLTAIRE. — Lettres.
Le Siècle de Louis XIV (1751).
L'Homme aux quarante écus (1768).

Table des Matières

AVANT PROPOS	7
LES LÉGENDES	9
Au temps des Chansons de Geste.....	9
Au pays de Clara d'Anduze.....	10
La cité de Sauve au moyen-âge.....	12
La légende d'Esparon.....	13
Légendes lozériennes des bords du Tarn.....	14
L'ÉRUDITION, LA CHRONIQUE, L'HISTOIRE.....	17
A propos des origines d'Alès.....	17
La marquise de Ganges, héroïne littéraire du XVII ^{me} siècle...	19
Autour de la Bête du Gévaudan.....	20
Une famille d'érudits cévenols au début du XVIII ^{me} siècle...	21
Ouvrages historiques sur les Cévennes.....	22
Les Cévennes vues par Michelet.....	25
LES VOYAGES EN CÉVENNES.....	27
Sidoine Apollinaire et les bords du Gardon.....	27
Les Cévennes entrevues par les écrivains du XVII ^{me} siècle.....	29
Le passage de Rousseau dans la région.....	32
Petit voyage en Cévennes au XVIII ^{me} siècle.....	33
Quand Stendhal visitait les Cévennes.....	34
Les Cévennes vivaroises vues par Henri Ghéon.....	36
Pages cévenoies de Daniel Mornet.....	37
Le passage de Duhamel dans les Cévennes.....	38
Les Cévennes et les écrivains étrangers.....	40
Paysages littéraires.....	43
OUVRAGES TECHNIQUES ET DE DOCUMENTATION.....	45
Le père cévenol de l'Agriculture française.....	45
Quand la Terre commande.....	47
Les écrivains scientifiques et les Cévennes : Jean-Baptiste Du-	
mas et Pasteur.....	48
Littérature cévenole de la soie.....	49
Autres ouvrages de documentation cévenole.....	51
ECRIVAINS CÉVENOLS DE NAISSANCE OU D'A-	
DOPTION	53
Un Cévenol aux prises avec Voltaire	53
Un problème d'histoire littéraire : Vauvenargues a-t-il été élève du collège d'Alès ?	55

Au pays de Rivarol.....	56
De Bonald, gentilhomme cévenol et écrivain.....	58
 L'INFLUENCE DE LA PROVENCE.....	61
Le félibrige cévenol.....	62
Les écrivains cévenols disciples de Mistral.....	64
 LE ROMAN	65
Les Cévennes dans le roman aux XVII ^{me} et XVIII ^{me} siècles...	66
Les Cévennes dans le roman populaire : Jean Cavalier ou Les fanatiques des Cévennes d'Eugène Sue.....	67
Les Cévennes dans le roman romanesque : Le marquis de Villemér de Georges Sand.....	68
Une romanière cévenole du XIX ^{me} siècle : Mme Louis Figuiér	69
Ferdinand Fabre, peintre des Cévennes.....	71
Les Courbezou	73
Julien Savignac.....	74
Mademoiselle de Malavielle.....	76
Le Chevrier.....	78
Barnabé	79
Mon oncle Célestin.....	80
Toussaint Galabru.....	82
Monsieur Jean.....	83
Ma Vocation	85
Norine	86
Xavière	87
Sylviane	89
Mon ami Gaffarot.....	90
Taillevet	91
Autres romans de Ferdinand Fabre.....	93
Les Cévennes présentées aux enfants par Hector Malot.....	94
Le Petit Chose à Alès et les Cévenols d'Alphonse Daudet.....	96
Un héros cévenol de Pierre Loti.....	99
Vigné d'Octon et les Cévennes de l'Hérault.....	100
L'Éternelle Blessée.....	101
Fauves Amours	102
Petite Amie	104
Les angoisses du docteur Combalas.....	104
Les amours de Nine.....	105
Joseph Forestier.....	106
Le Pont d'Amour.....	108
Tiennet l'Innocent	109
Le Pèlerin du Soleil.....	110
Georges Beaume, continuateur de Ferdinand Fabre.....	111
Antonin Lavergne, romancier du terroir.....	115
Destremx de Saint-Christol et les Cévennes.....	116
Paul Bourget et les Cévennes.....	118
Pierre Devoluy et la Gardonnenque.....	119
Les Romanciers d'aujourd'hui	
Jules Romains et les Cévennes : Journées dans la montagne...	120
Bertrand de Ganges.....	121
Henri Aurenche, romancier vivarois.....	122
André Chamson, chantre de l'Aigoual.....	123
Roux le Bandit.....	126
Les Hommes de la Route.....	127
Le Crime des Justes.....	130
Histoires de Tabusse.....	132
Au pays de la soie avec André Chamson.....	134

L'Auberge de l'Abîme.....	135
Le Puits des Miracles.....	137
L'Homme qui marchait devant moi.....	138
En Cévennes avec Raoul Stéphan.....	140
Raoul Stéphan et les Cévennes vivaroises.....	142
L'Occident fait fausse route.....	144
Le Miroir Terni de Marthe Cleuzière.....	145
Les Chemins des Cercles de Romain Roussel.....	146
La Maison sous la Cendre.....	149
Le Grand Gouffre d'Amélie Fillon.....	150
Quelques romans vivarois.....	151
Ardesco de Roger Ferlet.....	152
Le Jour ni l'Heure d'Elisabeth Barbier.....	153
Autres romans cévenols.....	155
Caractères communs avec les terroirs voisins : Les Cévennes et le Rouergue : Romain Alpuech de Jean Gazave.....	156
Les Cévennes et la plaine : Bernadou, félibre du Cep.....	158
Diane de Ganges de Jeanne Galzy.....	159
Allusions diverses au terroir cévenol dans le roman contempo- rain	160
Quelques conteurs	161
 LES LIVRES DU SOUVENIR.....	163
Un Ardéchois célèbre : Le Cardinal de Bernis, écrivain et homme d'Etat	163
Pages cévenoles de Melchior de Vogué.....	164
Vincent d'Indy, musicien cévenol.....	166
André Gide et les Cévennes.....	167
André Dumas et le désert cévenol.....	169
Albin Mazon et le Vivarais.....	169
Souvenirs du terroir chez Léo Larguier : Provence et Cévennes...	170
Mes vingt ans et moi.....	172
Avant le déluge.....	173
Miscellanées	175
 LA POÉSIE.....	177
Horizons cévenols chez François Fabié.....	177
Un poète alésien : Louis Payen.....	178
Poètes cévenols du Vivarais.....	179
Poètes gardois.....	180
Le Matin vient de Lysie Stéphan.....	181
 LE THÉÂTRE.....	183
L'Hospitalière de Ferdinand Fabre	183
Un auteur dramatique cévenol : Edmond Guiraud.....	185
Une pièce cévenole de Jules Romains : Cromedeyre-le-Vieil...	188
Les Cévennes à l'écran.....	189
 CONCLUSION	191
L'âme cévenole façonnée par le paysage.....	191
Les beautés d'un terroir, promenade littéraire au pays du chataignier.....	192
 Bibliographie	197
Table des matières.....	201

Vu, le 25 avril 1949

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Montpellier*

J. BOURCIEZ

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Montpellier

J. GUILLETON

